GRATUIT ! LE SUPPLÉMENT IMPACT REPLICANT : Van Damme nous fout une baffe !

Mad Movies Ciné Fantastique

MAD MOVIES

CADEAU FINAL FANTASY AFFICHE + POSTER

PREVIEWS

LA PLANÈTE DES SINGES
Tout le monde à poils !

A.I.
Spielberg fait revivre Kubrick !

JURASSIC PARK 3
Cauchemar à Dinoland

EVOLUTION
David Duchovny classe l'affaire

SPY KIDS
La gadgetomania des petits espions

«Je suis virtuelle, et alors?»

FINAL FANTASY

M 2016 - 133 - 25,00 F - RD

Espagne : 700 Pts
Belgique : 180 FB - Suisse : 8 F
Canada : 7,50 $ - RCI : 2800 CFA

COLORADO

RePet

Le clonage c'est la vie

Ne cédez plus à la fatalité, ne laissez pas disparaître votre meilleur ami !
RePet vous propose de cloner votre animal domestique, de sauvegarder sa mémoire.
Il se souviendra de vous, de tout, jusqu'à l'os qu'il a enterré dans le jardin. Votre animal avait de mauvaises habitudes, un défaut physique, vous souhaitez coordonner sa couleur à celle de votre salon, tout est possible grâce à notre programme de modification génétique !*

RAPPEL LÉGAL : EN VERTU DE LA LOI DU *6e JOUR*
TOUTE PROCÉDURE DE CLONAGE DU GÉNOME HUMAIN EST STRICTEMENT PROHIBÉE

* Plus de détails ? Retrouvez notre argumentation commerciale et nos publicités dans le DVD *"A L'AUBE DU 6ème JOUR"*, ainsi que 63 mn de making of, la BOF isolée et commentée, des animatics, des comparaisons film/storyboard et bien plus encore !

COLUMBIA TRISTAR DVD

GAUMONT COLUMBIA TRISTAR HOME VIDEO
SIGNE LE MEILLEUR DU DVD

COURRIER

it's a MAD, MAD, MAD world !

Le problème avec les chapeaux de rubrique comme celui-ci, c'est que souvent on fait semblant d'avoir un truc à dire, alors qu'en fait pas du tout. Le lecteur ne s'y trompe pas, qui s'exclame : « Woua l'autre, il pond du vent là ! ». Et le lecteur n'a pas tort.

Car il existe de nombreuses techniques pour gagner de la place, dont celles du « paragraphe trop court mais tant pis » et du « allez hop, je saute une ligne ».

Le mois prochain, je vous révélerai tous les secrets du journalisme enseigné aux feignants (copier-coller, répétitions, copier-coller, paraphrases, copier-coller...).

En attendant, bonne lecture les Madounets et les Madounettes !

Vincent GUIGNEBERT

râle-man

Salut Mad. Il est de coutume qu'à chaque nouvelle formule, un râleur se lève. Eh bien, je me lance.
1/ Où vais-je trouver le temps de lire mon MM mensuel (et plus gros qu'avant) ? Déjà que tous les deux mois, ce n'était déjà pas évident... 2/ Pas de surcoût... mais l'abonnement est plus cher. 3/ Tu parles de cadeau d'abonnement (Mad ou Impact), on vide les greniers de la Rue Mansart ou quoi ? 4/ Presque plus de petites annonces et même plus classées. 5/ Toujours pas de Ze Mad Rubrik. 6/ Mad plus gros mais Impact plus petit. 7/ Mad avec des agrafes, c'était solide, maintenant, on ne peut plus tuer les mouches avec sans arracher les pages. Bref, comme la marionnette de Cabrel sait si bien le chanter, Mad Movies, c'était mieux avant...
Bon, franchement, MM tous les mois, c'est le meilleur moyen de coller à l'actu des films et la fusion avec Impact complète bien le sujet. Je reste toujours fidèle à Mad même si mes petits reproches restent d'actualité. Il ne manque plus à Mad que quelques pages sur les trucages expliqués aux profanes (du genre des petites émissions qui passaient sur la 5ème). Mad reste — et de loin — ma revue préférée sur le cinéma (car il faut reconnaître que comme revue sur le hard rock, vous n'êtes pas au top). Bonne continuation et rendez-vous à l'après-Fantastic Guide pour les mises à jour de tout ce qui est sorti entre-temps.

Hervé FORNAGE (Machault)

ze MAD mascotte

Depuis le mois dernier (voir courrier des lecteurs du précédent numéro), l'idée a fait son chemin au sujet de la mascotte. Christophe Corblin, heureux papa, et Mad Movies, revue heureuse, ont donc le plaisir de vous présenter à nouveau Matthieu, 9 mois, un p'tit gars qui tombera bientôt toutes les Lara Croft du monde !

Tant que les lecteurs pas contents de cette nouvelle formule sont contents quand même, ça roule. Précision pour l'abonnement, l'augmentation s'explique par la prise de poids conséquente de Mad Movies (32 pages en plus, ça pèse !) qui se répercute sur le prix de l'expédition. Quant à une éventuelle revue sur le hard rock, je crois en effet qu'on n'est pas spécialement compétents même si question musique, Granger et moi on voulait il y a quelques années monter un groupe de rap : Big Dam et MC Guignou. Damien continue d'ailleurs d'y croire très fort !

Québec-man

Étant un fan de Mad de longue date, cela m'a fait un petit velours de me retrouver dans vos pages (malgré la mauvaise critique du n°131). Mon long métrage **Lady of the Lake** (**Maléfices** chez vous) a été tourné avec des bouts de ficelle (35.000 dollars canadiens, donc environ 90.000 francs) sur une période de six ans, par une très jeune équipe. Cela n'excuse pas les faiblesses du film, mais dans une époque où la majorité des séries B sont faites par des hommes d'affaire, sans aucun amour pour le cinéma fantastique, il est dommage que cet aspect n'ait pas été souligné. Triste aussi que le DVD disponible en France soit la version 4/3 et doublée (cela n'aide jamais). Je voudrais aussi signaler une erreur dans la critique de Cédric Delelée. Cher Cédric, ta déduction qu'un réalisateur au nom francophone tournant un film en anglais au Canada est forcément un « Français expatrié au Canada » n'est pas juste. Il semblerait que tu aies oublié tes petits cousins du Québec ! Ce n'est pas le cas de la personne qui a écrit en page 92, dans les news du même numéro 131, sur le grand « Christian (tabernacle !) Duguay ». C'est quoi cette référence ? Est-ce que Christian, dans une interview ultérieure, n'arrêtait pas de jurer ou est-ce une blague de mauvais goût sur tous les gens venant du Québec ? En passant, pour votre culture, jurer en vrai Québécois ne donne pas « Tabernacle ! », mais « Tabarnac ! Esti, de criss, de calisse, de Français en marde ! ».
Sinon, je viens tout juste de terminer mon nouveau long métrage qui s'intitule **LAHER$**, un film d'horreur très gore avec des effets d'Adrien Morot (**Planète Interdite**, **Bone Collector**). L'histoire : pour les besoins d'un reality show au Japon et pour gagner des millions, des concurrents affrontent en direct à la télé des tueurs masqués. Longue vie à Mad.

Maurice DEVEREAUX (Montréal)

*Écoute, on est loin d'être incollable sur l'Histoire de France (et sur l'Histoire en général comme le prouve encore ce courrier), mais quand même, on connaît le Québec et les Québécois. Si tu es soudainement devenu Français dans Mad Movies, on s'en excuse platement. On est parti à la pêche à l'info (parce que mine de rien, on travaille), et ce qu'on a trouvé n'était donc pas fiable. Quant à Christian « Tabernacle » Duguay, c'est la faute à Moïssakis qui passe son temps sur Internet à débusquer des titres de films québequois : **Air Bagnards** (**Les Ailes de l'enfer**), **Et tombent les filles** (**Le Collectionneur**), **Enclenche !** et **Ça va clencher !** (**Speed 1** et **2**), **Balafré** (**Scarface**)... C'est puissant ! Et puis franchement, les blagues sur les Québécois, c'est de bonne guerre : on sait très bien que des vannes, vous en avez autant à notre encontre !*

déchire-man

Bravo pour votre « nouvelle formule » et votre mensualisation. Je voudrais passer un appel à tous les lecteurs intéressés par le tournage de courts métrages d'horreur illustrant les grands thèmes du fantastique (psycho-killer, zombie, vampire...). Sinon, je sais pas pour les autres, mais moi j'ai eu un mal de chien à

détacher votre questionnaire. Finalement, j'ai décidé de le déchirer d'un coup et manque de pot, les deux pages sur **Le Seigneur des anneaux** sont parties avec. Quelle tristesse, je ne les avais pas encore lues. Si vous voulez mon avis pour votre prochain questionnaire (dans cinq ans), prévoyez-le détachable !
Eddy BELAATEL, 10 rue Louis Armand, 57800 Cocheren (Tél.: 03 87 04 56 63)

Le dépouillement du questionnaire permet de classer les lecteurs en plusieurs catégories. Les photocopieurs Couleurs : la grande classe, du genre à vous renvoyer la page encore plus belle que celle imprimée dans le magazine. Les photocopieurs Noir & Blanc : des gens bien, qui tiennent à l'intégrité physique de leur magazine. Les as du cutter : pas des collectionneurs dans l'âme, mais un sens de l'ordre et du « coupé droit » qui fait plaisir. Les cisailleurs : pas franchement bricoleurs, puisqu'ils utilisent un outil fort peu adapté au nouveau dos carré de Mad Movies. Les impulsifs comme toi : nos meilleurs clients qui, une fois leur numéro ruiné, le rachètent tout de suite ou quelques années plus tard !

trouille-man

Je ne prétendrai pas être un Mad maniaque de la première heure (le révisionnisme est pourtant à la mode, n'est-ce pas M. Friedkin ?), et pour cause j'ai très longtemps été terrorisé à l'idée de regarder un film d'horreur. Ma première expérience : **Dark Crystal** que ma mère m'emmena voir au cinéma. J'avais cinq ans. D'accord, c'est une entrée en matière plutôt douce, c'est d'ailleurs un bon souvenir bien qu'il ne m'en reste que quelques bribes. La suite de ma prime jeunesse est assez étrange : tirant les jupons de ma mère lorsque je pénétrais dans un cimetière pour la supplier de décamper de cet endroit dont l'atmosphère m'oppressait, en en même temps provoquant l'étonnement de mes proches quand je demandais au Père Noël une figurine de monstre ; fasciné par les jaquettes de films fantastiques (**Creepshow**, **Freddy**...), et en même temps comme tétanisé à l'idée de s'emparer de la cassette pour l'insérer dans le magnétoscope. C'est dans ce contexte que ma route a croisé, il y a maintenant une dizaine d'années, celle de Mad. Cette rencontre, je la dois à un copain un peu déjanté qui ramenait au collège le « magazine d'horreur », comme on l'appelait alors. On le feuilletait frénétiquement dans la cour, provoquant une cascade de réactions contradictoires devant des images de mamies pas vraiment gâteau, de macchabées plutôt vigoureux pour... des morts, et à la lecture des commentaires qui nous faisaient hurler de rire. Ma décision était prise : il me fallait pénétrer ce monde que je ne faisais qu'effleurer avec envie. Me voilà aujourd'hui fort de mes vingt et un printemps, et grand amateur de films fantastiques. La magie de ce monde m'enchante toujours autant, avec toutefois une dimension supplémentaire. Les sensations de défi et de satisfaction intense à se faire peur sont intactes, et c'est encore ce qui motive cette envie. Mais à présent, le plaisir qui était exclusivement émotionnel est doublé d'un intérêt plus terre à terre également très stimulant. La capacité de ce genre cinématographique à dépeindre une société dans ses mœurs, ses angoisses, ses phobies, allant jusqu'à produire des visions parfois prophétiques (David Cronenberg) ; ce ton engagé, pamphlétaire et subversif parfois, qui se cache derrière les flots de sang (Paul Verhoeven, George Romero). Tout cela montre que le genre a une raison d'être socialement parlant, autre que de nous faire frissonner de bonheur : c'est une représentation mentale de notre monde, un garde-fou que personne n'a intérêt à mésestimer. Ce cinéma est universel comme le démontrent les nationalités variées des réalisateurs, et au-delà de ça il est libre. Et cette liberté, je crois que Mad en est le symbole : ce magazine a une âme intrinsèque dont la rédaction est garante par l'esprit qu'elle y entretient, depuis sa création, par des passionnés il y a près de trente ans. Alors comment ne pas se réjouir et même s'émouvoir de sa mensualisation ? Cette lettre, c'est une déclaration d'amour au ciné fantastique, que j'ai décidé de sceller prochainement par un abonnement à Mad : que de chemin parcouru...
Yann DELPLANQUE (Loos)

Ce n'est pas que je doute de ta détermination, mais tu aurais pu nous envoyer le chèque tout de suite, tu aurais économisé un timbre.

rétro-man

Fidèle lecteur de votre magazine depuis le n°97, je décide aujourd'hui de m'abonner à votre revue. Et comme vous fusionnez Mad et Impact, je fais d'une pierre deux coups. C'est-à-dire un seul courrier, une seule lettre et un seul timbre *(c'est exactement la méthode que je préconisais juste avant, dis donc !)*. Bon, si on reprend, le n°97, c'est celui de septembre 95, et c'est en le regardant aujourd'hui que je me dis : vous avez une chance incroyable que j'aie eu l'idée d'acheter votre magazine il y a presque six ans. Parce que rétrospectivement, à la vue des articles de la page de garde (**Waterworld**, **Mortal Kombat**, *Aux frontières du réel*), il n'y a pas de quoi monter au plafond, à moins d'être un fondu de la première heure de *X-Files*, ce qui n'est pas mon cas. Le pire, c'est à la lecture des articles à l'intérieur. Entre **La Mutante**, **Power Rangers** et **Casper**, il faut vraiment s'accrocher ! Mais un ton particulier, genre « déconne » sérieuse, un article sur Ed Wood et le défunt « mangarama » (snif...), et voilà un nouveau lecteur accro. J'ai commencé à lire Impact à peu près à la même époque, soit son n°59, et là, faut également s'accrocher avec **Mortal Kombat** (le retour), un dossier sur **Streetfighter** et compagnie, **Assassins**, **Appolo 13**, **Jade**... Bref que des chefs-d'œuvre ! En tout cas, bravo pour la fusion Mad/Impact.
Stéphane LIÉVIN (Chartres)

Ce que tu racontes très bien est véritablement inscrit dans l'histoire de Mad Movies et symptomatique de la relation entre la revue et ses lecteurs. Quand on se fait vertement houspiller pour une couverture (trop) commerciale ou pour un sommaire (trop) moyen, et que quelques individus poussent même la vindicte jusqu'à dire qu'on a perdu notre âme, on se demande toujours si certains n'auraient pas la mémoire un peu courte. Parce que s'il y a plein d'anciens numéros dont on est fier, il y en a aussi pas mal avec lesquels on ne frime pas trop (je ne les citerai pas, on pourrait m'accuser de faire baisser les ventes des n° concernés !). Conclusion : comme la plupart des magazines, Mad Movies et Impact ont eu leur lot de numéros forts et de numéros faibles, l'important étant que les premiers soient plus nombreux que les seconds !

lolos-man

Aaaargh... Mon cœur se serre, ma voix s'étrangle et ma gorge se noue tandis que je ressens mes premiers émois de lycéen à la vue dans votre dernier numéro de Linda Carter en Wonder Woman, qui est je crois pour quelque chose dans mon goût très prononcé pour les brunes. Cela dit, vous avez oublié trois « bombinas » dans votre dossier. Sheryl Lee, vampirette mordue par Vlad dans le **Vampires** de John carpenter, et qui se tortille comme un asticot dans l'hôtel face à cet abruti de Daniel Baldwin. Passez donc la scène du DVD en vitesse réduite, vous m'en direz des nouvelles ! Il y a aussi Monica Belluci, très sexy avec ses copines et ce veinard de Keanu Reeves dans le **Dracula** de Coppola, et qui explose du beauf dans **Dobermann**. Dans le rôle de Nat, la gitane sourde muette, elle arrache fort. Enfin, vous avez oublié la pin-up rousse de Tex Avery qui rend le loup carrément barge. A propos, les lolos d'Angelina Jolie dans **Lara Croft**, c'est du vrai ou du faux ?
Roger VIDAL (Fontainebleau)

Je dirais un mélange des deux assez voyant. Des vrais-faux lolos, quoi.

rectif-man

Salut les gars ! Y'a pas à dire, niveau histoire, vous êtes de plus en plus en fort. Après votre appel du 18 juin qui démarrait avec 12 jours d'avance, voilà que vous vous emmêlez les pinceaux avec Waterloo (cf votre article sur **Le Seigneur des anneaux**). L'armée rouge aurait eu bien du mal à participer à la bataille et ce pour deux raisons. 1/ Waterloo a eu lieu en 1815. L'armée rouge sera créée en 1919 par Trostsky (vous savez, le copain de Jospin). 2/ Waterloo se trouve en Belgique. L'armée rouge œuvrait plutôt du côté de l'URSS. Certes, ce n'est pas le but de votre mag, mais vérifiez de temps en temps vos propos, cela vous évitera des erreurs aussi grossières.
David (email)

*N'empêche qu'à cent ans et quelques milliers de kilomètres près, on avait juste. Et puis, on revient de loin. Avant l'article de Gilles Grégoire sur **Le Seigneur des anneaux**, moi je croyais que « Waterloo » c'était juste une chanson de Abba !*

Comment nous écrire
Par courrier : Mad Movies, Courrier des Lecteurs, 4 rue Mansart, 75009 Paris. Par mail : info@mad-movies.com. Par signaux de fumée : plaisantins avec un barbecue s'abstenir.

Grégory Marais nous lisait depuis longtemps et se réjouissait de la récente fusion entre Mad Movies et Impact. Il nous écrivait aussi. Son jeune frère nous a appris par courrier que Grégory venait de décéder à l'âge de 22 ans d'une rupture d'anévrisme. Nous publions ici la dernière lettre qu'il nous a envoyée.

« Cher Mad, j'écris afin de prendre la défense d'une personne dont on se moque constamment. La presse l'assassine et maintenant le public le rejette de plus en plus. Cet homme, c'est Christophe Lambert. Pour beaucoup héros culte des années 80 à travers des personnages comme Greystoke ou Connor McLeod. Le highlander est devenu aujourd'hui un modèle de kitsch. Il fait parti des has been du cinéma, obligés de faire de la série B pour payer leurs impôts. On y retrouve entre autre Van Damme, Seagal, Tom Berenger... À trop vouloir en faire, ils tombent dans le ridicule. Mais je dis stop ! Que reproche-t-on à Lambert ? De vouloir ressembler aux Américains, de concurrencer les grosses productions avec quelques sous ? Et alors ? L'acteur avoue être un fan d'action et de s'amuser pendant les tournages. Noble cause. Enfin un acteur français qui aime le Bis, le Z, et les blockbusters... et qui refuse de nous prendre la tête avec de la psychologie à deux balles. Il est vrai que sa filmographie compte peu de chefs-d'œuvre et beaucoup de navets. L'inspiration n'est pas son truc : quatre **Highlander**, un sous-**Seven**, un sous-**Braveheart**, un sous-**Mad Max**... Mais il se donne du mal pour divertir, alors qu'il est souvent mal entouré et peu aidé financièrement. Cependant, il recommence à chaque fois avec la même passion et l'envie de plaire à nouveau. Son **Résurrection** n'était pas si mal avec ses effets gore, son **Beowulf** était très divertissant. Entre nous, le monstre de **Beowulf** n'est pas plus moche qu'une certaine bête du Gévaudan... Quant à **Fortress**, c'est une super série B. Le cinéma français est en train d'évoluer en ce moment et Lambert y contribue depuis près de 20 ans. Encourageons-le et prions pour que cet acteur très respectable soit un jour dirigé par un Gans, un Kasso ou un Besson. Et pourquoi pas, rêvons un peu, par un Cameron. »
Grégory MARAIS (Epône)

LE FILM CULTE DE DAVID CRONENBERG ARRIVE ENFIN EN DVD VIDEO™

RETROUVEZ TOUT LE TALENT DU MAÎTRE DU FANTASTIQUE

- Son 5.1 anglais et surround français
- Coulisses du tournage
- Interviews des acteurs et de l'équipe du film
- Bande-annonce

LA MOUCHE et LA MOUCHE 2

SE TELEPORTENT CHEZ VOUS LE 11 JUILLET EN COFFRET 2 DVD VIDEO™

LA MOUCHE © 1986 Twentieth Century Fox Film Corporation. Tous Droits Réservés.
LA MOUCHE 2 © 1989 Twentieth Century Fox Film Corporation. Tous Droits Réservés.

Retrouvez les dernières infos sur les vidéos des films Fox sur : www.foxfrance.com

arsenic pour Fox Pathé Europa

La Planète des singes

SOMMAIRE

22 **LA PLANÈTE DES SINGES**
Pour réalisr les maquillages de son remake très attendu, Tim Burton a bien évidemment fait appel à l'incontournable Rick Baker, grand spécialiste de la transformation simiesque au cinéma. Une bonne occasion pour retracer l'évolution de nos ancêtres dans sa carrière, de **Schlock** à **Mon ami Joe**.

A.I.

28 **A.I.**
Avec son nouveau film, Steven Spielberg s'attaque à un sujet qui risque fort de relancer la polémique sur l'intelligence artificielle. Un enfant a priori comme les autres, découvre qu'il est un androïde. Il va tenter, dès lors, de prouver aux yeux du monde qu'il n'est pas qu'une machine. Un projet que le golden boy d'Hollywood hérite de son ami Stanley Kubrick. Deux noms qui suffisent déjà à créer l'événement.

36 **FINAL FANTASY : LES CRÉATURES DE L'ESPRIT**
Créateur du jeu vidéo homonyme, l'un des plus populaires sur le marché, Hironobu Sakaguchi travaille depuis quatre ans à cette adaptation cinéma. Un projet de longue haleine pour un film qui n'en demandait pas moins. Entièrement réalisé en images de synthèse photo-réalistes, **Final Fantasy** le film va faire couler beaucoup d'encre, et s'impose déjà comme la première vraie révolution ciné de ce début de millénaire.

Final Fantasy

46 **JURASSIC PARK 3**
Avec le premier **Jurassic Park**, Steven Spielberg redéfinissait la formule qu'il avait créée quinze ans plus tôt pour **Les Dents de la mer**, et accouchait d'un nouveau film de monstre pour tous. Une recette qu'il changeait à peine dans **Le Monde perdu**, et qu'il laisse aujourd'hui le soin d'appliquer à Joe Johnston. Seule nouveauté au menu de ce troisième **Jurassic Park** : deux nouvelles races de dinosaure qui font passer le T-Rex et les raptors pour des lézards inoffensifs.

50 **EVOLUTION**
Une météorite s'écrase sur Terre et des créatures, qui ne respectent pas du tout la chaîne de l'évolution, s'en échappent pour amorcer la destruction du monde. David Duchovny troque le costard sombre de l'agent du FBI Fox Mulder, contre la blouse blanche du docteur en biologie Ira Kane dans cette comédie de science-fiction que supervise d'un œil amusé le réalisateur Ivan Reitman. SOS Aliens !

54 **SPY KIDS**
Loin d'être le réalisateur le plus consciencieux du monde, Robert Rodriguez cultive néanmoins des légions de fans. Seront-ils tout autant convaincus par **Spy Kids**, un film d'espionnage qui déconne à fond les manettes et où les deux héros sont des James Bond en culottes courtes ? Certainement. Et **Spy Kids** pourrait même lui valoir la reconnaissance de ses détracteurs, ceux qui s'étaient arrêtés à son hilarant sketch pour l'anthologie **Groom service**.

RUBRIQUES
Courrier des Lecteurs (3) / Édito (8) / Notules Lunaires (10) / Festival d'Annecy (13) / Lord of the Rings (15) / Dans les Griffes du Cinéphage (16) / DVD Collector (60) / Télé Maniac (68) / Mad'gazine (70) / Fantastic Guide (72) / IMPACT (79) / Jeu Vidéo (96) / Petites Annonces (98)

JETEZ-VOUS À L'EAU... UNE DERNIÈRE FOIS

LES DENTS DE LA MER

© 2001 UNIVERSAL STUDIOS. TOUS DROITS RÉSERVÉS

DISTRIBUÉ PAR UNIVERSAL PICTURES VIDEO (FRANCE) S.A. RCS PARIS B 572 139 071. PHOTOS : D.R.

DONALD SIMPSON.COM

13ème RUE
LA CHAINE ACTION ET SUSPENSE

EN DVD À PARTIR DU 8 AOÛT

UNIVERSAL

Rédaction, Administration
4, rue Mansart, 75009 Paris
Tél.: 01 48 74 70 83
Fax : 01 40 23 95 69
http://www.mad-movies.com

Fondateur
Jean-Pierre Putters

Directeur de la rédaction
Gérard Cohen

Rédacteur en chef
Damien Granger

Rédacteur en chef adjoint
Vincent Guignebert

Rédaction
Cédric Delelée, Rafik Djoumi, Stéphane Moïssakis

Contribution
Julien Dupuy, Jean-Pierre Putters, Numa Roda-Gil, Bertrand Rougier, Benjamin Rozovas

Correspondant à Los Angeles
Didier Allouch

Publicité
Gilles Sebbah
01 46 28 82 90

Photocomposition
Mansartic Park

Photogravure
Start Plus

Impression
SCIA
Avenue Industrielle
59933 La Chapelle d'Armentières

Distribution
N.M.P.P.

Commission paritaire 59956
ISSN 0338-6791
Dépôt légal à parution

Mad Movies incorporant **Impact**

Mensuel (11 numéros par an)

Encart broché entre les pages 66 et 67.

Remerciements
Michèle Abitbol-Lasry, Yves Barast, Sophie Bataille, Michel Burstein, Charlotte Calmel-Morane, Christelle Carteron, Cat's, Valeria Ciezar, Manuela Da Silva, Françoise Dessaigne, Blanche Aurore Duault, Elysées Editions Communication, Sylvie Forestier, Marie-Laure de Frescheville, François Frey, Benjamin Gaessler, Laura Gouadain, Marie-Odile Hanss, Fabienne Isnard, Vanessa Kirsch, Christophe L., Séverine Lajarrige, Anne Lara, Pascal Launay, Frédéric Le Bihan, Elodie Le Rol, Emilie Maison, Olivia Malka, Karine Mestrejean, Jean-Claude Michel, Bruno Munoz, MZ Films, Sylvain Postec, Alexis Rubinowicz, Alexandra Schamis, Dany de Seille, Hélène Sitbon, Emmanuelle Zingeller

Directeur de la publication
Benjamin Cohen
Edition Custom Publishing
SA au capital de 250.000 F
17 rue Rodier, 75009 Paris
RCS Paris : B 394 412 928
Principal actionnaire :
Fairway SARL.

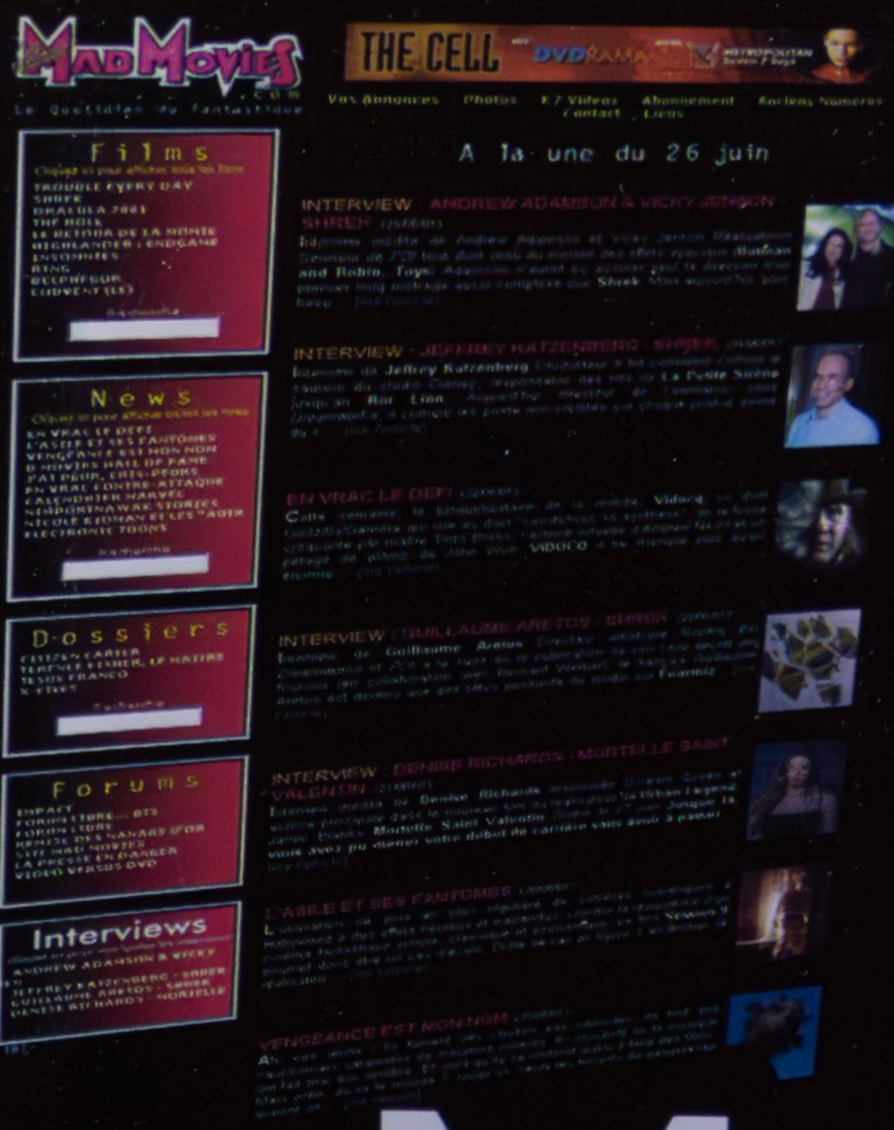
EDITO

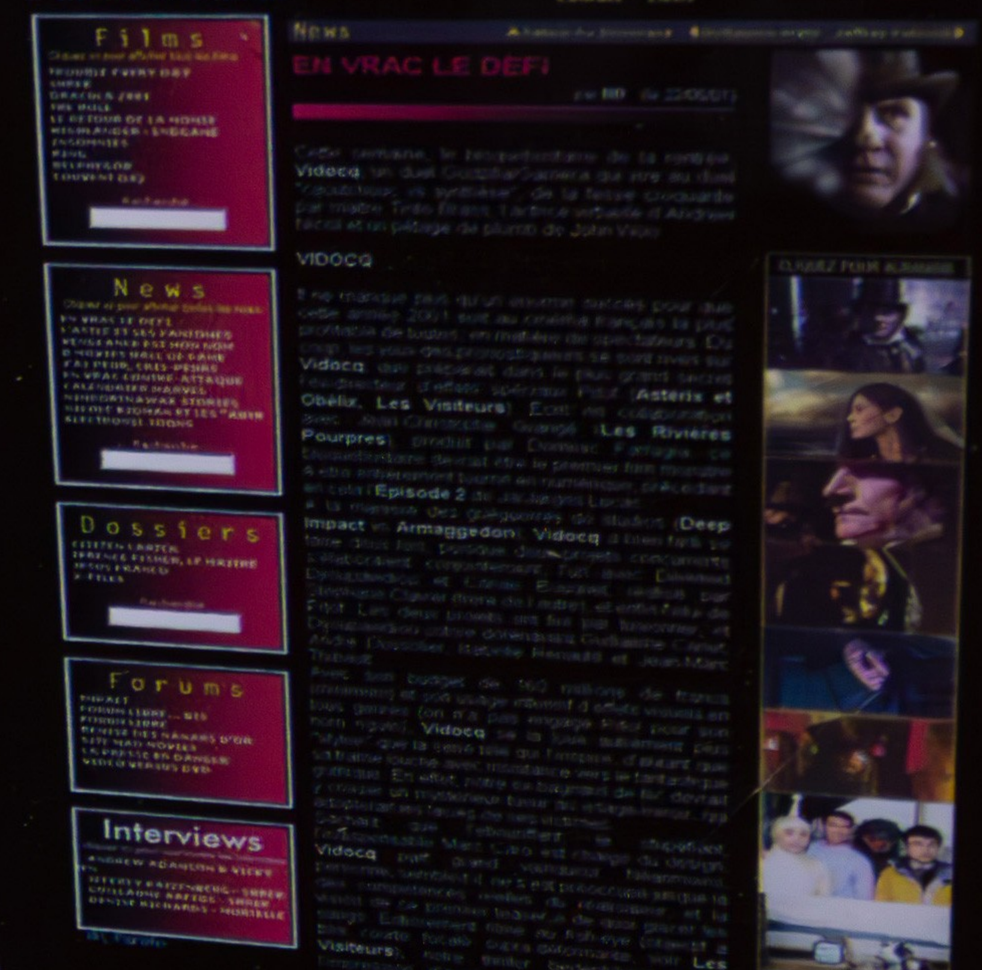
Troublant, bluffant, déconcertant, excitant... Quelques mots qui définissent parfaitement **Final Fantasy : les créatures de l'esprit**. Produit, écrit et réalisé par Hironobu Sakaguchi, le créateur du jeu vidéo homonyme, ce film arrive enfin sur nos écrans après quatre années de gestation. Et si ce projet délirant créé l'événement depuis déjà quelques mois, ce n'est pas tant parce qu'il s'agit de la première adaptation cinéma du célèbre jeu vidéo, mais plutôt parce que nous sommes en présence du premier film entièrement réalisé en images de synthèse photo-réalistes. Autrement dit, tous les éléments, personnages comme décors, ont été générés par ordinateur.

En toute logique donc, ce film va beaucoup faire parler de lui, et pas seulement en bien. Car les détracteurs de la première heure s'apprêtent déjà à relancer le débat sur la valeur d'un tel projet, où tout n'est qu'illusion. Ils ne manqueront pas de rappeler qu'il y a quelques années, James Cameron décida d'abandonner en cours de développement un projet similaire, **Avatar**, pour des questions d'éthique. Faut-il, en outre, approfondir la relation étroite que le cinéma entretient depuis quelques temps avec les jeux vidéo, au point d'en arriver à des films dont le contenu serait exclusivement virtuel, sans pour autant posséder la même interactivité ? Les spectateurs, démunis de leur manette de jeu, contempleraient passivement ce spectacle artificiel. Et au fait, et les acteurs dans tout ça ? Aki, l'héroïne troublante de réalisme de **Final Fantasy**, pourrait très bien devenir une nouvelle icône de la SF, au même titre que la Ripley des **Alien**. Quel intérêt aurait alors un producteur de payer Mel Gibson ou Jennifer Lopez des sommes faramineuses, s'il peut les digitaliser puis laisser leur sort entre les mains d'un infographiste ? Sans compter qu'avec une telle technologie, les acteurs décédés pourraient réapparaître sur nos écrans. Brandon Lee reprendrait alors, peut-être, son rôle dans une énième suite de **The Crow**. Il n'y aurait plus de limites...

D'ailleurs, en 1982, Michael Crichton anticipait le problème avec **Looker**. Dans ce techno-thriller, des mannequins étaient assassinées par leur employeur, qui les avait préalablement copiées sur son disque dur, afin de ne plus leur verser de salaire. Une vision on ne peut plus pessimiste de notre société de consommation. Pourtant, dans l'immédiat, ce débat n'a pas vraiment lieu d'être. Les responsables de Square Company, la société qui a développé le jeu *Final Fantasy* et qui est aujourd'hui à l'origine du film, n'ont fait que « *perfectionner une technique qui existait déjà en terme d'animation* » nous révélait le producteur Chris Lee dans notre précédent numéro. Et sans les acteurs qui ont prêté leurs mouvements et leur voix aux personnages, ce film n'existerait pas. Hironobu Sakaguchi et Square ont seulement poussé un peu plus loin la magie inhérente au cinéma...

Damien GRANGER





Ciné Fantastique MAD MOVIES

SOYEZ MAD, CONNECTEZ-VOUS SUR

http://www.mad-movies.com

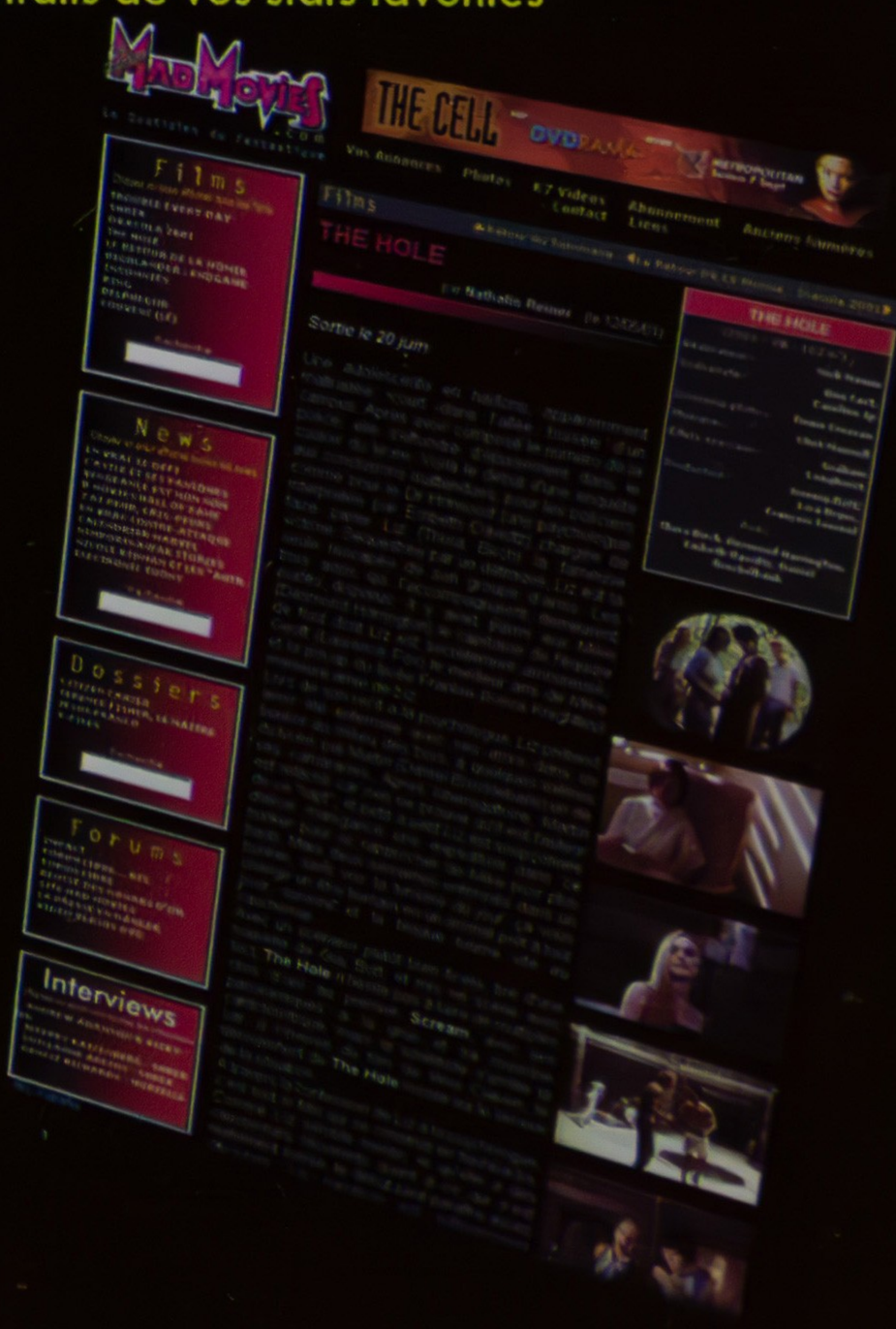
Réagissez et donnez votre avis sur les news les critiques et les interviews

Commandez les photos de vos films préférés et les portraits de vos stars favorites

Consultez le catalogue de K7 videos

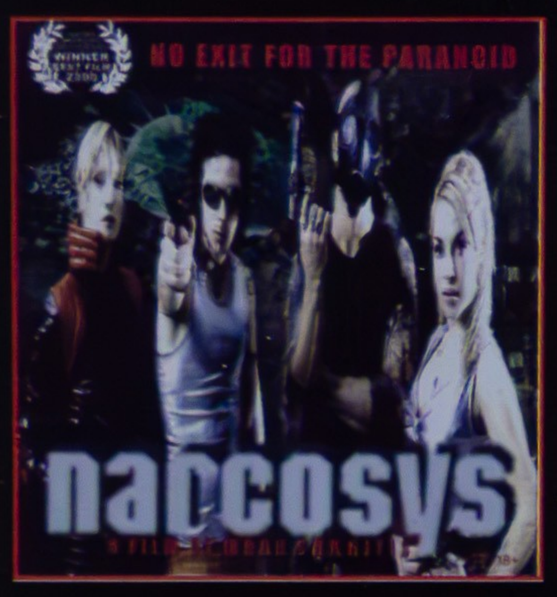
Passez vos petites annonces

Participez aux forums



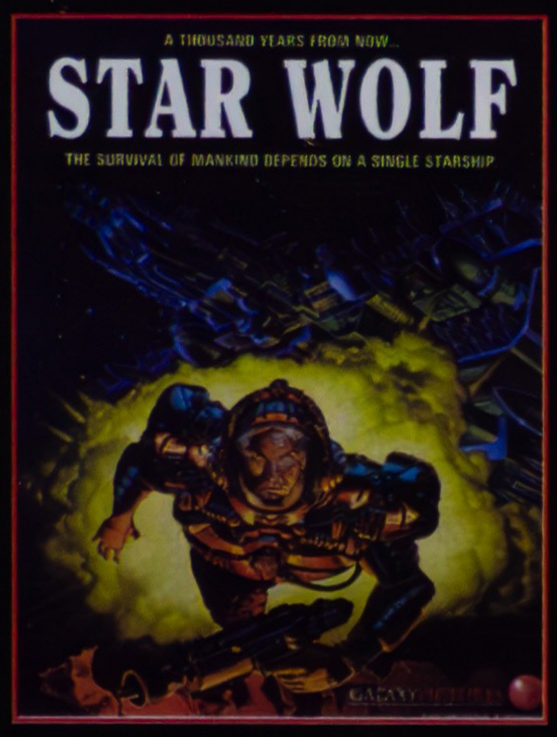
NOTULES LUNAIRES

Du blockbuster bientôt sur tous les écrans au petit film obscur qu'on ne verra peut-être jamais, toute l'information sur le Fantastique.



■ Élu Kangourou d'or au festival du film underground de Melbourne, Narcosys, réalisé par Mark Bakaitis, nous projette en 2018 (soit un an avant la chute de New York, mais ceci est une autre histoire). La société est alors contrôlée par I.T., une corporation qui a réduit la population en esclavage en les bourrant de produits pharmaceutiques jusqu'à l'accoutumance. I.T. charge un ex-détenu nommé Matrix (s'appellera-t-il Matrix 2 dans la suite de **Narcosys**, on ne sait pas encore...) d'infiltrer un gang de cyberpunks. Car ces derniers cultivent du cannabis dans leur jardin que la corporation aimerait bien raser. Une fois leur potager détruit, I.T. aura le monopole du marché de la drogue. On nous annonce un mélange d'influences allant du manga au jeu vidéo, en passant par les raves, le tout saupoudré d'une dose massive de violence et de sadomasochisme. Bref, il faut s'attendre à un sacré foutoir.

■ Deux projets émanant de la firme Galaxy Pictures. D'abord, une série télé intitulée *Star Wolf* et adaptée d'un bouquin de David Gerrold, également scénariste de **The Trouble with Tribbles**, célébrissime épisode de ***Star Trek***. Star Wolf, c'est le nom du vaisseau spatial vermoulu à bord duquel s'embarquent des humains pour échapper à une race extraterrestre conquérante. Oui, évidemment, ça fait beaucoup penser à ***Battlestar Galactica***. Mais après tout, peut-être qu'à Galaxy Pictures ils ne l'ont pas vu, allez savoir. En tous cas, si le pilote fonctionne (celui de la série, pas celui du vaisseau), vingt-deux épisodes sont prévus. Mais on n'en est pas là car, comme nous l'indique le flyer, la firme est actuellement en train de « *négocier des opportunités de coproduction et des alliances stratégiques* » en vue de ramasser assez de blé pour tourner le machin.



Venons-en maintenant à Overload, film que réalise Tony Dow et qui semble parvenu à un stade plus avancé. L'histoire se passe dans un vaisseau spatial (ils ont de la suite dans les idées, chez Galaxy), où les survivants d'une mission d'exploration découvrent que la promiscuité peut être parfois génitrice de haine envers son prochain et déclencher des comportements agressifs. **Overload** est annoncé comme « *une histoire provoquante où le symbolisme et les abstractions s'entremêlent grâce à un casting qui ne manquera pas de vous intriguer* ». On souhaite donc bon courage à Bill Mumy et Claudia Christian, échappés de la série ***Babylon 5***, ainsi qu'à George Takei, interprète de Mr Sulu dans **Star Trek** (que des acteurs très intriguants donc) pour « *entremêler le symbolisme et les abstractions* ». Parce que, je ne sais pas si vous avez déjà essayé, mais c'est loin d'être aussi simple que ça en a l'air. Et en plus, on en met partout si on fait pas attention aux nœuds.

gags à gogo

SCARY MOVIE 2

« Pas de suite », titrait fièrement l'affiche de **Scary Movie** l'an passé. « Nous avons menti », arborait celle de l'annonce de la mise en chantier de **Scary Movie 2**. Ben oui, que voulez-vous, 157 millions de dollars de recettes, ça fait réfléchir et ça élimine tout scrupule. Dimension remet donc une couche de gras avec cette suite écrite en six mois par les frères Wayans, déjà à l'origine du premier film. Cette fois, l'intention est de brocarder les films satanistes et millénaristes, l'effet **Scream** étant désormais passé de mode même si certains s'entêtent à essayer vainement de le prolonger (cf. **Mortelle St Valentin**). Il faut donc s'attendre à voir parodiés **L'Exorciste** (l'un des personnages s'appelle le père Kerris), **La Fin des temps**, **Stigmata** et **L'Élue**. Mais ce n'est pas tout puisque des succès récents comme **La Momie**, **Apparences**, **Tigre et dragon**, **Charlie et ses drôles de dames** et surtout **Hantise** (déjà un spoof à lui tout seul) seront également de la partie. Logique pour ce dernier, car **Scary Movie 2** se déroule dans une maison hantée visitée par des étudiants et leur professeur, interprété par Tim Curry. À noter qu'à l'origine, Marlon Brando avait donné son accord pour interpréter le rôle d'un exorciste, avant d'être remplacé par James Woods suite à un rhume des foins. On doute que Woods ait touché le salaire promis à Brando, soit deux millions de dollars pour une simple apparition... À noter également d'autres cameos sympathiques, comme ceux de Natasha Lyonne et de Beetlejuice, tandis qu'au casting se côtoient Anna Faris, Kathleen Robertson, Chris Elliott et Tori Spelling, sans oublier bien sûr Shawn et Marlon Wayans. Tout ce petit monde est une fois encore dirigé par leur frangin, Keenen Ivory Wayans. Sortie le 4 juillet aux USA et le 25 chez nous.

C.D.

Cindy (Anna Faris) : les bourses ou la vie ?

Alex (Tori Spelling) : après l'esprit frappeur, l'esprit sauteur ?

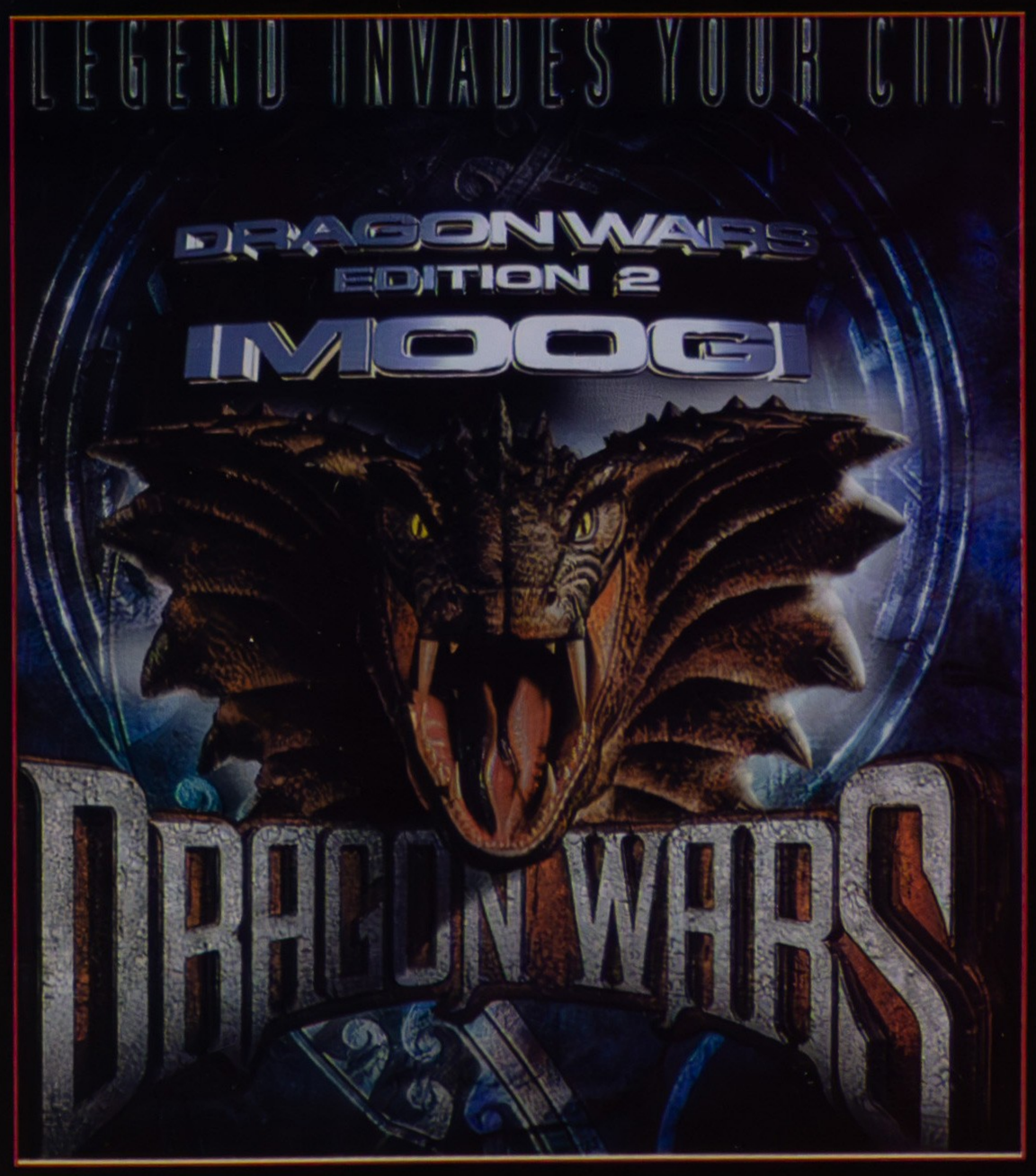
apocalypse miaou

COMME CHIENS ET CHATS

La nuit, lorsque nous roupillons paisiblement, ou le jour, lorsque nous avons le dos tourné, une guerre sans pitié se livre entre deux armées qui ont développé l'art du camouflage et de l'espionnage depuis des lustres : celle des chiens et des chats ! Réalisé par Lawrence Gutterman (**Fourmiz**), **Comme chiens et chats** (**Cats and Dogs** aux USA) débute alors que les félidés préparent une offensive pour détruire un vaccin. Une fois développé, ce produit miracle supprimera toutes les allergies de l'homme au chien, faisant de lui le compagnon idéal. Les matous vont donc s'attaquer au petit toutou chargé de garder le précieux vaccin en lui envoyant, notamment, des siamois ninjas qui miaulent très fort pour tétaniser l'ennemi. Décrit comme un film de guerre et d'espionnage survitaminé, **Comme chiens et chats** serait plus dans l'esprit de **Small Soldiers** que de **Babe**. Vingt-sept chats et trente-trois chiens ont occupé le plateau, en plus des animaux infographiques créés sur 700 plans par Tippett Studio (**Evolution**) et Rythm & Hues (**Babe**), sans oublier les marionnettes animatroniques de Jim Henson Creature Shop (**Le Pacte des loups**). On espère que ces derniers maîtrisent mieux la conception des animaux domestiques que celle des bêtes du Gévaudan. Si les acteurs bipèdes se résument plus ou moins à la présence de Jeff Goldblum en scientifique et à Elizabeth Perkins dans le rôle de sa femme, le casting vocal est nettement plus riche : Alec Baldwin, Tobey Maguire, Michael Clarke Duncan, Joe Pantoliano, Susan Sarandon, Jon Lovitz... Du beau monde. La Warner a tellement aimé le film qu'elle a avancé la date de sortie de la fin de l'année à août, puis au 4 juillet 2001. La major est même allée jusqu'à déplacer la sortie d'**Harry Potter et la pierre philosophale** de Chris Columbus en novembre prochain, pour laisser toutes ses chances à ce blockbuster familial. Les lecteurs sont donc désormais invités à téléphoner à la rédaction pour aboyer ou miauler suivant la race qu'ils veulent défendre.

C.D.

Jeff Goldblum, Elizabeth Perkins et 30 millions d'ennemis !



■ Maison de production coréenne spécialisée dans les effets spéciaux, Young Gu Art nous annonce un projet qui pourrait renvoyer **Donjons et dragons** dans les oubliettes dont il n'aurait jamais dû sortir. Dragon Wars, signé par son réalisateur maison Hyung Rae Shim (**Yonggary**), raconte l'histoire d'Imoogi, un reptile légendaire et plutôt laid, qui veut devenir un dragon et régner sur les cieux. Pour ce faire, il doit s'emparer d'une pierre sacrée, scellée dans le corps de la fille d'un général de la dynastie Chosun. Imoogi et ses troupes de soldats vont la traquer à travers les siècles jusqu'à nos jours, où elle s'est réincarnée sous le nom de Sarah. **Dragon Wars** mélange effets infographiques, maquettes et animatroniques dans le but d'évoquer au mieux ces créatures mythiques cracheuses de flammes.

■ Des nouvelles de la maison de production espagnole Fantastic Factory (**La Secte sans nom**, **Faust**, **Arachnid**). Réalisé par Rudolf van den Berg et produit, comme d'hab', par Julio Fernandez et Brian Yuzna (ici en association avec les Pays-Bas), Exhibition se déroule pendant un séminaire organisé dans le musée de Floris Wittle à Amsterdam. Les six étudiants présents vont découvrir qu'une entité maléfique n'attendait qu'eux pour passer à l'action. C'est vrai, il faut se méfier des musées, c'est plein de vieux trucs qui sentent mauvais et qui n'aiment pas qu'on les dérange dans leur sommeil. *(Récemment d'ailleurs, Damien Granger, pris d'une soudaine passion pour l'histoire de l'art, s'est perdu dans les couloirs du Louvre et a été poursuivi par une Joconde en chaleur qui l'a violé sur le parquet sans plus de sommation. Preuve en est le sourire de Mona Lisa qui, sur la toile, s'est considérablement élargi depuis l'événement)*

flashes

■ Christophe Lambert retrouve Russell Mulcahy, le « plus grand réalisateur visuel » (c'est lui qui le dit), pour un film de SF intitulé **Absolon**. Dans un futur proche, le monde est décimé par un virus. Le seul antidote à l'épidémie se trouve dans les veines d'un homme qu'il va falloir attraper vite fait avant la fin du film.

■ David Twohy (**Pitch Black**) réalise **Below**, précédemment intitulé **Proteus**. Pendant la Seconde Guerre Mondiale, les équipages de deux sous-marins ennemis doivent unir leurs forces pour combattre un agresseur surnaturel. Le scénario est signé Darren Aronofsky (**Requiem for a Dream**), et Bruce Greenwood (**Comportements troublants**) tient le haut de l'affiche.

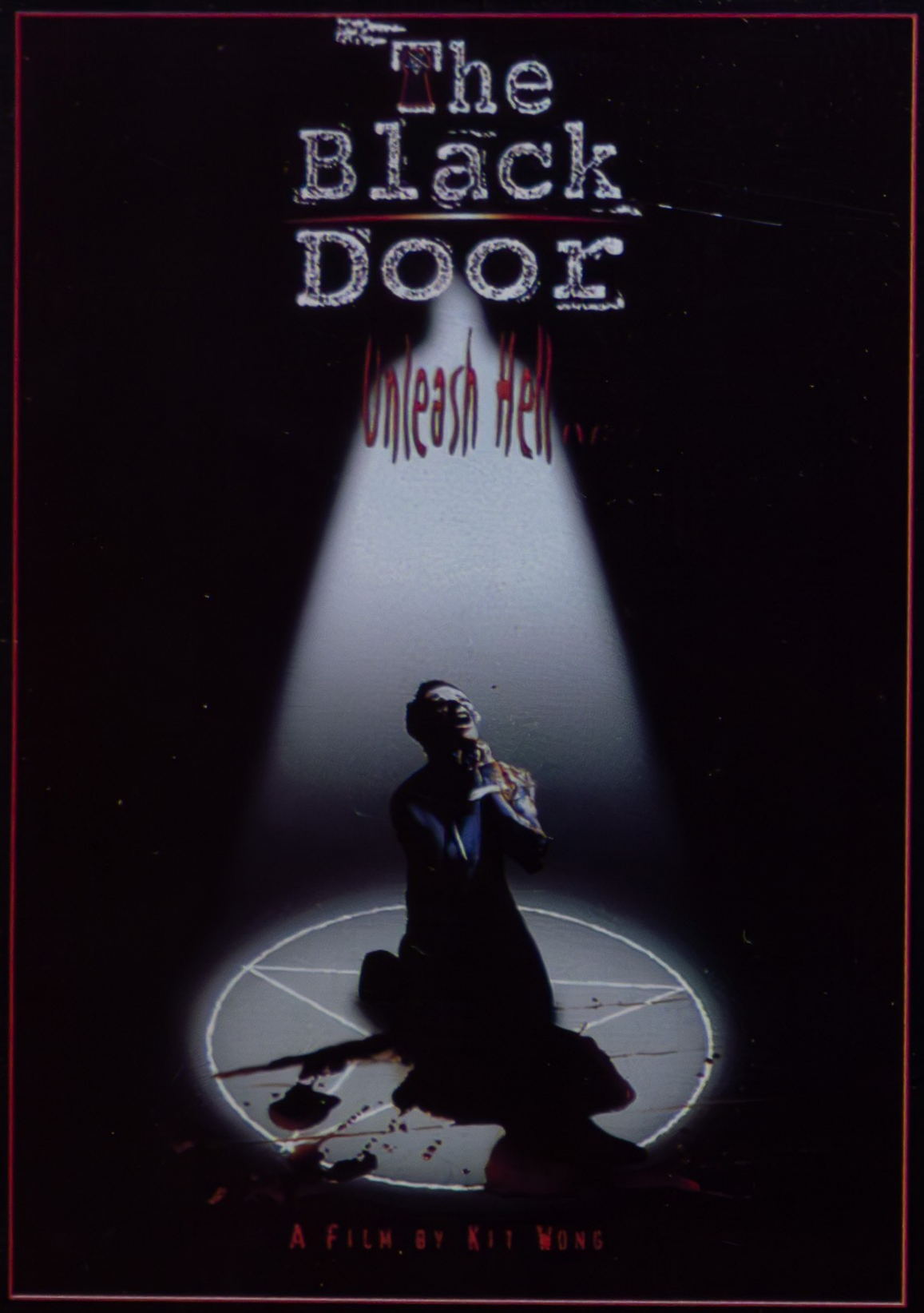
■ Robert Harmon (**Hitcher**) est de retour avec **They**, un slasher où des étudiants beaux et intelligents sont la proie d'un tueur surgi de leur enfance. Oui, je sais, c'est encore un slasher, et Harmon n'a rien tourné de bien mémorable depuis quinze ans, mais bon...

■ Eric Red, scénariste de **Hitcher** et d'**Aux frontières de l'aube**, réalisateur de **Cohen and Tate** et de **Body Parts**, est également de retour. Il va mettre en scène **Nightlife**, un film d'horreur où une jeune femme part à la recherche de sa petite sœur prostipute. Il va découvrir qu'un vampire l'a transformée en goule vorace.

■ Après **Le Pacte des loups**, Christophe Gans s'attaque à Bob Morane dans un film intitulé **L'Ombre jaune** ou **L'Aventurier**, on ne sait pas trop encore. C'est Vincent Cassel qui devrait tenir le rôle du héros mal rasé. Comme pour **Le Pacte**, Stéphane Cabel co-signe le scénario avec Gans et Richard Grandpierre se charge de la production.

■ Rob Bowman (**X-Files**) réalise **Reign of Fire**, avec Matthew McConaughey et Christian Bale. Deux officiers, l'un britannique et l'autre américain, tentent de détruire des dragons qui déferlent sur la population. Le tournage s'effectue dans les magiques contrées irlandaises et c'est Disney qui produit.

■ Le projet **Superman** n'avance toujours pas, et ce n'est pas le nom du nouveau scénariste engagé pour revoir le script qui va redorer les espoirs puisqu'il s'agit de Paul Attanasio (**Sphere**).



■ Réalisé par Kit Wong, The Black Door a été écrit par Laurent Courtiaud et Julien Carbon. Oui, LE Julien Carbon de Mad Movies ! Et leur script a l'air sacrément excitant. Tout commence à Seattle où le corps d'un dénommé Steven est découvert lacéré par un agresseur non identifié. Le jeune homme est transporté à l'hôpital entre la vie et la mort, et les toubibs lui diagnostiquent une infection inconnue. Ils émettent néanmoins l'hypothèse qu'il ait pu être attaqué par un animal sauvage ou par un être humain aux ongles anormalement longs et acérés. La fiancée du blessé charge alors une équipe de reportage de reconstituer l'emploi du temps de Steven lors des semaines qui ont précédé le drame. Ils découvrent qu'il faisait des recherches sur un riche personnage, mort en 1932 et membre d'une secte sataniste : The Black Door. Après avoir mis la main sur un terrifiant film en super 8 tourné par ses adeptes, et sur une vidéo filmée par Steven dans une maison abandonnée, les reporters vont découvrir que la secte est toujours active et qu'elle s'apprête à ouvrir toutes grandes les portes de l'enfer. Une histoire Lovecraftienne en diable qui renifle bon le soufre.

■ Nous voilà repartis dans les légendes du folklore avec Return to Pontianak, réalisé par Djinn (**By the Dawn's Early Rise**) pour Phaedra International. Pontianak, c'est le nom d'une ville de Bornéo, mais c'est aussi celui donné à des jeunes femmes aussi belles que démoniaques. Ces créatures fatales reviennent en effet d'entre les morts pour se venger de ceux qui les ont tuées, que ce soient les hommes qui les ont violées ou les enfants qui les ont faites mourir à l'accouchement. Un groupe de jeunes gens, partis à la recherche d'un village perdu dans la jungle malaysienne, vont malencontreusement faire la connaissance de l'une d'entre elles. À la tête des randonneurs : une jolie donzelle, bien décidée à retrouver la tombe de ses parents, disparus vingt-cinq ans plus tôt dans les broussailles. Après ■■■

le retour du crado

CITIZEN TOXIE

Il aura fallu laisser passer de longues années avant que la critique ne s'intéresse à Lloyd Kaufman, patron de Troma. On avait noté des soubresauts lors des sorties de **Tromeo and Juliet** et de **Terror Firmer**, mais on était loin d'imaginer que **Citizen Toxie**, le quatrième volet de la série des **Toxic Avenger**, se prendrait carrément un papier élogieux dans le très sérieux Variety et serait présenté en clôture de la quinzaine des réalisateurs au festival de Cannes ! Qu'on se rassure, Kaufman n'est pas devenu pour autant un auteur gonflant ou un esclave du système, comme le prouve l'intrigue barrée de son dernier né. Le film débute comme d'hab' à Tromaville, cité natale de Melvin, qu'un bain dans les produits chimiques a transformé en Toxic Avenger (Toxie pour les intimes). Ce super-héros gentil, moche et boursouflé de partout lutte contre le crime et file le parfait amour avec sa fiancée non voyante (ça vaut mieux pour elle, remarquez). Un groupe de terroristes vêtus en bébés, et qui se surnomment la mafia de la couche-culotte, prend en otage une classe d'attardés mentaux. S'ensuit un carnage qui provoque une explosion si puissante que son souffle crée un univers parallèle. Tromaville s'y nomme Amortville et le gentil Toxie y est un vilain pas beau nommé Noxie. Toxie va devoir combattre son double malfaisant qui profite de la brèche créée par la déflagration pour attaquer Tromaville et y instaurer un régime néo-nazi avec l'aide d'un chef de la police corrompu.
Les ligues anti-avortement, le pape, les médias rapaces, la chirurgie plastique, l'éducation, les bavures policières et les meurtres raciaux, **Le Magicien d'Oz**, **Citizen Kane**... Kaufman n'épargne rien ni personne dans cette charge subversive et politiquement très incorrecte. Il n'oublie pas d'y adjoindre une bonne dose de sexe, de gags vulgos et de violence slapstick craspec. On y retrouve d'autres aspirants super-héros estampillés Troma, comme le Sergent Kabukiman (devenu alcoolique suite au bide du film qui lui fut consacré !), Dolphin Man et le Mad Cow Boy. Enfin, outre la scream queen Debbie Rochon et Hank, le nain colérique ici dans le rôle de Dieu, on notera la présence de Ron Jeremy (**Orgazmo**), ex-hardeur moustachu reconverti dans la série B rigolote. Lloyd Kaufman mérite bien d'avoir des fans tels que Quentin Tarantino, Kevin Smith, Trey Parker, Shinya Tsukamoto, Alex de la Iglesia et Gaspar Noé. **Citizen Toxie** en salles en France ? En voilà une idée qu'elle serait bonne !

C.D.

Le Toxic Avenger a encore fait une grosse bêtise...

ANNECY 2001
l'animation sur son 31

Même si l'on doit regretter la défection des colosses du celluloïd et du pixel, qui ont préféré le charme des sirènes de la croisette à Annecy, on peut se réjouir en constatant que les esprits de Goldorak, de Grimault et de Mickey continuent à hanter les bords du lac. Car en dépit des jalousies, des inimitiés et de l'absence du moindre extrait de VAMPIRE HUNTER D, MÉTROPOLIS, ATLANTIS, FINAL FANTASY, MONSTER INC. et SEN TO CHIHIRO NO KAMIKAKUSHI (le dernier film d'Hayao Miyazaki), le festival demeure un haut lieu de la cinéphilie et un véritable bouillon de cultures.

Cette année, le MIFA, le marché du film d'Annecy, a mis en valeur plusieurs longs métrages européens. Pendant que les séries télé jouaient la continuité sans grande imagination, *Corto Maltese* s'est imposé comme le fer de lance d'une pléiade de DA (**Les Enfants de la pluie**, **Axis**, **Globi**, **Tristan et Iseult**, **Listen to your Mother**, **Rat-Man**, **Le Renard rouge** et **Dr Jeckyll and Mister Hyde**) qui, entre 2001 et 2004, vont tenter d'ébranler les monopoles américain et asiatique (c'est pas gagné !).
Parmi les 500 programmes courts présentés, quelques-uns ont attiré notre attention. **Le Foto Dello Scandalo** est un roman photo réalisé en 3D, se payant le luxe d'un plan séquence de sept minutes. Dans un registre plus bourrin, **Storm and Ember** est un méchant « actioner fantasy » rendant hommage à Frazetta ainsi qu'aux comics à l'humour noir et mordant. **The Boy Who Saw the Iceberg** est le conte drôle et poignant d'un garçon à l'imagination fertile. Selon la technique du split screen, les événements prenant place dans le monde concret apparaissent à gauche de l'écran, tandis que sur la droite défilent en direct les rêves du gosse. **Auto** présente, sur un mode photo-réaliste, l'obstination absconse d'un équipage militaire embarqué à bord d'un avion attaqué par des oies sauvages. Encore plus délirant, **Spy Groove** passe à la moulinette de l'humour gras sauce MTV l'intégralité de la production de séries B « made in USA ».

En dépit de leurs qualités, **Mutant Aliens** (Bill Plympton) et **Blood, the Last Vampire** (dont la durée n'excède pas 50 minutes) n'ont pas pu cacher la relative faiblesse des longs

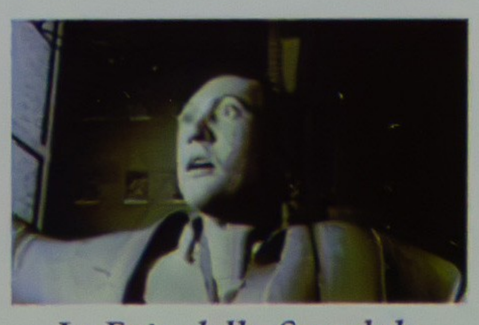
Blood, the Last Vampire

métrages en compétition. Vainqueur du Grand Prix pour la seconde fois en quatre ans, Bill Plympton continue son combat en faveur de l'exubérance et du mauvais goût. Éreintant la morale et les conventions grâce au miroir déformant de la science-fiction, il fait l'éloge de la contre-culture à grand renfort d'actes sexuels déments, de violence surréaliste et de gags déviants. Bientôt sur nos écrans, **Mutant Aliens** ressemble aux films animés auxquels fantasment les producteurs de Troma.
Tout aussi hallucinant, **Blood** suit le parcours de Saya, une femelle vampire au sang pur, chargée par le gouvernement américain d'éliminer les suceurs de sang corrompus avant qu'ils ne contaminent la planète. Réalisé par Hiroyuki Kitakubo (les cinématiques du jeu *Ghost in the Shell* sur Playstation), **Blood** est à l'origine un projet initié par Mamoru Oshii pour dénicher de nouveaux talents dévoués à sa cause. Développé avec un budget presque nul, **Blood** contient quelques germes de folie. Hésitant entre le film d'horreur, le giallo, le western et la série B musclée façon **Predator**, le métrage s'avère plutôt convaincant, mais demeure frustrant, car inachevé. Toutefois, prouvant que l'animation peut sans complexe aborder tous les sujets, le film possède une réelle valeur documentaire. Espérons que la version collector du double DVD annoncée chez Pathé soit conforme à la superbe édition nippone.

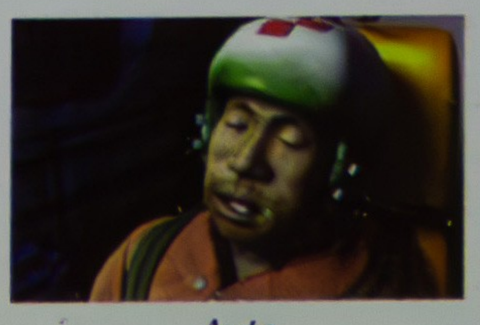
Du côté des rétrospectives, si l'on excepte les vibrants hommages rendus à Alexandre Alexeïeff, le chantre de l'animation russe, et au studio Aardman (**Wallace et Gromit**), on a également pu redécouvrir **Le Monde perdu** (Harry O. Hoyt), premier long métrage comportant des séquences animées. En 1925, un public naïf méprit pour de vrais sauriens préhistoriques les dinosaures réalisés par Willis O'Brien, un animateur maudit auquel on doit aussi les trucages de **King Kong** (1933). Mutilé et enterré par le distributeur pour ne pas faire d'ombre au grand singe, **Le Monde perdu** est l'une des premières légendes du cinéma fantastique.
Autre monument disponible en vidéo, **Manie Manie** est un film omnibus réalisé par un grand maître de l'animation, Rintaro (**Metropolis**) et deux jeunes insurgés surdoués, Yoshiaki Kawajiri (**Vampire Hunter D**) et Katsuhiro Otomo. Suivant la diffusion du dément **Robot Carnival** et anticipant largement sur les destins d'**Akira** et de **Memories**, **Manie Manie** est une œuvre onirique et désabusée. Empruntant ses trames aux chefs-d'œuvre de Carroll, Gibson, Chandler et Huxley, elle célèbre également l'union entre deux générations de génies de l'animation...
Montré aux USA en 1985, **Starchaser : The Legend of Orin** resta inédit en Europe jusqu'au 8 juin 2001. Ce long métrage animé conçu en relief fut malheureusement condamné à l'insuccès dès 1984, à cause de la clôture de la franchise **Star Wars** et du désintérêt des exploitants de salles pour les films projetés en 3D. **Starchaser** n'était pourtant pas dénué de qualités : utilisant le relief avec habileté et générosité, et doté d'un scénario plus subversif que celui de **La Guerre des étoiles**, cet authentique objet culte aurait amplement mérité une place dans les cœurs des amateurs de SF azimutée. Vivement l'année prochaine...

Bertrand ROUGIER

Mutant Aliens



Le Foto dello Scandalo



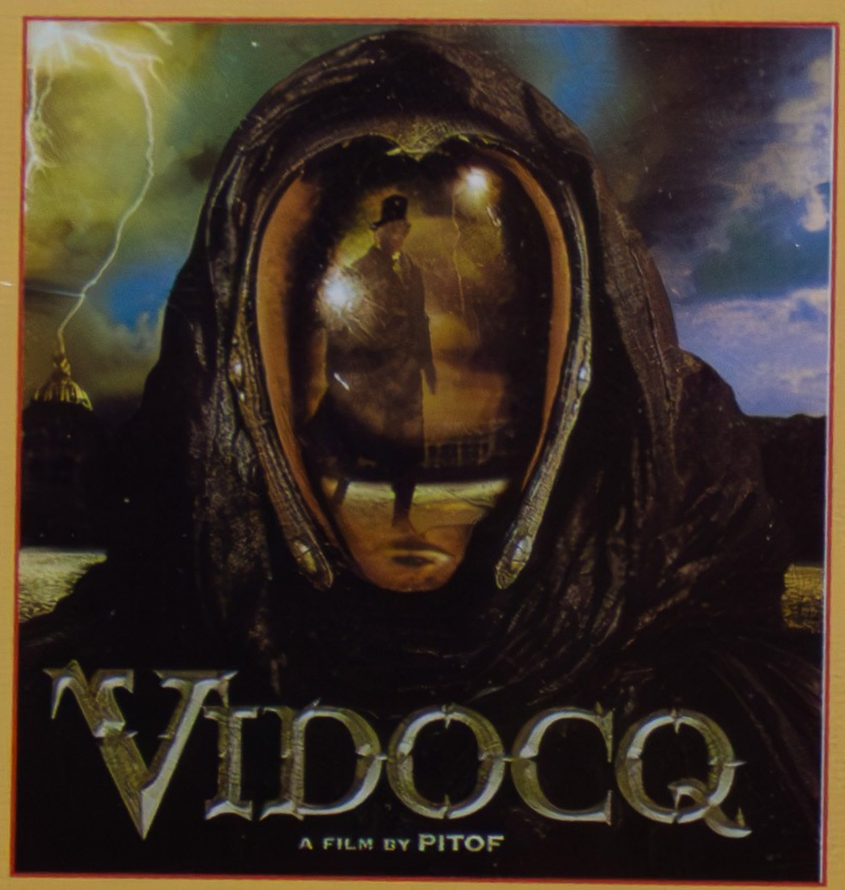
Auto

Storm and Ember

l'homme aux mille visages

VIDOCQ

Après **Les Rivières pourpres** et **Le Pacte des loups**, le cinéma de genre français repointe la truffe avec le très attendu **Vidocq**, adapté de la série télé avec Claude Brasseur autrefois diffusée sur TF1. Bonne nouvelle, il ne s'agira pas pour autant d'un policier académique et costumé réalisé par Josée Dayan, puisque le script est co-signé par Jean-Christophe Grangé (**Les Rivières pourpres**) et que la réalisation repose sur les épaules de Pitof, directeur des effets spéciaux des **Visiteurs** et d'**Alien, la résurrection**. Le design du film a, quant à lui, été conçu par l'ex-complice de Jean-Pierre Jeunet, Marc Caro. Particularité de **Vidocq** : le film a été entièrement tourné avec des caméras numériques pour un budget de 160 millions de francs, devançant ainsi le prochain **Star Wars**. Il faut donc s'attendre à une débauche d'effets visuels et de courtes focales déformantes, aptes on l'espère (mais on a comme un doute) à recréer le Paris de 1830 où se déroule l'action. Peu d'éléments ont filtré concernant l'histoire. Tout au plus sait-on que Vidocq, ex-bagnard joué par Gérard Depardieu et reconverti dans les services secrets, y meurt dès la première bobine (mais on nous promet des flashes-back). Un jeune détective interprété par Guillaume Canet (**Les Morsures de l'aube**) se lance aux trousses du tueur présumé, un personnage insaisissable puisqu'il arbore les

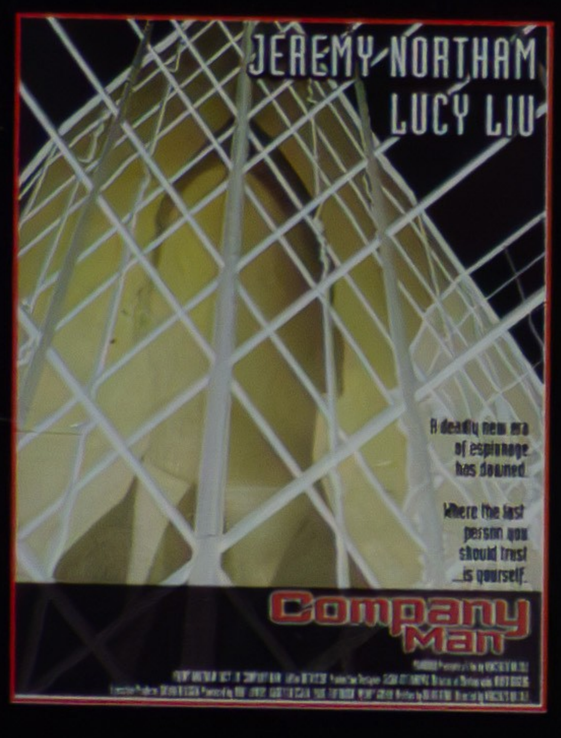


visages de ses victimes. On nous promet une enquête à la lisière du fantastique gothique et qui évoque des feuilletonistes comme Jean Ray, Conan Doyle et Edgar Poe. Envisagé comme un grand succès populaire dans la lignée du **Pacte des loups**, **Vidocq** inclut également à son casting Inès Sastre (**Vercingétorix**), André Dussollier (**Scènes de crimes**) et Jean-Marc Thibault (sans Roger Pierre). C'est Dominique Farruggia qui produit pour UGC, et c'est le 19 septembre que nous seront dévoilés ces nouveaux mystères de Paris.

C.D.

■■■ un court séjour sous une hutte abritant un pépé et une étrange jeune fille, la fine équipe se retrouve traquée par cette dernière qui ouvre la chasse en décapitant l'un d'entre eux. À signaler la présence en tête d'affiche de Hiep Thi Le, découverte dans **Entre ciel et terre** d'Oliver Stone.

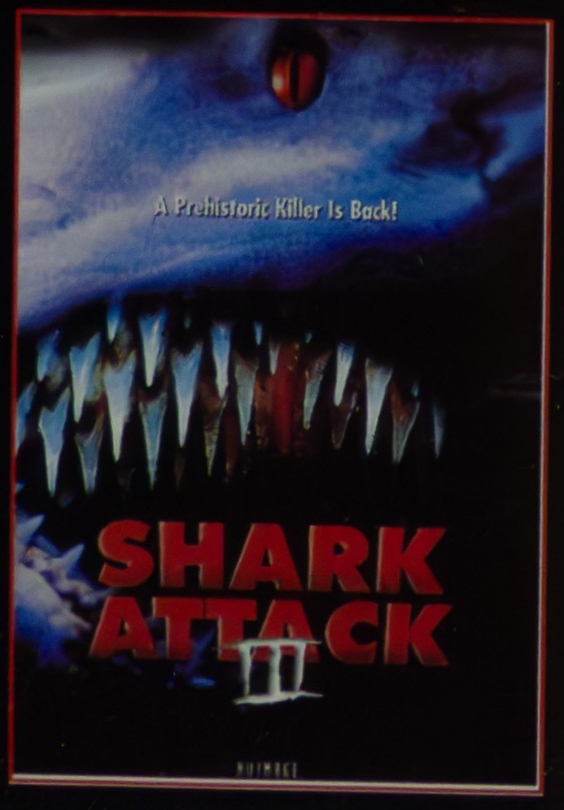
■ Ceux qui ont vu **Bang Rajan**, le **Braveheart** thaïlandais, lors de sa projection dans les festivals, savent que le cinoche de cette lointaine et humide contrée est en train d'acquérir une renommée fort méritée. Krai Thong, réalisé par Suthat Intaranupakorn, devrait apporter de l'eau au moulin compresseur. Il y est question de Krai Thong, donc, un héros qu'une prophétie annonce vainqueur d'un crocodile monstrueux. Justement, le croco mastoc Chalawan, qui prend forme humaine une fois tapi dans son antre subaquatique, kidnappe la fille d'un millionnaire et l'entraîne sous les eaux. Papa promet alors la main de sa fille, et une dot conséquente, au courageux guerrier qui ira la récupérer et tuer son écailleux et dentu ravisseur. Vu comme ça, ça ressemble méchamment à du Edgar Rice Burroughs, père spirituel du génial **Predator**.



■ Après la parano en vase clos, Vincenzo Natali (**Cube**) s'attaque à l'espionnage avec Company Man, qu'il réalise pour Pandora. On ne sait rien sur le script, si ce n'est qu'il traite d'une nouvelle race d'espions qui, en plus de ne pouvoir se fier à autrui, ne peuvent même pas se faire confiance à eux-mêmes. On imagine qu'il devrait s'agir d'un thriller schizophrénique où Natali aura tout loisir d'aborder les thèmes qui lui sont chers, comme l'isolement, la claustrophobie physique et mentale, et tout plein d'autres sujets socio-médico-psychologiques. Jeremy Northam (**Mimic**) y tient le rôle d'un homme embauché malgré lui dans une organisation spécialisée dans l'espionnage. Lucy Liu (**Charlie et ses drôles de dames**) incarnera sa collègue.

■ Et on continue dans la série des films dont on ne sait pas grand chose mais dont on parle quand même. Toujours produite par Nu Image, la saga des Shark Attack se poursuit sans honte et sans remords et en est déjà à son troisième volet. Le sujet n'a pas tellement évolué : un expert en biologie marine se retrouve confronté à une paire de mégalodons. Ça paraît vulgaire dit comme ça, mais il s'agit simplement de deux requins préhistoriques de taille fort respectable et qui engloutissent tout sur leur passage : bateaux, hélicos, nageuses en bikini, commandants Cousteau, acteurs de série B et mioches qui braillent parce que leur mère les a forcés à faire trempette avec une bouée en forme de canard. Ça leur apprendra à pisser dans l'eau, aussi. C'est David Worth (**Kickboxer**) qui réalise, et aucun casting n'est annoncé pour l'instant.

San HELVING



flashes

■ David Goyer (**Blade**) s'est attelé à l'écriture de **Murder Mysteries**, d'après un sujet de Neil Gaiman. Dimension devrait produire ce film dans lequel un ange exterminateur traque un tueur dissimulé parmi les anges célestes.

■ Après le naufrage de **Don Quichotte**, suite à l'accident de Jean Rochefort, Terry Gilliam reprend le chemin des plateaux avec un conte merveilleux intitulé **Tideland**. On y verra une jeune fille se réfugier dans un monde imaginaire après la mort de sa mère toxicomane. Le film sera produit en Angleterre par Jeremy Thomas.

■ Petits cafouillages sur le tournage de **La Machine à explorer le temps** produit par DreamWorks : épuisé, le réalisateur Simon Wells (descendant de H.G.Wells, l'auteur du bouquin) a été remplacé par Gore Verbinski (**La Souris**). Wells devrait cependant travailler sur le montage une fois qu'il aura roupillé un bon coup.

■ Incroyable... mais vrai ! John Woo prépare une nouvelle adaptation des **Tortues Ninja** pour un budget avoisinant les 60 millions de dollars et souhaite revenir au caractère sombre et violent des premiers comics. Les tortues seront cette fois entièrement créées par ordinateur et la sortie est prévue pour Noël 2002 aux États-Unis. Ça, c'est une bonne nouvelle !

■ Les producteurs Robert Zemeckis et Joel Silver, à qui on doit déjà **La Maison de l'horreur** et bientôt **13 Ghosts**, viennent d'appeler Christopher McQuarrie (**Way of the Gun**) à la rescousse pour superviser la réécriture de **Chimera** et réaliser dans la foulée ce film d'horreur au sujet d'un bateau fantôme.

■ Wes Craven s'apprête actuellement à réaliser un remake du film français **Harry un ami qui vous veut du bien** et devrait parallèlement produire celui de **Dr Jekyll and Mr Hyde** pour Dimension. Pour quelqu'un qui souhaitait quitter le genre...

■ Le studio anglais Hammer amorcera son retour à la production par un remake des **Vierges de satan**, dont l'original date de 1967 et que Joe Dante réalisera avec Christopher Lee dans le rôle qu'il tenait déjà à l'époque, c'est-à-dire celui du Duc de Richeleau, qui tente de sauver sa nièce de l'emprise d'un gourou sataniste.

LORD OF THE RINGS

TOUS LES MOIS DANS MAD MOVIES, ET CE JUSQU'À LA SORTIE DU PREMIER VOLET EN DÉCEMBRE 2001, LES DERNIÈRES INFOS SUR LA TRILOGIE DE L'ANNEAU.

LE RETOUR DU ROI JACKSON (2ème partie)

Avec la projection à Cannes d'une vingtaine de minutes de la trilogie, la presse internationale a pu, le temps d'une bobine, comprendre ce que quelques millions de fans avaient déjà assimilé : LOTR n'est pas le nouveau STAR WARS, mais un projet autrement plus dense, plus riche de résonances, voire même plus cinégénique. Le raz-de-marée médiatique peut donc commencer, et nous pouvons continuer notre saga rédactionnelle entamée il y a deux ans. Voici donc la suite et fin des propos que Peter Jackson éparpilla sur le Net avant de présenter une portion de son bébé à un public qui ne s'est toujours pas remis la mâchoire à l'endroit...

ACTEURS

« L'histoire d'un anneau ridiculement petit, qui contient un gigantesque maléfice et exerce sur les gens qui s'en approchent une attraction terrible, est quelque chose qui repose entièrement sur le jeu des acteurs, sur des convictions psychologiques. Ces aspects sont les plus difficiles à transmettre à l'écran, au spectateur. En tant que réalisateur, je ne peux pas montrer le Mal à l'état pur, ni visualiser ce que cet anneau provoque, mais les acteurs, eux, peuvent à force de persuasion le voir, et ils s'y sont employés avec une extraordinaire énergie. À ce titre, le casting a été exceptionnel dans sa capacité à donner littéralement vie à ces figures. La longueur particulière du tournage a bien sûr beaucoup contribué à ce qu'ils se plongent ainsi dans la peau de leurs personnages. Je garderai certainement un souvenir impérissable de mes déambulations à Rivendell, où je pouvais croiser Orlando Bloom en Elfe, John Rhys Davis en Gimli et me tenir au milieu de ces créations directement issues du livre, telles que je les imaginais. A priori, je ne connaîtrai plus jamais une telle expérience. »

SCÉNARIO

« Nous n'avons pas inventé des dénouements ou tenté de créer des suspenses qui n'étaient pas dans le livre. Les divisions des trois films coïncident raisonnablement avec celles des trois livres. L'écriture du script fut très, très difficile. Sa composition a commencé il y a trois ans et nous l'écrivions encore à même le plateau. C'est un travail compliqué mais intéressant car, en réécrivant, nous révisions. Au début, nous pensions avec Fran (Walsh, femme de Jackson et co-scénariste de la trilogie, ndlr) *que nous allions devoir faire beaucoup de modifications, afin d'obtenir un rythme satisfaisant pour un film ; mais au fur et à mesure que nous avancions, que nous plongions dans les moindres détails, nous nous sommes aperçus que nous nous rapprochions naturellement de plus en plus du texte original. Nous avons donc abandonné une large part de nos idées présumées bonnes, pour nous laisser guider par le professeur lui-même. La voix de Tolkien parlera clairement dans les films. »*

EFFETS SPÉCIAUX

« Nous n'avons pas eu à attendre que la technologie arrive à un point jugé satisfaisant pour réaliser ce projet. Nous ne faisons que « raconter l'histoire de... », je ne pense donc pas que la technologie soit aussi importante qu'on l'imagine. Ce dont nous disposons actuellement peut raconter l'histoire parfaitement bien. Lorsque sortira le troisième épisode, les effets spéciaux auront certainement fait un bond en avant, et ceux auxquels nous avons eu recours seront peut-être désuets. Mais cela ne nous inquiète pas outre mesure. Ce qui s'avère vraiment excitant avec les effets par ordinateur tient uniquement à la manière d'utiliser les logiciels, à la façon de concevoir les plans et le design des créatures. La puissance de calcul ou ce genre de choses n'a donc que peu d'incidence. Si un monstre paraît crédible, ce n'est pas dû aux processeurs mais au travail du design. Nous n'avons donc pas de craintes inutiles de ce côté-ci. »

DVD

« Il y a une tonne de matériel que l'on peut exploiter sous différentes formes et tout particulièrement en DVD. Quiconque a vu le coffret laserdisc de ***Fantômes contre fantômes*** *connaît mon goût pour les suppléments. J'aimerais bien sûr caser sur les futurs DVD du Seigneur des anneaux les séquences qu'on ne manquera pas de couper au montage pour des raisons de rythme et de durée globale. Il y aura également beaucoup d'images du tournage, puisque nous avions une personne chargée de filmer le journal de bord de la production, pas seulement les prises de vue, mais également toutes les équipes investies dans le projet. Il y a donc une énorme quantité d'interviews, d'images de pré-production, des centaines et des centaines d'heures que nous aimerions monter afin d'en tirer un documentaire vraiment intéressant, qui détaillerait comment de tels films voient le jour. Il y aura également à la fin de l'année une série intitulée* **La Quête de l'anneau**, *de trois fois une heure, qui sortira consécutivement avec chacun des films, et qui explorera non seulement le making of mais remontera à Tolkien, à sa vie, à la naissance de ses livres. Je pense que ces documentaires se révéleront particulièrement intéressants. »*

POLITIQUE

« Je crois qu'il est important d'annoncer dès lors quelles étaient les intentions de Tolkien lorsqu'il a écrit ces livres, afin qu'il n'y ait pas de malentendu. Il a toujours rejeté catégoriquement l'idée que son œuvre puisse être une analogie à la Seconde Guerre Mondiale et à l'arrivée au pouvoir d'Hitler. Il travaillait dans la fibre mythologique, et il est imprudent d'appliquer une vision politique moderne à de tels écrits. Il y a eu des accusations de racisme, des déclarations comme quoi les personnages féminins étaient anti-féministes. On a même dit que la relation entre Frodo et Sam avaient des connotations homosexuelles. Il faudrait d'abord voir d'où venait Tolkien et ce que ces éléments signifiaient à ces yeux. Il avait, par exemple, une certaine compréhension de l'amitié virile. Ses personnages féminins ont une qualité purement mythologique, totalement appropriée au récit. Cela n'a pas été conçu pour être analysé politiquement. Oublions d'emblée là « couleur » de peau attribuée à telle ou telle peuplade. À la fin d'une bataille, Sam regarde un cadavre et se pose la question : « Je me demande d'où il venait. Est-ce qu'il voulait vraiment venir se battre ici plutôt que de rester en paix chez lui ? ». C'est juste de l'humanité. Ce récit en regorge et il transcende les avis politiques. »

VISION

« Le Professeur Tolkien est décédé. Ces films ne sont donc pas des adaptations officielles, autorisées. Ils sont notre interprétation collective de ces personnages, dans cette histoire. J'ai consulté des experts pour être sûr de porter une attention particulière aux noms et aux langages. Nous avons essayé de bien faire les choses, mais vous savez, au bout du compte, que cela reste toujours une interprétation, en l'occurrence la mienne. De tels films ne peuvent pas être conçus en comité. Même si vous êtes attentifs aux idées de tous, vous devez éventuellement choisir ce que vous pressentez comme bon. Mais les gens nous ont appuyés. Je suppose qu'étant donné que le public de fans n'a pas encore vu les films, il y aura un temps pour la controverse. D'avance, tout ce que je peux dire, c'est que nous avons fait de notre mieux. Je n'ai pas beaucoup d'objectivité sur mon propre travail, et il me serait difficile de dire si ces films correspondent à mon style. Je saurais décrire le style de Stanley Kubrick ou de Martin Scorsese, mais j'ignore quel est vraiment le mien. Je fais les films que j'aimerais voir, c'est tout. ***Braindead*** *est le type de film de zombies que je voulais voir.* ***Créatures Célestes*** *est ce que je m'imagine d'un film traitant d'un fait-divers néo-zélandais en 1954. Si je devais aller au cinéma voir une ghost-comedy, j'irais probablement voir* ***Fantômes contre fantômes****.* ***Le Seigneur des anneaux*** *n'a pas été conçu autrement. Il s'agit simplement de la projection d'un lecteur, tel qu'il fantasme les événements des livres. C'est ce qui m'amusait et me motivait dans la réalisation de ces films : essayer de les mettre en scène exactement comme je l'imaginais. Faire autre chose serait d'ailleurs stupide. Quand j'imaginais le village de Cul-de-Sac, je devais expliquer ma vision aux artistes conceptuels. Parfois, leurs idées étaient meilleures que les miennes, mais nous arrivions éventuellement à un compromis qui, dans mon esprit, représentait de toutes façons l'ultime Cul-de-Sac. En définitive, c'est moi le veinard ! Je suis celui qui a eu la chance de mettre son fantasme sur l'écran ! »*

Propos traduits et mis en forme par **Rafik DJOUMI**

Elrond et son armée d'elfes.

Peter Jackson

Aragorn en plein combat sur le Mont Venteux.

SOUVENIRS MORTELS

Nacho, un peintre hautain et fiévreux, disparaît sans laisser de traces. Quatre ans après son décès présumé, l'enquête est réouverte suite à la découverte d'un indice par l'inspecteur Quintana. Les anciens amis de Nacho, une fratrie de jeunes salariés ayant supporté l'arrogance et la cruauté de l'artiste en raison de son statut social, sont soudain replongés dans les abîmes de la suspicion et de la culpabilité. Cette fois-ci, le petit comité explose littéralement, victime de l'action conjuguée de l'anxiété et d'une impitoyable malédiction...

Dire de **Souvenirs mortels** qu'il se situe parmi les meilleurs films produits dans la péninsule ibérique en 2000 doit suffire à intriguer (les lecteurs ayant mépris Mad Movies avec Modes et Travaux sont priés de retourner au kiosque le plus proche). Alors que les Slashers sont des bandes systématiquement dénuées de personnages et dotées de scénarios sclérosés, Alvaro Fernandez Armero est parvenu dans **Souvenirs mortels** à enchaîner les meurtres avec cohérence et intelligence. Faisant mine de sacrifier aux poncifs d'un genre extrêmement stéréotypé dans le premier quart du métrage, il réussit, mine de rien, à présenter des protagonistes bien plus attachants que ceux issus du cahier des charges yankee (bimbos, crétins, héros, assassins). En osant introduire dans son œuvre des thématiques propres au thriller et à la littérature fantastique, Armero fait même preuve d'une malice en totale adéquation avec son sujet. Légitimant simultanément toutes les (fausses) incohérences du récit, ses partis pris installent rapidement **Souvenirs mortels** à un niveau supérieur d'intérêt.

A mesure que se révèle l'intrigue, un nouveau film se dévoile. En réinterprétant les peintures de Jérôme Bosch inspirées de l'Ars Moriendi, un manuel ésotérique sur la façon de mourir, le réalisateur porte un regard singulier sur l'au-delà et le passage de vie à trépas. Dès lors, par l'étonnement dont il nous saisit, **Souvenirs mortels** nous contraint à lui découvrir un sens. On peut ainsi déchiffrer cet univers de multiples manières, comme s'il s'agissait d'un délire ou d'un songe, reflet d'un siècle ou d'un esprit torturé par l'angoisse. Toutefois, le dessein du film reste d'embrasser l'épouvante classique. En suivant les traces de vampires se nourrissant de souvenirs pour ne pas mourir, le réalisateur entraîne les spectateurs vers les zones d'ombres d'un labyrinthe où, 102 minutes durant, ils se plaisent à se perdre. **Souvenirs mortels** est donc une élégante démonstration susceptible de divulguer, aux jeunes cinéphiles notamment, que l'audace et l'attention portées au script, à l'ambiance, à la mise en scène et à la direction des comédiens sont capables de magnifier n'importe quelle bande, même celle bénéficiant d'un budget restreint. Bel exploit...

Bertrand ROUGIER

Espagne. 2001. Réal.: Alvaro Fernandez Armero. Scén.: Juan Vicente Pozuelo & Francisco Javier Royo. Dir. Phot.: Javier Salmones. Mus.: Bingen Mendizabal. Prod.: Francisco Ramos. Int.: Fele Martinez, Maria Esteve, Gustavo Salmeron, Lucia Gimenez, Adria Collado... Dur.: 1 h 42. Dist.: Swift. Sortie le 18 juillet 2001.

ALVARO FERNANDEZ ARMERO
(réalisateur)

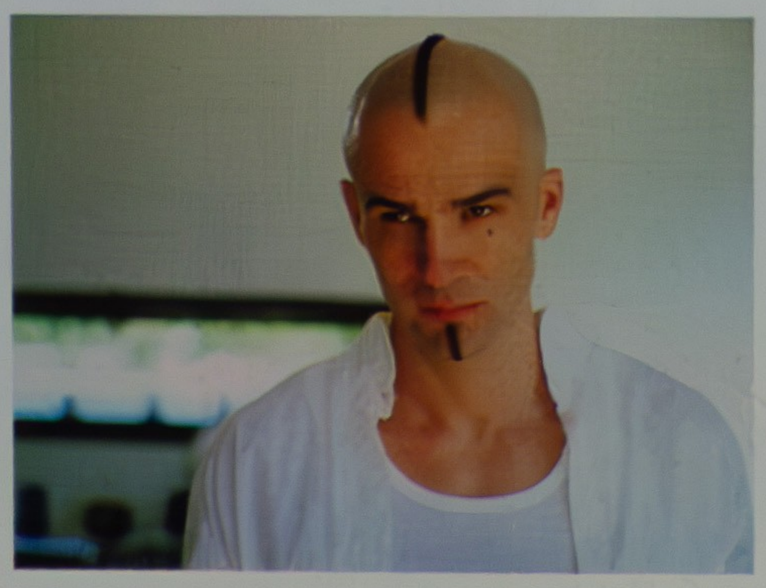
Avatar ibérique de Kevin Smith, Alvaro Fernandez Armero ne semblait pas destiné à prendre les commandes d'un film de genre autre que comique. Pourtant, son cinquième long métrage prouve que le jeune cinéaste connaît déjà bien le rythme et la mécanique des thrillers fantastiques. Rien d'étonnant à cela : enfant, pour goûter tranquillement au Z hispanique et aux sucreries offertes par Carpenter et Cronenberg, il se réfugiait déjà dans la quatrième dimension.

Avez-vous longuement hésité avant de réaliser un film fantastique ?

Jusque là, mon expérience professionnelle se limitait au registre de la comédie. Cependant, les films possédant des éléments horrifiques, fantastiques, voire ésotériques, m'ont toujours fasciné, car contrairement à la plupart des autres registres ils offrent toutes les possibilités narratives et esthétiques.

Aviez-vous des objectifs précis au moment d'entamer la réalisation de *Souvenirs mortels* ?

En premier lieu, je souhaitais bâtir mon film sur la base d'un scénario sérieux, qui respecte le public se refusant aux rebondissements incohérents. À partir de là, je désirais créer une atmosphère asphyxiante, un climat froid et désagréable au travers duquel la tension serait palpable. Enfin, j'ai essayé de mettre en scène un monde situé à la frontière du réel et du surnaturel, mais qui reste crédible pour permettre aux personnages d'évoluer normalement et de rester attachants.



En fait, le scénario de Juan Vicente Pozuelo et Francisco Javier Royo vous a séduit.

Leur approche du thème de la mort m'a vraiment intéressé. Et comme elle n'est pas totalement absurde, l'idée qu'ils ont développée est très inquiétante. J'étais aussi surpris par leur manière de naviguer entre plusieurs tendances au sein du genre fantastique. C'est un scénario qui possède la structure du cinéma d'horreur pour adolescents, mais qui est en fait beaucoup plus profond et ambitieux.

Justement, ne pensez-vous pas que ce parti pris va déstabiliser les fans de *Scream* ?

C'est précisément ce défi qui me paraissait intéressant à relever. Je pense que cela donne à **Souvenirs mortels** un côté original qui, s'il peut s'avérer déconcertant, est à mon avis passionnant. Certes, c'est un risque, mais il me semblait important de le courir.

Comment jugez-vous les productions de genre américaines et espagnoles ?

En Espagne, cette production demeure restreinte. Mais, en contrepartie, les films qui sont produits sont tous d'assez bonne qualité. **Ouvre les yeux** ou **La Secte sans nom** ont, par exemple, reçu un très bon accueil publique et critique. Je suis convaincu que le cinéma de genre espagnol est promis à un bel avenir. Chaque année voit naître des productions plus solides, qui ont pour vocation de séduire le grand public... Je respecte le cinéma américain. L'efficacité de leurs productions continue de croître. Mais elles sont souvent trop industrielles. L'autre jour, j'ai revu **Halloween** et, mis à part le fait qu'il s'agisse d'une œuvre magistrale, le film m'a paru très personnel lors de ce nouveau visionnage. On y trouve des personnages de chair et de sang réalistes. Voilà le cinéma américain que j'aime. Ce sont des films comme celui-ci que je voudrais voir dans les salles.

Certains acteurs de *Souvenir mortels* ont déclaré que le tournage fut une épreuve pénible. Pourquoi ?

Le travail avec les acteurs s'est compliqué à mesure de la progression du tournage. Sur les plans psychologique et physique, je voulais maintenir un état permanent de tension qui fut très difficile à supporter. Surtout pour Maria Esteve et Fele Martinez, qui ont dû fournir un effort remarquablement intense. De plus, pour certaines séquences, comme celle de l'incendie ou de la piscine gelée, ils ont pris des risques sérieux. Le tournage fut donc très éprouvant, mais également passionnant. Je crois que cette intensité transparaît à l'écran.

Propos recueillis par **Bertrand ROUGIER**
(Traduction : **Claire GUIBOUD**)

L'ÉTRANGE FESTIVAL

NEUVIÈME ÉDITION

DU 22 AOÛT
AU 4 SEPTEMBRE 2001
AU FORUM DES IMAGES

www.etrangefestival.com

BRACADABRA
MAUVAISE GRAÎNE
POP STARS MANIA

HOMMAGES :
BARBARA STEELE
NORMAN MAILER
AKASHI ISHII
KINJI FUKASAKU

NUITS :
ANAL+
JOE COLEMAN
SHOCKING ASIA II

Le Village
PRODUCTION & DESIGN
Fondation du Japon
fondation de droit japonais
DUBOI DURAN
MAD MOVIES
Le Quotidien du Fantastique
LASER SUBTITLING
CANAL+
OÜI 102.3 FM
les Inrockuptibles
l'hebdo musique, cinéma, livres, etc.
j'aime le cinéma !
agnès b.
forumdesimages
Ministère Culture Communication

PSYCHO BEACH PARTY

Une sorte d'Ovni. **Psycho Beach Party** déboule sur nos écrans par on ne sait trop quel miracle, après quelques années d'errance dans divers marchés du film. Grand bien en a pris au distributeur, qui nous régale de ce beach movie parodique qui n'est pas sans rappeler **Panic sur Florida Beach**, le superbe hommage de Joe Dante aux doubles-programmes de son enfance. À l'instar de Dante, Robert Lee King avance sur le fil du rasoir, entre reconstitution d'un mauvais cinéma (jusque dans les dialogues pitoyables) et souvenirs émus d'une époque révolue.

Eté 1962. Une jeune fille est sauvagement assassinée dans un drive-in, pendant la projection d'un double-programme. Malgré tout, l'insouciance règne parmi les étudiants californiens, qui ne pensent qu'à s'amuser sur les plages de Miami Beach. Florence (Lauren Ambrose), d'ordinaire timide et réservée, se lie d'amitié avec la bande à Kanaka (Thomas Gibson), des surfeurs considérés par la communauté comme des voyous infréquentables. C'est alors que les meurtres s'amplifient aux alentours de la plage. Florence elle-même semble atteinte d'un dédoublement déclenché par hypnose. Serait-elle le fameux tueur après lequel court le capitaine Monica Stark (Charles Busch) ?

À la croisée du giallo et du beach movie évoqué plus haut, **Psycho Beach Party** créé un univers factice, référentiel et empreint de nostalgie. La tentation de se moquer ouvertement du genre parodié était grande, mais le réalisateur et son scénariste avouent leur amour immodéré pour la sous-culture qui régit leur univers. La rigidité du cadre et la flamboyance des couleurs renvoient alors au style d'époque. Volontairement cheap à tout point de vue, **Psycho Beach Party** rappelle le concept initial du premier **Austin Powers**, les moyens financiers conséquents et l'humour potache en moins. Changement d'époque oblige, le reflet pacifié de la société vue par les adolescents et véhiculé par ce cinéma d'un autre temps, ne se répercute pas ici. On gardera donc en mémoire un pur spectacle, qui n'agit que sur les sens et délivre un bonheur auquel il est devenu rare d'assister sur grand écran.

Stéphane MOÏSSAKIS

USA. 1999. Réal.: Robert Lee King. Scén.: Charles Busch. Dir. Phot.: Arturo Smith. Mus.: Ben Vaughn. Prod.: Virginia Biddle, Jon Gerrans, Marcus Hu, Victor Syrmis pour New Oz Productions/Red Horse Films/Strand Releasing. Int.: Lauren Ambrose, Thomas Gibson, Nicolas Brendon, Kimberley Davies, Matt Keeslar, Charles Busch, Kathleen Robertson... Dur.: 1 h 26. Dist.: Sagittaire Films. Sortie le 15 août 2001.

ROBERT LEE KING
(réalisateur)

Formé à l'école de cinéma et de télévision de l'USC, Robert Lee King commence sa carrière en signant la mise en scène de plusieurs pièces pour des théâtres de Los Angeles, avant de réaliser le court métrage THE DISCO YEARS. PSYCHO BEACH PARTY est son premier film. Un projet qu'il met neuf ans à développer... mais seulement vingt et un jours à tourner !

Comment est née l'idée de *Psycho Beach Party* ?

C'est en fait l'adaptation d'une pièce de Charles Busch, qui a vu le jour en 1987 dans une petite salle off-Broadway. La société Strand Releasing, qui avait distribué mon court métrage **The Disco Years** dans une anthologie intitulée **Boys Life**, cherchait un projet de film que nous pourrions faire ensemble. Avec mon producteur, Jeff Melnick, et Charles, que je connais depuis longtemps et dont j'apprécie énormément le travail, nous leur avons envoyé le scénario, auquel ils ont répondu positivement. L'idée semblait beaucoup leur plaire. Avec l'accord préalable de Charles, j'avais apporté quelques changements à la pièce, qui reposait un peu trop à mon goût sur des éléments de comédie sans vraiment se soucier de l'histoire. À l'origine, le méchant de la pièce se contentait de raser les poils pubiens de ses victimes. J'ai choisi de remplacer ce rituel légèrement morbide par des meurtres en série. Mon admiration pour les films d'horreur campy des années 70, en particulier les slashers, me suffisait ensuite pour emmener l'histoire un peu plus loin.

Bien évidemment, *Psycho Beach Party* rend hommage aux films d'ados qui se faisaient dans les années 50 et 60. Mais en même temps, on dirait une version light d'un film Troma, et ce jusque dans le titre...

Les films Troma sont en fait très bons parce qu'ils sont terriblement mauvais. Et je ne crois pas que cette formule corresponde à **Psycho Beach Party**. Aussi étrange que cela pourrait vous sembler, je trouve que les acteurs sont tous excellents, que leur jeu est très réaliste. C'est d'ailleurs l'élément sur lequel je me suis le plus concentré. Je prenais le temps de leur expliquer minutieusement ce que j'attendais d'eux, je les faisais répéter sans relâche. Car même si **Psycho Beach Party** est une série B dans l'âme, les acteurs ne pouvaient pas se permettre d'être approximatifs. Par exemple, Kimberley Davies, qui interprète l'actrice de série Z Diane, s'est donnée beaucoup de mal pour être la plus caricaturale et la plus nulle possible lorsque nous tournions les scènes de film dans le film. Mais ça ne fonctionnait pas. Même si nous nous amusions à imiter un film d'horreur complètement fauché, il fallait qu'elle soit crédible. J'ai donc longtemps discuté avec elle, pour la mettre dans une situation similaire afin de faire ressortir ses émotions. C'est un comble pour une scène où une serveuse se retrouve au bord de la dépression nerveuse, parce qu'elle se fait draguer par un beau jeune homme qui s'avère avoir trois têtes ! Surtout que le maquillage de ce dernier est très amateur ! C'est vraiment étrange d'en arriver là pour qu'une telle scène soit réussie. À partir du moment où cette séquence était dans la poche, j'étais certain que **Psycho Beach Party** serait un film honorable. Il suffisait de trouver le bon équilibre entre l'esprit du projet et le jeu des acteurs, tout en conservant la dose d'humour nécessaire pour qu'il soit amusant.

Comment avez-vous procédé pour recréer l'univers très influencé par les années 60 du film ?

Avec le chef décorateur, Franco-Giacomo Carbone, et le directeur de la photographie, Arturo Smith, nous nous sommes longuement entretenus sur l'aspect visuel de **Psycho Beach Party**. Je souhaitais que la direction artistique soit conforme aux productions des années 60. J'ai vu à peu près tous les films de surfeurs et tous les thrillers psychologiques de cette époque, de manière à m'en imprégner totalement. Aujourd'hui, je suis incollable sur le sujet ! Le look général se devait donc d'être à la fois kitsch et macabre, avec ses décors bricolés à l'aide d'accessoires en tous genres, tels que des crânes et des scalps. Avec, aussi, des costumes rétro très colorés et les passages psychédéliques qui, en quelque sorte, découpent le film en chapitres. Mais il fallait trouver un compromis, le mettre en opposition avec le jeu des acteurs et les effets sonores qui n'ont, pour leur part, pas grand chose à voir avec la période à laquelle est censé se dérouler **Psycho Beach Party**. C'est précisément ce décalage qui fait son originalité.

Propos recueillis et traduits
par **Damien GRANGER**

GETTING ANY ?

A propos de **Getting Any ?**, Thierry Jousse affirmait avec aplomb dans Les Cahiers du Cinéma « qu'on est sûr de ne jamais le voir sur les écrans français tant il est incorrect au regard des critères de la nouvelle culture du cinéma ». La preuve qu'il ne faut jamais jurer de rien, et se réjouir de voir ces objets étranges qu'on appelle « films » se frayer un passage au sein des champs minés de la Culture, sans le moindre respect pour les conventions internationales de la bienséance. Or donc, **Getting Any ?** parvient sur nos écrans. Jusqu'à présent réservé aux purs fans de « Beat » Takeshi, qui s'en servaient comme grenade à fragmentation dès qu'on réfutait le statut de bouffon national de leur maître, cette œuvre tarée va enfin permettre de remettre les pendules à l'heure et rappeler que le Kitano qui brille en Occident est au départ un extrait de Takeshi, certes sublime, mais extrait quand même. Cela évitera (peut-être) à l'avenir, d'assister à une projection de la comédie **Jugatsu**, où un public très concentré prend des poses à la Rodin sans voir défiler la batterie de gags à l'écran. Ah ben tiens, **Juggatsu** justement, dont **Getting Any ?** est le remake dégénéré, puisqu'il en reprend la structure onirique (une succession de séquences imaginées) et l'acteur Minoru Iizuka, déjà compagnon débile du héros de Jugatsu, et enfin une intrigue qui sert d'alibi aux variations les plus crétines.

Asao (Iizuka) veut tirer des gonzesses. Pour cela, il lui faut, au choix : une voiture, de l'argent, la célébrité, une image virile ; entraînant son investissement dans, au choix : l'achat d'une voiture, le braquage de banque, une carrière de comédien, l'intégration d'un gang de yakuzas. A partir d'un canevas certainement écrit en une seule soirée de beuverie, Kitano, d'autant plus vivifié qu'il venait d'échapper à un accident mortel, ne se contente pas d'exploser tout ce que ses compatriotes tiennent pour sacré (il le fait à la télé depuis ses débuts). Le voici qui passe également en revue le cinéma japonais dans son ensemble, de la parodie scato de **Zato Ichi** aux duels et aux poses interminables du film de yakuzas, du kaiju eiga au porno le plus underground, jusqu'à la comédie elle-même, jusqu'au cinéma de Kitano lui-même. Il ne reste plus rien ni de noble, ni de solide après ces 105 minutes de gags elliptiques épouvantables, qui nécessitent un stage préalable chez Benny Hill pour qui ne veut pas se faire atomiser les neurones. Et nous qui n'en avons plus depuis longtemps (des neurones), nous nous réjouissons d'apprendre que, dorénavant, il faudra se rendre dans les salles du Quartier Latin pour voir un homme-mouche se faire écraser sur un tas de merde géant... C'est beau, quand même, le cinéma !

Rafik DJOUMI

Japon. 1994. Réal. & scén.: Takeshi Kitano. Dir. Phot.: Katsumi Yanagishima. Mus.: Senji Horiuchi & Hidehiko Koike. Prod.: Masayuki Mori, Hisao Nabeshima. Int.: Minoru Iizuka, Tetsuya Yuuki, Susumu Terajima, « Beat » Takeshi, Akiji Kobayashi, Masumi Minakata... Dur.: 1 h 45. Dist.: Cheyenne Films. Sortie le 15 août 2001.

DOCTEUR DOOLITTLE 2

Sérieux, on l'aime bien Eddie Murphy ! La plus grosse superstar eighties avait réussi à nous faire rire dans des films qualitativement au-dessous du degré zéro, par la simple force de son talent. Comme on ne peut pas durer éternellement au sommet du box-office sans une certaine qualité, le « dude » est rapidement tombé en désuétude jusqu'à trouver la formule hollywoodienne ultime : le blockbuster familial avec des pets. **Dr Doolittle**, et sa faune gastriquement atteinte, étant l'un de ses plus gros scores au bosquoffisque, le sieur Eddie nous en recolle une tranche sans en changer un pet (c'est le cas de le dire).

Alors maintenant mec, John Doolittle est connu dans le monde entier parce qu'il peut parler avec les animaux, tu vois ? Et même que les animaux lui répondent, tu vois ? Alors il a plein de boulot et il est super riche le mec maintenant, tu vois ? Mais sa famille le réclame, et il les délaisse pour se faire péter et roter dessus par plein d'animaux qui s'excusent, parce qu'ils sont polis les mecs, tu vois ? En plus, y'a des méchants promoteurs qui veulent déboiser la forêt et donc tuer pleins d'animaux péteurs et roteurs, tu vois ? Et Doolittle là, il doit les sauver, ainsi que son mariage, tu vois ? Mais, mais... mec ! Pourquoi tu veux pas voir mec ?

Le syndrome du toujours plus frappe cette suite parfaitement inutile (comme l'original) : plus d'animaux, plus de dialogues idiots, plus de références pipi-caca qui font rire les n'enfants qui paient leur place. Le problème dans tout ça, c'est de savoir quelle satisfaction personnelle Eddie Murphy peut y trouver, étant donné qu'il n'est responsable d'aucun gag. Ce qui n'est jamais plaisant lorsqu'on est un comique né. Reste la mascotte du film : Pepito, un caméléon mexicain qui ne parvient pas à se fondre dans le décor, même s'il en est persuadé. Lui, il ne pète pas, il ne rote pas, mais bon sang, qu'est-ce qu'il est drôle !

Stéphane MOÏSSAKIS

USA. 2000. Réal.: Steve Carr. Scén.: Larry Levin. Dir. Phot.: Daryn Okada. Mus.: David Newman. Prod.: John Davis pour 20th Century Fox. Int.: Eddie Murphy, Kristen Wilson, Kyla Pratt, Raven-Symoné, Jeffrey Jones, Kevin Pollack, Lil' Zane... Dur.: 1 h 22. Dist.: UFD. Sortie le 1er août 2001.

L'ATTAQUE DE LA MOUSSAKA GÉANTE

Parfois, la vie vous offre des raccourcis surprenants. Vous êtes un jeune et fringant rédacteur dans une revue de cinéma spécialisée. Vous arrivez au travail un matin (vers trois heures de l'après-midi environ) et là, pouf comme ça, votre boss vous annonce qu'il va falloir se farcir **L'Attaque de la Moussaka géante** ! Moi qui venais de digérer... Et c'est parce que j'ai des origines grecques ? Réponse du Granger : « Ben ouais mec ! Si c'était **Humanoïd Couscous From the Deep**, je l'aurais filé à Rafik, hé ! ». Du coup, faudra pas m'en vouloir si je défends mes compatriotes, même dans l'indéfendable hein !

Dans **L'Attaque de la Moussaka géante**, y'a des scientifiques pédé en blouse rose, un ministre et sa femme foncedée à longueur de journée, une journaliste télé complètement névrotique, un travelo obèse et styliste, des alien-bimbos et une part de Moussaka qui se balade dans les rues d'Athènes et tue des gens qui s'enfuient. À vous de faire le lien dans tout ce boxon !

Et c'est quoi une Moussaka ? Ben c'est un gratin d'aubergines mélangé à de la viande hachée et relevé par une succulente sauce béchamel. Après ça, on comprendra que le film soit bien cheap : les effets spéciaux sont volontairement foireux, l'histoire tient toute entière dans son titre et les acteurs sont aussi mauvais qu'ils sont Grecs (et ils sont très Grecs !). Le réalisateur/producteur/scénariste (comme Orson Welles, tiens !) se laisse aller à concocter quelques passages musicaux à la chorégraphie hésitante, et nous gratifie de multiples références (à **L'Attaque de la femme de 50 pieds**, forcément). Même les dialogues sont particulièrement propices aux événements. Du genre « *Putain de Moussaka de merde !* ». Des comme ça, y'a des chances qu'on les entende pas ailleurs. Bref, autant dire que Troma s'est fait devancer sur ce coup-là. Du coup, faut pas chercher : ce film est bien nul, et c'est justement pour ça qu'il est bien... bien ! Vous me croyez pas ? Bof, je m'en fous... De toute façon, quand **Flying Cassoulet from Outer Gévaudan** sortira, je refilerai la critique à Guignou, tiens !

Stéphane MOÏSSAKIS

P.S : Pour goûter une bonne Moussaka, rendez-vous aux Diam... - Paf ! - Mais arrête Guignou, tu fais mal ! J'ai plus le droit de faire de la pub pour le resto de mon père ou quoi ? - Danse le sirtaki, on verra après !

Grèce. 1999. Réal., scén. et prod.: Panos H. Koutras. Dir. Phot.: Zafiris Epaminondas. Mus.: Konstantinos Vita. Int.: Myriam Vourou, Yiannis Angelakis, Christos Mandakas, Grigoris Patrikareas, Themis Bazaka... Dist.: Films Distribution. Dur.: 1 h 39. À partir du 7 juillet 2001, tous les samedis soir, à 22 h au Racine Odéon, 6, rue des Écoles, 75006 Paris.

TOMB RAIDER LARA CROFT

Pour sa première aventure au cinéma, Lara Croft est chargée d'une mission vraiment formidable : retrouver, puis détruire les deux moitiés d'un triangle convoité par une organisation secrète, les Illuminati. Une fois reconstitué, le triangle ouvrirait les portes du Temps et de l'Espace en cas d'alignement des planètes et d'éclipse totale. Or, ce phénomène se produit tous les 5.000 ans et, ça tombe mal, d'ici 48 heures dans le film. Comme ça urge, la riche héritière en short file au Cambodge et parvient à s'emparer du premier morceau dans un temple. Suspense : si elle le détruit là, tout de suite, elle met fin aux ambitions des méchants, le film dure trois quarts d'heure de moins et c'est déjà ça d'économisé en termes de torture cinéphilique. Mais Lara préfère ranger la moitié de triangle dans son célèbre sac à dos (qui contient déjà son cerveau) et partir fissa pour la Sibérie récupérer l'autre moitié, des fois que les six scénaristes du film (un nombre tout à fait insuffisant au vu du résultat) auraient changé les règles du jeu dans l'intervalle.

Il y a plein de raisons de se marrer devant l'impayable nullité de ce blockbuster qui n'arrive jamais à masquer la crise de panique ayant accompagné sa mise en chantier. Car, de toute évidence, personne sur le projet ne savait quoi faire avec les droits du jeu *Tomb Raider* chèrement acquis, si ce n'est qu'il fallait bien en tirer une adaptation. Les divers intervenants sur le projet se sont donc renvoyés la patate chaude en même temps qu'ils se tiraient dans les pattes, et c'est le spectateur qui essuie aujourd'hui les plâtres. Les fans de DVD et de leurs suppléments devraient pourtant être comblés puisqu'en allant voir **Lara Croft Tomb Raider** au cinéma, c'est comme si ils assistaient dans leur salon à son catastrophique making of, à ses scènes coupées et à ses prises ratées (Rougier me souffle qu'un technicien apparaît même dans le cadre !).

Beaucoup moins drôle par contre, la faculté du film à occulter le caractère nuisible de son personnage principal, le genre de nana à poser les pieds sur les chaises, à débarquer en tee-shirt en Sibérie, à faire des dérapages inutiles en moto et à collectionner les voitures de luxe dans son garage. A force de se focaliser sur les jeux vidéo et l'icône pixellisée récupérée par la pub et les médias (à commencer par nous), on avait oublié que, à la base, Lara Croft est une « tomb raider », c'est-à-dire une « pilleuse de tombes ». Comme principale source d'inspiration de leur hit mondial, les développeurs de Core Design avaient choisi **Les Aventuriers de l'arche perdue**. Mais dans le titre original du classique de Steven Spielberg, **Raiders of the Lost Ark**, « raiders » ne désignait pas l'archéologue Indiana Jones et ses alliés, mais bien

entendu les nazis, ces « pilleurs de l'arche perdue ». Incapables de faire la différence entre la protection des vestiges du passé et la destruction des patrimoines nationaux, les initiateurs du long métrage ont emboîté le pas aux créateurs du jeu, devenant par-là même de parfaits Talibans du cinéma, version impérialiste bien sûr. Dans **Tomb Raider**, les Cambodgiens applaudissent à l'effondrement de leurs statues millénaires et les Inuits échangent leurs chiens de traîneau contre quelques dollars. N'attendez pas de la milliardaire Lara Croft le moindre signe de désapprobation. Après tout, elle aussi vole les pauvres.

Vincent GUIGNEBERT

USA. 2001. Réal.: Simon West. Scén.: Patrick Massett, John Zinman et Simon West d'après un sujet original de Sara B. Cooper, Mike Werb et Michael Colleary. Dir. Phot.: Peter Menzies, Jr. Mus.: Graeme Revell. SPFX : Chris Corbould (superviseur) pour Mill Film. Prod.: Lawrence Gordon, Lloyd Levin et Colin Wilson pour Paramount Pictures/Mutual Film Company/Eidos Interactive Limited. Int.: Angelina Jolie, Jon Voight, Iain Glen, Noah Taylor, Daniel Craig... Dur.: 1 h 40. Dist.: UIP. Sorti le 27 juin 2001.

ANGELINA JOLIE
(actrice)

Quel a été l'aspect le plus difficile de ce film : l'entraînement, la gageure physique, ou porter un débardeur moulant pendant tout le tournage ?

Franchement, tout était amusant à faire sur **Tomb Raider**. Le débardeur moulant compris, parce que je n'aurais pas eu l'impression de ressembler à Lara Croft sans sa panoplie. On rentre dans la peau de ce personnage en endossant ce costume, et j'ai beaucoup apprécie les tenues de Lara en définitive.

Lara Croft n'est pas seulement une héroïne d'action, elle a aussi une histoire, un background. Étiez-vous au fait de tout ceci ? Connaissiez-vous par exemple les jeux ou les comics ?

Je ne connaissais pas tant de choses que ça quand j'ai accepté ce rôle. Mais j'ai rencontré les personnes qui ont créé ce personnage, et nous avons fait beaucoup de recherches ensemble. On a, par exemple, découvert que l'anniversaire de Lara avait lieu le jour de la Saint Valentin. C'est un détail qui a son importance et qui est précisé quelque part, dans tous ces dérivés du jeu. Lara a une certaine classe anglaise également, elle est allée dans des écoles du cru. C'était intéressant de tenir compte de tous ces paramètres, parce que son cursus contribue à expliquer ses actions, les pays qu'elle visite, les portions de l'histoire qui la passionnent. Je suis assez proche d'elle finalement : je suis athée, ou du moins je n'appartiens à aucune religion en particulier. Je ne réponds, donc, à aucune règle établie. Par contre, je crois à une puissance, une entité qui nous est supérieure, sans savoir ce que c'est. J'ai foi dans les personnes de bonne volonté, et je suis persuadée que chaque culture est intéressante et a quelque chose à nous apprendre.

Et à propos de sa maîtrise des arts martiaux, qu'avez-vous appris ?

Ho, ça c'était aussi un aspect très amusant de ce rôle. Il fallait que nous nous distinguions de tous ces différents combats que nous avons pu voir auparavant. Nous voulions donc surtout qu'elle soit capable d'être une vraie boxeuse, une vraie combattante de rue. Il fallait qu'elle utilise ses coudes, ses pieds, tout en possédant, néanmoins, une bonne connaissance de chaque technique de combat. Je me suis donc initiée pratiquement à toutes les écoles de combat existantes. J'ai également appris à manipuler beaucoup d'armes blanches différentes, des épées, des couteaux, plusieurs armes à feu aussi.

Finalement, qu'est-ce qui vous a poussé à accepter ce rôle ?

En tant qu'actrice, je pense que c'est un formidable personnage. En tant que femme, il est très agréable de pouvoir incarner une telle icône. Je voulais aussi apprendre à faire toutes ces choses, je voulais être plus forte et partir à l'aventure. J'ai vu dans ce film une opportunité idéale pour visiter tous ces pays. Bref, je crois que je voulais savoir ce que c'est d'être comme Lara Croft.

Propos recueillis par **Didier ALLOUCH**
(Traduction : **Julien DUPUY**)

Toute l'actualité du DVD zone 1, zone 2 et HK
Une équipe de 15 jeunes journalistes.
100 nouvelles critiques de DVD par mois.
Des forums de discussions, d'achats et de ventes.
Des concours en permanence

http://www.dvdrama.com

MOVIE MARKET
Fondé en 1981

le spécialiste de Mémorabilia Films et TV

N° Indigo 0 820 82 04 34

- Photos
- Affiches De Films
- Autographes
- Collections de photos
- Jeux d'exploitation

Envoyez nous vos coordonées ou appelez le
0820 82 04 34 pour recevoir le supplément mensuel, ou envoyez
30FF pour notre Catalogue Général avec plus de 50.000 photos.

N° Indigo FAX 0 820 82 04 36

Movie Market, 116 Avenue du Général Leclerc, 75014 Paris

www.moviemarket.fr

AVIS CHIFFRÉS

0 : nul. 1 : très mauvais. 2 : mauvais. 3 : moyen.
4 : bon. 5 : très bon. 6 : chef-d'œuvre.

D.A.: Didier Allouch. C.D.: Cédric Delelée. R.D.: Rafik Djoumi. J.D.: Julien Dupuy.
D.G.: Damien Granger. V.G.: Vincent Guignebert. S.M.: Stéphane Moïssakis.

	DA	CD	RD	JD	DG	VG	SM
Anatomie		4			4	4	4
L'Attaque de la Moussaka...					4		4
Dracula 2001		2		2	0		0
Evolution	2		1	1			0
Final Fantasy	3		5	4	5	5	
Getting Any ?			3			4	
Kairo					4	4	5
Mortelle St-Valentin	3	3			0		
Psycho Beach Party	2				4		4
Replicant	3		5	4	5	5	5
Shrek	5		4	2			2
Spy Kids	2			2	4		1
Tomb Raider : Lara Croft	3		1	0	1	0	0
Terror Tract			0	1	4	2	1

MOVIES 2000
LA LIBRAIRIE DU CINÉMA

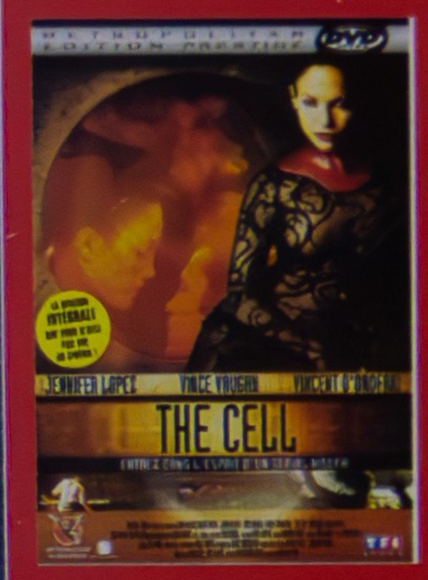
49, rue de La Rochefoucauld
75009 PARIS (Métro St-Georges)
Tél.: 01 42 81 02 65
Ouvert du mardi au samedi de 14h30 à 19h.

Rayon de 2.000 K7 VIDÉO à prix réduits, neuf et occasion.

photos de films - portraits d'acteurs couleurs et N&B - affiches françaises, américaines et italiennes - jeux de photos couleurs - revues et fanzines de cinéma fantastique - laserdics d'occasion - plus les anciens n° de MAD MOVIES et IMPACT.

- Catalogue Vidéo = 6,70 F en timbres / Catalogue 4.000 photos glacées Noir et Blanc, 18x24 cm (15 F pièce) = 11,50 F en timbres / Catalogue 9.000 photos couleurs, 10x15 cm (10 F pièce) = 16 F en timbres / Les 3 catalogues = 16 F en timbres.

« Quoi ? Vous n'êtes pas encore abonné à MAD MOVIES ? Ah ben miaou alors ! »



Les 60 premiers à souscrire un abonnement de deux ans recevront, en plus des anciens numéros offerts, le DVD de THE CELL ou le DVD de TIGRE ET DRAGON.

BULLETIN D'ABONNEMENT

à découper ou photocopier et à renvoyer à MAD MOVIES, 4 rue Mansart, 75009 PARIS

q Je m'abonne pour 6 mois (6 numéros) et je choisis en cadeau 1 ancien n° de Mad Movies ou Impact : 125 F
Je désire le n°____de Mad Movies ou le n°____d'Impact

q Je m'abonne pour 1 ans (11 numéros) et je choisis en cadeau 2 anciens n° de Mad Movies ou Impact : 225 F
Je désire les n°_____de Mad Movies et_____d'Impact

q Je m'abonne pour 2 ans (22 numéros) et je choisis en cadeau 3 anciens n° de Mad Movies ou Impact : 425 F
Je désire les n°_____de Mad Movies et_____d'Impact
Si je suis dans les 60 premiers, je choisis le DVD de :
q **The Cell** q **Tigre et Dragon**

NOM_____ PRÉNOM_____

ADRESSE_____

_____

CODE POSTAL _____VILLE_____

Règlement joint par q chèque q mandat

ETRANGER
Europe par voie de surface : même tarif.
Hors Europe et Dom-tom par avion : 6 numéros : 185 F.
11 numéros : 335 F. 22 numéros : 645 F.

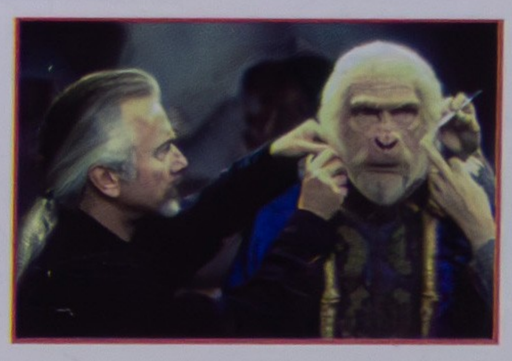
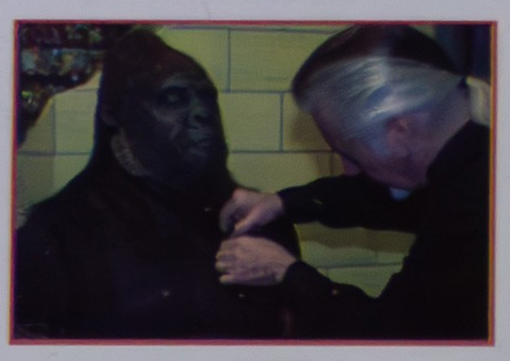
Preview

Atar (Michael Clarke Duncan) : un gorille violent au service du général Thade.

LA PLANETE DES SINGES

En attendant la sortie du film de Tim Burton, le maquilleur Rick Baker nous explique pourquoi le singe descend de l'homme.

Enfant prodige, Rick Baker n'a que onze ans lorsqu'il fait ses premiers essais de maquillage avec de la pâte à pain colorée. Il en a quatorze lorsqu'il passe aux matières caoutchouteuses, seize lorsqu'il décroche son premier job de sculpteur-mouleur à la télé, et dix-neuf lorsqu'il bluffe tout le corps de métier en concevant un gorille enfin réaliste. Découvert par Bob Burns, puis vivement encouragé par la star du maquillage Dick Smith (L'EXORCISTE) qui comprit tout de suite son énorme potentiel, Baker va gravir les échelons à coups de monstruosités marquantes. Le bébé démoniaque du MONSTRE EST VIVANT, une partie du Cantina Band de LA GUERRE DES ÉTOILES, la transformation du LOUP-GAROU DE LONDRES, les visions cronenbergiennes de VIDEODROME, le THRILLER de Michael Jackson, les gorilles de GREYSTOKE, suivis de leurs cousins de GORILLES DANS LA BRUME, le Bela Lugosi d'ED WOOD, la graisse du PROFESSEUR FOLDINGUE, le Juge de FANTÔMES CONTRE FANTÔMES, jusqu'au défilé extraterrestre de MEN IN BLACK. Jamais à court de challenges, spécialiste mondial des singes au cinéma, il était logique que les besoins titanesques en maquillage de LA PLANÈTE DES SINGES imposent, une nouvelle fois, sa signature.

Rick Baker au travail. Pour le spécialiste des maquillages simiesques, il s'agit de pousser ses recherches encore plus loin.

On pensait qu'après *Gorilles dans la brume*, vous aviez atteint votre zénith en terme de singes réalistes.

Je le pensais aussi, mais comme vous vous en doutez, **La Planète des singes** est un projet dont l'ampleur n'aurait jamais pu être atteinte par mes travaux sur **Greystoke** ou **Gorilles dans la brume**. Sans compter qu'il ne s'agit plus de singes mais d'hybrides, qui parlent et expriment leurs émotions. Dès le départ, j'ai senti que ce projet nécessitait une approche plus axée sur le maquillage que sur l'animatronique. Il nous fallait garder à l'esprit que le principal intérêt résidait dans l'expressivité, ce que n'avait pas su faire le film de 1968. Quelle que soit la qualité du travail de John Chambers sur l'original, ses singes ne bougeaient pas leurs lèvres et ne montraient pas leurs dents. Déjà gamin, alors que j'adorais ces films, je ne pouvais m'empêcher d'en regretter les limites. Je préférais nettement les singes de Stuart Freeborn pour **2001, l'odyssée de l'espace**. Puisque l'occasion m'en a été donnée, j'ai repensé toute la pose des maquillages sur le visage des acteurs. Nous avons également essayé de les différencier, en créant une large gamme d'espèces. Sur le film original, ils n'avaient qu'une sculpture pour les gorilles et une sculpture pour les chimpanzés. Nous avons créé presque autant de sculptures qu'il y avait de singes de premier plan, et ceci afin que leur individualité apparaisse au premier coup d'œil. Mais nous n'avons pas eu recours à des méthodes beaucoup plus compliquées. Toutes les matières et les outils que nous avons utilisés existaient déjà en 1968. Si l'on s'en tient à ça, les maquillages que nous avons fournis sur ce remake auraient très bien pu être obtenus sur l'original. ■■■

■■■ Vous dirigez des équipes de plus en plus larges. Vous utilisez encore vos mains ?

Oh oui ! Certes, je n'ai pas appliqué de prothèses, à l'exception du jour où je me suis moi-même déguisé. Mais par contre, évidemment, j'ai designé la plupart des maquillages, j'ai fait une bonne partie des sculptures. Sinon, pour le reste, je ne pouvais qu'organiser une certaine infrastructure qui me permette de surveiller tout le monde en même temps. Le problème, c'est que si je travaille manuellement sur un maquillage, mon attention se concentre exclusivement dessus. Or là, il y avait parfois 500 singes dans un même plan ! Avec ce qu'il fallait fournir, quotidiennement, je sentais que mon apport serait bien plus efficient si je jouais le rôle du contremaître, du regard omniprésent.

Comment pouvez-vous garantir que l'expression des comédiens sera respectée par le maquillage qui les recouvre ?

Tout d'abord, il était très important de se mettre d'accord sur leur physionomie. Nous avons dû choisir des faciès dont les traits rappellent ceux des comédiens. La première fois que j'ai été contacté pour ce film, c'était par Oliver Stone, il y a environ sept ans. À l'époque, j'ai fait un premier test sur mon propre visage. Il semblait prometteur, mais j'ai réalisé qu'il serait préférable d'avoir des comédiens avec un nez plus petit que le mien ! C'est la première chose dont j'ai parlé à Tim Burton. Je lui ai conseillé de se tourner vers des acteurs qui aient à la fois un petit nez et des lèvres supérieures assez épaisses, car moins nous aurions de couches de maquillage à ajouter, et plus ils seraient libres de leurs mouvements faciaux. Et, bien sûr, il a tout de suite sélectionné Tim Roth, qui a un nez largement plus volumineux que le mien ! Ma première réaction a été de lui demander : « OK ! Quelle est la partie que tu n'as pas comprise dans l'histoire des nez et des lèvres ? ». Par bonheur, Tim Roth s'en est sorti à merveille. Logiquement, il aurait du être beaucoup moins expressif que les autres, mais il porte le maquillage comme personne, et je pense que son rôle va s'inscrire dans la lignée des grands méchants du cinéma.

Ari (Helena Bonham Carter) : une femelle chimpanzé qui ressemble beaucoup à la Kyra de ***Dark Crystal****.*

Et comment faites-vous pour que les lèvres puissent se « pincer » correctement lorsque les acteurs parlent ?

Il faut savoir que pour le premier film, les comédiens avaient un museau de quelques centimètres composé de deux morceaux caoutchouteux. Ils ne pouvaient que faire claquer ces prothèses de bas en haut, et on ne voyait jamais leurs dents. Or, ces dents jouent un rôle fondamental dans la crédibilité. Nous avons créé un dentier spécifique à chaque comédien, et lorsque nous avons pris le moule de leur visage, ils portaient ce dentier. Donc, le masque final se posait parfaitement sur leur dentition, et elle contribuait grandement à assurer l'avancée du museau, sans qu'on ait recours à une armature. Du coup, les lèvres pouvaient être très fines, un demi-centimètre d'épaisseur tout au plus. Après cela, il revenait aux acteurs de s'adapter à cette énorme dentition, et à réussir à articuler. Certains s'y sont faits tout de suite, d'autres ont passé tout le tournage à pester. Mais pour être honnête, ça s'est bien mieux passé que ce que j'imaginais. Lorsque j'avais fait le premier test sur moi, ■■■

Une armée de singes prêts au combat : ils sont un peu plus que douze !

La saga simiesque de RICK BAKER

Depuis bientôt quarante ans, le maquilleur apprend aux singes de cinéma à faire la grimace. La preuve film par film.

Sous le masque de Jombo, Rick Baker à dix-neuf ans.

L'avenant gorille à deux têtes de ***The Thing with Two Heads****.*

De 1964 à 1969 : premiers poils

Après de multiples essais infructueux depuis l'âge de onze ans, le jeune Rick réussit enfin à créer son premier masque de gorille. Il vient alors de souffler ses dix-neuf bougies. Ce beau mâle répond au doux nom de Jombo, et l'apprenti maquilleur embellira plus tard sa création d'une paire de gants en latex et d'un costume poilu, cousu main par maman Baker. À la même époque, l'artiste reproduit sur son propre visage les maquillages de John Chambers pour **La Planète des singes**. N'ayant personne sous la main pour le photographier, il part, grimé, dans le photomaton du coin pour se faire tirer le portrait.

1971 : Schlock

Dès son deuxième film en tant que pro (après **Octoman**), on demande à Baker un costume de primate. En l'occurrence, il s'agit du Schlocktropus, le lien manquant entre le singe et l'homme. C'est John Landis, le réalisateur novice de cette comédie bien déjantée, qui portera les prothèses faciales et les collants agrémentés des cheveux de crêpe de la créature éponyme. Avec ce travail, Baker rend hommage aux maquillages de Stuart Freeborn, le créateur des hommes préhistoriques de **2001, l'odyssée de l'espace**. Il utilise d'ailleurs la majorité des techniques inventées par le vétéran anglais, et plus particulièrement un masque composé de multiples prothèses. Quinze pièces formeront au final le visage de Schlock : une pour le crâne et le front, une autre pour la lèvre supérieure, et treize petits morceaux de mousse de latex pour la mâchoire inférieure. Et c'est sur ce dernier point que Baker innove : les prothèses se recouvrent pour camoufler les raccords indésirables, et pourtant fréquemment repérables sur cette partie du visage. Tout le salaire du maquilleur passe dans l'achat des matériaux nécessaires à la fabrication de la créature.

Le réalisateur John Landis maquillé en Schlocktropus pour les besoins de son premier film.

1972 : The Thing with Two Heads

C'est avec Doug Beswick, qui animera plus tard les créatures d'**Evil Dead 2** et des séries *Hercule* et *Xena*, que Rick Baker créé, en deux semaines seulement, le gorille à deux têtes de cette minuscule production American International Picture. Initialement engagé pour un simple prêt de costume, le jeune maquilleur fabrique de toutes pièces la créature, et sculpte les deux visages en une journée. Comme il n'a pas encore les moyens d'investir dans un véritable atelier, l'artiste continue de travailler dans sa chambre, et de cuire le latex dans le four maternel. Baker sue sang et eau sous les poils de la bestiole, tandis que la deuxième tête est manipulée comme une marionnette à main par Doug Beswick. Enfin, des extensions pour les avant-bras, et un rembourrage au niveau des épaules et du torse permettent de respecter plus fidèlement la morphologie des authentiques gorilles. Baker louera ensuite ce costume à la comédie horrifique **Incredible 2 : Headed Transplant**.

1976 : King Kong

Le maquilleur, qui entre-temps a collaboré au **Monstre est vivant** de Larry Cohen et à **L'Exorciste** de William Friedkin, commence à acquérir une certaine renommée à Hollywood. Or, la Mecque du cinéma a tôt fait de le cataloguer spécialiste ès singes. Logiquement, donc, le producteur Dino De Laurentis engage le jeune homme pour créer le nouveau Kong. Baker voit dans ce projet cossu (pour une fois) l'occasion de créer le costume de gorille ultime. Malheureusement, la production met dans les pattes du jeune ambitieux un technicien italien fraîchement débarqué de Cinecitta : Carlo Rambaldi. Mégalomaniaque, ce dernier convainc la production d'investir un million de dollars dans la conception d'un Kong grandeur nature. Malgré les avertissements de Baker sur l'absurdité de l'entreprise, rien n'y fait, et Rambaldi obtient gain de cause. Évidemment, le robot ne fonctionne pas, et c'est un costume conçu et porté par Baker qui sera filmé par le réalisateur, John Guillermin (excepté deux plans pathétiques employant le robot géant de Rambaldi). Même si le maquilleur n'apprécie que très moyennement l'air agressif de sa création (qui va à l'encontre de sa recherche de réalisme absolu), et le choix de Rambaldi d'employer des peaux d'ours pour figurer les poils, il retire néanmoins de cette collaboration houleuse une connaissance non négligeable de la mécanique. Carlo Rambaldi se charge en effet de mécaniser les cinq têtes interchangeables de Kong, chaque masque correspondant à une expression (peur, colère, tristesse, etc.). Pour décompresser après cette expérience frustrante, Baker rejoint ensuite le tournage de **Hamburger Film Sandwich** de son ami John Landis. Il y interprète un gorille prénommé Dino (vous saisissez le clin d'œil ?), venu semer un bazar pas possible sur un plateau de télévision. Baker avait en fait commencé à travailler au costume de Dino avant de partir sur le tournage de **La Nuit des vers géants**. Il le termina en toute hâte pour le film de Landis.

1981 – The Incredible Shrinking Woman

Baker aurait dû apparaître grimé en singe dans **1941**, mais Steven Spielberg coupa sa scène pour cause de budget inflationniste. Pas démonté pour autant, le maquilleur se rattrape avec Sidney. Car dix ans après **Schlock**, et quatre ans après **Hamburger Film Sandwich**, John Landis revient à la charge et donne enfin une vraie opportunité à Baker de réaliser un faux gorille parfait. Il s'agit en l'occurrence de Sidney, un animal rendu supérieurement intelligent par des expériences scientifiques. Le sympathique primate nnn

Interprète du roi Kong, Baker est à crocs sur le remake opulent de John Guillermin.

Le Sidney de ***The Incredible Shrinking Woman*** *: une étape décisive dans la carrière de Rick Baker.*

■■■ aidera même l'héroïne, interprétée par Lilly Tomlin dans cette version féminine de **L'Homme qui rétrécit** de Jack Arnold. Le costume bénéficia d'un gain de temps supplémentaire, lorsque le projet fut un temps suspendu pour être repris en main, quelques six mois plus tard, par Joel Schumacher. Sidney, qu'interprétera une nouvelle fois Baker, sera constitué d'un costume en spandex, sur lequel sont assemblées les différentes parties du corps du gorille. L'équipe de Baker construit également cinq têtes différentes : trois sont articulées par câble, et deux masques sont manipulés directement par les expressions faciales de Baker (lorsqu'il ouvre la bouche, le singe ouvre la gueule, lorsqu'il fronce les sourcils, le mouvement se répercute sur le masque, etc). Enfin, des poils de Yack, implantés un à un, complètent l'illusion. Après le tournage, le maquilleur part tester le costume du Dino d'**Hamburger Film Sandwich** auprès de vrais gorilles enfermés dans un zoo. Un temps interloquées, les bêtes s'approchent de lui, avant de fuir en sentant l'odeur de caoutchouc mousse.

1984 : Greystoke, la légende de Tarzan

Pour la première fois de sa carrière, Baker doit fabriquer des singes qui n'ont rien de fantastique. La colonie de **Greystoke** l'occupe plus d'un an, et son équipe compte 70 techniciens (une centaine en pleine période de production). EFX, son studio fondé à l'époque du **Loup-garou de Londres**, doit alors créer quelques vingt-quatre costumes de chimpanzés, chacun devant avoir une personnalité forte et aisément reconnaissable. Baker se charge de dessiner puis de sculpter tous les primates, qui seront ensuite filmés aux studios anglais d'Elstree, mais aussi en plein jungle africaine. Après avoir un temps songé à des singes entièrement mécaniques, Baker se contente d'améliorer les méthodes employées sur ses précédents films. Les masques simiesques sont, dans les plans larges, équipés de mécanismes rudimentaires actionnés par le mime qui porte le costume, comme ce fut le cas pour le Sidney de **The Incredible Schrinking Woman**. Un masque manipulé par câble prend le relais pour les gros plans. Là encore, la fourrure est constituée de poils de Yack, plantés à même le latex par une équipe de quarante personnes. C'est également sur ce tournage que Baker fait la connaissance du mime John Alexander, futur interprète de toutes les créations simiesques du maquilleur. L'incroyable qualité de ces animaux fictifs vaudra ensuite à Baker d'être contacté par la production française de **Max, mon amour**, réalisé par Nagisa Oshima. Simple consultant sur ce film, Baker conseille aux producteurs d'engager le maquilleur français Jacques Gastineau (**Les Visiteurs**), qui venait de mettre au point un masque de chimpanzé entièrement animé par ordinateur (une première à l'époque). Mais les financiers tricolores font la sourde oreille aux conseils du maître et, dubitatifs quant aux aptitudes des truqueurs français, engagent le spécialiste anglais Ray Scott (aujourd'hui employé au Jim Henson Creature Shop).

1988 : Gorilles dans la brume

Dans les quatre ans qui séparent **Greystoke** de **Gorilles dans la brume**, les effets spéciaux de maquillage ont vécu une véritable révolution qui tient en un seul terme : animatronique. Fini les laborieux mécanismes câblés, place aux cerveaux-moteurs contrôlés par ordinateur, d'une souplesse et d'une légèreté bien supérieures à leurs ancêtres. Déjà coutumier de cette technologie pour l'avoir employée sur le fabuleux Harry de **Harry et les Hendersons**, Baker parvient, enfin, à créer le faux gorille parfait. Ses effets spéciaux sont d'une souplesse d'utilisation alors jamais vue, puisque les primates animatroniques sont entièrement autonomes : leur gueule est manipulée à distance par radio commande et de minuscules batteries, placées derrière leur crâne, se chargent d'alimenter les cerveaux-moteurs. En outre, les animaux factices de Baker sont d'une telle perfection que Michael Apted, le réalisateur, peut se permettre de les filmer à côté d'authentiques spécimens. Grande première : les yeux des gorilles sont entièrement faux, là où Baker se contentait de poser des lentilles de contact sur les interprètes de ses singes. Les pauvres acteurs costumés (dont John Alexander) seraient d'ailleurs totalement aveugles s'ils ne bénéficiaient d'un minuscule retour vidéo implanté dans le masque. Une fois son Graal trouvé, il restait à Baker de relever de nouveaux défis.

Le gorille animatronique de Baker pouponne dans ***Bébé part en vadrouille****.*

1994 : Bébé part en vadrouille

Et ce n'est certainement pas **Bébé part en vadrouille** qui donnera au maquilleur l'opportunité d'innover dans son créneau. Pour cette comédie écrite par John Hughes, il construit un gorille, allié inattendu du bambin héros du film. Point. C'est encore John Alexander qui porte la défroque de l'animal animatronique qui eut beaucoup de succès auprès du jeune acteur du film (il adorait s'endormir dans les bras de la bête !). Tout ceci commence néanmoins à devenir lassant.

1999 : Mon ami Joe

Mais voilà qu'arrive **Mon ami Joe**, remake fort sympathique de **Mighty Joe Young** d'Ernest B. Shoedsack. Alors que le Joe de la version originale était une marionnette manipulée image par image par Willis O'Brien (**King Kong**) et Ray Harryhausen, son descendant sera incarné par John Alexander costumé par Baker et son équipe. Une version grandeur nature de la bête (trois mètres à quatre pattes) est également fabriquée par l'équipe de Cinovation (la nouvelle société de Baker). Ce « Big Joe » est animé par des circuits hydrauliques, et est décliné en trois exemplaires : entièrement articulée, en position couchée, en position assise. Enfin, un Joe nourrisson (interprété par Verne Troyer, le Dr Denfer miniature d'**Austin Powers 2**), est créé pour la scène d'ouverture. Enfin, pour de brefs plans sur les parents de Joe, Baker se contente de recycler des costumes déjà créés pour **Gorilles dans la brume**. Le maquilleur est alors tellement respecté par Hollywood que le réalisateur Ron Underwood et les producteurs de Disney viennent le consulter lors de l'écriture du scénario. Libre alors à lui de modifier le script à sa guise pour assurer un rendu final parfait. Mais le résultat est là : plus encore qu'un animal confondant de réalisme, son Joe réussit à émouvoir, bref à exister.

Julien DUPUY

Le jeune Tarzan et la (fausse) guenon Kola dans ***Greystoke****.*

Sigourney Weaver et un faux primate interprété par John Alexander dans ***Gorilles dans la Brume****.*

Charlize Theron, Bill Paxton et un superbe Joe de 3,50m de haut dans ***Mon ami Joe****.*

Le général Thade (Tim Roth), un chimpanzé qui déteste viscéralement la race humaine.

■■■ j'avais presque abandonné cette idée tant j'étais persuadé qu'aucun acteur ne pourrait jamais jouer avec un tel pavé dans la bouche.

Il y a un orang-outan dont les joues flasques réagissent lorsqu'il parle. C'est impressionnant.

Oh, oui ! Il possède des bladders *(poches de latex, ndlr)* dans lesquelles nous avons injecté du liquide. C'est quelque chose que nous avions abondamment utilisé pour **Le Professeur Foldingue**. Ça donne une assez bonne sensation de poche de graisse. Le comédien n'a pas à en faire des tonnes pour que l'effet fonctionne. C'est la vitesse avec laquelle il déplace ses mâchoires qui provoque l'effet.

Le personnage d'Ari ressemble beaucoup à Kira, la gelfling de *Dark Crystal*.

Ah bon ? Vous trouvez ? La production voulait qu'Ari puisse séduire un humain et Burton m'a expliqué qu'il voulait maintenir une certaine tension sexuelle entre elle (Helena Bonham Carter) et Leo Davidson (Mark Wahlberg). Dès le départ, j'ai senti que ça allait nous poser de sérieux problèmes. Vous savez, les femelles chimpanzés sont d'une laideur assez remarquable, et leurs visages ne se distinguent pas vraiment de ceux des mâles. J'ai une réelle passion pour les singes, mais je ne peux pas dire que j'irais jusque là ! Nous nous sommes donc contentés d'atténuer au maximum ses caractéristiques simiesques, et de rajouter un maquillage humain — fond de teint, rimmel — au-dessus du masque. Nous avons tergiversé sans fin autour de la coupe de cheveux qu'elle devait avoir, et Tim a fini par faire appel à un styliste new-yorkais. Forcément, en l'état, c'est de loin le maquillage le moins convaincant du film. Je ne saurais dire s'il fonctionne d'un point de vue dramatique, mais nous avions très peu de latitude pour en faire un visage intéressant. C'est donc un personnage qui nous a échappé, et nous n'en sommes pas vraiment satisfaits.

Limbo (Paul Giamatti), un orang-outan qui se persuade de sa supériorité face aux humains.

Beaucoup de réalisateurs ont travaillé sur ce projet. Avaient-ils des vues différentes ?

Moi, je n'avais eu affaire qu'à Oliver Stone. Le projet a été abandonné et d'autres s'y sont joints. Stan Winston a travaillé un temps avec certains des autres réalisateurs dépêchés par la Fox *(probablement Chris Colombus, suivi de Peter Hyams, Michael Bay, et Ridley Scott. ndlr)*. Entretemps, j'ai perdu ma mère et j'ai senti le besoin de passer plus de temps avec ma famille. Je m'apprêtais à fermer boutique et à prendre une année sabbatique lorsque j'ai été contacté par Tim Burton. Avec un nom comme le sien, je ne pouvais décemment pas laisser passer ça. Néanmoins, j'ai de l'admiration pour le style de Burton, mais je sais qu'il est également très spécifique, excessif. Aussi, je lui ai demandé dès le début s'il souhaitait des singes « à la » Burton, avec des yeux tout ronds et des cheveux hirsutes ou s'il serait prêt à jouer la carte du réalisme. Parce que dans le premier cas, je ne faisais pas le film. Il a opté pour la seconde solution, et nous nous sommes tout de suite mis d'accord sur le fait que chacun de nos singes devait être bien spécifique. Dans la vie, il est impossible de confondre deux gorilles. Ils ont des caractéristiques très individuelles.

Les singes exécutent beaucoup de cascades, et parfois jusqu'au gros plan.

Oui. Tim Roth avait une doublure qu'il était impossible de distinguer sous le maquillage. Et dans la mesure où nous n'avons utilisé aucun procédé mécanique, rien qui nécessite des câbles, des trucs télécommandés, il était assez facile d'obtenir une grande liberté de mouvement tout en ayant un maquillage précis. Ainsi, vous pouvez voir dans un même plan le Général Thade (Tim Roth) faire un bond et atterrir très près de la caméra, sans avoir à faire de coupe entre un costume léger mais grossier, et un visage détaillé mais fragile.

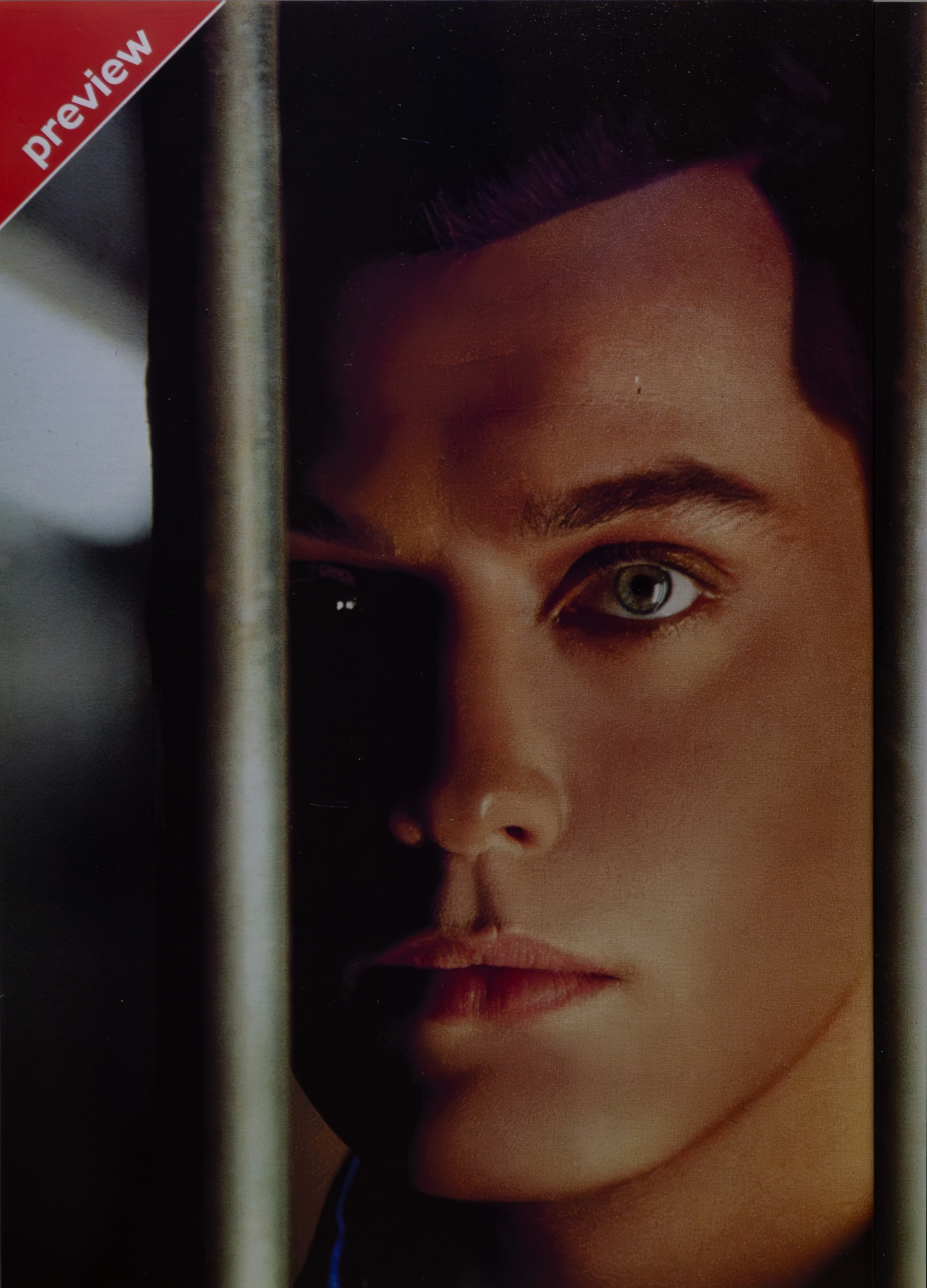
Vous faites partie de la génération Dick Smith, issue de ces jeunes maquilleurs qui ont été encouragés par le maître. Continuez-vous à transmettre votre savoir aux débutants comme il le faisait ?

Personne ne remplacera Dick sur ce point. J'essaie à mon niveau. Et ça me fait plaisir d'avoir comme concurrents des gens à qui j'ai donné leurs premiers jobs, comme Rob Bottin (**Hurlements**, **Total Recall**), Greg Cannom (**Blade**, **Hannibal**), Steve Johnson (**La Mutante**, **Le Retour des morts-vivants 3**). Dans un sens, oui, je perpétue, et je place beaucoup d'espoirs en la personne de Katsuhiro Suji, un maquilleur japonais qui vient juste d'obtenir sa carte verte et travaille à mes côtés. À travers des gens comme lui, j'ai l'espoir que cette forme artistique perdure et la résiste aux assauts du tout numérique. Et faire un film aussi « analogique » que **La Planète des singes**, c'était un peu notre pied de nez à la dictature des ordinateurs !

Propos recueillis et traduits par **Rafik DJOUMI**

Sortie le 22 août

preview



ARTIFICIAL INTELLIGENCE

A.I.

De Stanley à Steven, l'histoire d'un projet devenu « A Spielberg/Kubrick movie ».

Malgré son esprit versatile et paradoxal, c'est un précepte simple qui a régi l'existence de Stanley Kubrick : refuser toute forme d'injustice et d'erreur. Perfectionniste maniaque, angoissé par le vieillissement et le refroidissement des sentiments, ce photographe virtuose a construit en l'espace de quarante-huit ans une œuvre éblouissante, éclairant le firmament des idéaux cinéphiles. En fait, au cours de sa carrière, une seule obsession parvint à terrasser la science du maître. Sa Desdémone se nomme A.I., un long métrage que Kubrick souhaitait imposer comme le film d'anticipation le plus réflexif, le plus onirique et le plus abouti techniquement de tous les temps. Au crépuscule de son existence, un acte de renoncement ou de déraison fit abandonner au vieux sage sa chimère. Un jeune disciple certes surdoué, mais moins appliqué, s'en empara.

La genèse d'**A.I.** débute le... 1er septembre 1964, soit cinq ans avant que Brian Aldiss ne publie la nouvelle « Des jouets pour l'été » dans un numéro spécial du magazine Harper's Bazaar. Venant juste d'achever la post-production de **Docteur Folamour**, Kubrick décide de mettre en scène son œuvre la plus ambitieuse : **2001, l'odyssée de l'espace**. À l'époque, le cinéaste recherche des artistes talentueux, dont la créativité est susceptible de faire rebondir son génie. Par l'intermédiaire de contacts chez Disney, Kubrick découvre les travaux d'Osamu Tezuka. Ignorant qu'il s'adresse au dieu vivant des mangas, un sculpteur d'âme altruiste dont l'œuvre va carrément influencer la destinée d'une culture, Kubrick lui demande de préparer des croquis pour **2001, l'odyssée de l'espace**. Homme-orchestre (réalisateur, illustrateur, scénariste, dessinateur...), habitué à développer au moins trois projets de front, Tezuka accepta la commande. À l'époque, le trublion termine ce qui aurait dû être la première série animée japonaise de l'histoire (ce sera en fait la seconde, après **Manga Calendar**). Diffusée en France dans une version tronquée, ***Astro le petit robot*** est un récit d'anticipation dépeignant une ère où la technologie domine le monde. Le héros, Astro, est un croisement entre Peter Pan et Pinocchio, un androïde en quête de ses origines et d'humanité... Tezuka met officiellement un terme à son association avec Kubrick en 1965, refusant mordicus de subir la tyrannie légendaire du cinéaste. Quant à Kubrick, il gardera un souvenir ému d'Astro, et un œil sur l'évolution de l'animation nippone, ne protestant même pas lorsque Tezuka recyclera en 1979 une partie des fruits de leur collaboration dans le long métrage **Phoenix 2772**.

Gigolo Joe (Jude Law) : un androïde de série au visage 100% synthétique.

le plus grand auteur vivant de SF

En 1974, Kubrick apprend qu'un écrivain prolifique, doublé d'un chercheur respecté du National Computer Laboratory, a rédigé un essai dont l'introduction annonce par goût de la provocation : « *Comme le prouvent **Orange mécanique** et **Docteur Folamour**, Stanley Kubrick est le plus grand auteur de science-fiction vivant* ». Intrigué, Kubrick se renseigne sur la biographie de Brian Aldiss (« L'Instant de l'éclipse ») et l'invite à dîner. En 1976, après plusieurs rendez-vous, Kubrick sollicite Aldiss pour qu'il lui soumette des idées recyclables en films d'anticipation. Contre la volonté de l'auteur, le réalisateur choisit en 1977 d'adapter sa nouvelle « Des jouets pour l'été », une fable contant le désarroi d'un robot d'apparence humaine, qui tente vainement de gagner l'affection de ses parents d'adoption. Désireux de réaliser un film susceptible d'engranger autant d'argent que **Star Wars**, sans remettre en cause son statut, Kubrick demande à Aldiss d'effectuer un travail d'exploration colossal. Ayant signé un contrat humiliant, mais souhaitant ardemment écrire une page de l'histoire de la science-fiction, Aldiss soumet à Kubrick entre 1978 et 1982, 328 pages de notes, au final inexploitées. Puis, suite à la diffusion de **E.T.**, Kubrick acquiert légalement les droits de la nouvelle et réclame à Aldiss un traitement plus lyrique de ses écrits. Il est même question d'une fée bleue ! Dès lors, un combat d'ego s'engage et Aldiss tente vainement de protéger Kubrick de lui-même. Après quatre années de labeur presque ininterrompues, Kubrick offre un congé de deux semaines à Aldiss. Ce dernier a le malheur de partir en Floride et d'envoyer une carte postale à Stanley. À son retour, le cinéaste lui annonce qu'il a brisé son contrat stipulant que, pendant sa période de validité, Aldiss n'a pas le droit de quitter le sol britannique. Dégoûté par cette fourberie de joueur d'échec, l'écrivain démissionne.

Kubrick le tortionnaire

Kubrick fait alors appel à Bob Shaw (« Les yeux du temps »), un autre romancier anglais. Complètement écrasé par le tempérament du cinéaste, l'écrivain souffre

David et Gigolo Joe : un voyage initiatique au cœur de la technologie.

David Swinton (Haley Joel Osment) à la découverte du « fantôme dans la machine ».

■■■ du syndrome de la page blanche en raison des exigences surnaturelles et paralysantes de Kubrick, qui le licencie rapidement. Stanley se plonge alors dans « Mind Children : The Return of Robot and Human Intelligence », un ouvrage du chercheur en intelligence artificielle Hans Moravec, avec lequel il entretient un fructueux et long dialogue. Puis, il engage encore un compatriote, Ian Watson (« L'Enchâssement »), qui lui propose une quantité inouïe de concepts que Kubrick rejette méthodiquement : « *Tous les jours, Stanley débusquait de petits points faibles dans l'intrigue, qui s'agrandissaient pour devenir des gouffres sans fond. C'était comme commencer à écrire une histoire tous les matins pour la voir s'évanouir à la nuit tombée* », raconte l'auteur qui sera définitivement congédié au début de l'année 1995.

En 1992, les modifications concoctées dans le script d'Aldiss sont essentiellement l'œuvre de Kubrick en personne, qui avait transposé son récit dans un futur lointain, une New York immergée où un petit garçon artificiel cherche à devenir humain... Après s'être consacré à **Full Metal Jacket**, Kubrick décide que les progrès des technologies numériques lui permettent d'exhumer « Pinocchio », nom provisoire donné à **A.I.** pour dérouter les curieux. Désirant initialement intégrer à l'intrigue un camp de concentration, Kubrick abandonne cette idée pour proposer à Arthur C. Clark (**2001**) de se pencher sur le scénario. « *Tout l'or du monde n'y suffirait pas, Stanley* », lui rétorque le romancier.

le maître passe le relais

En 1993, suite à la vision de **Jurassic Park**, Kubrick engage les deux principales chevilles ouvrières des effets spéciaux du film : Dennis Muren d'ILM, et Stan Winston. Pour prêter sa voix à son jeune héros digital, Kubrick pense à Joseph Mazello (**Jurassik Park**), auquel il fait signer un contrat le contraignant à laisser son emploi du temps vacant pendant deux ans (Mazello n'obtiendra même pas un caméo dans le film de Spielberg). Durant cette période, Ku-

Un univers futuriste réjouissant en façade, mais la fonte des glaces menace d'engloutir les îlots où la population s'est regroupée.

brick débauche également Chris Cunningham (le clip **Frozen** de Madonna) pour imaginer une représentation pixelisée de Mazello. Finalement, dans le métrage de Spielberg, c'est Haley Joel Osment (**Sixième sens**) qui incarnera ce Pinocchio des temps modernes. Enfin, en 1995, Kubrick se paie la plume sensuelle de Sara Maitland. À cette occasion, il déclare froidement à Ian Watson : « *J'ai désormais besoin de quelqu'un qui enduise le scénario de liquide vaginal* ». Peu habitué à frayer avec les femmes, Kubrick pensait que l'élément « science-fiction » étouffait son script. Sara Maitland est donc chargée de lui conférer volume, audace et élégance. Mais à la fin de l'année, **Ghost in the Shell** est sur les écrans. Abasourdi par les qualités du long métrage de Mamoru Oshii, dont les thématiques sont semblables à celle de **A.I.**, Kubrick avoue son découragement, si ce n'est son impuissance. Il envoie alors à Sara Maitland un exemplaire d'une œuvre de Schnitzler, « Rhapsody », qui traîne dans ses tiroirs depuis dix ans. Il explique à la romancière qu'une adaptation de la nouvelle engendrerait un très bon film. La production d'**Eyes Wide Shut** vient de commencer.

Refusant de s'avouer vaincu, Kubrick confie cependant **A.I.** à Steven Spielberg, espérant que ce dernier saura faire grandir son bébé... Si la suite des événements appartient désormais à l'histoire, il faut signaler qu'en dépit de l'expérience douloureuse que représente une collaboration avec Kubrick, tous ses assistants avouent en conserver un souvenir ému. Satisfaire pleinement le maestro était un défi à ce point excitant, qu'il en faisait oublier les douleurs infligées durant l'épreuve. N'ayant pas à subir le charisme ni les accès de fièvre de Kubrick, Steven Spielberg s'est retrouvé dans la situation exactement inverse. Astreint à respecter la mémoire de Kubrick, et non son génie, le réalisateur d'**E.T.** a hérité d'une obligation de résultats sans coup d'essai. Autrement dit, Spielberg a acquis la succession cinématographique la plus prisée du siècle. Reste à savoir s'il saura s'imposer en digne héritier...

Bertrand ROUGIER

SPIELBERG raconte KUBRICK

L'espace d'un film, l'âme de la déité des cinéphiles, Stanley Kubrick, a été convoquée pour se fondre dans le corps de l'inventeur du blockbuster moderne, Steven Spielberg. En France, il faudra patienter jusqu'au 24 octobre pour connaître le résultat de cette singulière fusion-acquisition. En attendant, Steven Spielberg, converti fan-boy ultime, nous raconte avec une attendrissante sincérité le récit de cette liaison dangereuse...

« *Ma première véritable rencontre avec Stanley Kubrick eut lieu en 1964, lorsque je faisais la queue pour voir* **Docteur Folamour**. *Je venais juste de recevoir ma conscription pour le Vietnam. Mon moral était donc au plus bas, j'étais obsédé à l'idée de mourir à plusieurs milliers de kilomètres de mon foyer. À la fin de la première bobine du film, j'avais oublié tous mes problèmes et j'étais complètement immergé dans l'univers de Stanley.* »

« *J'ai physiquement croisé Stanley en 1979. Je finissais le tournage des* **Aventuriers de l'arche perdue** *en Grande-Bretagne, pendant qu'il filmait les derniers plans de* **Shining**. *Je devais utiliser son plateau quand le studio prit feu. Nous fûmes donc contraints d'achever nos films en France. Cette mésaventure nous rapprocha. Nous avons alors entretenu une correspondance courtoise jusqu'au jour où Stanley m'a invité chez lui. Durant cette période, notre relation était à sens unique. Je racontais à Stanley tous mes projets, mais lui ne me révélait jamais rien. Il agissait comme un aimable inquisiteur, un vampire assoiffé de connaissances. Vu sous cet angle, on pourrait taxer Stanley de cruauté. Reste que personne ne maîtrisait mieux que lui tous les aspects de la production et de la réalisation. De la fabrication des lentilles à la composition des affiches, rien ne lui échappait. En fait, il savait que sa claustration et ses manières hirsutes et misanthropes étaient le prix à payer pour son talent. Stanley refusait de se considérer comme un génie, parce qu'il savait que la qualité de ses œuvres était le corollaire non pas d'une science infuse, mais de sa rigueur, de son abnégation dans le travail et du soin qu'il portait au moindre détail. En fait, en joueur d'échec et autodidacte surdoué, Stanley avait une patience incroyable pour questionner tous les aspects d'une idée ou d'une énigme. Il était toujours aux aguets de manière à sonder son adversaire, à comprendre sa tactique pour lui faire commettre des erreurs. Avec Stanley, chaque discussion était une joute verbale, ce qui est extraordinairement enrichissant mais également complètement surréaliste.* »

Gigolo Joe et une cyber poupée (Ashley Scott).

« *À partir de 1981, j'ai envoyé à Stanley tous mes films avant leur sortie. Bien sûr, je l'invitais à me critiquer, mais il conservait toujours une réserve, comme s'il ne voulait pas encore me livrer de secrets. Avec le recul, je me rends compte qu'à cette époque, le scénario de* **A.I.** *était déjà omniprésent dans son esprit. Il ne cessait de me questionner sur la manière dont je dirigeais les enfants. « Celui-là, tu as encore dû le menacer de tuer son chien pour qu'il pleure avec autant de sincérité !», souriait-il. En fait, malgré son tempérament apparemment glacial, Stanley maniait parfaitement l'humour. D'ailleurs, nos relations ont totalement basculé au cours d'un de ces instants privilégiés. En 1985, Stanley me fit pour la première fois entièrement confiance en me parlant ouvertement de* **A.I.** *Nous discutions au téléphone depuis quatre heures, lorsqu'il me révéla enfin la teneur de certains de ses choix esthétiques et narratifs, notamment ceux concernant* **Shining**, *un film que j'ai mis beaucoup de temps à aimer. Passant d'une chose à une autre, Stanley en vint à me confier qu'il s'inquiétait du coût estimé de* **A.I.** *: 65 millions de dollars, ce qui, dans les années 80, était prohibitif. Nous parlions de ses idées, de la façon dont il comptait réduire le budget, des pièges qu'il souhaitait éviter et même des réflexions qu'il désirait susciter, lorsqu'il suggéra que nous mangions un sandwich. Nous continuions donc de palabrer en grignotant lorsqu'il me proposa sur un ton affecté de noter un numéro de téléphone. Je lui demandais pourquoi, et il me répondit dans un souffle : « C'est la ligne personnelle de Christiane (sa femme), elle est en bas. Si tu ne m'entends plus à l'autre bout de la ligne, dis lui que je suis en haut en train de m'étouffer ». Sur le coup, c'est moi qui ai failli m'étrangler ! Nous avons éclaté de rires en remarquant que la scène aurait pu être jouée par un être humain parlant à un androïde. Durant les quatorze années qui suivirent, nos relations furent, dans les limites de ce que pouvait accepter Stanley, extrêmement cordiales et détendues.* »

« *Je crois qu'au début de notre correspondance, Stanley voulait obtenir la formule pour concevoir un film efficace au box-office. J'étais donc vexé qu'il ne s'intéressa à moi que pour l'argent. Mais j'étais trop fasciné pour lui faire remarquer ma frustration. À partir du moment où s'est établi un climat de confiance réciproque, nous échangeâmes énormément d'informations. En me posant des questions méthodiques et sévères, Stanley me donna alors des conseils précieux qui me permirent de mieux cerner mes objectifs et l'intérêt de mes sujets. Stanley était très attentif, toujours à l'écoute. Il me poussait à me dépasser. Il était franc. Il me mettait face à mes contradictions pour que je*

Gigolo Joe et les androïdes conçus par l'Homme pour endiguer la fonte des glaces.

trouve les meilleures solutions. Il m'a offert plus que je ne n'ai pu lui donner. Son amitié, ses films et ses conseils furent des présents inestimables. Si les films de Stanley ont en commun d'être émotionnellement distants, ils n'en sont pas moins parfaits. La beauté et la précision dans l'utilisation des éclairages, des mouvements d'appareils, des travellings et des zooms, sans parler du cadre, font de chaque composition de Stanley une toile de maître. Sa mise en scène a atteint un niveau inégalé, voire inégalable. Stanley ayant touché au moins deux fois la perfection absolue dans **2001, l'odyssée de l'espace** *et* **Barry Lyndon**. »

« *Contrairement à ce qu'affirment les rumeurs, lorsque Stanley me parlait de* **A.I.**, *il était moins intéressé par le développement d'une projection futuriste de* **E.T.** *et de Pinocchio, que par la peinture d'une société où des machines douées de pensée sont traitées comme des esclaves au XIXème siècle. À l'époque, il résumait l'histoire ainsi : « Mary Shelley a créé des milliards de Frankenstein ». Je dois l'avouer, ce qui m'a le plus impressionné lorsque Stanley m'a fait ces révélations, ce ne sont pas les idées exceptionnelles qui fourmillaient dans sa tête, mais la confiance sincère qu'il plaçait en moi. Sur les plans professionnel et personnel, ce moment fut particulièrement intense. Même si nous n'avons jamais cessé de parler de* **A.I.**, *le projet tomba un peu en désuétude. Stanley voulut alors porter à l'écran une nouvelle de Louis Begley, « Wartimes Lies ». Pendant plusieurs semaines, il me harcela gentiment pour que je lui fasse parvenir un script de* **La liste de Schindler**. *Le jour suivant la réception du scénario, Stanley m'appela pour me féliciter. J'appris plus tard qu'il avait abandonné son propre projet sur les camps de concentration,* **The Aryan Papers**. »

« *En fait,* **Jurassic Park** *fut l'étape décisive dans la production de A.I.. Stanley fut très impressionné par les effets digitaux. Il pensait que le même type de technologie serait utilisable pour la création de l'univers de* **A.I.** *Après plusieurs mois, il m'appela et me demanda de venir le rejoindre d'urgence. À peine arrivé en Angleterre, Stanley me dit : « Voudrais-tu réaliser* **A.I.** *? Je produirai moi-même le film. " A Steven Spielberg and Stanley Kubrick movie ", les gens viendraient voir ce genre de truc à ton avis ? ». Même si j'ai essayé de convaincre Stanley qu'il était le réalisateur idéal, il me confia une copie des 90 pages de storyboard et les 80 pages du script extraites des tonnes de documents accumulés depuis 1974. Evidemment, Stanley me fit jurer une absolue confidentialité. Pour éviter que son fantôme ne me hante, j'ai scrupuleusement respecté ses vœux, à une exception près. Comme nous devions nous échanger des fax, il m'avait imploré d'installer une ligne sécurisée dans ma chambre. Avec le décalage horaire, les télécopies arrivaient à 3 h du matin. Et ma femme, Kate, fit déplacer la machine dans mon bureau. Je n'ai jamais eu le courage de le confesser à Stanley. Après son décès, c'est son épouse, Christiane, qui m'a proposé de reprendre le projet. Je ne savais pas exactement comment m'y prendre. Aussi, même si je n'avais pas écrit de scénario depuis* **Rencontres du troisième type**, *j'ai choisi de compléter le script. Les premier et troisième actes étaient fabuleux mais le second demeurait inachevé. Ma relation avec Stanley était tellement exclusive que je ne pense pas qu'il aurait apprécié que je fasse part de nos discussions à un scénariste. De même, lors du tournage, je n'ai accepté aucun visiteur sur le plateau et, bien que cela soit contraire à mes habitudes, j'ai ralenti mon rythme pour être plus précis et coller au storyboard partiel de Stanley. Le tournage de* **A.I.** *fut une expérience extrêmement enrichissante. Et je peux jurer que, chaque jour, je ressentais la présence de Stanley à mes côtés. »*

Steven Spielberg : en signant **A.I.**, *il réalise à la fois son rêve et celui de Stanley Kubrick.*

Propos traduits et mis en forme
par **Bertrand ROUGIER**

Sortie le 24 octobre

actualité cinéma

sortie le 15 août

FINAL

FANTASY

LES CRÉATURES DE L'ESPRIT

Aki : quand l'apesanteur donne encore plus de légèreté à l'animation...

APPEL AU CALME

Une sortie estivale dans le monde entier, un budget tellement pharaonique qu'il est tenu secret, une technologie qui en met plein les mirettes, une bande annonce Kaboum !, et puis ce titre, FINAL FANTASY, que même les non-joueurs connaissent. Échaudés par le niveau particulièrement bas des blockbusters cuvée 2001, vous vous dites : « Ça suffit ! ». Vous avez tort.

Avant de vous expliquer pour quelles raisons objectives on est sorti de la projection de **Final Fantasy** avec la sensation d'avoir vécu « une expérience de spectateur », commençons par préciser ce que le film d'Hironobu Sakaguchi n'est pas. En vrac : un machin écrit en dépit du bon sens, une œuvre à savourer au 48ème degré, une formule éprouvée, un blockbuster fort de ses deux millions de plans d'effets spéciaux, un produit pour la famille. Non, **Final Fantasy** n'est rien de tout ça. Ni branché, ni revival. Ni actioner, ni guimauve. À peine croyable : c'est un film populaire ET d'auteur qui débarque sur les écrans, à une époque où Hollywood cherche à faire des films populaires en ôtant aux auteurs leur statut. Si Tim Burton et John McTiernan tournent aujourd'hui des remakes, c'est quand même le signe que la Mecque du cinéma ne leur offre actuellement pas d'autre alternative. Et que **La Planète des singes** et **Rollerball** reliftés soient des chefs-d'œuvre ou des navets, ne changera rien à ce triste constat.
Car faire un instantané d'Hollywood aujourd'hui, c'est saisir la panique obsessionnelle des « professionnels de la profession » depuis que l'industrie du jeu vidéo leur a ravi la première place au hit-parade des loisirs. Pendant que les producteurs se lancent dans un grand nivellement par le bas pour que ces satanés jeunes lâchent leur manette et aillent manger du pop-corn dans les salles climatisées, les développeurs de jeu visent toujours plus haut, qualitativement, pour satisfaire les ludophiles. Ce qui explique, sans doute, que les films dits « populaires » échappent de plus en plus à la critique (cool / pas cool, fun / pas fun, mortel / pas mortel), pendant que les titres majeurs du jeu vidéo se prêtent très agréablement à l'analyse. Certains grincheux avanceront que, l'émergence d'une nouvelle culture menaçant une autre culture, c'est le cinéma qu'on a toujours chéri qui en pâtit. Ils oublient les affreux jojos aux commandes de leurs très mauvais films. Ils oublient aussi leur propre responsabilité de spectateur. Si le public ne se déplace pas pour **Tomb Raider**, il n'y aura pas de **Tomb Raider 2**, ce qui poussera les producteurs à réfléchir à ce qu'ils font. En somme, si les films deviennent des marques et si on boycotte les marques, alors boycottons les films.

OPINION

Fort logiquement étant donné le contexte, le meilleur film de l'été (ex aequo avec **Replicant** !) est donc écrit, réalisé et produit par Hironobu Sakaguchi, créateur de la saga *Final Fantasy* dont le dixième épisode sortira prochainement sur PlayStation 2. Installé à Hawaii, tranquillement à mi-distance entre le Japon et les Etats-Unis *1/*, le gamer Sakaguchi n'a pas eu à vendre sa franchise, ni à subir la pression des studios, pour que **Final Fantasy** sur grand écran puisse exister. Pendant les quatre années nécessaires à la réalisation du film, il a mis la technique au service de son talent et inversement, afin de produire le premier long métrage de l'histoire du cinéma en image de synthèse photo-réaliste, un secteur où même ILM, la boîte à magie de George Lucas, a jeté l'éponge. Pour caricaturer, on pourrait dire qu'il fallait au moins être Japonais et zen pour mener à bien une telle entreprise, et on ne serait pas loin de la vérité.
En 2065, des fantômes extraterrestres ont absorbé toute forme de vie terrestre. Seuls quelques humains, désormais regroupés sous un dôme imperméable aux revenants, ont pu résister à l'assaut. Les scientifiques et les militaires s'opposent sur la méthode à employer pour sortir de cette impasse. Médecin, Aki est convaincue que ces fantômes sont porteurs d'un message capital pour l'avenir de l'humanité. Au contraire, le général Hein prône l'extermination à l'aide d'une arme surpuissante, au risque de faire subir à la Terre des ravages irrémédiables...
La sérénité qui se dégage du projet, on la retrouve au cœur même du film, aussi bien dans les thèmes qu'il aborde que dans sa façon de les aborder. Pacifique et écolo, **Final Fantasy** n'est rien d'autre qu'un joli trip bouddhiste visant à réunir le réel et l'au-delà, le visible et l'invisible, le néant et la matière. L'image est truffée d'éléments translucides (écrans, claviers, amortisseurs...) qui s'avèrent être consistants, et tout ce qui relève du domaine spirituel (âmes, fantômes...) a droit à une représentation à l'écran. La façon dont le réalisateur amène le spectateur à porter un regard différent sur l'histoire qu'il raconte et les images qu'il montre, devient quasi-expérimentale lorsque le photo-réalisme annihile tout repère visuel. Dans **Final Fantasy**, on est fréquemment troublé par ce qu'on a sous les yeux, interrogeant l'image pour qu'elle livre ses secrets *2/*. Alors que la technologie numérique pouvait laisser présager d'un film qui fracasserait tout sur son passage, elle a accouché d'une œuvre calme et fragile, d'une croyance éperdue en la magie des salles obscures. Aki, actrice virtuelle, et Gray, acteur virtuel, s'embrassent dans **Final Fantasy**. Entre nous, ça fait combien de temps que vous n'avez pas été ému par un beau baiser de cinéma ?

Vincent GUIGNEBERT

1/ A l'arrivée, on retiendra la beauté « japonisante » du film, plutôt que ses emprunts « américanisés » maladroits, à **Aliens** et **Starship Troopers** notamment.

2/ Bien que connaissant la réponse, on s'est tous ici demandé s'il n'y aurait pas, quand même, quelques plans tournés pour de vrai !

Final Fantasy : The Spirits Within. *Japon/USA. 2001. Réal.: Hironobu Sakaguchi & Motonori Sakakibara. Scén.: Al Reinert et Jeff Vintar d'après une histoire de Hironobu Sakaguchi. Dir. Phot.: Motonori Sakakibara. Dir. de l'animation : Andy Jones. Mus.: Elliot Goldenthal. Prod.: Hironobu Sakaguchi, Jun Aida & Chris Lee pour Square Pictures. Voix (en vo) : Ming-na, Alec Baldwin, Donald Sutherland, James Woods, Ving Rhames, Peri Gilpin, Steve Buscemi... Dur.: 1 h 40. Dist.: Columbia TriStar Films. Sortie le 15 août 2001.*

Aki et le Docteur Sid : partisans d'une solution pacifique.

De mystérieux extraterrestres envahissent les rêves d'Aki.

Pour sauver Aki d'une mort promise, Gray tente une communion spirituelle...

le pionnier

HIRONOBU SAKAGUCHI

(réalisateur, scénariste, producteur)

Parmi les personnalités écrasées par le talent, on repère vite celles qui ont pris le melon et celles qui s'asseoient dessus. Rencontrer le créateur de la saga FINAL FANTASY (Dieu en personne pour pas mal de joueurs), c'est se retrouver face à un Monsieur poursuivant un rêve en toute humilité et, en cela fidèle aux jeux qui ont fait sa renommée, maniant l'humour aussi bien que l'émotion. Inutile donc de s'agenouiller pour faire parler Hironobu Sakaguchi : pas plus le succès qu'il rencontre dans l'industrie ludique que cette première expérience hollywoodienne ne lui ont fait tourner la tête...

Avant de travailler dans l'industrie du jeu vidéo, vous vouliez être musicien...

Effectivement, j'ai toujours rêvé de vivre de la musique. D'ailleurs, je joue du piano et j'ai même écrit des chansons. Mais comme je n'avais pas assez de talent, je n'ai pas continué dans cette voie. Peut-être aurais-je été plus heureux si j'avais été musicien !

Comment expliquez-vous l'incroyable popularité des jeux *Final Fantasy* ?

J'ignore le chiffre de vente pour la série complète, mais c'est vrai que les épisodes 7, 8 et 9 se sont vendus chacun à 3,5 millions d'unités au Japon. Il faut ajouter à cela les 2,5 millions d'exemplaires vendus, pour chaque volet, en Europe et aux USA. Mais ces chiffres ne sont pas seulement le résultat de nos efforts et de notre énergie. Car malgré mon âge, je suis resté un enfant, et les idées qui me viennent à l'esprit sont typiques de celles que l'on peut avoir adolescent. Ceci doit probablement m'aider à conserver un lien émotionnel avec le majorité des joueurs.

Le film est-il né d'une frustration ou est-ce une suite logique à votre travail sur les jeux ?

Il n'est certainement pas né d'une frustration, mais il fallait un événement suffisamment important pour justifier le développement au maximum des techniques du jeu. Et un film était tout à fait envisageable dans ce cas de figure.

Pourquoi avez-vous choisi de baser votre studio digital à Honolulu ?

C'est pour une raison très simple : j'aime beaucoup le surf ! Plus sérieusement, Honolulu nous offrait une position stratégique. Il y a en effet une vingtaine de nationalités représentées dans notre équipe, dont quelques techniciens français. Mais ce sont majoritairement des créateurs qui ont travaillé soit à Hollywood (environ 35% de l'équipe), soit au Japon. Ils apprécient donc cet emplacement géographique, à mi-chemin entre l'archipel nippon et la Californie.

Pas de mauvaise surprise pour le design : il est extraordinaire.

Pour la première fois dans la saga, cet épisode sur grand écran se déroule sur Terre. Pourquoi ?

Une large part des histoires de *Final Fantasy* se déroule dans les territoires de l'esprit. Et spécialement cet épisode cinéma, puisque nous y parlons beaucoup de l'au-delà. Or je voulais que le public puisse quand même se sentir impliqué. Et pour atteindre ce but, nous devions être proches des spectateurs, c'est-à-dire leur proposer un univers familier plutôt que de les propulser dans un monde totalement fantaisiste. C'est également pour cette raison que le scénario se déroule dans un futur relativement proche.

Comment compareriez-vous les techniques narratives du jeu à celles du film ?

Dans les jeux, qui se rapprochent des méthodes employées par les rôlistes, vous ne pouvez pas donner une entière liberté aux joueurs. Mais ils doivent cependant avoir un certain éventail de possibilité, pour qu'ils conservent l'impression de créer l'histoire tout en progressant. Savoir ce qu'il faut imposer, et ce qu'il faut laisser comme libre arbitre est un équilibre délicat à trouver et l'une des grandes gageures des jeux. Dans le film, évidemment, on doit donner au script une situation de départ et un but final. Le concep- ■■■

[redacted] teur n'a donc aucun répondant de la part des utilisateurs de sa réalisation. Les deux cas posent donc leurs propres problèmes. Mais basiquement, on peut dire que j'utilise des outils similaires pour raconter une histoire au cinéma ou dans les jeux vidéo. Sauf que je ne peux pas arrêter mon film pour que les utilisateurs interviennent sur la narration. Il faut donc avoir quelque chose de très puissant à transmettre et penser à un scénario suffisamment fort pour impliquer son audience pendant une heure et demie.

Pensez-vous que les fans attendent avec autant d'impatience votre film et le prochain volet du jeu ?

Il m'est difficile de répondre à cette question. Mais sur la fan page d'Internet, il y a toujours une section consacrée au film où les fans peuvent poster leurs commentaires, et j'ai l'impression qu'ils attendent avec beaucoup d'impatience cet épisode cinéma. Maintenant, les exigences des spectateurs sont très différentes de celles des joueurs, ce sont deux situations quasiment incomparables. Nous nous sommes tout de même demandés si le fait d'adapter le jeu pour le grand écran ne trahissait pas le matériau d'origine. Car dans la mesure où l'histoire est imposée aux spectateurs dans le film, il y a effectivement une contradiction avec les principes du jeu. Mais d'un autre côté, quel est le thème de *Final Fantasy* ? C'est de toujours renouveler les défis que nous offrent les nouvelles technologies. De ce point de vue, la philosophie de la saga est respectée et je pense que les fans reconnaîtront le jeu dans le film. Ce qui est important finalement, c'est que l'épisode cinéma possède la même saveur que celle du reste de la série. Maintenant, je suis bien incapable de définir ce goût !

En vous engageant sur ce projet fou, vous êtes-vous heurté à l'incrédulité de certains de vos pairs ?

Je ne suis pas certain que des gens aient vraiment tenu ce genre de discours, du moins ils ne sont pas venus en parler directement avec moi. Par contre, quand nous avons démarré la production, plusieurs projets hollywoodiens similaires sont rentrés en développement. Et par la suite, ils ont tous capoté.

Ne pensez-vous pas que les critiques portant sur l'utilisation d'acteurs digitaux alimentent finalement un faux procès ?

Ce type de question est effectivement un peu absurde puisque l'attraction générée par les comédiens ne vient pas seulement de leurs performances, mais aussi de leur background. À l'inverse, les personnages artificiels n'ont pas de passé. Je ne crois donc pas que l'image de synthèse soit amenée un jour à remplacer les acteurs en chair et en os. Elle a plutôt pour vocation de nous ouvrir de nouveaux horizons en termes cinématographiques et en terme de spectacle en général. Grâce à elle, nous sommes capables, aujourd'hui, d'accomplir des choses qu'il était tout simplement impossible de concevoir jusqu'à présent. Ce film fait partie d'un de mes rêves : j'aimerais, d'ici cinq à dix ans, pouvoir créer une nouvelle forme de divertissement interactif, où l'utilisateur plongera dans un univers convaincant. Et pour assurer une totale interactivité, ce monde devra être entièrement généré par des images de synthèse photo-réalistes. Dans les années à venir, ce que vous avez vu dans le film pourra donc être tout aussi crédible, mais dans le cadre d'un média interactif. À ce stade, il ne s'agira plus tout à fait de ce que l'on appelle un « jeu » vidéo. D'ailleurs, je pense que l'activité on line va favoriser le développement en parallèle de l'industrie cinématographique et de l'industrie du jeu. À partir du moment où l'on pourra télécharger des films chez soi, par Internet, le cinéma va certainement évoluer pour s'amalgamer aux jeux vidéo.

Le film n'est donc qu'une étape vers ce nouveau média ?

Oui, tout à fait. Il est important de toujours innover pour apporter une nouvelle fraîcheur. Mamoru Oshii avec **Avalon** œuvre dans cette perspective. Nous travaillons tous à repousser les frontières des nouvelles images.

Vous ne ferez donc jamais un *Final Fantasy* 2 avec de vrais acteurs ?

Je vous ai déjà exposé le but que je m'étais fixé. Il n'y a donc aucune raison pour que nous abandonnions notre travail et nos recherches sur l'image de synthèse.

Quelles étaient vos intentions et vos exigences en terme de réalisme ?

Je voulais me frotter aux aspects les plus délicats de l'image de synthèse, et le corps humain a toujours été la chose la plus difficile à obtenir. Mon premier défi était donc de créer des humains numériques photo-réalistes. Ensuite, si vous voulez vraiment impliquer vos spectateurs dans une histoire, vos personnages doivent imposer leur propre crédibilité. C'est pourquoi nous devions dépasser la simple apparence photo-réaliste pour que ces « acteurs » prennent vie, pour que leurs expressions faciales traduisent bien toute la charge émotionnelle que l'on attend de tels personnages. Or, c'est exactement le genre de chose qu'il est difficile à obtenir avec les images digitales. Et on ne parvient certainement pas à un bon résultat en se contentant de changer les expressions de la bouche. Ce sont les aliens qui ne bougent que la bouche ! Lorsque nous sourions, par exemple, toutes les portions du visage se modifient, le front, les sourcils, tout. Il faut également réussir à tenir compte des moindres détails parce que si vous en oubliez un, vous perdez toute impression de réalisme. Par exemple, il est commun de croire que les dents sont blanches. C'est faux. Elles sont blanches mais surtout transparentes. Repérer ces détails qui crédibiliseront vos images est la difficulté majeure que nous ayons rencontrée.

Dans les jeux *Final Fantasy*, les personnages sont lancés dans une longue quête et à la fin, ils découvrent souvent quelque chose qui concerne leur propre identité. Vous êtes japonais mais vous travaillez désormais à Hawaii, vous êtes scénariste, producteur, concepteur de jeu, vous devenez aujourd'hui réalisateur de cinéma... Est-ce que vous n'avez pas l'impression vous aussi de « chercher quelque chose » ?

Merci pour votre question, c'est la première fois que l'on me fait cette remarque. Inconsciemment, et jusqu'à un certain degré, j'ai effectivement inclus mes craintes et mes espoirs dans mes créations. Et cette recherche d'identité doit en faire partie. C'est un sentiment très personnel qui m'a poussé à faire **Final Fantasy**. J'ai encore en moi cette détresse qui m'a étreint lorsque ma mère est morte, il y a dix ans déjà. Ce fut une perte très pénible. Aki est d'ailleurs un personnage qui est probablement proche

New York dévastée : un décor de fin du monde.

Un jeu d'ombre et de lumière qui occupe la première partie du film...

de ma mère : elle a un caractère solitaire et fort à la fois. S'il y a dans les salles des gens qui ont dû affronter récemment un moment douloureux, ou qui ont perdu un être cher, alors j'espère que mon film pourra leur apporter du réconfort. Je ne peux pas très bien l'expliquer, mais il y a dans **Final Fantasy** beaucoup de dialogues et de scènes qui parlent de l'au-delà et des échanges entre la vie et la mort.

De qui pensez-vous être le plus proche : Pixar et Disney, ou les réalisateurs d'animés nippons ?

Ne serait-ce que du simple point de vue de l'organisation, nous sommes très proches d'un studio comme Pixar.

Vous vous sentez donc plus d'affinités avec John Lasseter (Toy Story) qu'avec Hayao Miyazaki (Princesse Mononoké) ?

(rires) En réalité, j'ai l'impression d'être le fils de Miyazaki !

Êtes-vous cinéphile?

Oui, mais je ne regarde les films qu'en DVD. Excepté pour les plus vieux titres, j'ai probablement dû voir tous les films qui ont été édités sur ce support. Mais il n'y a pas eu un auteur en particulier qui m'a inspiré. Je pourrais vous citer Ridley Scott, Tim Burton, Goerge Lucas ou encore James Cameron. Mais plus que leur thématique, c'est le perfectionnisme de ces réalisateurs qui m'impressionne.

Il y a eu beaucoup de rumeurs sur le coût de *Final Fantasy*...

On ne peut pas dévoiler le montant exact de notre budget. Surtout avant la sortie du film. De toute façon, ça ne sert à rien de jouer à ce genre de devinette parce que **Final Fantasy** représente un investissement à long terme. Nous avons déjà commencé un second film, et nous pensons en faire d'autres après. C'est dans cette perspective qu'il faut évaluer notre budget qui comprend, par exemple, la création de ce studio à Honolulu. Et puis notre passage au cinéma va permettre de mieux diffuser le jeu. Les deux supports vont donc se nourrir mutuellement, et c'est alors que nous engrangerons vraiment des bénéfices.

Dans le cinéma, il est courant que les réalisateurs se connaissent. Est-ce la même chose dans l'industrie du jeu vidéo ?

Oui, je connais d'autres concepteurs de jeux. Je peux vous dire que Shinji Mikami (**Resident Evil**) boit beaucoup par exemple ! Nous échangeons certains secrets, nous testons les jeux des autres, nous échangeons des idées, nous nous critiquons mutuellement. Ils me doivent donc beaucoup !

Pensez-vous que d'autres créateurs de jeux vont passer prochainement au cinéma ?

Ce n'est pas parce qu'on veut le faire que l'on peut le faire. Il faut pouvoir assurer derrière, ne serait-ce que logistiquement. Nous, nous avons pu effectuer ce passage parce que Square a accepté de créer un studio digital. Maintenant, il s'agit encore de deux industries distinctes, et il faut pouvoir obtenir l'aval des décideurs de votre compagnie pour passer d'un secteur à l'autre. Et puis je suis un gros joueur, j'espère donc que tous les concepteurs ne vont pas se mettre au cinéma !

Propos recueillis par **Didier ALLOUCH** & **Vincent GUIGNEBERT**
(Traduction : **Rafik DJOUMI** & **Julien DUPUY**. Adaptation : **Julien DUPUY**)

Aki fait visiter en rêve une mystérieuse planète...

*Jane Proudfoot : l'inoubliable Vasquez d'**Aliens** n'est pas loin...*

interviews

C'ÉTAIT DEMAIN

Chacun à leur façon, Jun Aida, Tani Kunitake et Andy Jones ont fait rentrer l'animation dans une nouvelle ère avec FINAL FANTASY, facilitant le travail de ceux qui ne manqueront pas de suivre leur trace.

JUN AIDA
(producteur)

Dans quelles conditions avez-vous rencontré Hironobu Sakaguchi ?

Je le connaissais de nom et j'étais familier avec ses créations, puisque je travaille dans l'industrie du jeu depuis 1984, pour Capcom en particulier. C'est ce poste qui m'a amené à coproduire l'adaptation cinéma de **Streetfighter**. Comme j'avais une bonne expérience des deux médiums, Hironobu m'a donc demandé de rejoindre la production de son film il y a plusieurs années. Nous nous sommes alors rencontrés dans un bar rempli de couples. Ce rendez-vous avait quelque chose d'une demande en mariage !

Lorsque vous avez collaboré à l'adaptation de *Streetfighter*, il y a de cela sept ans, Hollywood ne prenait pas très au sérieux l'industrie du jeu vidéo. Quelle évolution voyez-vous depuis cette époque ?

Final Fantasy est incomparable à **Streetfighter**. L'évolution entre ces deux films est évidente. Quant au jeux, nous sommes passés à un niveau nettement supérieur aujourd'hui. Je suis très heureux et très fier du résultat que nous avons obtenu sur **Final Fantasy** et l'un des secrets de cette réussite est extrêmement simple : le créateur du jeu est aussi le créateur du film. C'est là que réside notre force et c'est aussi en ce sens que notre projet est différent des autres adaptations de jeux vidéo. Comme vous le savez, chaque épisode possède un univers et des personnages différents. Et le film ne fait pas exception à la règle. Pourtant, la série forme un ensemble cohérent avec les mêmes concepts de base et les mêmes idées émanant d'Hironobu Sakaguchi.

D'autres films en image de synthèse photo-réaliste ont été régulièrement annoncés par les majors. Pourtant, vous êtes les seuls à avoir mené jusqu'au bout ce défi...

C'est vrai. Il y avait **Avatar** de James Cameron, **Frankenstein vs. the Wolfman** *(réalisé par ILM, pour Universal, ndlr)* et un autre film qui aurait dû être réalisé au Japon. Et, effectivement, aucun de ces projets n'a été mené à son terme. Assister à cette hécatombe avait quelque chose d'effrayant ! Ça n'a pas été un pari facile à relever pour nous aussi. Mais contrairement à ces productions, nous avons conservé un profil bas pour nous concentrer sur le film lui-même. Si nous avions parlé de **Final Fantasy** plus tôt, les gens se diraient aujourd'hui : « Quoi ? Ils n'ont toujours pas terminé ce truc ? ». Alors, bien sûr, en choisissant d'agir ainsi, nous ne pouvions pas contrecarrer les rumeurs qui nous disaient en grande difficulté. D'ailleurs, je me souviens d'amis qui, en pleine période de production, venaient me demander si j'allais bien, si je n'étais pas trop déprimé ! D'autres nous prédisaient que nous ne réussirions jamais à terminer ce film, que nous allions au devant de graves problèmes. Mais le résultat est là : nous avons bouclé la production officiellement mercredi dernier *(l'interview a été réalisée le lundi 18 juin, ndlr)*. Nous avons réussi à respecter notre agenda, et je suis fier de cela. Nous n'avions décidément aucune raison pour nous exprimer sur les rumeurs qui circulaient.

N'avez-vous pas peur d'être condamné pour l'utilisation d'acteurs digitaux ?

Je ne sais pas si l'on va être critiqué tant que ça sur ce sujet. Par contre, nous provoquons déjà un grand intérêt : tout le monde parle de **Final Fantasy**. Et les gens comprennent très bien notre démarche quand on prend le temps de leur expliquer notre credo. Pour ma part, je ne pense pas qu'Aki Ross pourrait concurrencer Julia Roberts, ou toute autre actrice. Il y aura peut-être un petit sentiment de compétition, mais ce sera tout. Les films live représenteront toujours un gros business parce que les spectateurs voudront toujours voir Mel Gibson. Mais **Final Fantasy** est différent des films live, c'est une nouvelle génération de spectacle. Disney a créé son propre genre avec l'animation traditionnelle. Aujourd'hui, des studios comme PDI, Pixar ou Square posent les jalons de leur marché. Mais il n'y a, de toute façon, aucune chance pour que nous puissions sérieusement jouer sur le même terrain que les gros studios traditionnels. Au mieux, Square peut produire un long métrage tous les deux ou trois ans, alors...

Propos recueillis par **Vincent GUIGNEBERT**
(Traduction : **Julien DUPUY**)

ANDY JONES
(directeur de l'animation)

En quoi consiste votre travail ?

Je me charge de tout ce qui touche à l'enregistrement des voix, à la capture du mouvement, et à la direction des équipes d'animation. Basiquement, on peut dire que j'étais partout !

Aviez-vous conscience du défi que représentait *Final Fantasy* lorsque vous avez commencé à travailler sur ce film ?

Ayant participé à **Titanic** et **Godzilla**, je suis habitué aux projets énormes. Je pensais donc être d'attaque pour relever ce défi. Erreur ! Sur un film live, vous disposez de plans déjà tournés sur lesquels vous devez intégrer vos créations en 3D. Or sur **Final Fantasy**, nous partions de rien, nous n'avions aucune référence. D'un autre côté, nous n'avions aucune limite, et tout pouvait changer à n'importe quel moment, les décors comme les mouvements de caméra. Cette flexibilité peut avoir du bon, si vous parvenez à résister aux travers du perfectionnisme.

Les passagers synthétiques de *Titanic* étaient loin d'être parfaits, et ils ne figuraient que sur des plans très brefs. Pour *Final Fantasy*, vous deviez créer des humains photo-réalistes qui feraient illusion sur un film entier. Cette gageure ne vous a jamais effrayé ?

Non, parce que le vrai défi consistait à créer de toutes pièces un nouveau genre de film d'animation. Et je crois que avons atteint notre but. De toute façon, il est quasiment impossible de créer un personnage entièrement photo-réaliste. Je savais bien que sur ce projet, nous mettrions tout en œuvre pour nous en approcher, mais qu'en aucun cas nous ne parviendrions à la perfection. Depuis **Titanic**, nous avons pourtant fait d'énormes progrès pour tout ce qui touche à la lumière et aux textures. Et puis, si le mouvement des personnages n'a pas vraiment évolué, celui de leurs vêtements ou de leurs cheveux est bien supérieur à ce que nous avions obtenu sur le film de James Cameron. Lorsque nos acteurs numériques bougent, des plis apparaissent sur leurs tenues par exemple. Sur **Titanic**, nous cherchions à obtenir le même résultat en travaillant, littéralement, à la main, comme des animateurs traditionnels. On espérait que la caméra serait suffisamment loin pour que le public ne voit pas la supercherie. Malheureusement, même si les personnages étaient minuscules, on repérait le truc.

Les soldats du Général Hein : le look qui tue !

Des fantômes de tailles diverses qui se nourrissent de toute forme de vie terrestre.

La relative imperfection des visages est très impressionnante et elle participe énormément au réalisme de vos personnages. Comment cela se travaille-t-il ?

Habituellement, les acteurs passent au département maquillage pour gommer les imperfections. Nous, nous sommes allés dans la direction inverse, en ajoutant des pores, des creux, des rides. Ainsi, les spectateurs intègrent plus facilement l'ensemble du visage comme quelque chose de connu, c'est-à-dire de réel. Le plus amusant c'est que, lorsqu'un de ces détails venait occasionnellement à manquer, nous avions l'impression que le visage avait été maquillé !

Propos recueillis par **Didier ALLOUCH**
(Traduction : **Rafik DJOUMI**)

TANI KUNITAKE
(directeur de concept)

Quel est votre rôle en tant que directeur de concept ?

Je gère la mise en scène des éléments. C'est-à-dire que je supervise le storyboard, le travail sur le script et les décors. Je suis donc surtout impliqué en amont, lors de la pré-production. Mais ce travail n'est qu'une base : nous avons évolué bien au-delà de ce qui avait été prévu et chaque scène a bien dû connaître trois ou quatre étapes différentes à mesure que nous y apportions des perfectionnements. Le storyboard nous permettait surtout d'anticiper les difficultés que nous allions rencontrer et de résoudre certains problèmes à l'avance. Mais lorsqu'on utilise la 3D, le travail classique en storyboard devient vite obsolète.

Avez-vous été limité dans votre travail par le fait que les héros sont censés être humains, avec les restrictions physiques que cela implique ?

Les règles physiques de ce monde imaginaire ont été définies clairement dès le début, et elles n'ont donc jamais interféré avec le processus créatif. Le public va devoir assimiler bon nombre de choses, et pour ne pas le noyer sous des tonnes d'informations, l'environnement a été conçu de manière réaliste, proche de nous. Nous avons également eu recours à des mouvements de caméra assez conventionnels, proches du cinéma traditionnel. Cet aspect purement intellectuel de l'élaboration faisait partie intégrante de mon travail.

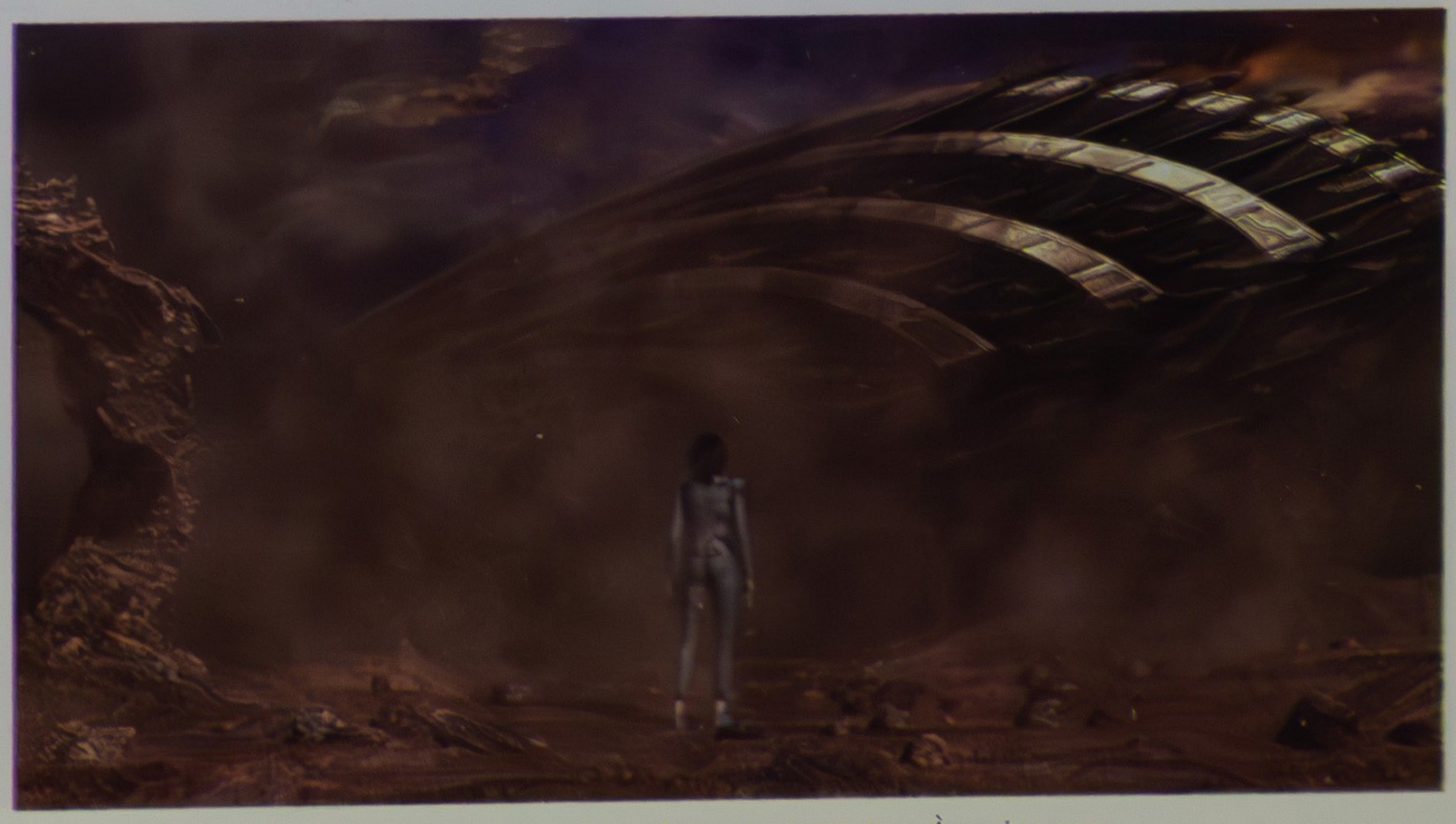
Comment avez-vous travaillé avec Hironobu Sakaguchi ?

Nous avons commencé à collaborer en nous basant sur le script, tout simplement. Il m'a exposé les idées que je devais illustrer et à partir de ces informations, je concevais progressivement le storyboard. Nous démarrions généralement d'un point de vue émotionnel, avant même de nous engager vers une mise en espace des personnages et des autres éléments. Il devait n'y avoir aucune ambiguïté afin de travailler dans la même direction. Mais généralement, Sakaguchi ne perd jamais de vue le but émotionnel qu'il s'est fixé.

Comment compareriez-vous votre travail sur *Final Fantasy* avec celui que vous avez effectué sur *Matrix* *(Kunitake était storyboarder sur le film des frères Wachowski, ndlr)* **?**

Je dirais que mon travail sur **Matrix** était l'inverse de ce que j'ai fait sur **Final Fantasy**. Avec ce dernier, nous voulions que notre animé donne le sentiment d'un film live. Sur **Matrix**, on imaginait des mouvements de caméra impossibles à réaliser physiquement, pour rapprocher le film live de l'animé. Mais dans un cas comme dans l'autre, il est toujours excitant de chercher à obtenir des images jamais vues sur un écran. Surtout pour quelqu'un qui, comme moi, ne pense qu'à innover.

Propos recueillis par **Didier ALLOUCH**
(Traduction : **Rafik DJOUMI**)

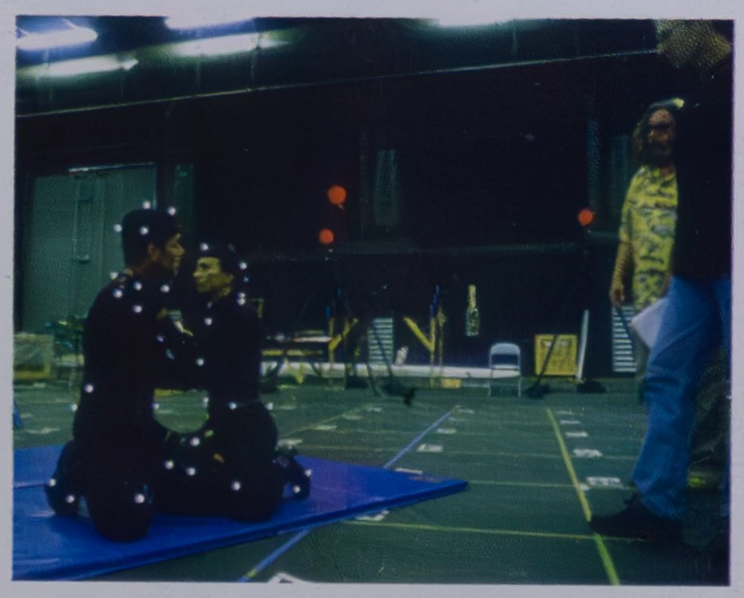


Aki assiste à une invasion extraterrestre. À moins que...

effets spéciaux

UNE AUTRE RÉALITÉ

La puissance de calcul des postes Silicon Graphics a permis aux techniciens de SquareSoft de s'approcher de la réalité. Mais à chaque avancée technologique surgissent de nouveaux problèmes. Insurmontables ?



Le travail de motion capture : plus il y a de capteurs, plus il y a d'informations pour les animateurs.

Ayant été, avec **Abyss**, le pionnier de la vie numérique au grand écran, le réalisateur James Cameron fut fort logiquement le premier à se poser quelques questions quant à la présence d'acteurs synthétiques dans un film. Son grand projet de SF en tout numérique, **Avatar**, fut néanmoins abandonné. La raison invoquée : un complexe moral face à la création de simili-humains. Complexe quelque peu hypocrite, quand on songe au nombre de figurants synthétiques de **Titanic**. À la même époque, Kubrick et son projet **A.I.** s'avouent intimidés par les mêmes notions. S'il fallait une preuve que la mondialisation culturelle est loin d'avoir atteint la catastrophe supposée, on en aurait un échantillon représentatif dans le comportement des Japonais vis-à-vis de la reproduction du corps humain. Débarrassés de toute considération judéo-chrétienne quant à la « création », nos amis nippons ne se sont jamais posés de questions en ces termes. Leurs magazines regorgent de pin-up entièrement factices, tandis qu'en Chine voisine, Tsui Hark s'apprête à lancer une chanteuse assistée par ordinateur. L'équipe de SquareSoft n'eut donc pas le moindre embarras à s'attaquer à ce champ périlleux, dès que leurs outils le leur permirent. Le jeu *Final Fantasy VIII*, et sa fameuse séquence de Bal, furent donc annonciateurs du film qui nous parvient aujourd'hui. Un film qui, comme chacun le sait dorénavant, servira avant tout à développer les logiciels et les compétences sur lesquelles se reposeront les jeux du futur.

faire oublier l'image de synthèse

Les techniques qui président à la naissance d'un acteur virtuel sont, dans l'absolu, les mêmes qui ont permis de faire revivre des dinosaures. Chez ILM, on capturait le mouvement que l'équipe de Phil Tippett imprimait à ses marionnettes. Chez Square, on filme des mimes recouverts de 37 petits panneaux réflecteurs, que 16 caméras bombardent de rayons rouges alternatifs. On ne gardera de ce qui a été filmé qu'un mouvement naturel de squelette composé de ces points. Aux USA, la méthode veut que le personnage synthétique soit d'abord

L'attention portée aux gros plans était indispensable à la réusiite du film...

Ryan Whitaker, un soldat dont on peut juger ici de l'aspect photo-réaliste.

sculpté avant qu'un informaticien ne le numérise point par point, afin d'obtenir le corps dit « en fil de fer », ou « wireframe ». L'équipe de Square a préféré construire ses héros à même la machine, sans même prendre modèle sur de quelconques visages préexistants (la similitude entre Gray et Ben Affleck est donc purement fortuite). Le wireframe est ensuite monté sur un squelette numérique, squelette sur lequel seront appliqués les mouvements auparavant capturés. Par la suite, le principe du « shading » consiste à couler sur ce wireframe une forme de peau lisse et grossière, généralement blanche-argentée, afin d'une part de voir comment la musculature du personnage répond aux mouvements imprimés, et d'autre part de commencer à étudier les phénomènes de réflexion de la lumière. Pendant ce temps, d'autres techniciens travaillent sur la « peau » de la créature. C'est un à-plat qui rappelle étrangement un masque de latex, et qui sera ensuite littéralement appliqué sur le faciès et le corps de l'être conçu. C'est bien entendu sur cet à-plat que se concentrent tous les efforts de « texture mapping », qui voient la création des multiples détails et des couleurs. Trois couches sont nécessaires. La première élabore les rapports de la peau avec la lumière : ce qu'elle absorbe, ce qu'elle réfléchit. La seconde construit les reliefs les plus importants. La troisième détaille les imperfections, rides, pores, boutons, duvet, etc. Ces scories cutanées jouent un rôle d'autant plus important, que l'œil du public reconnaît en une fraction de seconde le velouté et le lissé typique des créations sur ordinateur.
Ce sont ces messieurs de Pixar qui avaient, dès **Toy Story** en 1995, commencé à imaginer des logiciels permettant d'imiter la chevelure humaine. Le perfectionnement de ces outils par l'équipe de Square leur a permis de grimper jusqu'à 60.000 cheveux implantés sur la tête de leur héroïne, Aki. Outre qu'il autorise, bien sûr, un certain rendu du détail, ce nombre impressionnant d'éléments individuels aux interactions complexes, permet un bien meilleur comportement des rayons lumineux, créant des reflets changeants à la surface d'une chevelure toujours en mouvement.

le public à la rescousse

Notre personnage est maintenant une statue hyper-réaliste. Ne reste plus qu'à le faire bouger correctement. S'il est bien doté d'un squelette et d'une musculature, l'interaction de ces deux éléments avec la peau ne peut pas faire l'économie d'une précision quasi-scientifique. Remerciements, au passage, à l'équipe de Sony Imageworks, qui avait grandement contribué à faire avancer la technique avec **Hollow Man**, en cherchant le plus petit dénominateur commun, pour ne conserver que les muscles principaux qui altèrent le relief de la peau (ça en fait quand même un paquet). Un autre des grands progrès techniques qu'aura connu cette année 2001, avec **Shrek** ou **Final Fantasy**, concerne le rendu des vêtements qui, à force de drapés et de plis subtils, suggèrent le mouvement de la masse musculaire.
Mais quand bien même cette démarche garantit une crédibilité scientifique, le rendu final est avant tout affaire d'appréciation sensitive. Il est difficile d'obtenir un animal crédible à l'écran. Bien qu'une minorité du public soit rompue à l'observation des bêtes, le moindre défaut musculaire, la moindre hésitation du mouvement, la moindre touffe de poils numériques est immédiatement décelée. Imaginez alors que chacun d'entre nous détaille des visages et des corps humains environ seize heures par jour, et ce depuis sa naissance. Il est évident qu'aussi poussé soit-il, techniquement parlant, le travail de Square ne débute vraiment qu'à la finalisation, lorsqu'il s'agit de corriger au millimètre près chaque petit détail. Pour cela, rien de mieux qu'un public test capable de déceler immédiatement, de manière instinctive, l'erreur de lumière, de texture, de mouvement. Basé dans un grand immeuble d'Honolulu, les techniciens ont vu leurs vitres recouvertes de draps noirs. Ils évitaient ainsi que des rayons de soleil malencontreux ne viennent frapper les écrans de leurs belles Silicon Graphics, et les induisent en erreur. D'autant plus que le film sera vu, lui, sur des écrans de plusieurs dizaines de mètres de large.

Rafik DJOUMI

Texture du visage, mouvement, costume : trois étapes du travail sur les station Silicon Graphics.

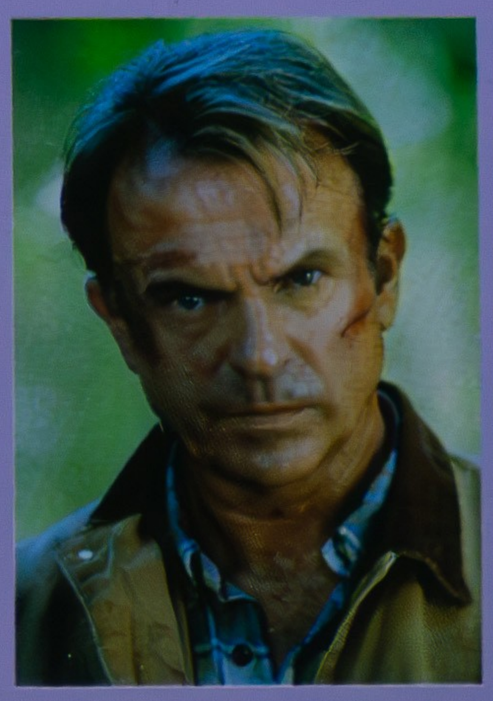
actualité cinéma

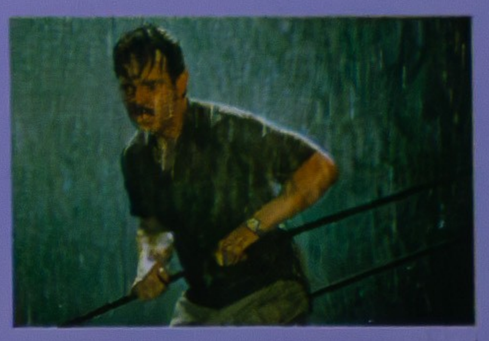
sortie le 8 août

Le Spinosaure, la nouvelle espèce de ***Jurassic Park 3*** *: des allures redoutables de canard géant !*

JURASSIC PARK 3

Comment survivre aux attaques des écrasants reptiles, véritables stars de la trilogie initiée il y a presque dix ans par Steven Spielberg ? Le casting d u troisième opus se met en cinq pour narrer, avec humour, ce combat aussi éreintant qu'épique.





Le Dr. Alan Grant (Sam Neill), le milliardaire Paul Kirby (William H. Macy), sa femme Amanda (Tea Leoni) et leur enfant Eric (Trevor Morgan).

Les personnages

Tea Leoni : « *Je suis Amanda, une mère qui a perdu son fils. Et je peux vous dire qu'il y a de l'eau dans le gaz entre mon mari et moi...* »
William H. Macy : « *Je joue le mari de Tea Leoni, Paul Kirby. Nous partons tous les deux sur l'île pour sauver notre fils. Les gosses ! On ne peut jamais leur faire confiance !* »
Trevor Morgan : « *Je joue le fils d'Amanda et de Paul. Eric Kirby est proche de moi. C'est un gosse de quatorze ans, qui est fasciné par les dinosaures. Ce film est d'ailleurs assez pointu, scientifiquement parlant, et j'ai appris beaucoup de choses sur les dinosaures en le tournant. Bref, Trevor est un gamin ordinaire : ses parents sont divorcés, et c'est donc plutôt le bazar dans sa vie. Je ne veux pas vous dévoiler trop de choses sur le scénario, mais disons que sa curiosité le conduit à Isla Sorba et que, lors d'un saut en parachute, un des câbles se brise. Il échoue donc seul dans ce milieu hostile.* »
Sam Neill : « *Entre **Jurassic Park 1** et 3, mon personnage, le Dr Alan Grant, est retourné déterrer des os dans le Montana. Je sais également précisément ce qui s'est passé entre lui et le personnage de Laura Dern, l'interprète de sa femme, Ellie Sattler, dans le premier volet. Laura est de retour dans cet épisode, mais elle n'est plus mariée avec moi. Je ne vous en dis pas plus, c'est une surprise... L'autre grande différence avec le premier **Jurassic Park**, c'est que nous sommes très mal en point dès que nous arrivons sur l'île. Avant même que nous atterrissions, le danger est présent.* »
Alessandro Nivola : « *Mon personnage, Billy Brennan, travaille avec le Dr Alan Grant dans le Montana, sur les sites de fouille. Contrairement à Grant, il accepte plus facilement les technologies modernes, il est moins traditionaliste que lui. Il est également prêt à faire de grands compromis pour obtenir de l'argent afin que le site de fouille reste ouvert, ce qui est loin d'être évident quand le film commence. Donc quelles que soient ses actions, les aspirations de Billy restent toujours nobles. Je peux vous dire aussi que j'ai de sacrées scènes d'action dans ce film, dont une dans laquelle je vole à travers un canyon en parachute.* »

Le Spinosaure

Alessandro Nivola : « *Son nom exact est le Spinosaure Egypticus.* »
Trevor Morgan : « *Vous ne devriez même pas savoir que nous avons ce dino là dans **Jurassic Park 3**. Alors je ne vous dirai pas grand chose, si ce n'est qu'à nouveau prédateur, nouvelles victimes. Et le Spinosaure est un gros dur. Il a un sacré combat avec le T-Rex !* »
Sam Neill : « *Oui, nous avons un Spinosaure ! C'est un dinosaure immense, encore plus grand que le T-Rex. Il est aussi clairement plus féroce.* »
Tea Leoni : « *Je ne sais pas si l'on fait ça en France, mais ici les gosses se demandent souvent quel est le plus fort entre deux animaux très puissants, comme un lion ou un tigre par exemple. Ce sont les questions classiques que se posent les gosses. On va répondre à ce type de devinette dans ce film : vous saurez qui est le plus puissant du Spinosaure et du T-Rex.* »
William H. Macy : « *La marionnette qu'ils ont construite, ne correspondait qu'à sa moitié supérieure, ils ne pouvaient pas le reproduire en entier. J'attendrai donc de voir le film finalisé pour le découvrir en entier. Ce que je sais c'est que, juste avant l'écriture du scénario, ils ont découvert un spécimen de Spinosaure d'une taille gigantesque. Il s'agit donc, en quelque sorte, d'un nouveau genre de saurien. Je peux vous dire que c'est un sacré gros bestiaux. Et il est extrêmement moche : il ressemble à un gigantesque alligator. Le T-Rex a ces deux petites pattes ridicules devant lui. Lui, il a de grosses griffes, et il a un long naseau. Mon dieu qu'il est laid ! Il galope vers le T-Rex, avec sa gueule grande ouverte, et il lui botte le cul ! Le Spinosaure, c'est un Boss, il est sans merci. Vous avez pas intérêt à rigoler avec lui.* »

Joe Johnston

Trevor Morgan : « *Johnston travaille beaucoup avec les acteurs, il est très drôle. Il est, certes, un grand réalisateur « technique »* (Johnston fut l'un des techniciens majeurs d'ILM durant la première moitié des années quatre-vingt. Il a, entres autres, designé la plupart des scènes de combats spatiaux des **Star Wars**, ndlr), *mais il sait aussi précisément ce qu'il attend de ses comédiens.* »
Tea Leoni : « *Quand a débuté le tournage de **Jurassic Park 3**, Joe venait de réaliser **Ciel d'octobre**, qui était déjà un film d'acteurs. Il connaît donc aussi bien l'aspect technique que l'aspect dramatique de la fabrication d'un film. C'est pourquoi Joe était parfait pour ce job : il ne laissait jamais tomber ses acteurs parce que, finalement, le public a besoin de s'identifier à ces personnages. Joe a été très vigilant sur ce point.* »
Sam Neill : « *C'est Joe Johnston qui a réussi à me convaincre de reprendre le rôle de Grant. Surtout lorsqu'il m'a promis que le film serait visuellement très différent, et bien plus excitant que les deux précédents volets.* »

Steven Spielberg

Trevor Morgan : « *Je ne l'ai vu qu'une ou deux fois. Mais comme il réalisait A.I. pendant le tournage de notre film, il n'avait pas trop le temps de venir nous voir.* »
Tea Leoni : « *Spielberg était tout de même présent sur le plateau de temps à autres. Il est un peu comme le père qui vient surveiller la croissance de son bébé. C'était une bonne chose de l'avoir avec nous, parce que tout le monde est alors très excité à l'idée de l'impressionner, de lui montrer de nouvelles choses auxquelles il n'avait pas forcement pensé. Je pense qu'on a pas mal réussi à l'étonner, en tout cas on a tout fait pour. Et je crois savoir qu'il est très content du résultat.* »
Alessandro Nivola : « *Il fait un tour sur le plateau de temps en temps. Il était d'ailleurs là le jour où ils ont mis ma vie en danger. J'espère qu'ils ont une bonne assurance sur ce film !* » ■■■

■■■ Jouer avec les dinos

Tea Leoni : « *Pour un acteur, les marionnettes animatroniques sont évidemment plus excitantes et plus effrayantes que les effets spéciaux digitaux. C'est très impressionnant d'avoir en face de soi ces monstres qui font quatre fois votre taille, et qui vous regardent, qui se penchent sur vous, qui vous reniflent. Vous n'avez pas besoin de préparation, il n'y a aucune méthode à avoir pour jouer en face d'eux. Jouer devant un écran bleu est beaucoup plus délicat. Mais l'évolution de l'animatronique et de l'image de synthèse est étonnante dans ce film. Les effets spéciaux sont on ne peut plus convaincants. D'ailleurs, vous voulez connaître la vérité ? Je suis plus heureuse d'être dans le troisième opus que dans le premier !* »

Alessandro Nivola : « *La moitié du temps, nous jouions face à des marionnettes animatroniques. Ces créatures avaient l'air tellement vivantes que l'on pouvait presque sentir leur pouls, c'était vraiment impressionnant. Et il y a tellement de gens pour manipuler ça ! D'autres jours, il n'y avait absolument rien sur le plateau. Et on devait courir sans raison apparente, comme des crétins. On aurait dit que nous tournions une comédie. Vu de l'extérieur, nous devions être assez drôles. Mais ça va être fou de voir le résultat sur l'écran.* »

Trevor Morgan : « *Il y a beaucoup d'interaction entre nous et les dinos, beaucoup de course, de cris. Et je trouve ça assez drôle de jouer face à du vent, parce que l'on doit tout imaginer. Les gens des effets spéciaux m'expliquaient bien le processus technique dans son entier avant de tourner ce genre de scène, mais des fois je ne saisissais pas tout ! De toute façon, on va sans doute être amené à jouer beaucoup plus devant un écran bleu à l'avenir. Je suis donc content d'avoir vécu ce genre d'expérience.* »

William H. Macy : « *Vous avez vraiment l'impression d'être stupide, quand vous tournez ces scènes. Mais ce n'est pas si dur que ça à faire. Et puis si le film fonctionne, votre réaction n'est pas très importante : les gens hurlent aussi à la présence du dino, c'est lui la vedette, le public ne fait quasiment pas attention à vous. Et c'est tellement magique de voir le résultat final. On avait fini par nommer les scènes dans lesquelles nous n'étions qu'entre acteurs : « les scènes de jeu ». Nous pouvions alors parler de nos personnages, de leurs motivations. Évidemment, c'était très différent de jouer avec les dinosaures. J'ai bien essayé d'avoir une brève conversation avec un Stégosaure. Mais de quoi voulez-vous parler avec ces gens là ? On a discuté de la pluie et du beau temps... C'est assez insipide comme bête finalement...* »

Amanda Kirby (tea Leoni) et le Spinosaure se mesurent au 100 mètres !

Le tournage

Tea Leoni : « *C'était éclatant ! J'aurais aimé que ça continue pendant des années.* »

Sam Neill : « *C'était l'enfer. On a mis vingt-deux semaines à tourner ce film. C'était un tournage très long.* »

William H. Macy : « *Quand vous arrivez le premier jour de tournage et que la caméra est prête à filmer, vous appliquez basiquement les mêmes méthodes que pour un petit film indépendant. C'est le rythme de travail qui est différent. Nous étions sur le plateau pendant douze ou quatorze heures par jour, et je ne travaillais que pendant une heure. Le reste du temps, vous attendez. Sur un petit film, vous devez tourner huit pages de script quotidiennement. Sur* **Jurassic Parc 3**, *nous tournions une page, une page et demie maximum par jour. Sur les productions indépendants, vous jouez donc beaucoup, vous enchaînez les scènes les unes après les autres. Sur ce film, je passais mon temps à parler à des gens comme vous, je jouais avec le gosse, je m'entraînais au Youkoulélé. Je suis excellent au Youkoulélé maintenant !* »

Propos recueillis par **Didier ALLOUCH**
(Traduction/adaptation : **Julien DUPUY**)

Le Spinosaure en pleine action : sauve qui peut !

STAN WINSTON
(effets spéciaux)

Entre les androïdes d'A.I. et les cadavres calcinés de PEARL HARBOR, le Stan Winston Studio a retrouvé les sauriens qui lui ont valu l'Oscar des meilleurs effets spéciaux en 1994. Le patron de la société revient pour nous sur ce travail de géant(s).

Quelle différence faites-vous entre construire une créature, et donner la vie à une créature ?

La différence réside dans l'attention portée aux détails, dans le respect pour notre métier, dans la fidélité à l'histoire, et dans une combinaison parfaite entre l'art des effets spéciaux et la technologie. Nous sommes tous, dans mon équipe, de vrais passionnés de dinosaures, et chacun d'entre nous a passé de longs moments dans le processus du design. Nous voulions vraiment savoir comment ces animaux pouvaient se comporter, comment ils étaient en réalité. Techniquement, les Velociraptors de **Jurassic Park 3**, par exemple, sont probablement les robots les plus sophistiqués jamais construits. Leurs déplacements sont très organiques, ils ont une large palette de mouvements, ils sont rapides, violents, extrêmement subtils, et donc très dangereux. Cette perfection est due à l'équipe créatrice et aux techniciens du Stan Winston Studio, c'est-à-dire aux designers, aux sculpteurs, aux peintres, aux mécaniciens, aux marionnettistes...

Justement, comment travaillent les marionnettistes ?

Ils manipulent une réplique miniature du squelette de la bête, et tout ce qu'ils lui font faire est transmis à la créature grandeur nature. C'est un travail qui s'apparente à une vraie chorégraphie : tout le monde doit travailler simultanément, en symbiose, pour aboutir finalement à un comportement convaincant.

L'animation d'un dinosaure nécessite jusqu'à combien de manipulateurs ?

De quatre à six personnes.

Vous n'avez besoin que de six marionnettistes pour animer le T-Rex ?

Oui, c'est la même chose que pour un dinosaure plus petit. Les mouvements se répercutent sur une plus grande échelle, mais la technologie et le nombre de mouvements nécessaires ne changent pratiquement pas d'un dinosaure à un autre.

Travaillez-vous sur le script ?

Oui, bien entendu. Je vois avec le reste de l'équipe ce qui est faisable ou pas. Nous décidons également très en amont de ce que nous pouvons faire avec des marionnettes animatroniques, et de ce que nous devons réaliser en image de synthèse.

Et comment vous répartissez-vous la tâche avec ILM ?

Nous élaborons entièrement les dinosaures. C'est-à-dire que nous sommes chargés de réaliser des répliques miniatures de chaque animal. Puis, nous envoyons ces sculptures chez ILM pour qu'ils les scannent. Ils travaillent ensuite sur ces copies numériques de nos créations. Tous les dinosaures du film donc, qu'il s'agisse d'images de synthèse ou d'animatroniques, proviennent de mon studio. Cette méthode permet de niveler les différences entre les deux versions des dinosaures, qu'ils soient virtuels ou en latex. Quant au résultat final, dès que vous voyez les animaux courir ou sauter, ils sont réalisés en images de synthèse. Évidemment, nous ne pouvons pas réaliser ce genre de mouvement avec l'animatronique. Mais tout le reste vient de mon atelier.

Quelle quantité de travail demande un film pareil à votre équipe ?

C'est un énorme boulot ! Surtout que nous nous occupions en même temps des effets spéciaux de **A.I.** Plus de cent personnes ont travaillé depuis le mois de décembre 1999 sur **Jurassic Park 3**. Et nous sommes très impliqués jusqu'au dernier tour de manivelle. Mais quand on y pense, ce film nous a demandé encore plus de travail. Parce qu'en réalité, nous avons commencé à travailler sur la plupart des dinosaures, comme les Velociraptors ou le T-Rex, dès le premier film, en 1991. Ce sont donc des années de travail et de maturation qui nous ont permis d'atteindre ce résultat.

Quelle est la prochaine étape des créatures animatroniques ?

L'ADN. Les précédentes versions de nos animaux étaient des marionnettes animatroniques ou contrôlées par câble. Mais nous avons été capables, finalement, de faire ce dont ils parlaient dans le premier **Jurassic Park** : cloner un Velociraptor à partir de son ADN. Ensuite, on l'a élevé et on essaie maintenant de faire croire qu'il s'agit d'un robot. Mais c'est faux : c'est une vraie créature ! Il n'y a pas de marionnette, pas d'animatronique. Aujourd'hui, **Jurassic Park** c'est la réalité.

Propos recueillis
par **Didier ALLOUCH**
(Traduction : **Julien DUPUY**)

A peine leur avion crashé, l'expédition fait une première rencontre malheureuse...

LA CRITIQUE DE L'ALLOUCHOSAURE

OPINION

« *Je voulais rendre hommage à Ray Harryhausen et aux films de Willis O'Brien* ». C'est ainsi que Joe Johnston définit ses intentions pour une des scènes majeures de son **Jurassic Park 3**. La séquence en question montre une bataille titanesque entre le T-Rex, gros méchant des deux premiers épisodes, et le Spinosaure, un espèce de truc immense avec un bec de canard et des dents de tueur. Bref, le nouveau « big bad guy » de la série, qui balaie le T-Rex en deux coups de cuillère à pot. Les intentions de Johnston sont donc des plus louables, surtout pour ceux qui, comme moi, se retrouvent accrochés aux rideaux dès qu'ils entendent parler de films avec des grosses bestioles, et qui se prosternent à l'énoncé du nom de Monsieur Ray. « *Pour retrouver l'esprit de ces films-là* », continue Johnston, « *j'ai filmé le combat de face et en plan fixe, comme celui de King Kong contre le dinosaure dans le film de Willis O'Brien. À l'époque, l'animation image par image ne laissait pas d'autres choix. Aujourd'hui, on pourrait faire à peu près tout ce qu'on veut* ». Ce que ne dit pas Joe Johnston, c'est que le plan fixe de **King Kong** durait au moins une minute et demie. Celui de **JP3** ne dépasse pas les 25 secondes. Les jeunes spectateurs, habitués au découpage Bruckheimerien, ne pourraient sans doute pas en supporter plus. Alors Johnston ajoute des plans de coupe, avec vue de la bagarre sous différents angles. Les effets digitaux sont superbes. La magie s'est enfuie. L'anecdote est à l'image de ce **JP3** : un film qui tient, paradoxalement, trop compte de son public.

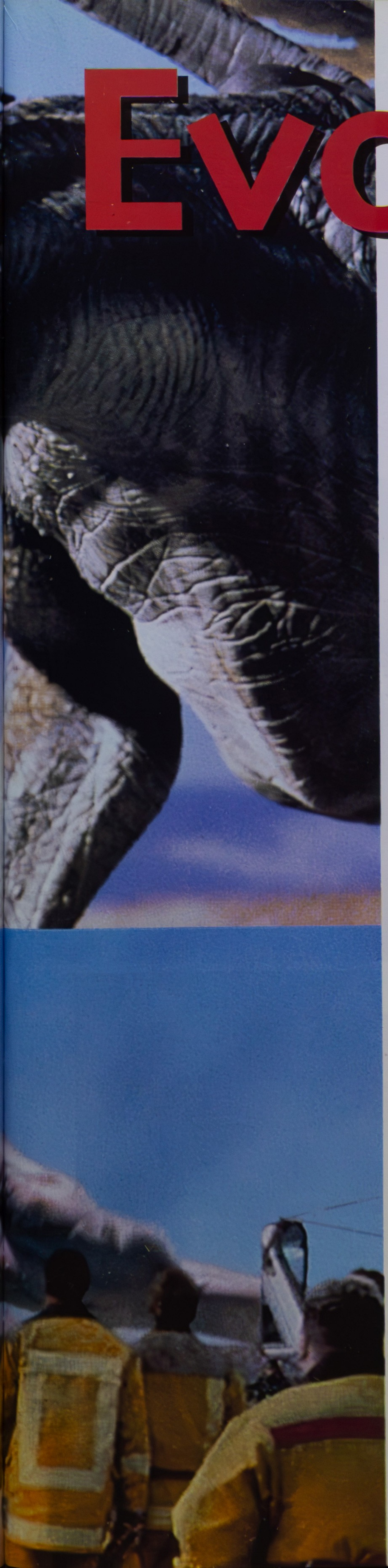
Sur le papier, le projet est pourtant excitant. Un gamin s'est échoué sur l'île aux dinosaures en faisant du parachute ascensionnel. Nous embarquons aux côtés d'une mission de sauvetage mise en place par ses parents (s'il suffit de trouver des idées pareilles, même ma mère a toutes ses chances de réussir comme scénariste à Hollywood). Suivent les inévitables séquences de préparation ou de recrutement des spécialistes. Nous retrouvons alors le paléontologue de service (Sam Neill, de retour dans le rôle du professeur Grant), et des mercenaires chargés de la sécurité, armés jusqu'aux dents de bazookas, grenades et lance-roquettes. Et nous d'imaginer des combat à la **Predator** dans la jungle des dinos. Mais attention, c'est un film pour gamins et on ne rigole pas avec ça sur les écrans ricains. Autrement dit : peu de coups de feu et pas de sang. Quand l'avion de la petite équipe de sauveteurs, composée des parents du gamins (William H. Macy et Tea Leoni), du Dr Grant et de son assistant (Alessandro Nivola), ainsi que de ces fameux mercenaires, s'écrase sur l'île, les premiers à se faire bouffer par les dinos sont les soldats de fortune et tout leur équipement. Fin de nos rêves « predatoresques ». Début d'un **Jurassic Park** presque comme les autres. Un peu mieux quand même. Surtout grâce à certaines scènes. Car il est difficile de parler d'un scénario si ténu dans son intégralité, puisque le film est déjà pensé en chapitres de DVD : « L'attaque des Ptéranodons », « L'attaque des raptors », « L'attaque du Spinosaure », « L'attaque de l'envie de pisser, donc j'ai raté le début de la scène avec les jolis dinosaures mais ce que j'ai vu, c'était, euh... joli », etc. À ce petit jeu, il faut bien dire que certaines scènes sont d'une haute tenue. Ainsi, la séquence où le petit groupe est à la merci des ptérodactyles est particulièrement réussie. L'oiseau dinosauresque sort du brouillard sur ses deux pattes de derrière, tel les fantômes pirates du **Fog** de Carpenter, et attrape dans ses griffes le gamin à peine retrouvé. L'ignoble bête s'envole alors avec lui, et le donne en pâture à sa progéniture affamée ! Le gros Spino est aussi un nouveau venu impressionnant. La séquence où il provoque une ruée parmi les animaux de l'île comporte, sans doute, les meilleurs effets spéciaux réalisés par ILM pour les trois **Jurassic Park**. Et si les scènes de raptors sont trop longues, et alourdies d'une intrigue débile autour de la faculté des cruelles bestioles à discuter entre elles, le travail de Stan Winston est tellement remarquable, que l'on regarde avec plaisir l'étonnante gamme d'expressions de ses robots animatroniques. Des petits plaisirs qui font de **JP3** un spectacle franchement agréable, qui ne nous empêchera pas, malgré tout, de regretter que ce troisième opus n'ait pas totalement le courage de ses intentions.

Didier ALLOUCH

USA. 2001. Réal.: Joe Johnston. Scén.: Peter Buchman, Michael Crichton, Joe Johnston & Alexander Payne. Dir. Phot.: Shelly Johnson. Mus.: Jon Davis et John Williams. SPFX : ILM, Digital Domain, Stan Winston Studio. Prod.: Larry J. Franco, Kathleen Kennedy, Steven Spielberg et David Womark pour Amblin Entertainment/United International Pictures. Int.: Sam Neill, Tea Leoni, William H. Macy, Michael Jeter, Trevor Morgan, Alessandro Nivola... Dist.: UIP. Sortie le 8 août 2001.

actualité
cinéma
sortie le 18 juillet

Evolution



de x-files à z-film ?

DAVID DUCHOVNY

Dans EVOLUTION, David Duchovny est très calé en sciences. Il découvre une menace alien qui pèse sur le monde. Personne, ou presque, ne veut le croire et il a affaire à des militaires bornés. Bref, comme on le voit, le comédien a tout fait pour qu'on oublie complètement son personnage de Fox Mulder dans la série X-FILES. Mais le plus drôle, c'est qu'il s'en sort plutôt bien.

Le professeur Ira (David Duchovny) : notre sort est entre ses mains !

C'est drôle de jouer dans une comédie ?

Ça fait peur. Ce n'est pas tout d'être drôle, a priori, dans la vie. Être drôle sur un écran, au point que des gens payeront pour venir vous voir, c'est autre chose. Je me sentais sécurisé par la présence d'Ivan Reitman, car il s'y connaît en la matière, et les comédies qu'il a la réputation de faire étaient typiquement celles dans lesquelles je voulais jouer.

Beaucoup se sont demandés si vous pourriez être drôle à l'écran. Pourtant, il suffit de voir certains épisodes franchement hilarants de *X-Files* pour avoir la réponse.

Je vais vous dire, à chaque fois que je fais quelque chose de drôle à l'écran, j'entends dire exactement la même chose : « Oh, mais je ne savais pas qu'il pouvait être comique ! ». Vous-même, vous m'avez posé la question sur au moins deux interviews. Je crois que je suis condamné à ça, en réalité. Chaque fois que je jouerai une scène comique, les gens s'étonneront.

Et chaque fois que vous ferez un film de SF, on vous renverra *X-Files* à la figure.

Sans compter que, bien évidemment, **Evolution** n'a strictement rien à voir avec cette série. Vous pouvez prendre le film de Reitman par n'importe quel bout, il n'y a rien de ***X-Files*** là-dedans, à part la menace alien. Et je ne parle pas des personnages, de leurs rapports. Je voulais faire une comédie, celle-ci m'est tombée du ciel et je n'allais pas la repousser pour une raison aussi bête. Qui plus est, avec les aliens, c'est vite vu : soit ils sont terrifiants, soit ils sont hilarants. Je n'ai donc, à aucun moment, considéré que je faisais une parodie. J'ai plutôt pris ce film comme une coïncidence, en me disant : « Ah ! Mon premier gros film est une comédie, mais il y a tout de même des aliens ». Dans **Return to me**, que j'ai fait l'année dernière, mon personnage tombait amoureux d'une fille à qui on avait transplanté le cœur de sa femme décédée. Et les critiques ont tout de suite crié : « ***X-Files*** ! ».

Ah ouais, mais vous le cherchez un peu quand même, là !

Non, c'est vous qui le cherchez, tout le temps, partout ! *(rires)* Quand, dans **Evolution**, je dis à quelqu'un : « Ne croyez jamais les gens du gouvernement », ça fait rire le public. Ivan Reitman m'a appelé après une des projos-test pour me dire que les gens riaient à cette réplique. Et moi, de faire l'innocent : « Ah bon ? ». Mais lui, il ne savait vraiment pas pourquoi la salle se marrait, il n'a jamais vu un épisode de la série. Tout ce qu'il connaissait de moi, c'est mon rôle comique dans **Beethoven**, un film qu'il avait produit.

Et d'après vous, il vous faudra combien de temps pour vous sortir de la peau de Mulder ?

J'aimerais pouvoir passer d'un job à l'autre en étant vierge de tout passif, mais j'ai fait cette série pendant huit ans, et elle ne s'est arrêtée il n'y a qu'un mois. Ça ne va pas disparaître comme ça. De plus, ce fut un feuilleton suffisamment bien fait pour que les gens ne l'oublient pas. Mais si je continue à faire mon boulot avec sincérité et que je change régulièrement de registre, ça se fera tout seul.

Sur le plateau, Orlando Jones m'a dit qu'il jouait le Blanc et vous le Black.

Dès que j'entends une phrase qui commence par : « Orlando m'a dit », j'ai peur ! Mais là, pour une fois, il ne s'est pas moqué de vous. C'est vrai, je joue le Black dans **Evolution**. C'est quelque chose de très subtil voyez-vous, car... je n'ai pas la moindre idée de ce que je vais vous dire... car Orlando, dans le film... il joue... enfin, il est black quoi ! Ah, Orlando ! Mon avocat m'a conseillé de vous dire que ce fut un véritable plaisir que de travailler avec lui. Mais la vérité finira par faire surface un jour ! Ça n'est pas facile de lui tenir tête, et vous n'avez surtout pas envie de faire foirer la prise en partant dans un fou rire. Mais ça nous est pourtant arrivé à au moins deux moments sur le tournage. Idem avec Seann William Scott et son visage faussement innocent. À plusieurs reprises, je regardais légèrement au-dessus de sa tête pour éviter de croiser son regard, sinon c'était la fin. Faire une comédie, ça consiste à faire rire le public, et ■■■

■■■ celui-ci se fout comme d'une guigne de savoir si vous vous êtes marrés sur le tournage. Or, il se trouve que ce fut un tournage assez facile. Il n'y avait aucun conflit d'ego, à part Orlando, bien sûr. On traînait ensemble le soir, on se faisait répéter les uns les autres, on s'échangeait même des répliques si nécessaire, et vous verrez rarement ça entre comédiens. Mais cette ambiance, cette camaraderie, ça ne transpire pas forcément à l'écran. Donc il fallait avant tout s'assurer de faire notre job. Jouer dans une comédie c'est, je crois, plus difficile que d'autres genres de films. Vous pouvez toujours vous en sortir avec un film d'action, un thriller, en jouant sur tel ou tel élément périphérique. Mais une comédie qui n'est pas drôle, c'est juste sinistre.

Les comparaisons avec *SOS Fantômes* et *Men In Black* étaient inévitables. Vous êtes-vous attribués des rôles, du genre : « Toi, tu vas être Bill Murray, toi Dan Aykroyd ! » ?

Non, Dieu merci, les personnages étaient suffisamment écrits pour qu'on n'ait pas à poser ce genre de référence. Et je me vois mal piétiner les plates-bandes de Bill Murray. D'ailleurs, qui le peut ? Pour ce qui est de Dan Aykroyd, c'est vite vu : il est dans le film ! Et quand bien même on aurait voulu jouer à ce petit jeu, **SOS Fantômes** a été fait il y a vingt ans. On ne peut pas se permettre de jouer sur le même registre. Mon personnage de prof, par exemple, j'ai essayé de l'incarner en réaction à ce type rigoureux qu'on nous présente tout le temps, dans des comédies ou ailleurs. J'ai essayé de l'approcher de manière beaucoup plus naturelle.

Harry (Orlando Jones) et une créature arachnide venue d'un autre monde....

Qu'est-ce qui est le plus terrifiant ? Jouer devant un alien volant, ou montrer ses fesses à la caméra ?

Montrer ses fesses, comme vous vous en doutez. Ce n'était pas prémédité. On a répété la scène plusieurs fois, en modifiant des petites choses, mais on ne faisait jamais démarrer la Jeep, parce qu'elle était sur des marques précises. Et quand on l'a faite démarrer, c'est le moment que j'ai choisi pour faire mon intéressant et presser mon derrière contre le pare-brise. Après cela, pour mon plus grand malheur, le reste est imprimé pour la postérité. Ou plutôt, devrais-je dire, mon postérieur pour la postérité !

Il paraît qu'Ivan Reitman est très sérieux sur un plateau.

Mais c'est un boulot vraiment sérieux d'essayer de faire rire les gens. Vous devez sans arrêt être concentré non seulement sur ce qui se passe sur le plateau, mais aussi sur ce qui se dégage des prises. Nous, on tournait les scènes exactement telles qu'il les avait écrites, en essayant de le satisfaire au maximum. Et une fois ceci fait, il voyait ce qui ne fonctionnait pas, et l'on pouvait proposer nos trucs à son bon vouloir. On improvisait parfois, et il s'inspirait de ces impros pour réécrire son texte. Mais avant tout, on jouait nos dialogues le plus sérieusement du monde. Pour avoir réalisé des épisodes de ***X-Files***, je sais à quel point il est important que les comédiens obéissent à leur réalisateur.

Depuis que vous avez affirmé que vous arrêtiez les *X-Files*, avez-vous reçu des lettres de fans, des mails ?

Je n'ai pas d'e-mail et je ne vais pas sur les websites. Il se peut que je me trompe, mais j'ai le sentiment que les fans respectent cette décision, considérant que j'ai joué ce rôle pendant huit ans. Ce qui est long, c'est une énorme partie de ma vie. Si je devais vivre 70 ans, les ***X-Files*** en auraient rempli... Oh et puis je vous laisse faire le calcul ! Bref, j'ai reçu des témoignages de remerciements. Certains fans vont certainement être offensés, déçus, tristes que leur émission favorite vienne à changer. Mais dans l'ensemble ils ont avant tout apprécié ces huit ans. Et si un nouveau long métrage se prépare, j'y serais attentif.

Propos recueillis par
Didier ALLOUCH et **Rafik DJOUMI**
(Traduction : **Rafik DJOUMI**)

IVAN REITMAN
(réalisateur)

Treize ans après SOS FANTÔMES, Ivan Reitman essaie de retrouver la recette miracle de son hit mondial. Mais entre-temps, MEN IN BLACK a imposé sa marque de fabrique, et l'humour scato a remplacé les impros des génies du Saturday Night Live. Le réalisateur défend comme il peut son dernier né.

Au départ, le script d'*Evolution* n'était pas une comédie.

C'était un script que l'auteur lui-même, Don Jakoby, cherchait à vendre. Ma compagnie, Montecito, l'a reçu il y a deux ans, et je l'ai lu immédiatement. Je trouvais qu'il y avait là un excellent prémisse à un film de SF : une invasion extra-terrestre sans vaisseau spatial, sans laser, uniquement organique. Ceci obéit à la théorie de la panspermie, qui voudrait que la vie sur terre ait pu naître ainsi, par la « fécondation » d'une météorite. Le reste du script n'était pas aussi convaincant. J'ai dit à Jakoby que le concept m'intéressait et que je voulais le développer. Je lui ai alors demandé de nous aider à transformer cela en comédie tout en conservant la toile de fond horrifico-SF. Nous ne nous sommes pas contentés de rajouter des gags. Tous les personnages ont été réécrits. Je réalisais bien qu'un tel sujet provoquerait une certaine spéculation, comme si je cherchais à refaire **SOS Fantômes**. Ma vraie préoccupation était que le public ne s'imagine pas qu'il y ait une continuité entre ces deux films, qu'**Evolution** était une histoire bien indépendante. De toute façon, mon amour pour la SF et l'horreur font que, tôt ou tard, je serais revenu à la réalisation d'un film de monstres. J'ai grandi aux séances du samedi après-midi.

Vous avez produit des films fantastiques « sérieux » (*Métal hurlant*), parfois « limites » (*Rage, Frissons, Ilsa la tigresse du goulag*), mais vous ne réalisez que des comédies familiales.

Je ne considère pas que **Métal Hurlant** soit forcément plus sérieux que mes propres films. J'ai souvent abordé le genre de manière décalée. **Junior** ou **Dave** ont des composantes fantastiques marquées. Je ne crois pas, simplement, que le faire avec humour leur retire le poids de leur sujet. Dans **Evolution**, les spectateurs décollent de leur siège à certaines séquences, comme ils le feraient à n'importe quel film de SF sérieux. L'histoire est cohérente, elle a le même degré de background scientifique. C'est mon approche qui varie.

Étant donné le type d'humour, très axé sur le caca, ne pensez-vous pas que le film devrait s'appeler *Régression* ?

Je ne pense pas que cet humour soit forcément régressif et, de plus, c'était un thème essentiel au film, dont le sujet gravite autour des fonctions corporelles, des organismes. Vous pouvez trouver cela grand public, mais pour ma part, je considère **Evolution** comme un de mes films les plus sophistiqués, que ce soit au niveau des dialogues, ou de la manière avec laquelle les thèmes se répercutent les uns dans les autres. Il est par exemple intéressant de voir cet organisme alien créer une forme de reproduction par mitose. Et c'est un des aspects qui effraie le plus les humains qui sont, eux, sexués et ont un rapport plus « réel » à leur corps. Ainsi, le fait que l'humour soit concentré sur le corps et ses fonctions est légitimé par ce contexte.

Comment avez-vous travaillé avec Phil Tippett ?

Nous avons fait appel à des spécialistes de l'UCLA *(University of California, Los Angeles, NDLR)*, et nous avons décidé d'utiliser les mêmes bases d'évolution que celles qui ont eu lieu sur Terre. Mais le rythme nécessaire au film a fait que nous avons accéléré grandement ce processus, et nous n'avons gardé que quelques étapes-clé. Par exemple, nous avions fait des essais d'humanoïdes, mais ils ne s'avéraient pas satisfaisants, ni d'une manière narrative, ni d'une manière graphique.

Le film n'est-il pas une forme de revanche sur *Men In Black*, qui reprenait à son compte le style de *SOS Fantômes* ?

La véritable question serait : peut-on encore faire un film de SF basé sur un idée de comédie ? Je le pense, dans la mesure où je vois une multitude de nouveaux scripts qui n'hésitent pas à se baser sur des éléments similaires. Le succès de **Men In Black** ne m'a pas tellement frustré, et je pense qu'il était bien vu de s'inspirer de **SOS Fantômes**. Les films se nourrissent les uns des autres. C'est naturel. Moi-même, je me nourris des productions des années 50 telles que **La Guerre des mondes** ou **Le Météore de la nuit**, tout en leur rendant hommage avec tendresse. Sinon, la comparaison avec **MIB** se limite au style comique et aux monstres.

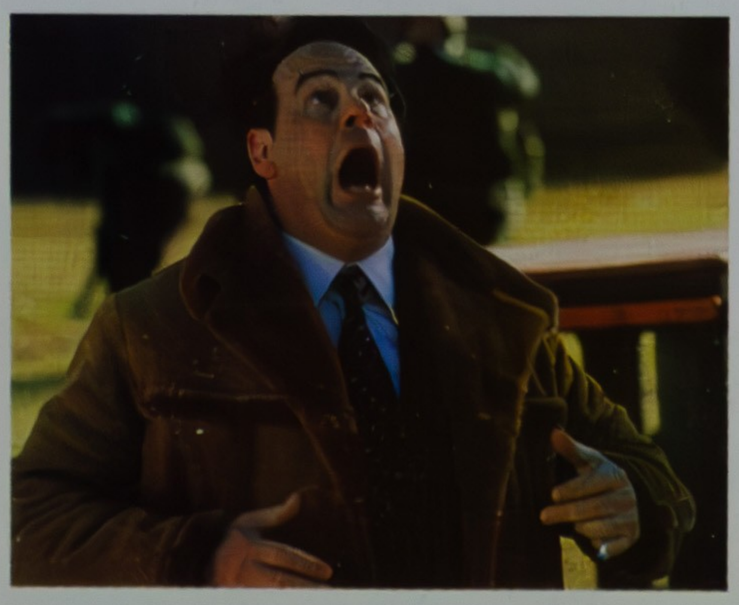
Il y a quand même de fortes analogies (et j'insiste sur le mot « ogies ») avec *Independence Day*, notamment le climax.

Ce n'était pas prémédité. Je vois maintenant ce qui vous y fait penser. Orlando remontant dans l'anus de l'alien géant renvoie à l'image de l'avion de Randy Quaid remontant dans la soucoupe, c'est ça ?

Mais vous ne pensez pas que le gag était plus drôle dans *Independence Day* ?

Non.

Propos recueillis et traduits
par **Rafik DJOUMI**



*Dix-sept ans après **SOS Fantômes**, Ivan Reitman retrouve Dan Aykroyd. Est-ce bien raisonnable ?*

Un charnier extraterrestre en plein Arizona. Forcément, ça fait désordre !

Un alien volant terrorise les chalands d'un centre commercial : humour à tous les étages...

RÉGRESSION

Reitman a beau se défendre d'avoir tenté le remake inavoué de son seul méga-succès, la mention **SOS Fantômes** est inscrite dans tous les coins d'écran et d'affiche de son nouveau film, jusqu'au symbole de Smiley qui sert de clin d'œil promo. La narration suit exactement les mêmes rails : deux profs de fac un peu branleurs (David Duchovny et Orlando Jones) tuent le temps en jouant les géologues à la petite semaine. Ayant découvert malgré eux une menace extraterrestre pesant sur la région et le monde, ils se heurtent à l'incrédulité et l'animosité des pouvoirs locaux, mais se verront aidés par un pompier débutant (Seann William Scott) et une scientifique gaffeuse de haut niveau (Julianne Moore). Ainsi formés, les quatre « alienbusters » sauveront la planète sans l'aide de personne.

A priori, on ne verrait pas forcément d'un mauvais œil cette tentative désespérée de remonter le temps, si Reitman n'avait pas à ce point restreint ses ambitions. Il y a des signes qui ne trompent pas. Le voici qui troque le cinémascope pour le 1.85, qui échange le compositeur Elmer Bernstein (**Les 7 mercenaires**, **Les 10 Commandements**) contre John Powell (**Un Tueur pour cible**, **Les Visiteurs en Amérique**), qui passe du groupe de comiques les plus populaires de leur époque (le Saturday Night Live) à Duchovny et Julianne Moore (un agent du FBI et une bête à Oscars). Pire que tout : Harold Ramis n'est même plus là pour assurer les réécritures à même le plateau. Seul l'inévitable grand nom des effets spéciaux (Richard Edlund sur **Ghostbusters**, Phil Tippett aujourd'hui) parvient à faire son petit business dans son coin, et ménager ainsi quelques instants de surprise.

OPINION

On le savait déjà : l'humour des films de Reitman ne fonctionne que lorsque ses acteurs dépassent leurs prérogatives pour devenir co-auteurs. Sur **Evolution**, ils sont tout entiers à la merci d'un réalisateur persuadé de détenir la clé de l'expérience, alors qu'il n'a même pas la présence d'esprit d'écouter ses prestigieux aînés, les Lubitsch ou Billy Wilder (ne jamais laisser les comédiens tenter d'être drôles, car il n'y a rien de plus sinistre). On réalise au passage à quel point un Barry Sonnenfeld a, lui, pu comprendre certaines leçons : le rythme de **MIB** reste trépidant à la 250ème vision, les 102 minutes d'**Evolution** en paraissent le double dès le départ. Et dans la mesure où le catalogue de gags tourne à 80% autour du trou de balle, et à 20% autour de références mal assimilées (**Independence Day** et **Akira** !), on ne voit pas trop ce qui nous empêcherait de crier à la sinistre arnaque. À vrai dire, la seule réplique qui déride un tant soit peu vient d'une Julianne Moore qui lance avec certitude : « Dans une semaine, les États-Unis seront envahis. Ce sera la fin de l'humanité ». Mais son auteur nous avouera qu'il n'en avait même pas mesuré la portée comique. Misère !

Rafik DJOUMI

USA. 2001. Réal.: Ivan Reitman. Scén.: Don Jakoby, David Weissman, David Diamond. Dir. Phot.: Michael Chapman. Mus.: John Powell. Prod.: Ivan Reitman, Daniel Goldberg, Joe Medjuck pour DreamWorks/Columbia Pictures/Montecito Picture. Int.: David Duchovny, Orlando Jones, Julianne Moore, Seann William Scott, Ted Levine, Dan Aykroyd, Ethan Suplee... Dur.: 1 h 42. Dist.: Columbia Tristar. Sortie le 18 juillet 2001.

actualité cinéma
sortie le 18 juillet

SPY KIDS

Deux ans après THE FACULTY, Robert Rodriguez revient avec un techno-film d'espionnage où les héros sont deux James Bond en culottes courtes. Bien plus doué quand il s'agit de diriger des enfants plutôt que des adultes, il signe avec SPY KIDS son meilleur film.

Malgré un succès certain auprès du public, si l'on en croit les résultats de ses films au box-office, Robert Rodriguez collectionne les détracteurs et semble même prendre un malin plaisir à les provoquer. Tous s'accordent à penser que ses films sont amusants, soit, mais qu'ils manquent sérieusement de rigueur. Pour sa défense, l'accusé aime raconter aux journalistes venus l'interviewer qu'il passe plus de temps rivé à sa console de jeux, dont il ne se sépare jamais, qu'à l'objectif de sa caméra. De quoi rendre hystérique tous les mécontents déjà bien énervés à l'idée d'avoir dépensé 50 balles lors de la sortie de **The Faculty**, une chose qui ressemble plus volontiers à un puzzle qu'à un film. Commis avec la complicité du scénariste Kevin Williamson (**Scream**), **The Faculty** ne fait preuve d'aucune originalité pour se contenter de réciter par cœur des scènes entières provenant de **The Thing**, **Body Snatchers**, **La mutante** et bien d'autres. Un film à posséder dans sa vidéothèque uniquement pour tester les connaissances en cinéma de science-fiction de ses amis : s'ils reconnaissent à peu près quatre classiques par bobine, c'est qu'ils ont bien fait leurs devoirs ! Robert Rodriguez enfonce même le clou en laissant sortir **Full Tilt Boogie**, un documentaire réalisé sur le tournage d'**Une nuit en enfer** qui est loin de lui faire une bonne publicité. Le réalisateur apparaît comme désintéressé par son bébé et à peine concerné par les requêtes de son équipe : lorsque le chef op' lui demande ce qu'il désire pour la scène suivante, Robert Rodriguez pense déjà à reprendre sa partie de *Tekken* qu'il a dû abandonner cinq minutes plus tôt. Désormais, plus besoin d'aller chercher très loin l'angle critique pour démolir un de ses films.

un réalisateur à la maternelle

Quoi que l'on pense de Robert Rodriguez, il faut pourtant lui reconnaître une certaine qualité. Si **El Mariachi**, **Desperado**, **Une nuit en enfer** et **The Faculty** sont en grande partie indigestes, le sketch qu'il réalise pour l'anthologie de Quentin Tarantino, **Groom Service**, rehausse à lui seul le niveau du film et reste ce qu'il a fait de mieux à ce jour. Ted, garçon d'étage d'un luxueux hôtel de Los Angeles, est convoqué par le pensionnaire de la chambre 309. Ce client, un gangster qui doit s'absenter quelques temps avec sa femme, charge le groom de garder leurs deux adorables rejetons. Les parents ont à peine tourné le dos que les deux angelots se transforment en véritables petits démons et mettent littéralement le feu à la pièce après avoir découvert le cadavre d'une femme sous le lit. Et les deux acteurs en culotte courte de voler haut la main la vedette à un Antonio Banderas pourtant toujours aussi charismatique. Robert Rodriguez sait s'y prendre avec les enfants, il les adore et ça se sent. D'ailleurs, il avait déjà dirigé les siens à merveille dans **Bedhead**, un de ses nombreux courts métrages orientés « divertissement familial ». On y voyait une petite fille utiliser ses pouvoirs psychiques pour traumatiser son jeune frère. Réalisé un an avant **El Mariachi**, **Bedhead** raflera même quelques prix dans plusieurs festivals. De là à dire que Rodriguez est resté un éternel gamin il n'y a qu'un pas... En tout cas, ce don justifierait au moins le caractère

Portrait de famille : les Cortez au grand complet.

Avec les mini-fusées, Juni va pouvoir jouer au Rocketeer !

Juni (Daryl Sabara) et Carmen (Alexa Vega) prennent le large pour échapper aux hommes de Fegan Floop.

Les agents de l'OSS transformés en monstres caoutchouteux par Fegan Floop.

puéril de certains de ses films. « *Tout le monde dans son entourage lui demandait sans cesse quand il allait refaire un film comme* ***Bedhead*** » raconte Elizabeth Avellan, la femme/productrice de l'intéressé. « *Il en a toujours rêvé. Il parlait sans cesse d'un film d'action pour la famille où les héros seraient des enfants. L'idée lui est venue en réalisant le segment de* ***Groom Service****, lorsqu'en voyant ses deux jeunes acteurs en smokings, il s'est exclamé : « On dirait deux petits James Bond ! ». Depuis, il a passé beaucoup de temps à développer ce concept, à gribouiller des esquisses de gadgets sur un bout de papier. Ça l'amuse en plus ! Robert a un caractère très joueur et peut rester des journées entières en compagnie d'enfants, à les divertir. Ils voient en lui un très bon compagnon. Il était né pour faire* ***Spy Kids****, ce film est le premier qui lui ressemble vraiment ».*

Gregorio (Antonio Banderas) et Ingrid Cortez (Carla Gugino), prisonniers de Flegan Floop.

une affaire de famille

Chaque soir, Carmen (Alexa Vega) et Juni Cortez (Daryl Sabara) demandent à leur maman Ingrid (Carla Gugino) de leur raconter une histoire pour s'endormir. Ce conte est le même depuis des années : au lieu de s'entre-tuer, deux espions tombent amoureux l'un de l'autre. Ils se marient et décident de s'engager dans la mission la plus périlleuse de leur vie, fonder une famille. Si Juni fantasme que ce récit est en fait celui de ses parents, sa sœur Carmen, plus terre à terre, se fait à chaque fois un plaisir de lui rétorquer : « Ils ne sont pas assez cool pour être des espions ! ». Pourtant, l'histoire d'Ingrid est belle et bien fidèle dans les moindres détails à sa rencontre avec son mari Gregorio (Antonio Banderas), un des espions les plus réputés de la planète. Appelés à reprendre du service lorsque sept membres de l'OSS manquent à l'appel, les époux Cortez sont immédiatement enlevés par les hommes-doigts, des créatures qui portent la signature du mégalomane Fegan Floop (Alan Cumming). Cet animateur d'une émission pour enfants à succès le jour, rêve de dominer le monde la nuit grâce à une armée de clones que seul Gregorio peut l'aider à finaliser. ■■■

■■■ Excités à l'idée que leurs parents soient de vrais espions, et avec l'aide de l'oncle Felix (Cheech Marin) et d'Isidor Machete (Danny Trejo), Carmen et Juni remplissent leurs poches de gadgets, bien décidés à prendre d'assaut la forteresse lacustre de Floop pour délivrer leurs parents...

« *Lorsque j'ai écrit* ***Spy Kids****, ma principale source d'inspiration provenait de ma propre famille, de mon entourage. Enfant, j'étais fasciné par mon oncle, un agent du FBI. Lorsque j'ai eu huit ans, il m'a montré son insigne, un énorme badge en métal qui ornait une sorte de lourd portefeuille en cuir noir. Je trouvais ça très beau et très impressionnant. Ça me faisait rêver. Bien sûr, il n'avait pas le droit de nous parler de son travail puisque tout était classé top secret. Mais le soir, avant de m'endormir, je m'amusais à reconstituer ses missions à partir des quelques informations que j'avais pu recueillir. Il a eu une énorme influence sur ma vie, à tel point que j'ai décidé d'appeler le personnage d'Antonio Banderas comme lui, Gregorio. D'ailleurs, Carmen porte le prénom de ma sœur et Juni, celui de mon frère. J'adore ma famille, c'est ce qu'il y a de plus important à mes yeux. Constituer une famille unie, c'est le plus grand défi que la vie puisse vous offrir. Et voir les gens que vous aimez heureux, c'est ce qu'il y a de plus gratifiant au monde* » aime rappeler Robert Rodriguez, qui avoue avoir voulu rendre hommage à tous ceux qui partagent sa vie au travers de **Spy Kids**.

un élève doué

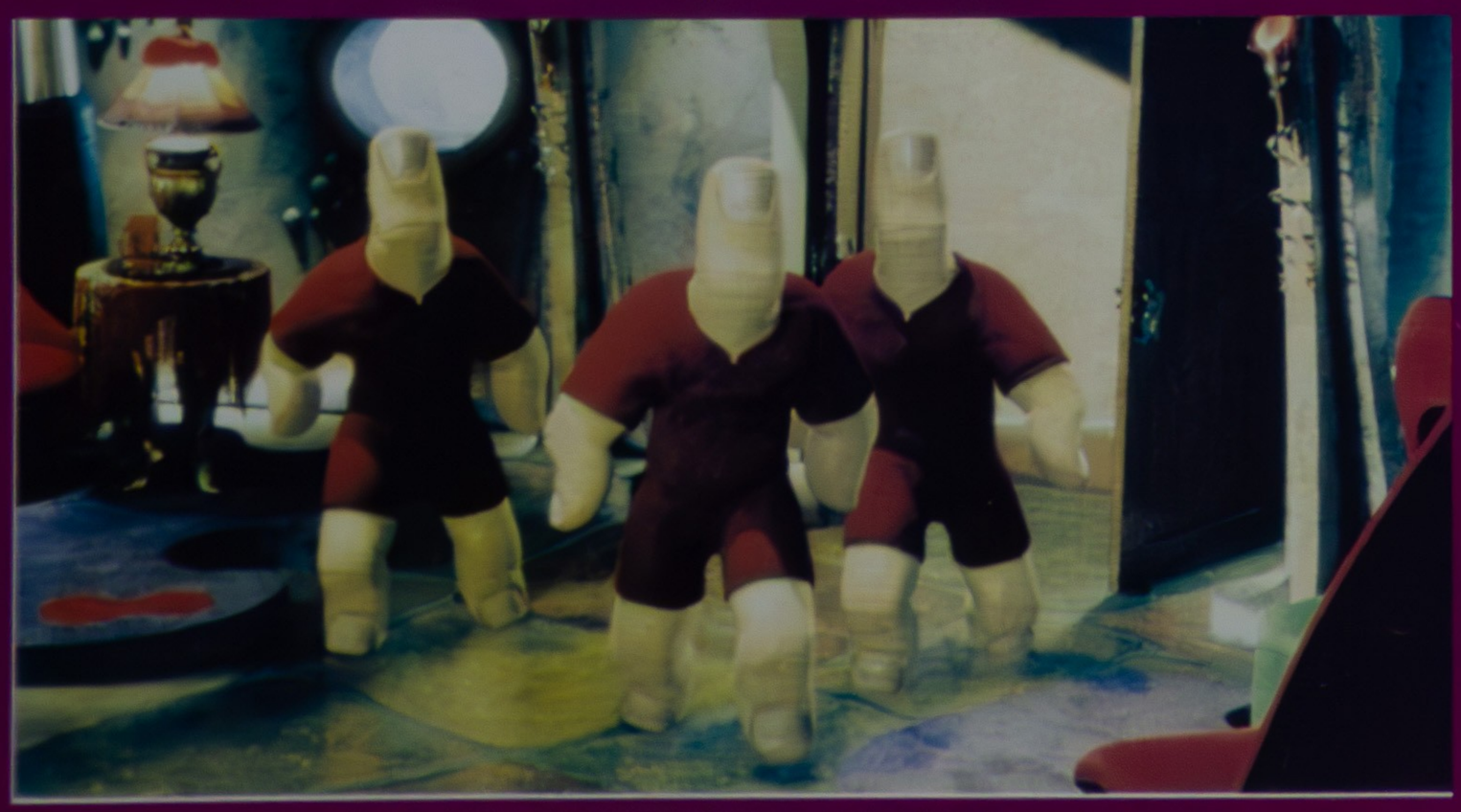
« *Un film comme* ***Spy Kids*** *offre d'énormes possibilités en terme d'imagination, plus encore que* ***Desperado*** *ou* ***Une nuit en enfer****. On peut la laisser déborder à volonté, sans aucune retenue, et inventer les situations les plus folles. C'est ce que j'ai toujours voulu faire puisque j'ai grandi en regardant des films très fantaisistes tels que* ***Willy Wonka au pays enchanté****,* ***Chitty Chitty Bang Bang*** *— qui a d'ailleurs été écrit par Ian Fleming, le créateur de James Bond — ou encore* ***La Montagne ensorcelée****. Ce sont ces films qui m'ont vraiment donné envie de faire du cinéma, du cinéma de gosse en fait* » raconte Robert Rodriguez, qui semble, en effet, s'être amusé comme un petit fou en créant l'univers haut en couleurs de **Spy Kids**. Un monde peuplé de créatures qu'on jurerait issues d'un conte des frères Grimm. D'ailleurs, le château de Floop rappelle par certains côtés la maison en sucre de la sorcière d'Hansel et Grethel, avec ses personnages burlesques qui semblent avoir été fabriqués à base de guimauves multicolores, ces nombreuses pièces aux décors virtuels et ces hommes de main exclusivement constitués de doigts (remarquez, c'est normal, ce sont des hommes de main !).

« *Les enfants réveillent sans cesse l'esprit créatif des parents et sont en ce sens une très bonne source d'inspiration. En tant que père, j'ai le devoir de divertir mes enfants à longueur de journées, de toujours trouver de nouvelles idées pour les amuser. Et certains jeux que j'ai testés avec eux ont servi, d'une manière ou d'une autre, dans* ***Spy Kids****. Par exemple, il y a quelques années, je dessinais des bonhommes sur mes doigts et ça les faisait rire. De là est né le concept des hommes de main de Floop. Les enfants nous offrent beaucoup, je voulais leur rendre la pareille en faisant un film qui s'adresse avant tout à eux* ». Et Robert Rodriguez de tenir sa promesse, de mettre ses jeunes héros dans des situations dignes d'un Bruce Willis, et de réussir l'exploit de faire un film de gamin qui ravira tout autant les adultes, au moins pendant une bonne heure. Dommage, néanmoins, qu'il ne tienne pas le rythme jusqu'au bout.

Damien GRANGER

Flegan Floop au milieu du décor virtuel de son émission.

Mr. Lisp (Robert Patrick) et Minion (Tony Shalhoub), deux étranges associés de Floop.



Les hommes de Floop : unis comme les doigts de la main !

USA. 2000. Réal.: Robert Rodriguez. Scèn.: Robert Rodriguez. Dir. Phot.: Guillermo Navarro. Mus.: Danny Elfman, Gavin Greenaway, Heitor Pereira, John Debney, Robert rodriguez et Los Lobos. Prod.: Robert Rodriguez et Elizabeth Avellan pour Miramax. Int.: Antonio Banderas, Carla Gugino, Alexa Vega, Daryl Sabara, Alan Cumming, Tony Shalhoub, Teri Hatcher, Robert Patrick, Dany Trejo, Cheech Marin... Dur.: 1 h 30. Dist.: Bac Distribution. Sortie le 18 juillet 2001.

Animateur d'une émission pour enfants, Floop (Alan Cumming) rêve de dominer le monde.

Le Super Guppy, un sous-marin de poche équipé comme une maison.

Le RX Express, un petit avion supersonique.

MISTER GADGET

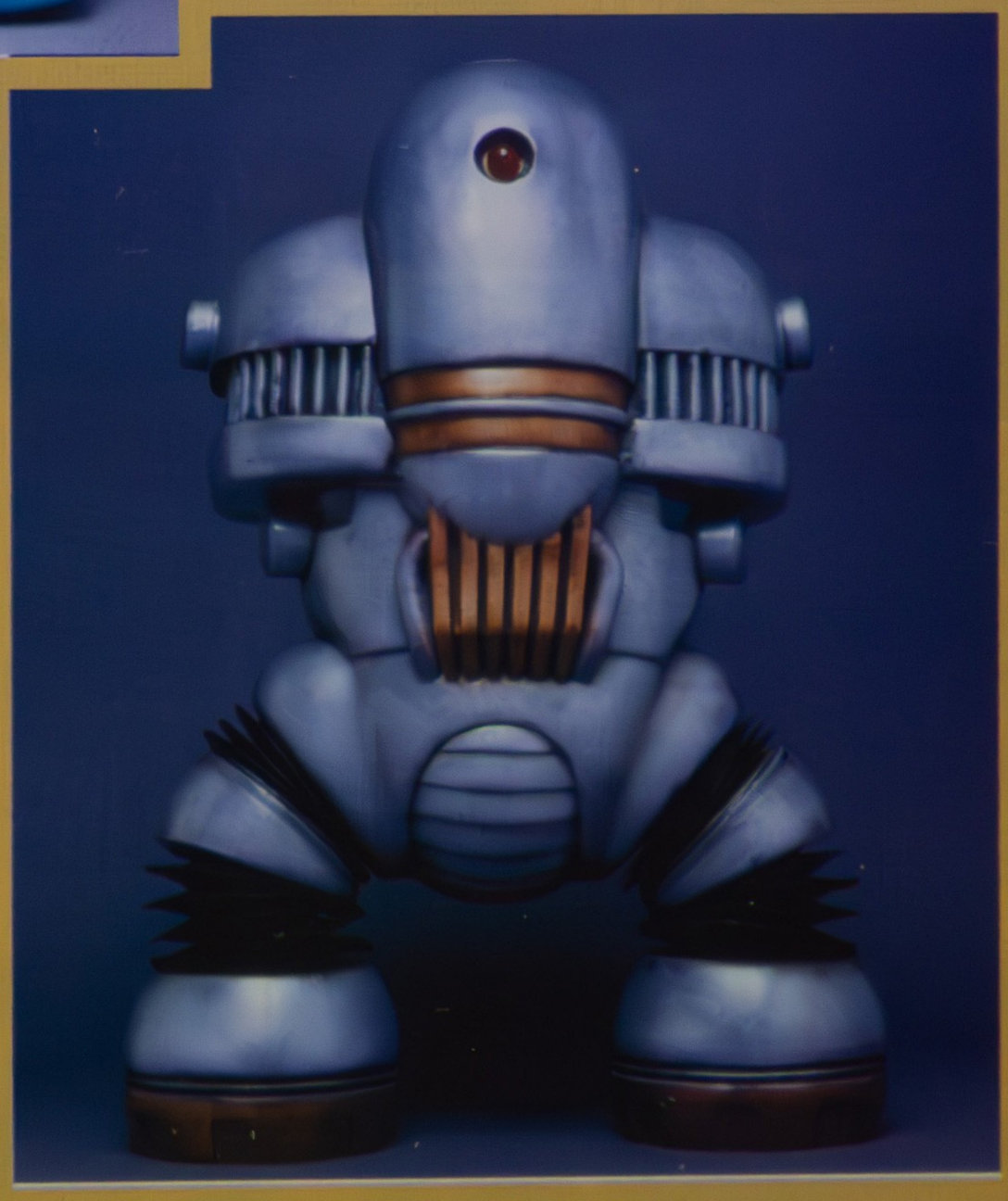
Chewing-gum chargé d'électricité, montre talkie-walkie, mini-fusées accrochées dans le dos... Comme dans tout film d'espionnage qui se respecte, les héros de SPY KIDS ont plus d'un gadget à leur ceinture!

« *Le plus compliqué pour moi était de trouver des gadgets adéquats et jamais vus. Lorsque j'écrivais les premières versions du script, certains gadgets que j'avais imaginés se retrouvaient complètement dépassés quelques semaines plus tard. Par exemple, j'étais très fier de mon idée de montre qui servait en fait d'appareil photo. Mais je me suis rendu compte que cette idée n'avait absolument rien d'inédit ! Comme la technologie progresse à une vitesse folle, je devais sans cesse me renouveler* » se lamente Robert Rodriguez qui, fier de son idée de montre multifonctions, ne lâche pas le morceau pour autant. À l'arrivée, la sienne fera donc office de talkie-walkie, et même de radar lorsqu'elle est accompagnée de l'indispensable paire de lunettes de soleil. Des besicles qui comprennent, d'ailleurs, une large variété de relevés topographiques et de renseignements informatisés. De quoi allier l'utile à l'agréable pour les deux jeunes héros. Tout comme ce dispositif de localisation virtuel, qui leur permet de traquer n'importe qui n'importe où, ou encore ce spray à confettis qui scotche tout adversaire au mur. Mais le gadget le plus utilisé par les petits Cortez, ce sont ces chewing-gums qui, une fois bien mâchés, envoient des décharges électriques aux effets terrassants sur les clones robotisés de Floop. « *Je souhaitais que chaque gadget soit approprié aux enfants. Il était hors de question qu'il y ait un seul flingue dans* **Spy Kids**. *Alors j'ai pensé aux chewing-gums qui électrocutent leurs adversaires, soit en les collant contre un mur, soit en les jetant sur eux. En observant mes propres enfants, j'ai aussi eu l'idée de ces crayons chargés d'acide et qui permettent de faire fondre tout matériau, en particulier les barreaux d'acier d'une porte de prison* ».

Hormis les gadgets de poche, Robert Rodriguez a également imaginé pour **Spy Kids** une belle série de véhicules tout terrain. Lorsqu'ils ont besoin de se rendre d'urgence au château de Floop pour délivrer leurs parents, Carmen et Juni empruntent à Isidor Machette le RX Express, un petit avion supersonique dont le tableau de bord ressemble aux commandes d'un jeu vidéo. S'ils souhaitent échapper aux hommes de main de Floop, ils n'ont qu'à harnacher à leur dos de petites fusées dotées d'une intelligence artificielle et qui les propulsent dans les airs à la manière du Rocketeer.

« *J'adore l'idée des mini-fusées pour une raison très simple : lorsque j'étais petit, on nous promettait que, d'ici l'an 2001, tout le monde posséderait ce genre d'équipement. Or, on continue à prendre notre voiture ou les transports en commun. Pour le coup, je suis finalement toujours en avance sur mon temps ! J'aime aussi leur sous-marin, que j'ai fait ressembler à un poisson rouge. Il est équipé comme une véritable maison : lits superposés, baignoire, cuisine avec frigo et four à micro-ondes... En fait, tout ce dont j'ai rêvé pendant mon enfance est devenu réalité le temps de ce film* ».

D.G.



L'équipement du parfait espion : les faux papiers, le dispositif de localisation virtuelle et la mini-fusée.

COMMANDEZ LES ANCIENS NUMÉROS *

MAD MOVIES

29 Avoriaz 1984 / **Brainstorm** / **X-Tro** / «Les Demeures du Fantastique» / int. Joe Dante, Paul Naschy...

32 **La Compagnie des Loups** / **Dune** / **Greystoke** / **Rocky Horror Picture Show** / David Lynch / «Les Films après la bombe» / les séries de Gerry Anderson...

33 **Gremlins** / **Phenomena** / **2001 : L'Odyssée de l'Espace** / «Le Psycho-Killer» / int. Dario Argento, Joe Dante, H.G. Lewis...

34 Avoriaz 1985 / **Les Griffes de la Nuit** / **Dune** / **1984** / **Brazil** / int. Wes Craven...

36 **Re-Animator** / **Le Jour des Morts-vivants** / **Lifeforce** / **Planète Interdite** / «Le Péplum Fantastique» / int. Tobe Hooper, Stan Winston, Tom Savini...

37 **Mad Max 3** / **Legend** / dossier «Sang pour sang gore» / int. Ridley Scott, George Miller, Ruggero Deodato...

38 **Retour vers le Futur** / **La Chair et le Sang** / **Vampire, Vous Avez Dit Vampire ?** / «Le fantastique australien» / int. Rick Baker...

39 Avoriaz 1986 / **Re-Animator** / **La Revanche de Freddy** / Roman Polanski / Richard Fleischer / «Le fantastique indonésien» / int. Stuart Gordon, Jack Sholder, Rick Baker, Michael Powell...

40 **Highlander** / **Re-Animator** / **Link** / ***Chapeau Melon et Bottes de Cuir*** / «Alfred Hitchcock» / int. Christophe Lambert...

41 **House** / «Hitchcock» (suite) / int. Steve Miner, Sean S. Cunningham, Sergio Martino...

42 **From Beyond** / **L'Invasion Vient de Mars** / **Poltergeist 2** / **Rencontres du 3ème Type** / «La préhistoire au cinéma» / int. Brian Yuzna, Stan Winston...

44 **Massacre à la Tronçonneuse 2** / **Le Jour des Morts-vivants** / **Evil Dead** / ***Le Prisonnier*** / Stephen King / Klaus Kinski / «Les films horrifi-comiques»...

45 Avoriaz 1987 / **La Mouche** / **From Beyond** / **Jason le Mort-vivant** / int. Stuart Gordon...

46 **King Kong 2** / **Street Trash** / **Démons 2** / **L'Exorciste** / «Les singes géants au cinéma»...

47 **Evil Dead 2** / **Freddy 3** / **Indiana Jones** / **Le Sixième Sens** / int. Michael Mann, Lloyd Kaufman...

49 **Hellraiser** / **Les Sorcières d'Eastwick** / «Superman, la légende» / «La série B américaine» / int. Joe Dante...

50 **RoboCop** / **Hidden** / **Les Maîtres de l'Univers** / index des n°23 à 49 / int. Phil Tippett...

51 Avoriaz 1988 / **RoboCop** / **Opéra** / **Hellraiser** / **Hidden** / int. Paul Verhoeven...

52 **Running Man** / **Hellraiser** / **Hidden** / **Prince des Ténèbres** / «Les films de Carpenter» / int. Donald Pleasence...

53 «Zombies Story» / **Elmer** / **Aux Frontières de l'Aube** / int. Kathryn Bigelow, Frank Henenlotter...

54 **Bad Taste** / Le Marché du Film 1988 / «Les héros du Fantastique» / «**Vendredi 13**, l'hécatombe» / int. Peter Jackson...

55 **Chinese Ghost Story** / **Le Blob** / **Roger Rabbit** / **Bad Taste** / «Freddy, le mythe» / «Empire : grandeur et décadence»...

56 **Freddy 4** / **Beetlejuice** / **Willow** / **Aux Frontières de l'Aube** / **Elvira** / les FX d'**Evil Dead 2**...

57 Avoriaz 1989 / **Le Blob** / **Invasion Los Angeles** / **Hellraiser 2** / **Faux-semblants**...

58 **Invasion Los Angeles** / **La Mouche 2** / **Munchausen** / Cronenberg : interview et dossier...

59 **Batman** / **Hellraiser 2** / **La Mouche 2** / la série TV *Freddy*...

60 **Freddy 5** / **Re-Animator 2** / **Society** / **Abyss** / «Les méchants du Fantastique»...

61 **Batman** / **Indiana Jones et la Dernière Croisade** / **Abyss** / «Le tour du monde des super-héros»...

62 «*ILM* : la grande Illusion» / **Batman** / **Re-Animator 2** / **RoboForce**...

63 Avoriaz 1990 / **Simetierre** / **Leviathan** / **Society** / **Re-Animator 2** / **Halloween 4**...

64 «Dossier Frankenstein» / **Cabal** / *Freddy* TV / **Basket Case 2** / **Frankenhooker**...

65 **Total Recall** / **Akira** / **Tremors** / **Halloween 4** / Lamberto Bava...

66 **RoboCop 2** / **Freddy 5** / **Highlander 2** / **Maniac Cop 2** / **Star Trek 5**...

67 **Total Recall** / **RoboCop 2** / **Dick Tracy** / **Sailor et Lula** / int. Verhoeven, Irvin Kershner...

68 «Georges Lucas : la tête dans les étoiles» / **Les Tortues Ninja** / **Darkman** / int. Sam Raimi, Jeffrey Combs...

69 Avoriaz 1991 / **Cabal** / **Henry** / **Highlander 2** / **Les Feebles** / int. Clive Barker, Frank Henenlotter...

70 **Predator 2** / **Edward aux Mains d'Argent** / **Massacre à la Tronçonneuse 3** / **Akira** / *Twin Peaks* (série)...

71 **Terminator 2** / **Akira** / **Hardware** / **Ça** / **La Nuit des Morts-Vivants**...

72 **Les Feebles** / **RoboCop 3** / **Freddy 6** / dossier «**La Malédiction**» / int. Peter Jackson...

73 Spécial **Terminator 2** / **Rabid Grannies** / **Fisher King** / int. Terry Gilliam...

74 **Evil Dead 3** / **Rocketeer** / **Freddy 6** / **Hellraiser 3** / **T2**...

75 Avoriaz 1992 / **Tetsuo 1 & 2** / **Freddy 6** / **Le Sous-sol de la Peur**...

76 **Le Festin Nu** / **Hook** / **Brain Dead** / **La Famille Addams** / int. Cronenberg, Spielberg, Barry Sonnenfeld...

77 **Alien 3** / **Batman le Défi** / **Universal Soldier** / *Indiana Jones* TV / **Twin Peaks** / **Le Cobaye**...

78 Dossiers **Batman le Défi** & **Alien 3** / **Les Aventures d'un Homme Invisible** / **Star Trek 6**...

79 Dossier «Vampires» / les FX de **Brain Dead** et **Evil Dead 3**...

80 Spécial «Stephen King» / interview carrière de Roger Corman et Rick Baker...

81 Avoriaz 1993 / **Dracula** / **Brain Dead** / **Candyman** / **Hellraiser 3** / **Evil Dead 3**...

82 **Fortress** / **Trauma** / ***Les Contes de la Crypte*** / interview carrière de Joe Dante

83 **Last Action Hero** / **Necronomicon** / **Body Snatchers** / **Phantasm 3**...

84 **Jurassic Park** / interview carrière de George Romero et Dick Smith / *Wild Palms*...

85 Spécial Dinosaures : du **Monde Perdu** à **Jurassic Park** / int. Harryhausen, Phil Tippett...

86 **Demolition Man** / **Mask** / **L'Etrange Noël de Mr Jack** / **Accion Mutante**...

87 Gérardmer 1994 / **Evil Dead 3** / **L'Antre de la Folie** / Brian Yuzna...

88 Dossier «Loup-Garou» / **Wolf** / tous les **Hurlements** / **Body Melt**...

89 Dossier TV : Batman, Robocop, Superman... / **Body Bags** / **The Crow** / la saga des **Baby Cart**...

90 **The Crow** / les séries *X-Files*, *Highlander* et *Batman* / **Eraserhead**...

91 Dossier «Manga» / **Wolf** / **Tetsuo** / **Mask** / **Ed Wood**...

92 **L'Étrange Noël de Mr Jack** / **Entretien avec un Vampire** / **Freddy 7** / Inoshiro Honda...

93 Gérardmer 1995 / **Stargate** / **L'Antre de la Folie** / **Freddy 7** / **Highlander 3**...

94 **Dellamore Dellamorte** / interview carrière de Tobe Hooper et John Carpenter...

95 **Ed Wood** / **Batman Forever** / **Freddy 7** / **Porco Rosso** / int. carrière de Fred Olen Ray...

96 **Judge Dredd** / **Tank Girl** / **Congo** / **Le Village des Damnés** / **The Kingdom**...

97 ***X-Files*** / **Waterworld** / **La Mutante** / les films d'Ed Wood / int. Chris Carter...

98 Dossier *X-Files* / **Johnny Mnemonic** / **Une Nuit en Enfer** / *Hercule* TV...

99 Gérardmer 1996 / **Seven** / **The Crow 2** / **L'Armée des 12 Singes** / **Babe**...

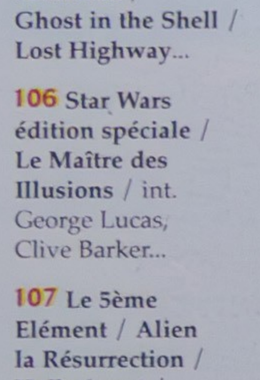
100 Spécial 100 pages / *X-Files* / **Toy Story** / «Nos 100 meilleurs films fantastiques»...

101 **Independence Day** / **Une Nuit en Enfer** / **Heavenly Creatures**...

102 Sp. 100 pages / *X-Files* / **Dangereuse Alliance** / **Planète Hurlante** / **Crash** / **Jiang-Hu**...

103 **Independence Day** / **Multiplicity** / **Starship Troopers** / Tsui Hark...

104 ***X-Files*** / ***Millennium*** / **L.A.**



105 Gérardmer 1997 / **Mars Attacks !** / **Fantômes contre Fantômes** / **Ghost in the Shell** / **Lost Highway**...

106 **Star Wars édition spéciale** / **Le Maître des Illusions** / int. George Lucas, Clive Barker...

107 **Le 5ème Elément** / **Alien la Résurrection** / **Hellraiser 4** / **Anaconda** / **Shining** TV...

108 **Men in Black** / **Scream** / **Batman & Robin** / rétro **Godzilla** / int. Wes Craven...

109 **Volte/Face** / **Le Monde Perdu** / **Contact** / **Mimic** / **Vampires** / ***Millennium***...

110 **Alien la Résurrection** / **Starship Troopers** / **X-Files le Film** / **Spawn**...

111 Gérardmer 1998 / **Starship Troopers** / **Postman** / **Souviens-toi... l'Eté Dernier**...

112 **Vampires** / **Gattaca** / **Le Loup-garou de Paris** / **Dark City** / **Halloween 6**...

113 **Godzilla** / **Dark City** / **Un Cri dans l'Océan** / **Wishmaster** / **Blade**...

114 **Scream 2** / **Armageddon** / *X-Files* / *Millennium* / **Las Vegas Parano** / **La Mutante 2**...

115 **Godzilla** / **X-Files le film** / **Truman Show** / **Small Soldiers** / «Rétro gore»...

116 **Blade** / **Halloween : 20 ans après** / *Buffy* / dossier «Séries TV»...

117 Gérardmer 1999 / **Star Wars Episode 1** / **Psycho** / **Virus** / **1001 Pattes**...

118 **Matrix** / **La Fiancée de Chucky** / **Cube** / **eXistenZ** / **Urban Legend** / dossier «Slasher»...

119 **Matrix** / **Wild Wild West** / **The Faculty** / **Mon Ami Joe** / «La série Z à la française»...

120 **La Momie** / **Wild Wild West** / **Le 13ème Guerrier** / **Blair Witch** / **Vorace**...

121 **Star Wars Episode 1** / **Hantise** / **Jin-Roh** / **Perfect Blue** / **Princesse Mononoke**...

122 **Sixième Sens** / **La Fin des Temps** / «Les 25 meilleurs films de trouille»...

123 Gérardmer 2000 / **Sleepy Hollow** / **Peur Bleue** / **Princesse Mononoke**...

124 **Scream 3** / **Mission to Mars** / **Faust** / **Hypnose** / *Resident Evil 3*...

125 **Le Seigneur des Anneaux** / **Mission to Mars** / dossier «Killers Superstars» / rétro **Blair Witch**...

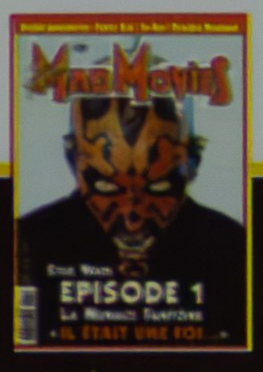
126 **X-Men** / **Le Pacte des Loups** / **Pitch Black** / **Destination Finale**...

127 **L'Homme sans Ombre** / dossier «L'homme invisible» / **The Cell** / **Scary Movie** / **Gemini** / rétro **Hellraiser**...

128 **Blair Witch 2** / **Donjons et Dragons** / **Planète Rouge** / *San Ku Kaï* / «Hommage à la *Hammer*»...

129 **Spiderman** / **Le Pacte des Loups** / **Rollerball** / **Tomb Raider** / dossier «*Troma*»...

130 **Le Seigneur des Anneaux** / **Le Couvent** / **Intuitions** / dossier «Trash»...



* C'est un ordre !, parce que nous on en a marre : on s'asseoit dessus, on travaille dessus, on mange dessus et même des fois y'a des piles qui nous tombent sur la gueule !

IMPACT

1 Commando / dossier **Rocky 4** / La trilogie des **Morts-Vivants** / Avoriaz 1986...

2 **Highlander** / Rutger Hauer / Les films de la *Cannon*...

3 **Hitcher** / **Cobra** / Mel Gibson / int. Antonio Margheriti...

4 **Jack Burton** / **L'Invasion Vient de Mars** / carrière John Badham...

6 Dossier «Ninjas» / **Le Jour des Morts-Vivants** / **From Beyond** / carrière Jésus Franco...

7 **Platoon** / Harrison Ford / Chuck Norris / int. Enzo G. Castellari...

11 **Full Metal Jacket** / **Les Incorruptibles** / ent. Fred Olen Ray...

12 **Running Man** / **RoboCop** / **China Girl** / **Hellraiser**...

13 Avoriaz 1988 / **Running Man** / **Portés Disparus 3** / int. Lucio Fulci...

14 **Hellraiser 2** / **Rambo 3** / **Elvira** / int. Andy Sidaris...

15 **Double Détente** / **Beetlejuice** / **Maniac Cop** / dossier **Emmanuelle**...

16 Spécial **Rambo 3** (poster) / **Cyborg** / **La Bête de Guerre**...

17 **Freddy 4** / **Piège de Cristal** / **Rambo 3** / Traci Lords...

18 **Freddy 4** / **L'Arme Absolue** / dossier «**L'Inspecteur Harry**» / Tsui Hark...

19 Avoriaz 1989 / **Punisher** / Schwarzenegger...

20 **Indiana Jones** / **Simetierre** / **Punisher** / **La Mouche 2**...

21 **Total Recall** / **Freddy 5** / **Cabal** / Cannes 1989 / int. Van Damme...

22 **Batman** / **Permis de Tuer** / **L'Arme Fatale 2** / **Haute Sécurité**...

23 Spécial la trilogie «**Indiana Jones**» / **Punisher** / **Society** / **The Killer**...

24 Avoriaz 1990 / «Ciné-muscles» : Van Damme, Schwarzie, Bruce Lee...

25 **Robocop 2** / **Total Recall** / **Gunmen** / int. Roger Corman...

26 Dossier «Super Nanas» / **Maniac Cop 2** / effets spéciaux...

27 Dossier «Super Nanas» (suite) / Van Damme / Jackie Chan / Traci Lords...

29 **Total Recall** / **Predator 2** / Stallone et Schwarzie : 20 ans d'action / Joe D'Amato...

30 La saga des **Rocky** / Hong Kong Connection / **Cabal**...

31 **Highlander 2** / **Coups pour Coups** / **Danse avec les Loups** / int. Franco Nero...

32 **Le Silence des Agneaux** / **Predator 2** / **Terminator 2**...

33 **Terminator 2** / Van Damme / «Black is Beautiful» / int. Schwarzie...

35 **Terminator 2** / Jackie Chan / «Black is Beautiful» 3 / int. Schwarzie...

36 Vingt ans d'Avoriaz : tous les films / **Universal Soldier** / **Alien 3**...

37 **Les Nerfs à Vif** / **JFK** / **Le Dernier Samaritain** / «Black is Beautiful» 4...

38 **Basic Instinct** / **Batman 2** / dossier «Arts Martiaux»...

39 **L'Arme Fatale 3** / **Univêrsal Soldier** / **Batman 2** / Cannes 1992...

40 La saga des **Alien** / **Reservoir Dogs** / **Cliffhanger** / **Impitoyable**...

41 Van Damme / **C'est Arrivé près de chez vous** / dossier «Flics»...

42 **Dracula** / **Chasse à l'Homme** / dossier «Des hommes d'action»...

43 **Bad Lieutenant** / **Cavale sans Issue** / **Piège en Haute Mer** / dossier «Femmes Fatales»...

44 **Cliffhanger** / **True Romance** / dossier «Action Men»...

45 **A Toute Epreuve** / La trilogie **RoboCop** / **Last Action Hero** / Cannes 1993...

46 **Le Fugitif** / **Last Action Hero** / John Woo / carrière Eastwood...

47 Dossier Spielberg / **Cliffhanger** / int. Stallone, John Woo...

48 Dossier «Space Opera» / carrière Kevin Costner / Jackie Chan / Sam Peckinpah...

49 Dossier «Space Opera» suite / **Demolition Man** / **L'Impasse**...

50 Spécial Action : Seagal, Van Damme, Arnold, Stallone...

51 **Pulp Fiction** / **Killing Zoé** / dossier *Amicalement Vôtre*...

52 **Speed** / **Killing Zoé** / **The Crow** / carrière Brandon Lee...

53 **True Lies** / **Pulp Fiction** / **TimeCop** / int. Cameron et Schwarzie...

54 **Frankenstein** / **Entretien avec un Vampire** / **Crying Freeman** / dossier «BD/ciné»...

55 **Les Evadés** / **Streetfighter** / **Mortal Kombat** / Kirk Wong...

56 **Judge Dredd** / **The Killer** / **Sonatine** / **GoldenEye** / int. Jim Wynorski...

57 **Mort ou Vif** / carrière Sharon Stone / **Batman et Robin** / **Une Journée en Enfer**...

58 **Judge Dredd** / **Desperado** / **USS Alabama** / carrière Bruce Willis...

59 **Mortal Kombat** / **Assassins** / **Apollo 13** / carrière Mel Gibson...

60 **Seven** / **GoldenEye** / dossier **James Bond** / **Showgirls**...

61 **Broken Arrow** / **Heat** / **Casino** / **L'Armée des 12 Singes** / Tsui Hark...

62 Dossier **Crying Freeman** / **L'Effaceur** / **Mort Subite**...

63 **L'Effaceur** / **Le Grand Tournoi** / **Rock** / **Twister** / **Fargo**...

64 **Mission Impossible** : le film et la série / **L.A. 2013** / int. John Carpenter...

65 **Au Revoir à Jamais** / **Daylight** / **Risque Maximum** / dossier «Films catastrophe»...

66 *X-Files* / **Mars Attacks !** / **Star Wars** / carrière Jet Lee / int. Chris Carter...

67 **Batman & Robin** / **Roméo & Juliette** / **Kids Return** / **Le 5ème Elément**...

68 Dossier **Dobermann** / **Le Monde Perdu** / **Double Team** / **Speed 2**...

69 *X-Files* / **Titanic** / **Volte/Face** / **Volcano** / **Les Ailes de l'Enfer**...

70 **Copland** / **L.A. Confidential** / **Hana-Bi** / **Alien 4** / **Le Pacificateur**...

71 **Titanic** / **Demain ne Meurt Jamais** / **Starship Troopers** / **U-Turn** / *Spawn* TV...

72 **Jackie Brown** / **Il Etait une Fois en Chine** / dossier «Blaxploitation»...

73 **Un Tueur pour Cible** / carrière Di Caprio / **Pluie d'Enfer** / **U.S. Marshals**...

74 **L'Arme Fatale 4** / **Sexcrimes** / **Jackie Chan** / Cannes 98...

75 **Chapeau Melon** : le film et la série / **Godzilla** / int. David Duchovny...

76 **Le Masque de Zorro** / **Snake Eyes** / **Hors d'Atteinte** / carrière Nicolas Cage...

77 **Soldier** / **Rush Hour** / **Ennemi d'Etat** / *Oz* / carrière Shane Black...

78 **Star Wars** / **Un Plan Simple** / **8mm** / dossier «Oh les filles !»...

79 Stanley Kubrick / **Payback** / **Le 13ème Guerrier** / **Matrix**...

80 **Matrix** / **Le Corrupteur** / Cannes 99 / poster : index des n°1 à 79...

81 Dossier *Buffy* / spécial séries télé / **Le 13ème Guerrier**...

82 **Austin Powers 2** / **Fight Club** / *Les Sopranos* / Le X fantastique...

83 **Sleepy Hollow** / **La Fin des Temps** / **Les Rois du Désert** / *The Practice*...

84 **American Psycho** / **Les Rois du Désert** / carrière Clooney / *Buffy & Angel*...

85 **X-Men** / **American Psycho** / dossier «Scream Queens» / AFM 2000...

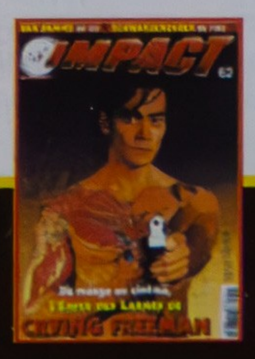
86 **M:I-2** / **Gladiator** / Cannes 2000 / *Sydney Fox*...

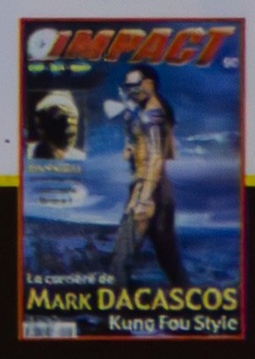
87 **X-Men** / **Shanghaï Kid** / **En Pleine Tempête** / carrière Jackie Chan...

88 **The Cell** / **Tigre et Dragon** / **L'Enfer du Devoir** / carrière Jet Li...

89 **Incassable** / *X-Files* / *Dark Angel* / carrière Kitano / **Way of the Gun**...

90 **Hannibal** / **Traffic** / **Tokyo Fist** / **Baise-moi** / carrière Mark Dacascos...





BON DE COMMANDE

Pour commander : découpez (ou recopiez) le bon de commande, remplissez-le, entourez les numéros désirés et envoyez-le, accompagné de votre règlement, à **MAD MOVIES, 4, rue Mansart, 75009 Paris.**

Chaque exemplaire : 25 F. Ne commandez que les numéros indiqués sur le bon (*Mad* n°1 à 27, 28, 30, 31, 35, 43 et 48 : épuisés, ainsi que *Impact* n°5, 8, 9, 10, 28 et 34). Frais de port gratuits à partir d'un envoi de deux numéros (sinon : 5 F de port). Pour l'étranger, les tarifs sont identiques, mais nous n'acceptons que le mandat-international.

NOM _____ **PRÉNOM** _____

ADRESSE _____

_____

CODE POSTAL _____

VILLE _____

Je désire recevoir les numéros entourés ci-contre.
Règlement joint par ❑ chèque ❑ mandat lettre.

Sommaire détaillé de chaque numéro sur mad-movies.com, rubrique anciens numéros

MAD MOVIES
29 32 33 34 36 37 38 39 40
41 42 44 45 46 47 49 50 51 52 53 54 55
56 57 58 59 60 61 62 63 64 65 66 67 68
69 70 71 72 73 74 75 76 77 78 79 80 81
82 83 84 85 86 87 88 89 90 91 92 93 94
95 96 97 98 99 100 101 102 103 104 105 106 107
108 109 110 111 112 113 114 115 116 117 118 119 120
121 122 123 124 125 126 127 128 129 130

IMPACT
1 2 3 4 6 7 11 12 13 14 15
16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27 29
30 31 32 33 35 36 37 38 39 40 41 42 43
44 45 46 47 48 49 50 51 52 53 54 55 56
57 58 59 60 61 62 63 64 65 66 67 68 69
70 71 72 73 74 75 76 77 78 79 80 81 82
83 84 85 86 87 88 89 90

zone 2

DVD COLLECTOR

RENCONTRES DU 3ème TYPE

Sous le haut patronage de Laurent Bouzereau, les classiques de Sir Spielberg continuent leur percée dans des éditions qui mettent à peu près tout le monde d'accord. Aussi, avant de s'attarder sur ce qui rend ce coffret 2 DVD exceptionnel, allons-nous d'abord tâcher d'être fidèles à notre réputation d'emmerdeurs.

Tout d'abord, le making of (1 h 40) se repose essentiellement sur des souvenirs émus, plus que sur un décryptage de l'œuvre. Spielberg, alors en plein tournage du **Soldat Ryan**, n'a manifestement pas préparé son intervention, et fait l'impasse sur un nombre incalculable d'éléments. Exit les références à **Amblin**, son court métrage de jeunesse (prétendument perdu !), qui détaillait déjà une rencontre du 3ème type, et qui définit à ce point le Spielberg des débuts qu'il donna le même nom à sa compagnie de production. Exit l'extrême méfiance de François Truffaut, qui s'imaginait faire un film particulièrement crétin et qui, après avoir vu le montage final, présenta ses plus plates excuses au jeune Steven. Exit les hésitations cauchemardesques du réalisateur, qui ne savait pas s'il devait faire un film épique, social, fantastique, comique, mélodramatique ou tout à la fois. Exit le travail psychanalytique de l'auteur, qui a toujours tenté de faire croire que son enfance fut paradisiaque, alors que la tension familiale de la famille Neary, dans le film, est quasi-autobiographique. Aussi intéressants soient-ils, les docs de Bouzereau font systématiquement l'impasse sur les sujets qui fâchent (**Lawrence d'Arabie** et **Le Pont de la rivière Kwaï** atteignent des sommets dans l'autocensure) comme si, un quart de siècle plus tard, les langues ne pouvaient être déliées en douceur. Et cet aspect des choses entérine, une fois de plus, l'idée que le DVD, au contraire du laserdisc, est bien avant tout un support grand public, évitant de rentrer trop brutalement au cœur du processus de création, sous peine de retombées promotionnelles supposées (le doc des **Dents de la mer**, réalisé pour l'édition en laserdisc, a été largement charcuté lors de son passage au DVD).

Vient ensuite la copie du film. La plupart des DVDphiles ont découvert **RD3T** à la télé, et cette copie provoquera certainement un choc. Néanmoins, tout comme pour le **Lawrence d'Arabie** sorti chez le même éditeur, on est loin, très loin de l'expérience en salles. Le master sur lequel se base cette édition est le même que celui qui servit au laserdisc paru en 1998, à peine rehaussé par son traitement 16/9. En comparaison, lorsque Criterion, en 1990, avait conçu pour le LD son édition mythique du montage d'origine, le master était tiré de l'interpositif de l'édition 1980, couplé à un interpositif tiré spécialement du négatif original. Onze ans plus tard, cette copie LD, pourtant destinée à un marché alors quasi-inexistant, demeure exceptionnelle. On reste interloqué de constater qu'un DVD, support censé être vendu sur un marché 40.000 fois plus large, ne bénéficie pas du même traitement de faveur.

Le son de **RD3T** bénéficia en 1977 du service des laboratoires Dolby, qui fournirent un travail très en avance sur son époque. La piste vo en DD 5.1 de ce DVD respecte un tant soit peu les qualités du mixage, élément d'autant plus important que sur aucun autre de ses films (à l'exception du **Soldat Ryan**) Spielberg n'avait à ce point travaillé son mixage, s'appropriant tout à la fois les expérimentations d'un Jean-Luc Godard, et les travaux des compositeurs Zoltan Kodaly (cité par Truffaut dans le film) ou Aleksandr Scriabin. À ce titre, on aurait aimé qu'à l'instar de l'édition de **Superman** en zone 1, la musique (populaire et expérimentale) de John Williams soit proposée à la fois dans la continuité du film, et dans ses multiples versions alternatives. Beaucoup des morceaux avaient été raccourcis dans le métrage, d'autres ont été spécifiquement conçus pour l'album d'époque et, enfin, à la sortie de l'édition spéciale, le compositeur révisa sa copie, rajoutant du score pour la séquence finale, et plaçant de manière plus évidente ses références à la chanson de Pinocchio : « Quand on prie la belle étoile ». Sa musique étant, plus qu'ailleurs, un personnage essentiel de l'œuvre, on aurait aimé que cette édition lui rende justice. D'autant que l'intégralité des sessions d'enregistrement avaient été remasterisées en 1998.

Fi de cela. L'éditeur a préféré conserver de l'espace pour proposer une piste française à la fois en DD 5.1 et en DTS. Pour commencer, il ne s'agit pas de la vf d'origine. Déjà, ça calme ! En second lieu, la vf de **RD3T** est l'une des plus inutiles au monde. Obligé de faire parler le personnage de Lacombe/Truffaut dans la même langue que le reste du casting, le doublage français réécrit purement et simplement l'histoire et les thèmes du film. À la rigueur, un panneau spécifiant « Attention ! Cette vf est réservée aux analphabètes et aux feignasses ! » aurait été le bienvenu. Difficile, dès lors, de ne pas évoquer le zone 1, qui propose la piste originale en DD 5.1, en DTS et dans un mixage DD 2.0, fidèle à celui qui parut en 1977 et en 1980.

Enfin, avant de conclure, remarquons que les suppléments du LD Criterion (galerie de milliers de photos et dessins de pré-production, entretiens avec Douglas Trumbull et Spielberg sur les SPFX) n'ont pas été inclus ici. Qu'on ne vienne pas nous faire croire que les SPFX, ça n'est pas grand public ! Sinon, comme vous le savez déjà, ce DVD propose le troisième montage du film. L'édition spéciale de 1980 était un compromis entre ce que Spielberg désirait vraiment et ce que la Columbia lui avait adjoint de rajouter. Il rattrape ici le coup en livrant une version définitive (enfin... normalement) et en proposant les scènes alternatives, voire inédites, en suppléments. Là encore, désolé d'insister, mais il en manque ! À l'introduction de cet article, nous vous annoncions un contenu exceptionnel, et vous le cherchez encore à la lumière de toutes ces critiques. Le voici : le film, **Rencontres du 3ème type**, est un chef-d'œuvre !

Rafik DJOUMI

news

Par **Stéphane Moïssakis**

■ Avis à tous les fans de Jar Jar Binks : Lucasfilm a enfin annoncé une édition spéciale d'**Episode 1** en sortie mondiale le 16 octobre prochain. Des scènes coupées, des storyboards en multi-angle, des featurettes, des commentaires audio de George Lucas et de ses sbires, et encore pleins de trucs qui veulent nous faire croire à un vrai film sont donc prévus. En attendant **Episode 2 : Jar Jar strikes back, missa !**

■ Hey, nous aussi on a notre mythique trilogie et l'éditeur Gaumont s'apprête à lui rendre hommage avec une belle remasterisation. Laquelle au juste ? Fantômas pardi ! Louis de Funès et Jean Marais font donc leur concours de grimaces dans **Fantômas, Fantômas se déchaîne, Fantômas contre Scotland Yard** et **Fantômas et les fantômettes** (ah mince ! il existe pas celui-là) dont la sortie est prévue pour décembre prochain. Pile poil pour Noël, c'est quand même bien fait la vie...

■ La Gaumont, toujours, aime bien refaire des éditions spéciales et nous gratifie donc de celle du **Cinquième élément**, le plus grand film de SF avec **Dark Crystal, Métal hurlant, Abyss** et **Blade Runner**. Et pour cause, ils sont tous cités par Luc Besson (comment ça non ?). Les suppléments ne sont pas annoncés mais on dégustera ça le 25 octobre prochain. Mmmmmm !

■ La collection Kulte du Studio Canal prévoit, entre autres, la sortie de (roulements de tambours !) **Orgazmo**, le chef-d'œuvre de Trey Parker, créateur de ***South Park***. Ah ça y est, l'émotion me gagne... Ah non, c'est Guignou qui coupe des oignons. Filou va !

SCARY MOVIE

La représentation en France de **Scary Movie** part d'une maldonne. On catalogue trop facilement le film de Keenen Ivory Wayans au même titre que les beauferies d'usage à la **American Pie**, à savoir au rayon des films attardés, pour attardés justement. En guise d'exemple, un film démontrant des nazis en action est-il automatiquement nazifiant ? Bien évidemment, non. Ne proposant aucun point d'ancrage pour une quelconque identification à ses personnages, le film fonctionne avant tout sur la crudité de son humour. L'idée principale étant d'aller toujours plus loin dans le gag scato-crado. En dégommant **Scream** et ses ersatz, **Scary Movie** offre tout d'abord une forme de revanche au cinéma d'horreur actuellement maltraité par Kevin Williamson et ses copains. Il propose ensuite un type d'humour typiquement black qui a fait la force des Richard Pryor et autres Eddie Murphy (celui de **Raw**), un comique qui se répercute fidèlement ici (voir le rapport au sexe). On se dit alors qu'en engageant Clara Morgane, la nouvelle star française du X, pour mener cette édition spéciale (ou plutôt à deux balles, vous verrez), les concepteurs ont saisi l'essence du film. Même si leur travail reste titanesque, on déchante très vite. La belle hardeuse se lance avec charme, mais en employant un humour à la Bricol'Girls (bien beauf, donc), dans un mini-film éducatif sur les vertus du DVD. Hors propos, puisque le tout reste très sage. Un bonhomme imite même, pathétiquement, la voix de notre Homer Simpson préféré, c'est-à-dire sans rendre compte du décalage instauré par Matt Groening. Mais bon, il reste les scènes coupées, qui présentent quelques morceaux de bravoure. Surprise, elles tournent essentiellement autour du cul ! La plus drôle : Shorty (Marlon Wayans) inaugure une nouvelle définition du safe-sex. Le reste des suppléments se partage entre bonus cachés (dont la bande-annonce de **Scary Movie 2**) et les goodies d'usage.

Éditeur : Studio Canal. Transfert 2.35, 16/9. Son 5.1 (vo-vf). Suppléments : featurette - jeux interactifs - les conseils de Clara Morgane - bandes-annonces - filmographies - scènes coupées - photos de Carmen Electra.

À L'AUBE DU SIXIÈME JOUR

Un combat homérique entre Schwarzie et Schwarzie, ça ne se rate pas. Problème : **À l'aube du sixième jour** réduit cette bonne idée à un timide coup de poing. Le reste du film se transforme alors en buddy-movie persuadé d'aborder un sujet fascinant (c'est effectivement le cas puisqu'on cause ici de clonage) et surtout de mettre en garde contre les abus de la science. Les diverses interviews tournent donc autour de cette prévention, sans dépasser le contexte des formules promos (Arnold : « ***The 6th Day*** *est très bien écrit* », vous pouvez rire). Les autres suppléments, plus conscients de la nature profonde du film et des raisons pour lesquelles il sera vu par le plus grand nombre, se préoccupe des effets spéciaux. De la poupée Cindy (une idée qui a probablement trouvé naissance à l'époque où Joe Dante devait réaliser le film), à la poursuite en hélicoptère, c'est de loin la partie interactive la plus intéressante puisqu'on peut y entendre les propos de légendes du métier, telles que Tom Woodruff Jr. (les trois derniers **Alien**), Michael Lantieri (les trois premiers **Jurassic Parc**) ou encore Gene Warren Jr (les deux premiers **Terminator**). La rubrique SPFX de Mad Movies ressuscitée en somme ! Aucune scène coupée ne vient justifier les trous béants du scénario, et le chaland ne trouvera pas non plus de commentaire audio d'un réalisateur qui n'est, de toute façon, qu'un rouage interchangeable de la machine. Cette édition a donc parfaitement compris l'essence du film. Très belle copie.

Éditeur : Gaumont Columbia Tri Star. Transfert 2.35 16/9. Son 5.1 (vo-vf). Suppléments : analyse des effets spéciaux (vost) - interviews acteurs-réalisateur (vost) - score isolé commenté par son compositeur (vost) - storyboards animés + comparatif storyboards/film - infomercial Re-Pet - bandes-annonces - filmographies.

SPAWN

L'adaptation de Spawn prouve au monde entier que réussir une transposition de comic book au cinéma n'est pas donné à n'importe qui. Mark A. Z. Dippé, ancienne gloire d'ILM, prend en charge la réalisation (le terme est fort !) de ce **Spawn**, et transforme le sombre héros torturé en pantin de foire. Les effets spéciaux prennent le relais avec plus ou moins de bonheur. Pour un Violator qui tient à peu près la route, on a droit à une vision de l'enfer qui fait passer les cinématiques PlayStation cuvée 1995 pour les SPFX déments de **Starship Troopers**. Le DVD propose néanmoins une copie très nette du film, et une dizaine de minutes de scènes coupées qui n'en sont pas vraiment. Conçu à l'origine pour les mickeys, le film expurgeait toute violence malvenue afin d'obtenir un PG-13. Le zone 1, sorti en 1997, proposait une version plus riche en impacts de balle light, ou en violence de salon de thé. Ces quelques minutes (secondes ?) supplémentaires sont proposées ici à part. Ainsi, la mort de Priest (la superbe Mindy Clarke) est plus longue de cinq plans ! L'interview de Todd McFarlane présente un gaillard très préoccupé par les cibles publiques que sa création peut toucher. Un homme d'affaires au sens large du terme mais aussi, aux détours de quelques propos, un passionné qui sait bien, aujourd'hui, qu'il doit réparer l'affront commis par ce premier film tiré de son personnage « faustien ». Étant donné que les droits de Spawn sont passés de chez New Line à la Columbia, on attend la revanche du soldat des enfers avec impatience.

Éditeur : Metropolitan Video. Transfert 1.85, 16/9. Son 5.1 Dolby Digital-DTS (vost). Suppléments : making-of (vost) - scènes coupées (vost) - filmographies - notes de production - bandes-annonces - interview de Todd McFarlane.

THE CELL

Vous voulez une preuve de la douce folie du réalisateur Tarsem Singh ? Matez la fin originale proposée sur cette très belle édition de son premier film, **The Cell**. Et avec son commentaire audio siouplait ! Le bonhomme tourne un panoramique de trois minutes en guise de générique, juste pour inclure une pochette de disque du groupe Prodigy, qu'il adore depuis des années. Et si ce n'était que ça... Dans le commentaire ■■■

■■■ audio qui accompagne la vision du film, il avoue sans se démonter qu'il fait « *de la merde* », mais qu'il se rassure en matant les films des autres qu'il considère comme souvent pires ! La vérité, c'est que le scénario faiblard et chargé en pathos de Mark Protosevich, l'empêche souvent d'exprimer une totale liberté de ton, et on imagine bien que le film a dû subir les coupes fulgurantes de la MPAA. Un rapide coup d'œil sur les scènes coupées du film prouve cependant le contraire. Exceptée une version plus gore de la première rencontre entre Catherine (Jennifer Lopez) et Stargher adulte (Vincent D'Onofrio) dans l'esprit de ce dernier, ces scènes présentent un intérêt relatif. Ce sont souvent des versions plus longues que celles incluses dans le film (le raid du FBI en particulier). Quoi qu'il en soit, un documentaire en forme de making of propose les interviews de plusieurs techniciens, tous plus admiratifs les uns que les autres devant le talent du réalisateur. Un autre documentaire en trois angles (interview - tournage - storyboards) décompose six séquences, dont la fameuse masturbation en apesanteur de Stargher. **The Cell** n'est certainement pas un chef-d'œuvre mais bel et bien une curiosité à découvrir en oubliant progressivement l'envie d'être choqué pour admirer le travail sur la mort et la folie accompli par Tarsem Singh pour les rendre visuellement belles.

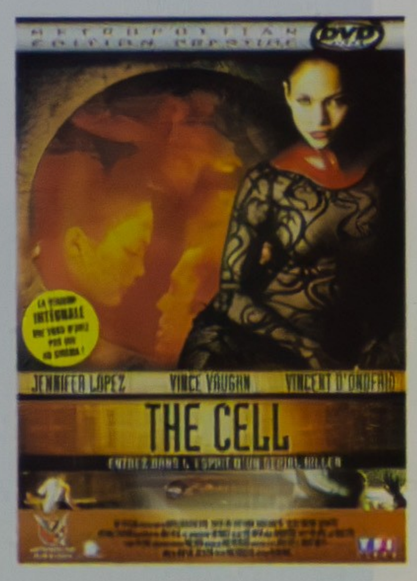
Éditeur : Metropolitan Video. Transfert 2.35 16/9. Son 5.1 (vo-vf). Suppléments : commentaire audio du réalisateur (vost) - score isolé - scènes coupées avec ou sans commentaire audio du réalisateur (vost) - making of (vost) - décomposition de 6 séquences en multi-angle - filmographies - bandes-annonces - jeux interactifs.

MASSACRE À LA TRONÇONNEUSE

Cette édition reprend l'essentiel du Laserdisc édité par Elite Entertainment il y a maintenant quatre ans de cela. Ainsi, le transfert vidéo garde les mêmes caractéristiques mais sans les adapter, malheureusement, aux normes du 16/9ème. Reste que la copie restitue bien le grain cradingue d'origine, qui a contribué à la qualité flippante de l'œuvre. Mais son statut de « film de trouille » fait souvent oublier que **Massacre à la tronçonneuse** est aussi (et avant tout ?) une comédie noire. Dans une interview inédite, Tobe Hooper rappelle cette donnée importante, ainsi que son amour immodéré du septième art. Malheureusement, le montage ponctue l'entretien d'un humour malvenu. La section « autour du tournage » propose un comparatif entre une séquence brute (les rushes) et le résultat final. Il s'agit ici de la mort de Kirk (William Vail), qui dénote bien du parti-pris esthétique du réalisateur et de sa science ultra efficace du montage. Les scènes coupées sont par contre présentées sous formes de rushes. On y voit Leatherface assumer sa part de féminité, ou encore l'éprouvant travail en profondeur de Hooper face à ses comédiens sur le tournage. Preuve que la tension était bien présente sur le plateau. À ce titre, le commentaire audio (sous-titré) de Hooper, du directeur photo et de Gunnar Hansen (Leatherface quoi !), est riche en anecdotes. On ne pensait pas voir débouler **Massacre à la tronçonneuse** en DVD zone 2 de sitôt. C'est aujourd'hui le cas dans une version bien complète. Ne me dites pas que vous allez vous en priver...

Éditeur : Studio Canal. Transfert 1.75 4/3. Son 4.0 (vo) et 5.1 Arkamys-1.0 (vf). Suppléments : interview de Tobe Hooper - scènes coupées ou alternatives - affiches et visuels d'archives - bêtisier - commentaire audio du réalisateur, du directeur de la photographie et de Gunnar Hansen - images d'archives de la décoration - bandes-annonces - filmographie.

Stéphane MOÏSSAKIS



et aussi...

LE PETIT VAMPIRE Vous aimez les films de vampires avec des vaches volantes et incontinentes ? Ce film est fait pour vous ! Vous aimez les DVD qui proposent des croquis de ces mêmes vaches volantes et incontinentes ? Cette édition est faite pour vous ! Production familiale oblige, les suppléments (making of) sont ici doublés et non sous-titrés. Quand un des acteurs-enfants s'exprime, il est donc doublé par une voix suave et lancinante de vieux mâle bourru. Comprenne qui pourra...

POSSESSED L'humanité menacée par une saleté de virus et vue par le cinéma danois, c'est-à-dire en 16 mm « dogmesque » ! Sorti de ce format qui ne cadre pas franchement avec le DVD (même si, justement, le support reste le seul moyen d'obtenir un transfert correct), **Possessed** se classe dans la catégorie des foirages un peu Z, sans être nanaresque pour autant. On s'ennuie ferme malgré « un scénario brillant » (dixit Mad Movies sur la jaquette, mais oui !). Making of, bande-annonce et filmos plutôt utiles puisque les acteurs sont inconnus par chez nous. (TF1 Vidéo)

GOLDEN CHILD Plus eighties tu t'allonges ! **Golden Child** propose un Med Hondo (ou Eddie Murphy, selon votre préférence linguistique) au plus bas de son niveau (il ne dit même pas : « Je te pisse à la raie ! » dans le film). Entouré par des effets spéciaux pourraves (même pour l'époque), et par un scénario qui propose une vision réductrice du bouddhisme, le comique se lance dans un one man show qui fait honte à son talent. On retiendra Charles Dance en gros méchant qui plisse du front. À noter que le réalisateur Michael Ritchie (auteur d'un **Carnage** sacrément déviant) vient de mourir dans le plus total anonymat. Rendons lui hommage, mais pas en achetant ce film. Trailer only en guise de supplément. (Paramount Vidéo)

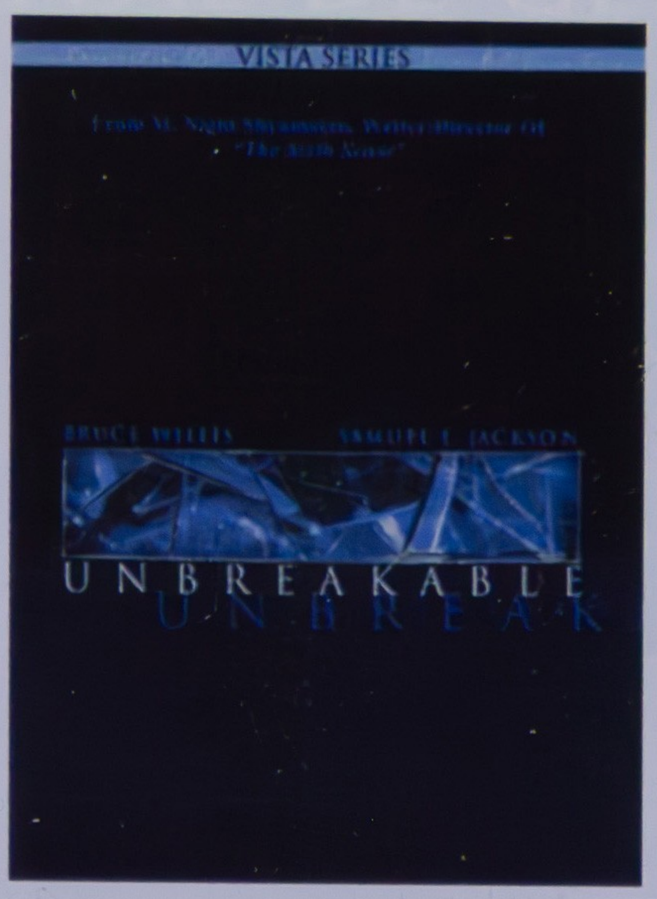
COLLECTION PARAMOUNT

Quel est le point commun entre **Les Valeurs de la famille Addams** de Barry Sonnenfeld, **Los Angeles 2013** de John Carpenter et **Event Horizon** de Paul Anderson ? Les trois produits, distribués par la toute puissante Paramount, avaient pour vocation d'atomiser le box-office, selon les souhaits du studio. Mission carrément impossible, puisque ces trois films rament à contre-courant du système hollywoodien et surtout des sacro-saintes valeurs américaines. C'est d'ailleurs le sujet même des deux premiers titres. **Les Valeurs de la famille Addams** brosse le portrait d'une famille américaine typique, à cela près qu'elle fonctionne à l'encontre des conventions du pays. Avec la force de l'humour (et surtout un rythme savamment dosé qui le distance du premier opus), le film dégomme l'idée du mariage comme représentation sociale du bien-être, les médias sensationnalistes et surtout, outrage suprême, la fête de Thanksgiving. Et tout ça, dans un pur élan de férocité suicidaire. Tu m'étonnes qu'ils ont fait la gueule outre-Atlantique ! **Los Angeles 2013** se présente, pour sa part, comme le plus bel acte de sabotage qu'il ait été permis de voir sur un blockbuster annoncé. Utilisant Snake Plissken comme l'ultime représentant du vrai patriotisme (à ne pas confondre avec nationalisme), Big John matraque littéralement le fascisme dans lequel il voit son pays lentement s'enfoncer. Le dernier quart d'heure est monumental dans sa prise de risque politique et sa proposition d'une solution pour le moins radicale. Forcément, l'Amérique, dans sa confortable position mondiale, se fait sous le froc et part se rassurer avec **ID4**. Que peut-on y faire ? Le cas **Event Horizon** est plus diffus. Présentant une cellule familiale parfaitement synchrone (l'équipage du vaisseau spatial), placée sous les ordres du père-capitaine, le film dévie lentement dans l'horreur, mais sans subtilité aucune. Ici, la perte d'un être cher se traduit instantanément par une plongée inévitable dans la folie. Cette même folie qui obsède l'Amérique dans sa rengaine habituelle (« Un esprit sain dans un corps sain »). Graphiquement très gore (le DVD permet ici de superbes arrêts sur images), **Event Horizon** va à l'encontre de ce propos, en proposant des chairs mutilées et des accès de démence incontrôlable. En sortant lorsque les **Scream** et autres **Souviens-toi... l'été dernier** font office de mètre-étalon de l'horreur au box-office, il n'avait aucune chance de fonctionner. Ces trois titres sont maintenant disponibles dans des transferts assez beaux, mais sont dénués de suppléments (une bande-annonce et basta !). Ils n'en demeurent pas moins indispensables.

*Éditeur : Paramount Vidéo. Transfert 2.35 et 1.8516/9. Son 5.1 (vo-vf) et 2.0 (vf pour **Les Valeurs de la famille Addams**). Suppléments : bande-annonce.*

zone 1

DVD COLLECTOR



INCASSABLE

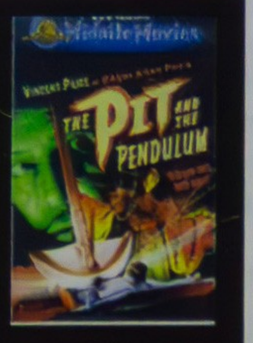
Avec **Incassable**, M Night Shyamalan travaille la mythologie des comic books au corps. S'appuyant sur le passif cinématographique de Bruce Willis (« incassable » dans beaucoup de ses précédents films), il offre un regard vierge de tout artifice sur l'imagerie visuelle des « splash pages » et se concentre sur l'émotion que véhiculent ses personnages. À ce titre, tout ce qui touche à l'identité du héros, David Dunn, est présenté d'un point de vue détourné (son entourage découvre souvent son rapport à la mythologie la tête à l'envers) et donc totalement étouffé sous le vernis du réel. Sur le deuxième disque, Shyamalan présente quelques séquences coupées qui s'avèrent tout à fait passionnantes, puisqu'elles fonctionnent à merveille hors du film. Dans l'une d'elles, David prend une douche et fond en larmes, physiquement affaibli par l'eau (sa kryptonite) et psychologiquement atteint (il est le seul survivant du crash). Une autre scène se présente comme un flash-back où Elijah, âgé de huit ans, se brise en morceaux dans un manège de fête foraine. Ces scènes très puissantes sont caractéristiques de l'énorme parti pris esthétique du cinéaste, fait rare dans le contexte de la valeur ajoutée. Rien que pour ces bonus, ce double DVD constitue déjà un achat obligatoire. Mais il faut aussi compter sur un documentaire qui propose les interviews de plusieurs gloires du comic book comme Frank Miller, Alex Ross et Will Eisner, le créateur du Spirit. D'une durée de vingt minutes, ce doc recueille les pensées de chacun, allant souvent dans le sens du cinéaste. Indispensable mais malheureusement trop court. La scène de la gare, très **Dead Zone** dans l'âme, est présentée en multi-angles avec son storyboard et ses diverses couches sonores (soundtrack ou bruitages), mais le procédé reste limité dans son intérêt. Notons qu'en guise de français, seule la piste québécoise est disponible (le film s'appelle **L'Indestructible** là-bas). Qu'à cela ne tienne : **Incassable** est présenté dans une copie phénoménale. Vous savez épeler chef-d'œuvre ?

DOGMA

« *Je fais des blagues sur la sodomie pour prêcher la parole de Dieu !* » déclare le réalisateur Kevin Smith. Ça se tient, puisque derrière son apparence de grosse farce cacaprout, **Dogma** parle de la foi. Et puis, le tout-puissant y est incarné par la chanteuse Alanis Morissette. Alors... La sortie de son film ayant déclenché des émeutes de la part des ligues catho (et parentales, ça va toujours de pair), Smith s'amuse beaucoup sur cette édition spéciale à tourner en dérision les menaces proférées à son égard, notamment au travers des menus et de son hilarant commentaire audio. Le deuxième disque propose quant à lui 100 minutes (carrément !) de scènes coupées, dont certaines sont totalement jetées (le retour du Golgothan, le fameux monstre de merde...). Que les fans se rassurent, les habituelles digressions du réalisateur à propos de **Star Wars** sont présentes dans l'une de ces séquences. Comme les acteurs se marrent bien sur un tournage de Kevin Smith, le DVD nous gratifie aussi d'un quart d'heure de bloopers amusants. La partie la plus incongrue de cette édition reste les storyboards de trois scènes. Kevin Smith n'étant pas particulièrement un réalisateur visuel (il s'en moque d'ailleurs lui-même dans le booklet ici inclus), on ne comprend donc pas trop l'utilité de leur présence. Pour les non anglicistes, le film est proposé avec des sous-titres français et une vf québécoise. Les suppléments ne sont par contre pas sous-titrés. Mais étant donné la popularité de Kevin Smith par chez nous, il y a peu de chance que cette édition fasse son apparition dans les bacs zone 2. Il serait donc dommage de passer à côté de ce monument qui respecte totalement l'esprit « tape-cuisse » du film.

S.M.

COLLECTION MIDNITE MOVIES



Tim Burton est un homme heureux ce mois-ci, puisque débarquent **La Chute de la maison Usher** et **La Chambre des tortures** (deux des titres les plus prestigieux de la collection Midnite Movies de MGM), inaugurant les sept B-classiques que Corman tira de l'œuvre d'Edgar Allan Poe (on attend comme des furieux **Le Masque de la mort rouge**). Si les films ont magnifiquement traversé les âges en se reposant sur la solidité de leur écriture (Richard Matheson) et sur leurs interprétations légendaires (Vincent Price et Barbara Steele dans un premier temps, mais aussi Boris Karloff, Peter Lorre, Jack Nicholson, Ray Milland dans les titres à venir), le support DVD permettra enfin à un plus large public de redécouvrir, avec stupeur, la magnificence visuelle de ces œuvres, malmenées par vingt ans de VHS recadrées. Dommage, à ce titre, que la grandiose **Chambre des tortures** n'ait pas bénéficié du transfert 16/9 de la **Maison Usher**, ce qui ne retire rien, néanmoins, à la précision de ses couleurs. MGM a récupéré intelligemment les commentaires audio de Roger Corman, autrefois proposés sur les éditions laserdisc, en y adjoignant les pistes françaises d'époque ainsi que des sous-titres bien de chez nous, ne laissant plus aucun prétexte aux lecteurs de ces lignes pour ne pas se jeter sans ménagement sur ces titres prestigieux. (MGM – Import FNAC)

Rafik DJOUMI

news

Par **Stéphane Moïssakis**

■ Pioneer risque de mettre tout le monde dans le vent avec la sortie d'un coffret entièrement dédié à **Akira**, la bombe de Katsuhiro Otomo. Au programme : une interview du director réalisée en 1988, un doc sur la conception de la musique, un autre sur la remasterisation effectuée (prix de l'opération : 1 million de dollars !), des storyboards et des dessins de production. Sortie prévue en septembre prochain. Le zone 2 a intérêt à assurer pour tenir la cadence.

■ **Basket Case** de Frank Henenlotter (le Kubrick de Damien Granger) sort en édition spéciale chez Image le 17 juillet prochain. On y trouvera un commentaire audio de l'équipe, des outtakes et diverses interviews. Attention, V.O only ! Et vous pouvez aussi oublier le 5.1 (pour quoi faire de toute façon ?). Allez, on y reviendra prochainement.

■ Et hop ! Une special edition de **Princess Bride** chez MGM pour le 4 septembre prochain. Avec des images tournées par Cary Elwes lors du tournage, un doc intitulé « As you wish » (me demandez pas...) et deux featurettes d'époque. C'est maigre mais si on rajoute le 5.1... tiens, vous faites moins la gueule d'un coup !

■ Anchor Bay prévoit une nouvelle édition du chef-d'œuvre de Big John. **Halloween : Extended Edition** proposera en effet les scènes supplémentaires tournées pour la télé US. Ces séquences sont déjà présentes sur l'édition deux disques, mais étant donné que celle-ci est désormais épuisée et quasiment introuvable... Le 7 août dans les bacs.

■ Universal Home Video annonce pour septembre prochain une special edition du **Loup-garou de Londres**. Une featurette d'origine, des interviews de Rick Baker et John Landis, ainsi qu'un commentaire audio de Griffin Dunne et David Naughton sont à prévoir. Et pour les cent premiers acquéreurs, une touffe de poil de Demis Roussos, le seul loup-garou recensé, est offerte. C'est comme ça, c'est cadeau.

zone 2
inédits

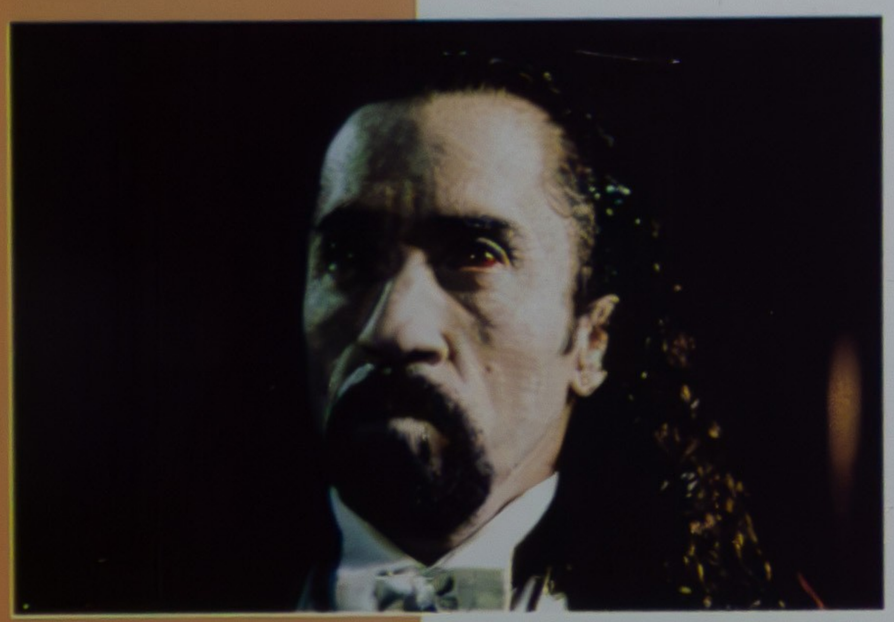
DVD COLLECTOR

par **Cédric DELELÉE**

Le loup-garou, la momie et la créature de Frankenstein : les monstres à moitié ressuscités de ***The Creeps****.*

THE CREEPS

The Creeps part d'une idée complètement barge : ressusciter les figures mythiques du fantastique sous la forme de nains ! Et l'approche choisie fonctionne du tonnerre. Anna, une jeune bibliothécaire toute mignonne harcelée par sa chef lesbienne, autorise un professeur d'université libidineux à venir consulter le manuscrit original du « Frankenstein » de Mary Shelley. Il en profite pour le subtiliser et le ramener dans son laboratoire, théâtre d'expériences contre nature défiant toute logique cartésienne. En effet, l'enseignant a inventé une machine infernale qui permet aux livres, une fois placés dans un réceptacle, de donner naissance à des personnages littéraires en chair et en os, à la condition sine qua non qu'une vierge soit sacrifiée lors de l'opération. Ayant entre-temps découvert le vol de l'ouvrage, Anna contacte un détective privé fauché et gérant de vidéoclub. Ignorant qu'il est recherché, le savant dingo revient à la bibliothèque où il parvient à piquer l'original du « Dracula » de Bram Stoker, seul titre manquant à sa collection. Il réintègre sa cave et lance le processus visant à ramener à la vie non seulement le prince des vampires et la créature de Frankenstein, mais aussi le loup-garou et la momie, comme si la Hammer avait décidé de remettre le couvert incognito. Les quatre monstres sortent alors de frigos pleins de fumigènes mais, en l'absence d'une vierge, ils ne font que la moitié de leur taille normale. Leur créateur les fourre donc dans sa voiture, et les emmène en balade pour kidnapper la jolie bibliothécaire. Mais ceux-ci ramènent par erreur sa supérieure hiérarchique, qu'ils surprennent alors qu'elle se donne du plaisir en se frottant contre les pages jaunies du manuscrit de Jane Eyre. L'hymen de la coquine n'ayant jamais été percé par un dard masculin, mais seulement léchouillé par d'agiles langues féminines, l'expérience foire une deuxième fois. Ce qui commence à agacer sérieusement Dracula, auto-proclamé leader de ses claudiquants camarades. C'est alors qu'Anna, vierge comme au premier jour, et son détective empoté, gouailleur et puceau, surviennent...



Dracula (Phil Fondavaro), le petit prince des ténèbres !

Le musée des horreurs, en modèle réduit...

Comédiens qui s'amusent comme des fous, réalisation nerveuse, script inventif, **The Creeps** offre une galerie de personnages inénarrables. Avec une mention spéciale au nain barbu Phil Fondacaro, presque aussi convaincant que Gary Oldman dans le rôle de Dracula, et à la bibliothécaire saphique qui se verra métamorphosée en walkyrie vengeresse costumée comme Valéria dans **Conan le Barbare**. L'humour omniprésent vise en permanence au-dessous de la ceinture, que ce soit dans les répliques ou les situations. Ainsi, après que la lesbienne ait été ligotée sur une table et que le savant conteste sa beauté, Dracula rétorque : « Comment ça, pas désirable ? Otez-lui ses frusques ! », avant que le loup-garou n'obéisse et grimpe sur la donzelle pour assouvir ses besoins sexuels. **The Creeps** est donc plus drôle que violent (il y a tout de même quelques tendons sectionnés), mais reste l'un des meilleurs films du prolifique Charles Band. D'autant que ce dernier clôt ces hostilités hautement gondolatoires, par un hommage touchant au pouvoir immortel des classiques de la littérature et du cinéma fantastique. Ce DVD totalement indispensable est complété par un making of, où l'on voit les nains costumés faire les pitres dans la rue en allant renverser les poubelles du voisinage. On peut également y admirer une poignée de bandes-annonces Full Moon, dont celle du gothique et prometteur **The Vampire Journals**.

Cédric DELELÉE

USA. 1998. Réal.: Charles Band. Int.: Rhonda Griffin, Justin Lauer, Bill Moynihan, Kristin Norton, Phil Fondacaro... Dist.: Warner Home Video.

FESTIVAL DE GERARDMER 2000

Prix Spécial du Jury

Prix de la Découverte Ciné Live-Prix de la Critique Internationale

Grand Prix du Jury Jeune Public

LA SECTE SANS NOM

(The Nameless)

Le Mal n'a plus de limites.

BONUS DVD VIDEO

- Son 5.1 DOLBY DIGITAL
- Making-of (20mn)
- Clip musical
- Bandes-annonces

EXCLUSIF

✗ Le making-of (20mn)

STUDIO CANAL

EN VENTE EN VIDEO ET DVD VIDEO

mcm LA CHAINE MUSICALE www.mcm.net

OÜI 102.3 FM

Spiders *: lorsque l'araignée n'attaque pas directement, elle joue à cache-cache avec ses victimes (mais comment font-ils pour ne pas la voir ?).*

SPIDERS

Dans la catégorie films de monstres, **Spiders** tient nettement mieux la route qu'une grosse prod comme **Godzilla**. Non pas que Gary Jones soit meilleur réalisateur que Roland Emmerich (quoique), mais un script malin et ambitieux fait de cette série B un produit dynamique, où tout le fric investi est à l'écran. On y voit trois étudiants en journalisme se rendre sur les lieux du crash d'une navette spatiale. À l'intérieur, les astronautes ont été contaminés par une araignée à qui l'on a injecté de l'ADN extraterrestre. Du coup, à chaque fois que l'arachnide mord, elle pond un oeuf dans le corps de sa victime, de laquelle ressort une progéniture de plus en plus monstrueuse au fur et à mesure des incubations. Une agence gouvernementale récupère les corps, et les embarque dans une base souterraine top secrète, sans savoir que les futurs reporters les observent. Ceux-ci en profitent pour s'introduire dans les lieux...

Spiders démarre à toute vitesse et ne s'arrête plus une seconde dès que le bad guy flingue un toubib qui insiste pour soigner l'un des astronautes. On oscille alors entre ***X-Files***, **Aliens**, et même **Starship Troopers** lorsque la grosse bébête chope du bidasse, le tout étant soutenu par des effets spéciaux impeccables. La visite de la base située dans la Zone 51 est aussi un grand moment : on y trouve l'extraterrestre de Roswell, un pilote congelé de la mission Apollo 18 (le grand public n'a eu connaissance que de dix-sept missions), et un container au mystérieux contenu, sur lequel est inscrite la date du 22 novembre 1963... Par la suite, lorsque l'araignée parvient à rejoindre l'extérieur après d'haletantes poursuites dans une base, c'est du pur délire : la bestiole sème la panique dans toute la ville, avant que l'héroïne, armée d'un lance-roquettes, ne tente de la détruire, suspendue à un câble relié à un hélico. Bref, malgré des dialogues affligeants (« *Sortons d'ici !* », « *Qu'est-ce que c'est que ça ?* » et « *Essaie de te calmer !* » reviennent à peu près cinquante fois chacun) et une héroïne antipathique qui semble avoir été entraînée dans les commandos, **Spiders** remplit parfaitement sa fonction : celle de divertir sans abrutir, avec une efficacité que peuvent lui envier nombre de grosses machines hollywoodiennes.

USA. 2000. Réal.: Gary Jones. Int.: Lana Parrilla, Josh Green, Mark Phelan, Oluver McReady, Nick Swarts... Dist.: Imatim.

LES MORTS HAÏSSENT LES VIVANTS

« *Un groupe de campeurs tombe par hasard sur les ruines d'un horrible projet secret pour ressusciter les morts* », nous annonce la jaquette. Bon, c'est à peu près ça. Sauf qu'il ne s'agit pas de campeurs mais de cinéastes en herbe. Pour tourner un film d'horreur, la petite équipe investit un immeuble laissé à l'abandon où, quelques temps plus tôt, un ravagé de la cafetière se livrait à des expériences pour ranimer les morts. Lors du tournage d'une scène, ils découvrent son cadavre dans un sarcophage et décident de s'en servir pour le film. Vexé de se voir réduit à faire de la figuration en station couchée, le bonhomme émerge de sa torpeur et réveille deux de ses anciens cobayes hellraiseresques...

Têtes arrachées, faces défoncées, estomac transpercé à coups de poing, cadavre traîné par les intestins, yeux crevés avec les pouces : ce film donne dans le gore avec un enthousiasme d'autant plus communicatif qu'il est doté d'une réalisation sachant tirer parti de décors bien glauques sur un rythme soutenu. Outre des références qui raviront les fans du genre (l'un des personnages chante les louanges de l'acteur David **Miami Golem** Warbeck), l'humour n'est pas en reste : un cadavre, uniquement vêtu d'un string, copule avec sa victime sur une table ; un vendeur traite de gouine une minette qui vient d'acheter huit boîtes de préservatifs ; deux potes se bidonnent pendant que l'un d'entre eux simule une fellation avec une repro en latex de la tête de sa sœur... De quoi traumatiser les fans de Woody Allen. Le personnage du savant ressuscité donne, quant à lui, l'occasion d'entendre quelques phrases bien balancées : « *Par ce geste fatal, je rejoins mes légions !* », dit-il avant d'essayer de se tirer une balle. Il nous gratifie plus loin d'un délectable : « *Plus le gibier est vif, meilleure est la chasse* », tout en agitant sa longue chevelure noire de jais et en se caressant la barbiche qu'il a drue. La bonne surprise dure jusqu'à un final ouvert où, en un seul plan, le film bifurque vers une odyssée d'épouvante. Un film sans prétention aucune, mais dont on ressort très satisfait. Le DVD contient un making of de vingt minutes et la vo est proposée sans sous-titrage.

The Dead Hate the Living. *USA. 1999. Réal.: Dave Parker. Int.: Eric Clawson, Jamie Donahue, Brett Beardslee, Matt Stephens, Ariauna Albright... Dist.: Warner Home Video.*

Les Morts haïssent les vivants *: mais les vivants le leur rendent bien !*

COLLECTION MIDNIGHT MOVIES

DU SANG POUR SANG HORREUR
À PRIX D'ENFER !

MRS. TINGLE

Par le créateur de SCREAM, SCREAM 2, et THE FACULTY !

Avec la star des ados KATIE HOLMES (Dawson, Wonder Boys), et BARRY WATSON (Sept à la maison)

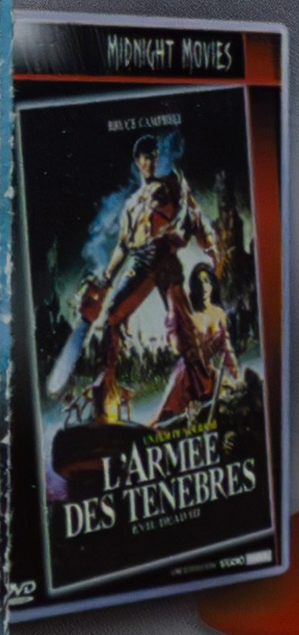
BONUS DVD :
• Making of "Mrs Tingle" • Filmographies
• Bande Annonce • Interviews • A propos de Scream 3 : Bande Annonce et Making of

UNE NUIT EN ENFER 2
LE PRIX DU SANG

Produit par QUENTIN TARANTINO (Pulp Fiction, Une Nuit En Enfer) et ROBERT RODRIGUEZ (The Faculty, Une Nuit En Enfer)

Un cocktail détonnant d'horreur, d'action et d'humour servi par un casting de choc : avec ROBERT PATRICK (The Faculty, Terminator 2), BRUCE CAMPBELL (Evil Dead 1, 2 et 3), et MUSE WATSON (Souviens l'été dernier 1 et 2)

BONUS DVD
• Making-of "Une Nuit en Enfer" (1h28)
• Bande Annonce • Filmographies

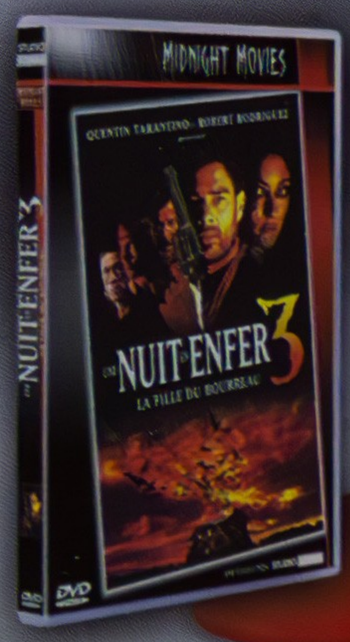


L'ARMEE DES TENEBRES
EVIL DEAD III

Troisième volet de la série qui a révolutionné le cinéma fantastique, par le réalisateur surdoué SAM RAIMI (Spiderman)

Une tronçonneuse greffée au poignet, un fusil à canon scié dans l'autre main, Ash remonte le cours du temps aspiré en 1300…

BONUS DVD :
• Fin alternative • Bande Annonce
• Filmographies



UNE NUIT EN ENFER 3
LA FILLE DU BOURREAU

Plus de sang, d'action et d'humour, sur un rythme décapant !

Produit par QUENTIN TARANTINO et ROBERT RODRIGUEZ, avec un casting à la hauteur du genre : DANNY TREJO (Desperado, Les Ailes de l'enfer), MICHAEL PARKS (Une nuit en enfer), et REBECCA GAYHEART (Scream 2)

BONUS DVD
• Document "À propos de la trilogie"
• Bande-annonce • Filmographies

HELLRAISER
BLOODLINE

Une profusion d'effets spéciaux stupéfiants !

Le dernier volet de la série de CLYVE BARKER.

Avec BRUCE RAMSAY (Killing Zoe, Sang Froid) et la sulfureuse VALENTINA VARGAS (Le Nom de la Rose, Le Grand Bleu).

BONUS DVD :
• Bandes Annonces • Filmographies du réalisateur et des acteurs

PHANTOMS

Par les producteurs de SCREAM et de MIMIC !

Un casting de stars : avec BEN AFFLEK (Pearl Harbor, Armageddon, Soldat Ryan), LIEV SCHREIBER (Scream 2, La Rançon), et PETER O'TOOLE (Lawrence d'Arabie)

BONUS DVD
• Coulisses du tournage
• Bande Annonce • Filmographies

CADEAU

UNE VID OOFFERTE*
POUR L ACHAT DE 2

+

=

AU CHOIX

3ème RUE
ACTION ET SUSPENSE

STUDIO CANAL

*30 F DE PARTICIPATION AUX FRAIS D'ENVOI **DANS LA COLLECTION MIDNIGHT MOVIES SEULEMENT • UN DVD OFFERT POUR 2 DVD ACHETÉS, UNE VHS OFFERTE POUR 2 VHS ACHETÉES

En vente en vidéo et DVD VIDEO

TÉLÉ MANIAC

par **Benjamin ROZOVAS**

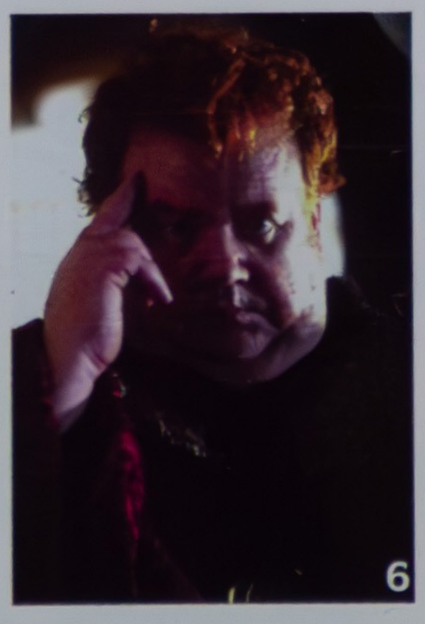
1

2

3

4

5


6

7

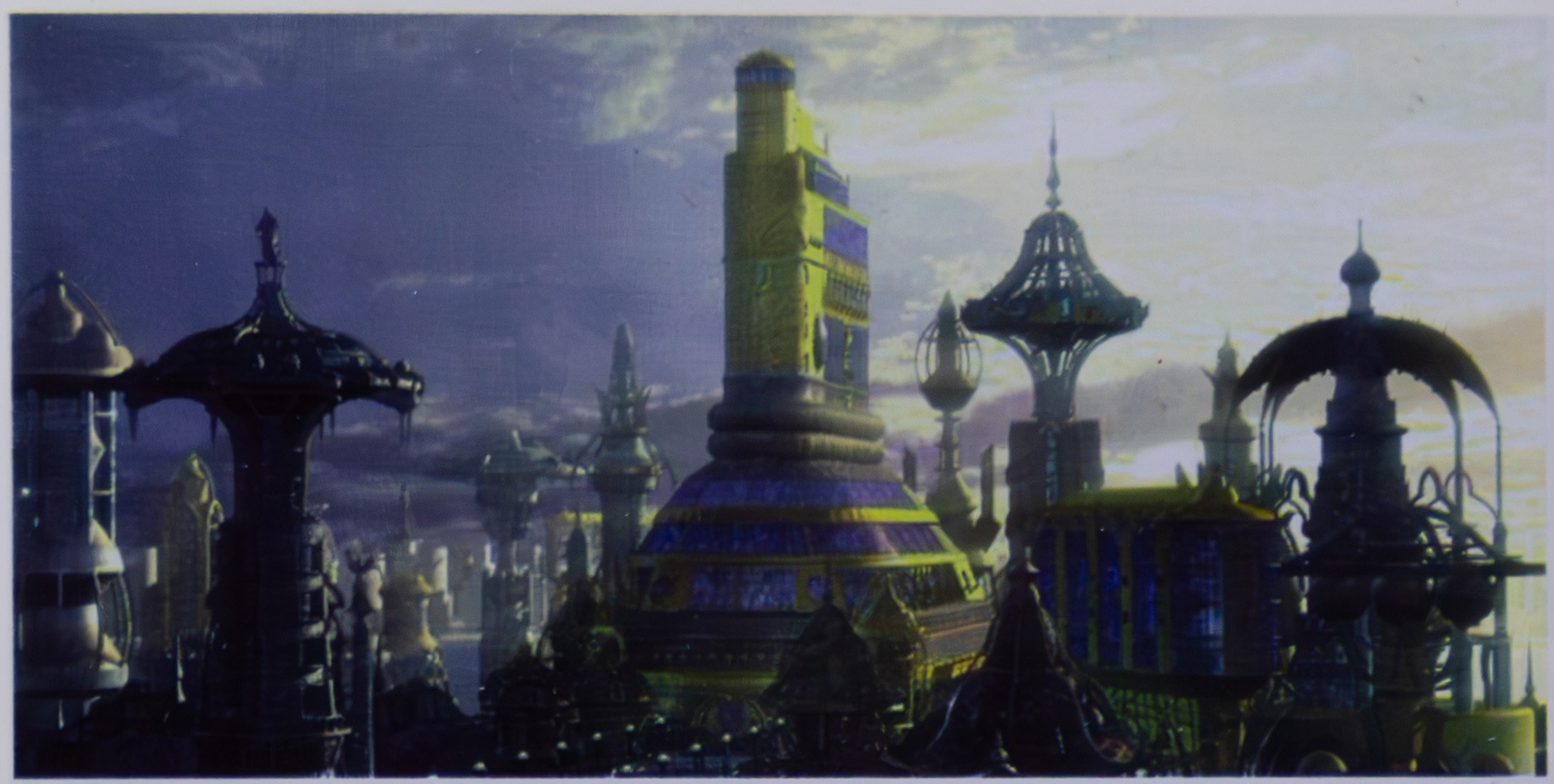
1/ Paul Atreides (Alec Newman) attend un ver des sables. 2/ Le duc Leto Atreides (William Hurt), dans le premier volet de la saga. 3/ Les terribles soldats Harkonnens. 4/ Les Fremens saluent le Muad'Dib. 5/ Paul et sa mère, Jessica (Sashia Reeves) fuient les Harkonnens. 6/ L'adipeux baron Harkonnen (Ian McNeice). 7/La puissante Alia (Laura Burton).

DUNE

Réputée inadaptable, surtout depuis que David Lynch s'y est essayé, la saga ensablée de Frank Herbert nous rejoue ses complots de famille et sa mélopée écolo sous la forme d'une mini-série de près de six heures.

Parmi les récits de science-fiction les plus complexes et foisonnants jamais publiés, la saga « Dune » et son imaginaire bédouin fascinent les cinéastes pour des raisons qui paraîtront évidentes à quiconque a déjà foulé du pied une étendue désertique. Sur le tournage de **Lawrence d'Arabie**, David Lean fit cette déclaration qui devait s'imposer comme une vérité brute et établie : « *Il n'y a rien de plus cinégénique qu'une mer de sable blanc ouverte sur le ciel* ». Seulement, dans sa mer à lui, Lean n'avait pas de vers géants qui serpentent l'horizon, et son ciel, d'un bleu tout ce qu'il y a de méditerranéen, n'était pas rouge violacé, ni tapissé de lunes jumelles. Adapter « Dune » au cinéma est rapidement devenu une nécessité à mesure que la technique offrait les bonnes solutions, comme un défi que les bâtisseurs de mondes d'Hollywood ne pouvaient s'empêcher de relever. La version de 1984 signée David Lynch reste de ce point de vue une incontestable réussite. En la revoyant aujourd'hui, on ne comprend toujours pas pourquoi le scénario privilégie ce qu'il y a de moins intéressant dans le roman, ni pourquoi rien de ce qui se passe à l'écran ne semble concerner le réalisateur. Mais la puissance visuelle qui se dégage des plaines venteuses de la planète Arrakis ou du majestueux temple des Atreides, n'a pas d'autre équivalent dans le cinéma de SF moderne (à l'exception peut-être des visions architecturales de **Blade Runner**). Unanimement décrié par les puristes de Frank Herbert et très largement détesté par les autres, flop commercial monstrueux, œuvre irrémédiablement bancale que Lynch refuse encore aujourd'hui d'évoquer (un film « maudit » selon la formule consacrée), **Dune** ne devait rester qu'un mauvais souvenir dans l'inconscient hollywoodien. Un vrai cas d'école si on considère la dose d'amertume accumulée autour du film. Tout laissait donc à penser que jamais plus on n'entendrait parler d'une autre adaptation de l'épopée d'Herbert.

C'était sans compter sur la persévérance du producteur Richard P. Rubinstein (complice de longue date de Stephen King) qui décida, en accord avec le réseau Sci-fi Channel aux États-Unis, que le traitement



Giedi Prime, cité de l'empereur Padishah Shaddam IV.

mystico-opaque infligé à la saga des sables méritait réparation. Avec un budget de 20 millions de dollars et un découpage en trois épisodes d'une heure trente, l'objectif était bien sûr de s'éloigner du « film d'auteur » pour revenir aux fondements narratifs du bouquin et à sa grande variété de personnages. Réalisée par John Harrison (**Darkside, les contes de la nuit noire**), cette nouvelle mouture détaille les luttes de pouvoir qui opposent la noble famille des Atreides et les corrompus Harkonnen. Enjeu des combats : le contrôle de la planète Arrakis, source de la précieuse « épice » nécessaire aux voyages interstellaires. Après une longue introduction qui dévoile les tempéraments et les rivalités de chacun, un piège tendu aux Atreides conduit le jeune Paul (Alec Newman, sosie de Obi Wan/Mc Gregor) et sa mère Jessica à un exil prolongé dans les terres reculées de Dune. Laissés pour morts auprès des Harkonnen, ils sont recueillis par la tribu nomade des Fremen, peuplade ancestrale qui a dompté l'écosystème fragile de la planète. Encouragé par les Fremen dans son rôle de bienfaiteur messianique, Paul se sent peu à peu investi d'une énergie mystérieuse. Bientôt, il sera en mesure de contrôler la production d'épice, et donc l'univers tout entier.

Une partie de la fascination que nous inspire ce **Dune**-ci tient bien évidemment à l'inévitable comparaison avec le film de Lynch. Chaque scène qui se présente est l'occasion d'un crash-test entre les deux versions. Dans l'ensemble, celle de Lynch parvient à créer un univers qui a l'intensité du rêve (sa grande spécialité), noyant dans un flou artistique toute velléité dramatique, là où, justement, celle des duettistes Rubinstein/Harisson déploie avec une étonnante clarté la masse opulente d'intrigues et de sous-intrigues constitutives de la saga. Les deux pourraient tout à fait se compléter, si cette dernière n'était pas aussi figée dans sa scénographie, rendant caduque la notion même d'épopée (synonyme d'action, de voyage, de textures). Intégralement tournée en studio et complétée par la suite d'un environnement de synthèse envahissant, la série nous inonde sous un flot de discussions philosophiques difficile à imprimer. Même les scènes en extérieur sont filmées devant de gigantesques toiles peintes. Pauvre désert. Une bonne fois pour toutes, il serait peut-être bon de décréter « Dune » inadaptable.

Sur Canal + les 3, 10 et 17 juillet à 20 h 35.

BATTLESTAR GALACTICA

Alors que Série Club rediffuse l'intégrale de la série, Tom DeSanto nous donne un avant-goût de l'imminent revival chapeauté par Bryan Singer.

Est-ce que **Battlestar Galactica** était déjà ringard en 1978 ? On peut se poser la question quand on revoit aujourd'hui la série SF créée par Glen Larson, avec ses robots à tête d'épingle, ses dialogues impossibles et son design futuriste fabriqué chez Tati. Si, de ce côté-ci de l'Atlantique, personne n'ose s'en souvenir, les Américains se refusent à tourner la page. Immensément populaire auprès de la génération **Star Wars**, la série est l'objet depuis quelque temps d'une infernale course au remake. Devenus frères ennemis pour l'occasion, Glen Larson et Richard Hatch, acteur vedette, ont chacun dans leur coin essayé de monter leur version 2000 de ***Battlestar*** (Hatch a même investi de sa poche pour une bande démo très coûteuse d'une durée de 20 minutes). En vain. Les petits veinards (?) qui ont décroché le gros lot sont nul autre que Bryan Singer et son acolyte Tom DeSanto : « *On se rendait, Bryan et moi, à un press-junket pour la promo de* ***X-Men*** *quand il m'a demandé si j'avais des projets. Je lui ai parlé de* ***Battlestar Galactica****. Aussitôt, il est devenu comme fou et m'a avoué que c'était la seule série dont il ne ratait aucun épisode quand il était gosse* ». Durant le petit intervalle qui

Adama (Lorne Greene) et Apollo (Richard Hatch) dans la série de 1978 actuellement rediffusée.

les sépare du tournage de **X-Men 2**, les duettistes se sont donc mis au boulot : « *On est allé voir les gens de Studio USA pour leur vendre l'idée. On a débarqué avec un tas de concepts, pour le design, pour les personnages... Après cinq minutes, ils nous ont dit OK* ». Le charme, probablement. Mais dis-moi Tom, à quoi ça va ressembler votre ***Battlestar Galactica*** ? « *Ce sera dans la lignée de l'ancien : de la pure SF mâtinée de drame familial. Mais les non-initiés y trouveront aussi leur compte. Comme avec* ***X-Men****, on ne veut pas s'aliéner le public qui n'a jamais vu un épisode de la série. Il y aura aussi un aspect politique plus développé. On aimerait y insuffler un peu de l'énergie de* **West Wing** (**À la maison blanche**, chaque vendredi soir sur France 2, ndlr) ». Ça promet !

Le vendredi à 22 h 15 sur Série Club

news

Le destin continue de s'acharner contre ce pauvre Chris Carter : après une demi-saison de tâtonnements et de malentendus (c'est de la SF ? de la comédie ? du drame ?), ***The Lone Gunmen***, la série dérivée de ***X-Files*** centrée sur les trois copains débiles de Fox Mulder, a quitté la grille des programmes de la Fox. Prions pour qu'un gentil diffuseur français nous en fasse profiter.

Les spin-off de ***Buffy*** se reproduisent comme des lapins sauteurs. On connaissait ***Angel***, on avait eu vent d'une version animée des aventures de la blonde, voilà qu'on nous annonce une série entièrement consacrée à Giles, le protecteur de la Tueuse, seul membre d'âge mûr du scooby gang. Raison invoquée : l'acteur Anthony Stewart Head aurait la nostalgie de son Angleterre natale. C'est pourquoi la BBC devrait mettre ses billes dans le projet, tourné sur place dans les landes et décrit par Joss Whedon comme suit : « *Un show plus adulte et moins hystérique, à propos d'un intellectuel discret qui enquête sur des histoires de fantômes* ».

Superman vit ! Alors que le projet cinéma est relancé, il doit également revenir à la rentrée prochaine sur la chaîne WB pour nous conter ses années de jeunesse à Smallville. ***Smallville***, c'est d'ailleurs le titre de cette série qu'on espère plus proche du gouleyant ***Loïs et Clark*** que d'un ***Superboy*** de sinistre mémoire et jadis diffusé sur TF1.

Marvel était fin prêt à rentrer en production sur la série ***Mutant X***, quand une assignation en justice de la Fox mit fin à ce doux rêve. Le studio affirme que, selon les termes du contrat qui le lie à la maison-mère de Stan Lee, aucun projet en rapport avec les X-Men ne doit être entrepris sans leur accord préalable. Cela pourrait porter préjudice à leur juteuse franchise cinéma. Marvel rétorqua que même si ***Mutant X*** s'inspire de l'univers de la BD, elle n'utilise aucun des personnages ni aucune des histoires développées dans les films. C'est maintenant à Monsieur le juge de trancher.

DISQUES

AVALON
Kenji Kawaï
(Media Factory/Import FNAC)

Pour l'heure, les quinze minutes que Kenji Kawaï avait composées pour **Le Pacte des loups**, avant de se faire « remercier », demeurent un mystère. Mais notre curiosité est piquée au vif à l'écoute de ce qu'il a fourni dans la foulée pour le nouveau film live de Mamoru Oshii. Car si les **Patlabor** et **Ghost in the Shell** avaient permis de cerner chez le monsieur un sens certain de l'hypnose, à coups de grandes plages synthétiques, Avalon nous présente une facette romanesque, dont le manque de retenue surprend chez ce grand mathématicien du son. Certes, Oshii oblige, le compositeur peut donner libre cours à sa tendance naturelle pour les vocalises éthérées ou méditatives, quitte à marcher occasionnellement sur les traces de Philip Glass (**Nine Sisters**). Mais à trois reprises, Kawaï explose et lâche la meute symphonique, enchaînant des cantates à la Verdi à de brusques élans gothiques, et ébauchant une touche de nostalgie post-romantique qu'il ponctue d'accès baroques. Il faut voir ce qu'il parvient à condenser dans les 10 minutes de « Voyage to Avalon », pour comprendre à quel point il s'est fait de nouveaux amis chez les bofophiles. Mais dites donc voir ! Gothique ? Romantique ? Baroque ? Qu'en pensez-vous Mr de Fronsac ? 54mn06 (Enhanced CD)

EVOLUTION
John Powell
(Varese Sarabande)

Qui dit musique de film DreamWorks, dit studio Media Venture. Il faut se faire une raison. La bande à Zimmer tient fermement le département musique du studio, tout comme autrefois la bande à Alfred Newman (Herrmann, Waxman, Goldsmith et autres voyous) tenait celui de la Fox. Dans l'intervalle, on aura juste perdu beaucoup de notes et pas mal d'instruments analogiques. Mais soyons fair-play, et reconnaissons que c'est certainement sur les comédies et les dessins animés que les amnésiques du père Hans sont le moins pénibles, puisqu'ils y recyclent abondamment ces « trucs de vieux croulants » que sont les valses, scherzo, ostinato et accords mineurs qui flattent nos oreilles conservatrices. Ainsi, soucieux de paraître jeune, Ivan Reitman est passé de **SOS fantômes** à **Evolution**, a troqué Elmer Bernstein pour John Powell, et le Cinéma-Scope pour le 1.85. Tout un symbole donc. Et l'écoute attentive des deux scores, que seize années séparent, nous confirme qu'en définitive, ceux qui prennent la musique au sérieux savent être plus efficaces sur une comédie. 40mn02

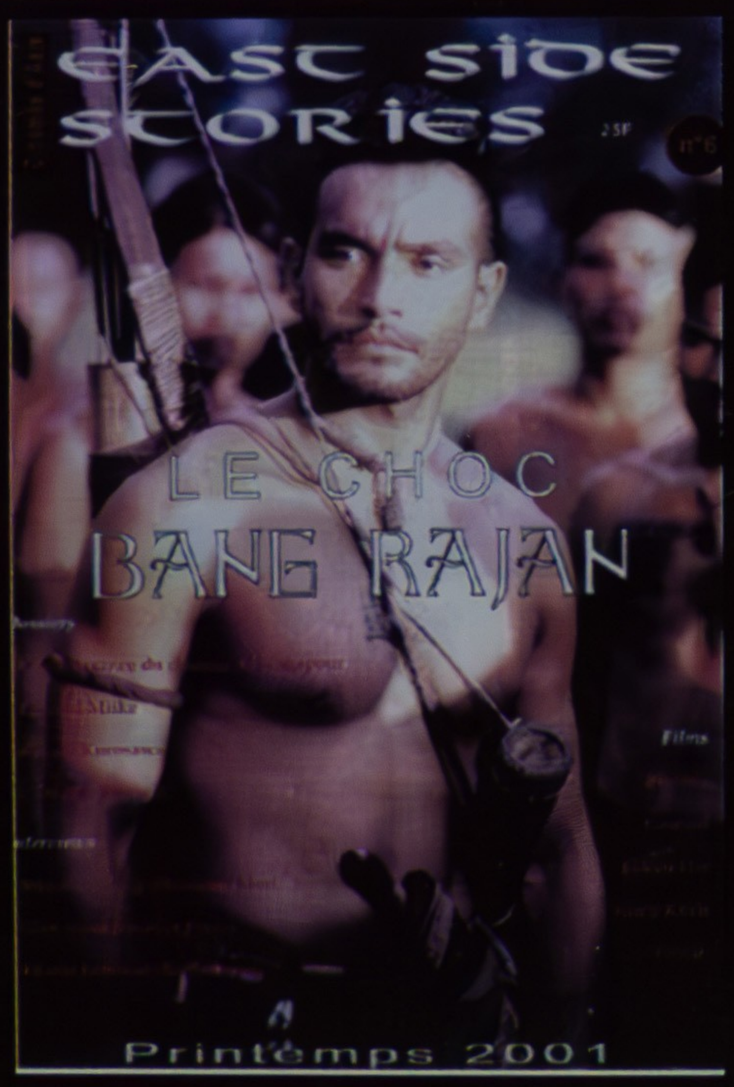
GEORGES DELERUE
(Varese Sarabande)

En 1990, Georges Delerue enregistrait pour le label Varese une série de trois albums, les London Sessions. Le compositeur y revisitait à sa manière sa propre carrière, insistant sur son riche versant hollywoodien, alors que l'histoire et la critique l'avaient définitivement catalogué Nouvelle Vague française. Ce double CD aujourd'hui édité, reprend ces Sessions, et en conserve évidemment le plus indispensable. Marqué par le drame et la romance, ces volumes abordent néanmoins le genre qui nous intéresse ici au travers, d'une part, de **Maxie**, ghost-comedy oubliée mais autrefois chroniquée dans Mad, et propose surtout la suite de 11 minutes de son excellente partition rejetée de **La Foire des ténèbres**. Cette scandaleuse initiative qui avait profondément choqué le mélodiste, inaugurait tristement la dictature des projos-test qui allaient s'abattre sur les compositeurs des années 80/90. Delerue eut beau s'y avérer tout à la fois émouvant, mystérieux, mélancolique, fascinant, rien n'y fit. Il fut remplacé au pied levé par le jeune et ambitieux James Horner. Conjointement à cette suite magnifique, l'album vous emportera très loin, au détour du célèbre et stupéfiant morceau d'Interlude, à l'occasion de l'adagio inédit et tétanisant de **Platoon** (rejeté par Oliver Stone ! Décidément !) et à chaque apparition d'un love thème hypnotique (c'est-à-dire à peu près sur chacun des 24 morceaux). Ce sera l'occasion de constater également avec quelle prégnance le style du Français exilé a su influencer durablement les compositeurs de japanimation (Joe Isaishi en tête). Un héritage dont il n'aura pas eu vent, hélas, pour cause de décès prématuré. 77mn06 + 76mn30

FANZINES

EAST SIDE STORIES

Ce n'est pas compliqué. Aux côtés de la revue Kumité, vendue en kiosques, le zine East Side Stories est devenu le seul organe français à suivre scrupuleusement l'actualité du cinéma asiatique. Du coup, la tâche qui incombe à son rédac-chef' Julien Sévéon n'est pas des moins capitales, et une fois de plus avec ce numéro 6, il s'en tire avec les honneurs. Inévitablement, la couverture de ce numéro est consacré à **Bang Rajan**, le **Braveheart** indonésien qui a traumatisé tous les bipèdes des derniers marchés du film, avec interview obligatoire de son réalisateur : Thanit Jitnukul. Mais le big dossier est, lui, consacré à Takashi Miike, la mitraillette à provoc' japonaise, dont au moins deux des films ne tarderont pas à venir éclabousser nos écrans. S'ensuivent un entretien avec le réalisateur du timide **Memento Mori**, Min Kyu-dong et un petit panorama de la renaissance du cinéma de Singapour, rehaussé d'une interview de l'acteur Glen Goel. Le Zine négocie ensuite un passage par l'Inde, avec le mélo **Kuch Kuch Hota Hai**, qui a fait des ravages au box-office local. Sont également au programme : **Freeze Me**, le dernier Takeshi Ishii (**Gonin**) et



le déjà célèbre et goresque **Organ**, que l'on doit à Kei Fujiwara, la disciple de Tsukamoto. Et bien sûr, on y trouve des critiques en pagaille (**Versus**, **Mes voisins les Yamada**, **Tokyo Fist**, **Brother**, **Gemini**), les indispensables news pays par pays et une rubrique DVD. Franchement, pas le temps de s'ennuyer.
56 pages, format A4, n/b, couv couleur. 35 F port compris à Julien Sévéon, 16 bd de Strasbourg, 75010 Paris

VIDEOTOPSIE

Nous sommes beaucoup à penser ici que le réalisateur de **Virus cannibale**, **Les Rats de Manhattan** et **Robowar** est une espèce étrange et mutante de génie absolu. Car s'il est impossible de ne pas hurler de rire toutes les cinq secondes à un film de Bruno Mattéi, il est tout aussi impossible de s'y ennuyer. Et quel réalisateur, sur cette planète, peut-il assurer des films aussi distrayants avec des scripts pareils, des comédiens absents et des budgets inexistants ? Quel stratège est capable de sortir, sans honte, un remake fauché d'**Aliens** et de le titrer **Terminator 2** ? Poussant les données historiques et analytiques, ce numéro spécial parvient à la conclusion inévitable, celle qu'on a jamais osé affirmer à voix haute : faire des films à la fois aussi réussis et ratés nécessite un esprit spécifique, réminiscent des grands poètes surréalistes. Nous, on y croit, et ce grand dossier touffu et abondamment illustré n'aura aucun mal à vous convertir.
92 pages n/b, format A4. 65 F port compris à David Didelot, 9 rue Maryse Bastié, 52000 Chaumont.

GOODIES

LA PLANÈTE DES SINGES

Le remake de **La Planète des singes** signé Tim Burton nous promet une importante série de produits dérivés dès le début de l'été. Comme d'habitude, l'axe central sera composé de plusieurs gammes d'action figures qui sortiront entre juillet et Noël 2001. La première, produite par Hasbro (**Batman**, **Star Wars**...), n'a pas l'air très excitante vu l'échelle choisie (20cm) et le manque d'inspiration des sculpteurs de la marque. Étonnamment, Hasbro est capable de sortir des figurines **Star Wars** d'une finesse extraordinaire, mais sur **La Planète des singes**, les prototypes présentés récemment sont quelque peu décevants. Sur toute la collection, seul le gorille Attar tire son épingle du jeu, avec une pose et un faciès agressifs. Thade, un autre singe costumé chevauchant un cheval en armure, promet lui aussi d'être à la hauteur. Par contre, Léo, interprété à l'écran par Mark Wahlberg, est paralysé par des points d'articulation disposés un peu n'importe comment, et par un visage figé dans une expression genre « envie pressante » très peu appropriée. Passons sur le orang-outan et la chimpanzé (Limbo et Ari), qui semblent avoir été peints par une classe de maternelle. Le pompon revient cependant à Daena, la sauvageonne, qui risque fort de rester dans les annales en tant que « Figurine de pin-up la plus ratée de l'histoire du jouet » ! Espérons quand même que les prochaines séries ne ressemblent pas à celle-ci.

Quoi qu'il en soit, cette gamme a au moins le mérite de rappeler à notre bon souvenir les jouets déjà sortis dans les années 70, suite aux quatre films cinéma et aux deux séries télé. Les seventies étaient l'époque dorée des produits dérivés : la marque Mego, alors spécialiste des super-héros, n'était pas encore prisonnière de l'énorme machine marketing qui cerne désormais tout blockbuster. Elle pouvait se permettre de sortir des jouets

Attar, l'une des rares réussites de la nouvelle collection de jouets ***La Planète des Singes.***
A droite : la collection Mego des années 70.

d'une qualité exceptionnelle, privilégiant la jouabilité au rendement à tout prix. Gorilles, humains, chimpanzés : toutes leurs poupées paraissaient vivantes. Leur design, fidèle à 100% à celui des studios, ne brillait pas par leur fantaisie, mais chaque pièce de la collection avait sa propre personnalité et nous promettait de belles heures de jeu. Malheureusement, depuis déjà plus de dix ans, ces produits ont totalement disparu, et les rares exemplaires encore disponibles atteignent vite des prix astronomiques. Les seules figurines récentes tirées de vieux films, et pouvant soutenir la comparaison, sont apparues brièvement sur le marché japonais, laissant de nombreux collectionneurs européens sur leur faim.

Ceci étant dit, attention : la gamme Hasbro a quand même des chances de devenir collector. Jusqu'à présent, tous les films de Burton (à l'exception de ses deux **Batman**) ont engendré un merchandising devenu rapidement introuvable. Logique : son imagerie est imprégnée de références permanentes à l'enfance, et les visuels empruntent souvent à l'univers du jouet. Ainsi, les délirants Martiens de **Mars Attacks !** (avec leurs phaseurs dignes des plus beaux ray-guns des 60's), les poses enfantines d'**Edward aux mains d'argent**, les monstres grotesques de **Beetlejuice** et surtout sa sublime production **Nightmare Before Christmas** ont inspiré bon nombre de fabricants de toys. Pourtant, le faible succès commercial de ces films aux États-Unis, et la peur qu'inspirent souvent ses personnages aux parents, ont fait que les quantités produites n'ont jamais satisfait la demande des collectionneurs.

Numa RODA-GIL

(Les produits dérivés **La Planète des singes** seront disponibles dans le courant de l'été à la librairie Arkham, 15 rue Soufflot, 75005 Paris. Tél.: 01 40 51 82 55)

CROCODILE DUNDEE IN LOS ANGELES

Basil Poledouris
(Silva Screen / Import FNAC)

Caractériel, fidèle en amitié et peu excité par la gloire, Poledouris préfère faire du bateau, fumer ses cigares et traîner avec ses potes plutôt que de jouer le carriérisme à Los Angeles. Du coup, il refuse systématiquement les séries Z opportunistes (**Danse avec les loups**, **Le 13ème guerrier**) pour se concentrer sur les grands projets humanistes de ses amis Simon Wincer ou Randal Kleiser (**Sauvez Willy**, **It's My Party**). Ainsi, depuis dix ans, pour un **Starship Troopers** ou une cérémonie de Jeux Olympiques, sur lesquels le barbu sue sang et eau, on se gaufre quinze scores composés sur un coin de table, entre deux bouteilles de Château Laffite. Wincer aux commandes de ce **Dundee** 3ème édition, il fallait s'attendre au pire de la part de Popaul, et il s'avère à la hauteur des espérances. De même que le film semble avoir été réalisé avant le premier épisode, sa partition sort tout droit d'un buddy-mou-vie du début des 80's, à grands coups de flanger et de caisse claire électro-funk, de gratte sèche sous-Mark Knopfler, de riffs à peine dignes de Survivor (Aïe of the Thaïgueur !), et flirtant même à l'occasion avec les glouglou synthétiques de La Soupe aux choux (je l'invente pas, morceau n°4). Bon, finalement, notre Popaul, on le préfère sur un bateau à fumer le cigare ! À moins que le **King Conan** que cherchent à monter les frangins Wachowski ne le sorte de sa léthargie... 44 mn 52

MONKEYBONE

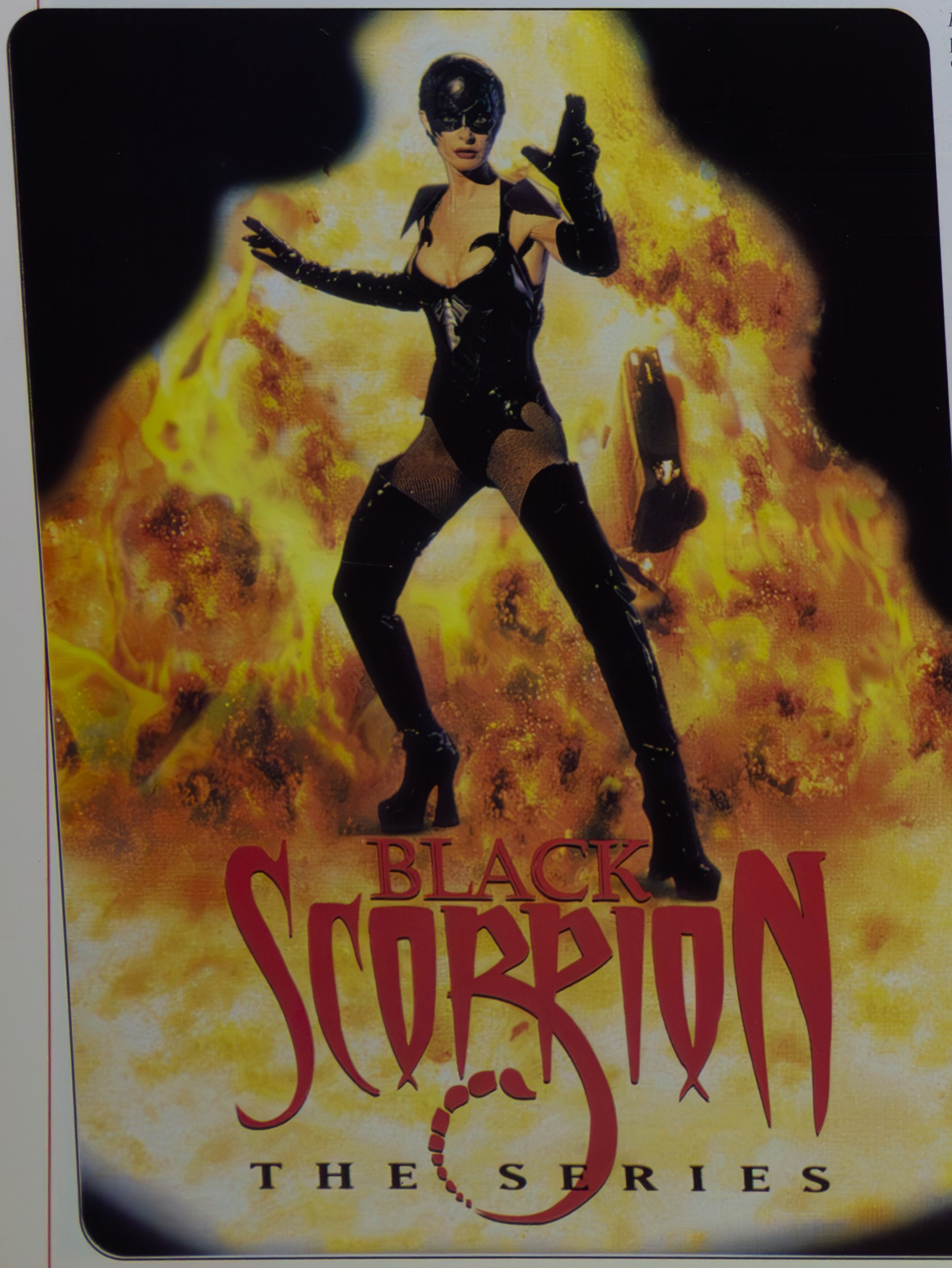
Anne Dudley
(Varese Sarabande)

La précédente partition d'un film d'Henry Selick, **James et la pêche géante**, avait été confiée à l'exécrable Randy Newman. Et si le nom d'Anne Dudley, ex-bidouilleuse d'Art of Noise, n'est pas spécifiquement « bankable » auprès des bofomaniaques, au moins il rassure de par la simple absence de Randy le brailleur. Avant même de décellophaner le disque, on entend déjà planer le fantôme malin de Danny Elfman, et l'écoute de l'album confirme à quel point le diablotin a rendu impossible toute tentative d'illustration horrifico-enfantine qui n'empiète pas sur sa chasse gardée. Même le recours occasionnel à cette bonne vieille technique du « mickey-mousing » (qui consiste à suivre pas à pas, note à note, jusqu'à l'absurde, l'action à l'écran) ne parvient pas à nous faire oublier les échos de **Beetlejuice**. Pourtant, Dudley fait de réels efforts, renouvelant ses gammes toutes les minutes, nous gratifiant de multiples embardées, et d'une tonne de thèmes à peine esquissés qui s'achèvent à peine commencés. Mais si une telle avalanche de tentatives, de styles, de cassures de rythme, peut très bien servir un film cartoonesque, le manque de cohérence rend lui, par contre, l'écoute d'une traite assez pénible. On vous conseillera donc de consommer l'objet à petites doses quotidiennes, seul moyen de bénéficier de sa rafraîchissante innocence. 48mn58

Rafik DJOUMI

FANTASTIC GUIDE

PAR JEAN-PIERRE PUTTERS



Fantastic Guide chapitre 21, avec enfin la promesse d'un mois de vacances pour chasser la documentation et acquérir les K7 nécessaires à cette chronique. Finalement, ce que j'aime dans les mensuels, c'est quand ils paraissent tous les deux mois. On aurait dû y penser bien avant... En attendant, voici un chapitre entièrement « made in Black », mais je vous avais prévenus la dernière fois. Et encore, ça c'est rien, bientôt arrivent les « Blood », qui vont nous occuper au moins deux numéros.

Comme à l'habitude, rappelons le mode d'emploi de ce guide. D'une part les films sortis en France figurent toujours sous leur titre français (suivi du titre original en caractères gras). A l'inverse, les titres inédits en salles mais parus à la vidéo conservent leur titre original. Les titres en caractères bleus signalent une œuvre retrouvée et n'ayant pu, de ce fait, trouver place dans les chapitre précédents.

En règle générale, nous n'avons pas retenu les films d'animation, sauf à de rares exceptions. De même, nous avons souvent omis les séries TV, sauf dans le cas d'une exploitation commerciale où le distributeur a concentré ou bien regroupé divers épisodes de façon à en faire un long métrage. Pour ce qui concerne les serials, nous tâcherons de traiter les plus représentatifs du genre sans chercher là encore la parfaite exhaustivité.

Par ailleurs, nous indiquons le plus souvent les titres vidéo des films, mais seulement quand ceux-ci diffèrent de leur titre d'exploitation sur nos écrans, ou dans le cas d'une production inédite en salles. Enfin, un titre fourni entre parenthèses ne correspond pas à une sortie précise, mais représente la traduction d'un titre étranger, parfois peu compréhensible pour le lecteur, par exemple dans le cas de films turcs, indonésiens, japonais, argentins, etc. Une traduction anglaise le plus souvent, dans la mesure où l'œuvre est parfois connue ainsi, après son passage dans des Festivals ou par diverses mentions dans les revues spécialisées. Et, à propos de magazines spécialisés, nous avons le plus souvent signalé la référence pour chaque film déjà chroniqué dans *Mad Movies*.

Jean-Pierre PUTTERS

BLACK MAGIC

*ou **Charlie Chan in the Murder Chamber**, ou **Meeting at Midnight**. 1944. Réal.: Phil Rosen. Scén.: George Callahan. Int.: Sidney Toler, Mantan Moreland, Frances Chan, Claudia Dell, Jacqueline De Wit, Harry Depp, Joseph Crehan, Ralph Peters, Richard Gordon. Prod.: Philip N. Krasne, James S. Burkett, Monogram. USA.*

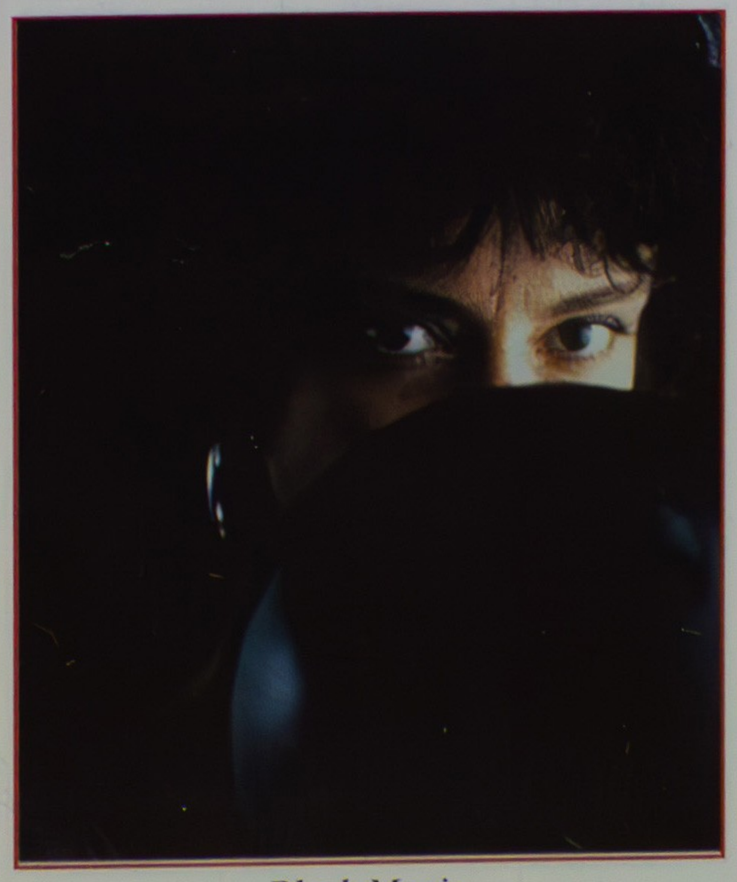
Successeur de Warner Oland dans le rôle du détective chinois Charlie Chan, Sydney Toler mène une enquête dans le milieu de la voyance et des faux magiciens, suite au décès d'une victime en pleine séance de spiritisme. Là encore, l'atmosphère se veut macabre avec des voix d'outre-tombe, des décors lugubres et un squelette traversant les pièces de façon épisodique pour effrayer le monde. La série échouait alors entre les mains de la firme *Monogram*, surtout connue pour ses budgets restreints. Elle tournera dix-sept «Charlie Chan», dont six réalisés par le même Phil Rosen.

Sidney Toler dans le rôle de Charlie Chan. Il y reviendra une vingtaine de fois.

BLACK MAGIC

Vid.: La Sorcière d'Istanbul. 1991. Réal. et scén.: Daniel Tapliz. TV. Int.: Judge Reinhold, Rachel Ward, Anthony Lapaglia, Roger Black, Brion James, Richard Whitting, Philip Loch, Wendy Makkenna, Lucile Dew McIntyre, Mark Jeffrey Miller. Prod.: Dan Wigutow, Point of View/Showtime. USA.

Alex Cage (Judge Reinhold) vit d'affreux cauchemars depuis la mort de son cousin (Anthony LaPaglia). Le spectre de ce dernier lui apparaît et lui demande de se rendre à Istanbul où réside toujours sa dernière maîtresse, Lilian (Rachel Ward), qui l'aurait empoisonné pour se venger de son abandon. Aussitôt sur place, Alex tombe amoureux de Lilian, mais il finit par découvrir le corps du cousin, effectivement assassiné. Daniel Tapliz, habile faiseur pour la télé, hésite entre la comédie de mœurs, la farce tranquille ou le récit macabre, sans jamais prendre une vraie décision. La meilleure séquence intervient quand, informé du fait qu'une sorcière ne pleure pas, le héros entraîne sa belle visionner au cinéma le pire mélo jamais réalisé. Du Fantastique idéal pour une soirée devant la télévision.



***Black Magic**. Rachel Ward est-elle « la sorcière d'Istanbul » ?*

BLACK MAGIC

*1993. **Shut ? Yim Taam**, ou **Shi ? Yan Tan**. Scén.: Law Kei. Int.: Charlie Cho Cha Lee, Tsui Man Wah, Guk Fung, Yuen Sam, Chui Ying Yat, Lai Yin Saan, Wong Mang Lai, Ma Tin. Prod.: Lau Chung Chuen, Mei Ah. Hong Kong.*

Le jeune Master Jade est l'heureux époux de Ran, la fille du général Lee. Il est pourtant assailli par d'affreux cauchemars, peuplés de morts-vivants sauteurs (à la mode chinoise). Il ne tarde pas à éprouver des troubles de la personnalité, et durant une de ses crises il s'en prend à sa femme, qu'il accuse d'avoir flirté avec son cousin... avant de le tuer purement et simplement. Mais, par-delà la mort, Ran vient toutes les nuits hanter Master Jade. Tombé en disgrâce, il se réfugie chez un ami du général, qui a deux filles charmantes, Chin et Cher, amies d'enfance du jeune veuf. Bien qu'elle ait été également une amie de Ran, Cher ne tarde pas à succomber au charme de Jade (car la Cher est faible !), et leur mariage est bientôt annoncé. Mais, peu de temps avant la cérémonie, Cher périt de mort violente. Craignant l'humiliation publique, le général et son ami décident que la cérémonie aura tout de même lieu, mais avec Chin qui, le visage voilé, prendra la place de sa sœur à l'insu de l'époux. Jade ne s'aperçoit du subterfuge que lors de sa nuit de noces, et pour accroître la confusion, les spectres de Ran et de Cher lui apparaissent. Pris d'une nouvelle attaque, il assassine sa seconde épouse...

BLACK MAGIC

***Gong Tau**, ou **Jiang Tou**. 1975. Réal.: Ho Meng-Hua. Scén.: Kuang Ni. Int.: Lo Lieh, Lily Li, Ti Lung, Ku Feng, Yang Chih Ching, Tanny. Prod.: Run Me Shaw, Shaw Brothers. Hong Kong.*

Le réalisateur des **Griffes de Jade** et du bouffon **Colosse de Hong Kong** (une histoire de singe géant), se lance au beau milieu des années soixante-dix dans une série de petits films d'horreur axés sur la sorcellerie et les exorciseurs, qui anticipent sur les prochains **Encounter of the Spooky Kind**, **Kung Fu Zombie**, **Legend of Living Corpses** et la série des **Mr. Vampire**. En tête d'affiche, deux héros du cinéma d'action made in Hong Kong, Lo Lieh (**La Main de Fer**) et Ti Lung (le chevalier malheureux de **La Rage du Tigre**). On y élabore des philtres magiques pour séduire les partenaires récalcitrants, on y lance des sorts pour éliminer les rivaux gênants, tandis que s'affrontent les tenants de la magie noire et de la magie blanche, autrement dit les bons et les mauvais magiciens. La première expérience des Shaw Brothers dans le genre, après leur association avec Hammer-Films pour **Les Sept Vampires d'Or** réalisé par Roy Ward Baker, en 1974.

BLACK MAGIC II

***Ang Wan Gong Tau**, ou **Gou Hua Jiang Tou**, ou **Revenge of the Zombies**. 1976. Réal.: Ho Meng-Hua. Scén.: Ngai Hong. Int.: Lo Lieh, Ti Lung, Lin Wei-tu, Tanny, Frankie Wei, Lily Li, Yang Chih Ching, Wai Wang. Prod.: Shaw Brothers. Hong Kong.*

Dès l'année suivante sort ce **Black Magic II**, toujours signé Ho Meng-Hua, et parfois titré **The Revenge of the Zombies** aux USA. En fait de suite, l'inspiration lorgne plutôt du côté de **La Nuit des morts-vivants**, assorti d'un rien d'**Exorciste** au succès alors international. Le même Lo Lieh incarne un sorcier s'évertuant à supprimer des sujets pour les faire revenir d'entre les morts afin de mieux les soumettre à son pouvoir. Le scénario part un peu dans tous les sens, avec l'irruption de monstres plus hideux les uns que les autres, tandis que les effets gore s'évertuent à surpasser ceux du premier volet : tête pourrissante, vers fouillant les chairs, ou bien personnages vomissant des serpents.

BLACK MAGIC WITH BUDDHA

*ou **Hao Mo**, ou **Liu Moh**, ou **Black Magic with Butchery**. 1983. Réal.: Lo Lieh. Scén.: Chiu Chi Kin. Int.: Lo Lieh, Chau Sing, Kuan Tai Chen, Candy Yu, Elaine Gam Yin Ling, Dau Yiu Wa. Prod.: Law Keung. Hong Kong.*

Des effets spéciaux démonstratifs au service d'un scénario carrément fou. Le héros récupère le cerveau d'une momie découverte en Nouvelle Guinée et compte utiliser ses pouvoirs magiques pour s'enrichir, et accessoirement épouser sa trop riche dulcinée. Mais, en plus d'exaucer les vœux de son maître, le cerveau utilise surtout sa matière grise pour décimer brutalement son entourage, se multipliant à l'occasion en une douzaine de cervelles rampantes et suceuses de sang. Réalisé par Lo Lieh, pensionnaire un temps de la *Shaw Brothers* chez qui il tourne ses meilleurs films : **La Main de Fer**, **Les Griffes de Jade**...

***Black Magic** (de Ho Meng-Hua). Magie noire contre magie blanche.*

BLACK MAGIC WOMAN

1990. Réal.: Deryn Warren. Scén.: Gerry Daly. Int.: Mark Hamill, Apollonia Kotero, Amanda Wyss, Victor Rivers, Carmen Moore, Abidah Viera, Larry Hankin, Alan Toy, Thomas Meurer, Michael Halpin, John Warner Williams, Victor Rivers, John Reno. Prod.: Deryn Warren, Marc Springer, Trimark. USA.

Mark Hamill, en quête de nouveaux succès, s'agite un peu vainement dans cette histoire de sorcellerie douce, corsée d'un rien de ***Liaison Fatale***. Co-propriétaire avisé d'une galerie de peinture et de sculpture à la mode, il partage l'affaire et son lit avec la belle Amanda Wyss, quand il rencontre Cassandra (Apollonia Kotero) qui lui parle immédiatement aux sens. Une scène de rupture va marquer le début d'un envoûtement et sa santé s'altère, jusqu'à justifier l'intervention d'un exorciste. Pas trop de sang, aucun effet spécial, guère d'érotisme, sinon celui dégagé par la sculpturale Apollonia, **Black Magic Woman** mise tout sur sa conclusion inattendue, incitant à une re-lecture de l'histoire depuis le début. (*M74P55*).

BLACK MAMBA

1974. Réal.: George Rolie. Scén.: Carle Kuntze. Int.: John Ashley, Eddie Garcia, Marlene Clark, Pilar Pilapil, Rosemarie Gil. Prod.: Alex O. David. Philippines.

Devenu star aux Philippines, notamment grâce à la série des «**Blood Island**», l'Américain John Ashley se vit même remettre un Award par la prestigieuse *Académie des Arts et du Cinéma Philippins*. Il incarne dans **Black Mamba** un docteur aux prises avec une sorcière vaudou (la belle Marlene Clark de **The Beast Must Die**, **Ganja and Hess** et un **Night of the Cobra Woman** également tourné aux Philippines), elle-même secondée par un bossu défiguré déterreur de cadaves et une troupe de danseuses vaudou assez girondes et court vêtues, se trémoussant devant le diable en personne en des cérémonies païennes du plus bel effet. John Ashley mentionnait à l'époque l'utilisation pour certaines scènes d'un vrai cadavre, obtenu d'après lui auprès de l'administration pénitentiaire locale.

BLACK MASK

Hei Xia. 1996. Réal.: Daniel Lee. Scén.: Teddy Chen, Koan Hui. Int.: Jet Li, Lau Ching-Wan, Françoise Yip Fong-Wah, Karen Mok Man-Wai, Patrick Lung, Anthmony Wong. Prod.: Tsui Hark, Charles Heung, Filmworshop Company Ltd. Hong Kong.

Né d'influences diverses, qui vont du comics américain au manga, de **Batman** au **Frelon Vert**, **Black Mask** représente l'un des plus gros budgets du cinéma d'action hong kongais. Jet Li y est l'objet d'expériences visant à produire des guerriers invincibles, parfaitement insensibles à la douleur. Echappé et devenu un modeste bibliothécaire ami d'un flic ignorant son passé, il reprend le combat à l'annonce des méfaits de ses anciens compagnons d'arme résolus à remplacer par la force la mafia locale. Davantage

***Black Mask**. Jet Lee, entre le tragique et la comédie.*

l'œuvre d'une équipe pas toujours synchrone que du seul Daniel Lee, **Black Mask** souffre de ruptures de ton perceptibles jusque dans les moindres détails (les plaisanteries des copains de bureau à la bibliothèque, tandis que le truand reçoit les jambes sectionnées de sa fillette en coffret cadeau). Le film vaut d'ailleurs plus pour son aspect visuel et ses combats de toute beauté que pour son récit et la psychologie de ses personnages, chamboulés par des remontages successifs désavoués par le metteur en scène. On sent plutôt une volonté évidente d'imiter les confrères américains, jusque dans la façon dont le couple Jet Li/Françoise Yip (fagotée tendance sado-maso) évoque Batman et la Catwoman. Trois ans plus tard, le chorégraphe des combats, Yuen Woo-ping, collaborateur attitré de Tsui Hark, travaillera sur un certain **Matrix**. Juste retour des choses.

BLACK MOON

1975. Réal.: Louis Malle. Scén.: Louis Malle, Ghislain Uhry, Joyce Buñuel. Int.: Cathryn Harrison, Joe Dallessandro, Alexandra Stewart, Thérèse Giehse. Prod.: Claude Nedjar, Nouvelles Editions de Films/Vides Cinematografica/Bioskop. Distr.: C.I.C. France/Italie/Allemagne.

La dérive d'une jeune fille fuyant une terre livrée à la guerre civile où, apparemment, les hommes combattent les femmes (l'étonnante séquence du mari embrassant son épouse avant de l'abattre...). Forçant les barrages, elle aborde une région où la nature semble avoir repris ses droits. Des enfants nus s'ébattent dans les prés, une licorne s'amuse à lui échapper, un jardinier s'exerce à l'art du bel canto (Joe Dalessandro, fascinant), tandis que sa sœur donne le sein à une vieille malade toujours couchée et recevant par radio des nouvelles issues d'un autre temps (*«ah bon, Priam est mort ? Un cheval de bois !!!»*). Fascinée par ce monde imaginaire, elle se réfugie là, pour finir par prendre au lit la place de la vieille femme mystérieusement disparue.

«Ce film ne s'adresse pas à votre sens logique, laissez-vous emporter par le rêve» recommande l'auteur, qui prône ici la fuite d'un univers réel inhumain pour un ailleurs informulé et irrationnel où règnent encore la liberté et le droit à la poésie. Une même quête qui pousse ses héros de **Milou en Mai** à échapper aux turbulences de Mai 68 pour imaginer une société sans contraintes (avec le même recours au Fantastique : le levé de la morte considérant, d'un regard plein de tendre sollicitude, ses héritiers à la recherche d'un monde à recréer). Le langage devient confus, la morale inutile, la structure narrative sans importance, mais l'émotion passe et les images, de toute beauté, composent d'étonnants tableaux surréalistes, d'ailleurs récompensés par la remise d'un des premiers Césars au chef opérateur Sven Nykvist.

BLACK MOON

1934. Réal.: Roy William Neill. Scén.: Clements Ripley, Wells Roots. Int.: Jack Holt, Dorothy Burgess, Clarence Muse, Arnold Korff, Fay Wray, Cora Sue Collins, Laurence Criner, Eleanor Wesselhoeft. Prod.: Columbia Pictures. USA.

Si la présence de Fay Wray rappelle le célèbre **King Kong** sorti l'année précédente, l'histoire de ce **Black Moon** presque inconnu renvoie directement au **White Zombie** de Victor Halperin, tourné deux ans plus tôt, bien que pas le moindre mort-vivant ne traverse jamais la pellicule. De retour sur sa petite île natale des Caraïbes où son oncle dirige une plantation, l'héroïne, incarnée par Dorothy Burgess, subit bientôt l'influence d'une grande prêtresse vaudou dont les disciples pratiquent encore le sacrifice humain. Faute d'avoir laissé échapper des prisonniers promis à une sanglante cérémonie, le dieu local lui ordonne, tel Abraham, d'immoler son propre enfant, ce qu'elle s'apprête à faire avec une belle absence d'esprit. Roy William Neill, qui s'illustrera plus tard dans la série des **Sherlock Holmes** avec Basil Rathbone, tente de compenser le maigre scénario et l'absence de suspense (le mari découvrant peu à peu ce que sait déjà le spectateur) avec de belles images, une troupe de 500 danseurs vaudou, et surtout les prestations de Clarence Muse et, bien sûr, de Fay Wray, toujours rayonnante.

THE BLACK NOON

1971. Réal.: Bernard L. Kowalski. TV. Scén.: Andrew J. Fenady. Int.: Roy Thinnes, Ray Milland, Yvette Mimieux, Gloria Grahame, Henry Silva, Lyn Loring, Hank Worden, William Bryant, Buddy Foster, Hank Worden, Susan Sheppard. Prod.: Andrew J. Fenady, Fenady Associates/Screen Gems Television. USA.

Le révérend Keyes (Roy Thinnes) et sa femme Lorna (Lyn Loring) s'installent dans une petite ville du vieil Ouest, une ancienne cité minière au temps des chercheurs d'or, où courent encore de mystérieuses rumeurs au sujet de pratiques sataniques célébrées sur les lieux. Le couple en aura confirmation quand les citadins, en fait des anciens habitants de Salem, s'apprêtent à les sacrifier durant une éclipse, soit le moment propice pour l'arrivée de Satan en personne. Du beau monde au générique, et l'occasion de revoir Yvette Mimieux, la délicieuse Weena de **La Machine à Explorer le Temps**.

BLACK OXEN

1923. Réal.: Frank Lloyd. Scén.: Mary O'Mara et Frank Lloyd, d'après le roman de Gertrude Atherton. Int.: Conway Tearle, Tom Guise, Corinne Griffith, Kate Lester, Thomas Ricketts, Alan Hale, Clara Bow. Prod.: First National Production. USA.

L'auteur du futur et poétique **Berkeley Square** effleure la science-fiction sous l'angle de la comédie romantique d'après un thème issu d'un roman de Gertrude Atherton. Corinne Griffith interprète le rôle d'une Australienne de soixante ans, miraculeusement rajeunie d'une quarantaine d'années après une expérience scientifique révolutionnaire. Débarquée aux USA, elle tombe amoureuse d'un homme qui pourrait être son fils (Conway Tearle), provoquant du même coup des situations tragico-comiques où le Fantastique n'a finalement pas grand chose à voir.

BLACK PAST

1989. Réal. et Scén.: Olaf Ittenbach. Int.: Andrea Arbter, Olaf Ittenbach, Andrea Stryi, Anette Arbter. Prod.: Olaf Ittenbach, Imas. Allemagne. 1989.

Les premiers méfaits de l'auteur des très sanglants **Premutos**, **The Burning Moon** et **Legion of the Dead**. A l'époque, Ittenbach exerce un tout autre

***Black Moon** (1975). Cathryn Harrison et Joe Dallessandro, des rapports ambigus dans un monde imaginaire.*

métier et ne jure que par **Evil Dead**, une vraie bible pour lui. Avec un bel enthousiasme, l'ami Olaf réalise et interprète cette friandise où son personnage découvre dans un miroir le spectre d'une petite fille autrefois mise à mort (in the «black past», donc...). Possédée par l'apparition, il devient à son tour une sorte de démon dont la préoccupation essentielle vise à décimer son entourage. Plein d'effets gore, une saisissante séquence aux enfers, mais surtout beaucoup d'amateurisme dans ce premier essai dont l'affiche résume assez bien les naïves prétentions.

THE BLACK PEARL

1928. Réal.: Scott Pembroke. Scén.: Arthur Hoerl, d'après Wilson Woodrow. Int.: Ray Hallor, Lila Lee, Carlton Stockdale, Arts Rowlands, Thomas Curran, Adele Watson, Howard Lorenz, Baldy Belmont. Prod.: Trem-Carr/Famous Authors. USA.

Une intrigue policière mâtinée de fantastique, comme on les aimait en ce temps-là, dans les décors de la non moins habituelle demeure inquiétante. La perle noire en question, dérobée au visage d'une statue de Bouddha, possède la fâcheuse réputation de porter malheur à

***Black Moon** (1934). Fay Wray et la grande prêtresse vaudoue.*

son propriétaire. Celui-ci (Thomas Curran), après un attentat manqué sur sa personne, décide de réunir ses héritiers et, pas prudent, leur lit son testament. La malédiction opére aussitôt, s'étendant bien vite aux autres membres de la famille, tandis qu'un détective enquête, dissimulé pour l'heure sous les traits du maître d'hôtel de la maison (Carlton Sockdale).

THE BLACK PEARL

*ou **La Perla Negra**. Vid.: La Perle Noire (Atlantic). Réal.: Saul Swimmer. Scén.: Victor B. Miller, Rodney Sheldon, d'après un roman de Scott O'Dell. Int.: Gilbert Roland, Perla Cristal, Aldo Sambrell, Jorge Rigaud, Carl Anderson, Ricardo Palacios, Carlos Estrada, José Nieto. Prod.: William Cash, Saul Swimmer, Royal/Twentieth Century Fox/Diamond Film. USA/Espagne. 1975.*

Cette «Perle Noire» relève plus du documentaire que de l'imitation de **Jaws** à laquelle on pouvait s'attendre. En lieu et place de requin blanc, une raie manta diablo, animal gigantesque et mythique selon certains, qui symbolise le gardien écologique des océans et semble attachée à récupérer une perle noire pêchée par le jeune Ramon, fils de l'armateur local. De prometteur au début, le récit s'enlise assez vite dans le quotidien lénifiant du village côtier, avec son élevage de chèvres, sa reprise des filets, et l'apprentissage de la plongée en apnée du héros, entraîné par le vétéran Gilbert Roland (où l'on apprend - fascinés ! -, qu'il importe de bien retenir sa respiration avant de se jeter à l'eau. Oui, ben, prenez des notes au lieu de ricaner...). Le monstre marin, capable de parler aux poissons et aux oiseaux, cesse pourtant la poursuite car Ramon, loin de s'approprier le produit de la vente de la perle, l'utilise à acheter les bateaux nécessaires à la vie laborieuse des pêcheurs, ceci sous l'œil attendri du curé du village qui pensait offrir le joyau à la Madone. Du Fantastique, oui, mais à quel prix ! Quant à Saul Swimmer (qui fleurait fort le pseudo monté de toutes pièces), il existe apparemment et signait même en 71 une comédie romantique avec Luciana Paluzzi gentiment titrée **Come Together**.

BLACK RAINBOW

1989. Réal. et scén.: Mike Hodges. Int.: Jason Robards, Rosanna Arquette, Tom Hulce, Mark Joy, Ron Rosenthal, John Bennes, Olek Krupa, Linda Pierce, Mary Terry. Prod.: John Quested, Geoffrey Hellman, Goldcrest Films. Distr.: AAA. GB.

Quand le scénariste, loin de respecter les règles immuables du cinéma fantastique, laisse au contraire flotter les rubans et se livre au mélange des genres, c'est le bonheur assuré. **Angel Heart**, **L'Associé du diable**, **Blue Velvet**, et ce **Black Rainbow**, autant d'œuvres inventives et indépendantes ignorant les conventions pour mieux nous surprendre. Dans un numéro encore assez étourdissant, Rosanna Arquette incarne Martha Davis, une médium tourmentée, nymphomane et fille de prédicateur alcoolique. Martha est trimbalée par son père aux quatre coins du pays pour des shows lucratifs tenant aussi bien de l'évangélisme démagogique que de l'exploitation de la crédulité populaire. Mais elle possède d'autres talents cachés, comme celui de prédire la mort de parents parmi les membres de l'assistance. Elle dénonce du même coup, et sans le vouloir vraiment, les agissements criminels d'un magnat de l'industrie, la corruption des forces de l'ordre, les compromis d'une presse à sensations et encore les catastrophes écologiques perpétrées au nom du profit immédiat. La description des personnages, souvent ambigus, participe à la magie et à la crédibilité de cette histoire complexe (le tueur bon père de famille, le patron méticuleux, le prêcheur alcoolique...), et le spectateur reste sous le charme après les dernières images, le confrontant à de multiples interrogations. Martha Davis a-t-elle aussi des dons d'ubiquité ? S'agit-il de son fantôme au début du récit ? Quels sont les vrais rapports entre le père et sa fille ? Et que signifie tout ce lierre ravageant la maison abandonnée (la revanche de la nature sur l'espèce humaine ?), une plante rapace dont on annonce la progression à travers le pays dès la première séquence ? Là voilà la vraie magie du cinéma, quand, une fois la lumière revenue, le film se rejoue sans fin dans la tête du spectateur. (*M63P42,M65P9*).

BLACK ROOM

1981. Réal.: Elly Kenner, Norman Thaddeus Vane. Scén.: Norman Thaddeus Vane. Int.: Jimmy Stathis, Cassandra Gaviola, Stephen Knight, Charlie Young, Christopher McDonald, Bill Anglemeyer, Clara Perryman, Linnea Quigley, Sheila Reid. Prod.: Aaron C. Butler, Lancer Productions. USA.

La « chambre noire » en question accueille les visiteurs pour des « cinq à sept » grivois tandis que de l'autre côté du miroir sans tain, le frère et la sœur, propriétaires des lieux, jouent les voyeurs, prennent des clichés et, accessoirement, saignent à mort les locataires pour traiter le frangin atteint d'une très rare maladie du sang. D'une histoire simple, Norman Thaddeus Vane (**Horror Star**, **Midnight**), part un peu dans tous les sens, hésitant entre le récit d'horreur traditionnel et le thriller érotique, et présentant même vers la fin ses héros comme un couple de zombies tout prêts à reprendre leurs activités jusqu'à la fin des

Black Rainbow.
Rosanna Arquette, messagère entre deux mondes.

temps. Les images sont pourtant belles, la réalisation sophistiquée, les décors éclairés aux bougies somptueux, les bruitages étranges. Le tout est lié par une musique classique de circonstance. En prime, une brève apparition de Linnea Quigley, alors en presque début de carrière, dans le rôle de la baby-sitter attirée sur les lieux et sauvée de justesse. Inédit en salles mais sorti en vidéo, chez *Scherzo*, sous son titre original.

BLACK ROSE

ou ***Black Rose Mansion, Kurobara no Yakata**. 1969. Réal.: Kinji Fukasaku. Int.: Akihiro Maruyama, Eitaro Ozawa, Mazakazu Tamura, Kikko Matsuoka. Japon.*

Le travesti Akihiro Maruyama reprend la robe après le succès du **Lézard Noir** réalisé par le même Kinji Fukasaku un an plus tôt, et tiré d'une pièce de Yukio Mishima, elle-même inspirée par le roman du célèbre Edogawa Rampo. Après l'échec sanglant d'un casse auprès d'une banque, un yakusa tente d'échapper à ses anciens complices et se réfugie dans une étrange demeure peuplée de fantômes. Il va rencontrer là «Madame Black Rose» dont il tombe aussitôt amoureux.

BLACK ROSE

1935. Réal.: J.B.W. Wadia. Int.: Feroze Dastur, Jal J. Khambata, Mahamad Sayani Atish, Husn Banu. Prod.: Wadia Movietone. Indes.

Black Rose nous fait remonter au tout début du cinéma indien. La firme *Wadia Movietone* s'installe alors à Bombay et J.B.W. Wadia tourne des histoires peuplées de monstres, souvent issus du *Ramayana* ou du *Mahabbarata*, fertiles en la matière (son **Dani Samrat** date de 1934, et **Noor-E-Yaman** de l'année suivante). Il semble néanmoins que ce **Black Rose** s'inspire plutôt des *Mille et une Nuits*, et plus précisément du **Voleur de Bagdad** de Raoul Walsh (1924). On y retrouve ainsi les féeries habituelles, génie, tapis volants et monstres divers animés vaille que vaille.

BLACK ROSES

1988. Réal.: John Fasano. T.V. Scén.: Cindy Sorrel. Int.: John Martin, Julie Adams, Carla Ferrigno, Carmine Appice, Ken Swofford, Sal Viviano, Frank Dietz, Robin Stewart, David Chrichton, Karen Planden, Robin Stapler. Prod.: John Fasano, Rayvan/Shapiro Glickensaus. Canada.

«Black Roses» est le nom d'un groupe d'heavy metal dont les sonorités agressives ne se contentent pas d'offenser les oreilles du mélomane, mais dont la musique, loin d'adoucir les mœurs, excite au contraire l'agressivité des jeunes spectateurs qui s'en prennent aussitôt aux adultes. Une belle métaphore sur l'influence néfaste de la musique moderne dans l'esprit des ados, vite illustrée par quelques séquences gore du plus bel effet (encore que le vrai gore soit ici surtout auditif. Tudieu, quelle musique !). Avec Julie Adams, échappée trente-trois ans plus tôt des griffes palmées de la Créature du Lac Noir, dans le rôle d'une sommité locale opposée à la venue du groupe dans sa petite ville. (*M64P58*).

***Black Roses**. Ah que c'est le chanteur !*

BLACK SCORPION

1995. Réal.: Jonathan Winfrey. TV. Scén.: Craig Nevius. Int.: Joan Severance, Bruce Abbott, Rick Rossovich, Stephen Lee, Lisa Boyle, Carrie Stevens, Michael Wiseman, Brad Tatum. Prod.: Roger Corman, Mike Elliott, New Horizon/Pacific Trust. USA.

Black Scorpion se veut la version télévisée de ces super-héros à la Batman et Superman, mâtinée d'une touche de **Justicier dans la ville**, à ceci près qu'il s'agit pour l'occasion d'une justicière, jouée par l'énergique Joan Severance. Officier de police sous le nom de Darcy Walker le jour, elle se libère la nuit dans la tenue de Black Scorpion, pour tout dire affriolante : masque de femme-chat, épaulettes en cuir, bustier moulant, bas résilles, gants, bottes et hauts talons noirs. C'est à se demander comment elle peut bien courser le super-vilain dans un pareil accoutrement, sans compter qu'à Angel City les nuits sont fraîches ! Sur un ton semi-parodique, elle affronte ainsi une série de méchants dignes des ***Batman*** TV des années soixante, dont une espèce de Dark Vador à la respiration difficile, rêvant de priver Angel City d'un oxygène déjà en voie de disparition. Action garantie, érotisme timide et un de ces petits côtés bondiens, et même parfois bondage, effectivement... très bondant.

Black Scorpion II. *Joan Severance dans sa tenue de combat, prête pour le corps à corps.*

BLACK SCORPION II : THE AFTERSHOCK

1996. Réal.: Jonathan Winfrey. Scén.: Craig Nevius. Int.: Joan Severance, Stoney Jackson, Garret Morris, Sherrie Rose, Jeanne Millar, Whip Hubley, Garrett Morris, Stephen Lee, Matt Roe, Shane Powers, Scott Valentine, Laura Herring, Christina Solis. Prod.: Roger Corman, New Horizons. USA.

Tourné l'année suivante, cette séquelle fait partie de la série des «*Roger Corman Presents*» élaborée pour la chaîne *Showtime* où, à côté de nouveautés (**Haunted Symphony**, **Suspect Device**, **Vampirella**) figurent une foule de remakes des anciennes productions Corman : **Bucket of Blood** (devenu **Horror Cafe**), **Wasp Woman** (devenu **Forbidden Beauty**), **Piranhas** ou **Humanoids from the Deep**. Jonathan Winfrey reprend la caméra et Joan Severance le costume, légèrement retaillé pour l'occasion. Face à elle, une adversaire à la même double identité : Ursula Undershaft/Aftershock (autrement dit la superbe Sherrie Rose), vêtue de rouge et secondée par Gangster Prankster (Stoney Jackson) évoquant carrément le Double-Face de **Batman Forever**, et maniant tout comme lui le crime aussi bien que l'humour noir. A bord de sa «Scorpion-mobile», la super-héroïne poursuit tout ce petit monde sur un registre encore plus cartoonesque que celui du premier épisode.
Et Roger Corman, jamais du genre à abandonner une affaire qui marche, lance deux ans plus tard une série TV ***Black Scorpion***, où Michelle Lintel, Miss Kansas à ses moments perdus, remplace cette fois Joan Severance, entourée d'une pléïade de bimbos, la plupart du temps affublées de costumes top excentriques : Athenay Massey (Hurricane), Nancy Valen (Angel of Death), Carrie Stevens (Celeste), Lisa Boyle (Medusa), Victoria Silvstedt (Hourglass) et toujours Sherrie Rose sous la tenue d'Aftershock. Dans le même temps, sans doute pour mieux appuyer la référence, les rôles de vilains vont à quelques rescapés de la série TV ***Batman*** des années soixante : Adam West (ex Batman), ou Frank Gorshin (ex The Riddler).

Black Scorpion*, la série TV. Michelle Lintel reprend le costume, ici face à Aftershock (Sherrie Rose).*

BLACK SHADOWS

1920. Réal.: Howard M. Mitchell. Scén.: Joseph Anthony Roach, d'après Natalie Lincoln. Int.: Alan Roscoe, Peggy Hyland, Correan Kirkham, Henry Hebert, Edwin B. Tilton, Estelle Evans, Cora Drew. Prod.: Fox. USA.

A l'époque, l'hypnotisme est à la mode et fascine le public. Des films comme **Trilby** (de Maurice Tourneur), **Her Tentation**, **Two Souls** et surtout **Le Cabinet du Docteur Caligari**, de Robert Wiene, remportent d'appréciables succès. Juste avant les «**Mabuse**» de Fritz Lang, Howard M. Mitchell s'inspire du récit de Natalie Lincoln où la victime d'un habile hypnotiseur commet des méfaits sous son influence, avant d'oublier ses actes une fois revenue à son état normal.

The Black Sleep*. De gauche à droite : Tor Johnson, Lon Chaney Jr., Akim Tamiroff et John Carradine.*

THE BLACK SLEEP

1956. Réal.: Réginald Le Borg. Scén.: John C. Higgins. Int.: Basil Rathbone, Bela Lugosi, John Carradine, Laurie Munro, Patricia Blake, Lon Chaney Jr., Akim Tamiroff, Herbert Rudley, Tor Johnson, George Sawaya, Phyllis Stanley, Sally Yarnell. Prod.: Howard W. Koch, United Artists. USA.

United Artists, bien après les grands succès du genre fantastique, tente d'en relancer la mode et réunit pour l'occasion une pléiade d'acteurs spécialisés tels que Bela Lugosi, Basil Rathbone, John Carradine, Lon Chaney Jr., ou encore Tor Johnson, sociétaire habituel des productions fauchées d'Edward D. Wood Jr. L'expérience fut un échec, artistique et commercial, à vouloir ainsi revisiter les classiques d'une autre époque, à l'heure où la production américaine ne rêvait plus que d'insectes géants, de soucoupes volantes et de robots extraterrestres. Basil Rathbone y incarne, en 1872, le savant testant une drogue indienne sur une série de cobayes afin d'élaborer un remède capable de réanimer sa femme tombée depuis plusieurs mois dans le coma. L'histoire, déjà extravagante, se complique à la vue des acteurs, pour la plupart grimés outrageusement, et chargeant le trait afin de se voler la vedette les uns les autres, comme le rapporte le cinéaste évoquant son tournage quelque vingt ans plus tard.

The Black Spider.
Une araignée noire messagère du malin...

THE BLACK SPIDER

*ou **Die Schwarze Spinne**. 1983. Réal.: Mark M. Rissi. Scén.: Walter Kauer, d'après Jeremias Gotthelf. Int.: Peter Ehrlich, Beatrice Kessler, Walo Lueoend, Walter Hess, Christine Wipf, Michael Gempart, Henrik Rhyn, Peter Schneider. Prod.: Eduard Steiner, Pica Films AG. Suisse.*

Le récit de Jeremias Gotthelf, prêcheur suisse de son état, visait en 1842 à vanter les vertus de la résignation auprès des paysans exploités, et ceci bien avant les magnificences du chocolat helvète, de la montre à quartz... et accessoirement du blanchiment d'argent public élevé au niveau de sport national. Il raconte de façon édifiante comment une malheureuse fermière conclut un pacte avec le diable afin d'échapper à la domination d'un seigneur despotique dont la profession de foi pourrait s'en tenir à cette simple et émouvante devise : « *L'avenir appartient aux patrons dont les ouvriers se lèvent tôt* » ! Mais la brave femme n'en renie pas pour autant ses convictions religieuses et cherche à tromper le malin, lequel expédie au village l'araignée noire attendue par ceux qui comprennent bien l'anglais, porteuse, la gueuse, de l'affreuse fièvre aphteuse (en fait, une simple épidémie de peste, mais ça rimait beaucoup moins bien...). Transposé à l'époque contemporaine, le pacte avec le diable s'assimile donc cette fois à l'usage de drogue, et le conte initial nous est présenté à travers les hallucinations d'une junkie racontant l'histoire. On appelle ça une métaphore.

BLACK THE RIPPER

1974. Réal. et scén. Frank R. Saletri. Int.: Hugh Van Putten, Bole Nikoli, Renata Harmon, Marva Famer, Dale Bach, Tiger Joe Marsh, Liz Renay. Prod.: Frank R. Saletri, FRSCO Productions Limited Film. USA.

Suite au succès du **Shaft, Les Nuits Rouges de Harlem** de Gordon Parks, la déclinaison des thèmes fantastiques prend son essor, souvent au prix des jeux de mots les plus approximatifs (**Blacula**, **Blackenstein**, etc...). Ce **Black the Ripper**, justement réalisé par le producteur du futur **Blackenstein**, en est sans doute la moins connue, au point que certains en contestent l'existence (même Liz Renay n'en souffle pas mot dans ses livres auto-biographiques...). Pourtant, il fut bien distribué par Dimension, en octobre 76, et, sur le Net, le très informé *IMDB* le mentionne, même s'il en sait encore moins que nous sur le sujet. Comment transposer un mythe aussi british dans la moderne cité américaine, c'est pourtant ce que l'on aurait aimé découvrir.

BLACK WATERS

1929. Réal.: Marshall Neilan. Scén.: John Willard, d'après sa pièce. Int.: James Kirkwood, Mary Brian, John Loder, Lloyd Hamilton, Robert Ames, Frank Reicher, Noble Johnson, Ben Hendricks. Prod.: Herbert Wilcox, British and Dominion Films/World Wide. GB.

Un des premiers films parlants britanniques (mais tourné aux USA) avec le **Blackmail** d'Alfred Hitchcock. L'argument s'inspire de la pièce de théâtre *Fog*, jouée avec succès à Broadway et signée John Willard, auteur du scénario et des dialogues pour son adaptation à l'écran. John Willard aime mêler le suspense, la comédie et le Fantastique dans ses récits, dont le plus célèbre, *The Cat and the Canary*, connut de multiples versions au cinéma. **Black Waters** annonce *Les Dix Petits Nègres* d'Agatha Christie, sauf que le huis-clos fonctionne ici à bord d'un bateau lugubre où l'on raconte des histoires de fantômes, de vaudou et de cannibalisme, tandis que les personnages, souvent pittoresques, disparaissent les uns après les autres, ne laissant que le couple de héros (Mary Brian, Charles Loder) face à l'assassin. Pour des raisons politiques (ne le répétez pas, mais le réalisateur et le directeur de la photo finissaient souvent la journée fin ronds comme des queues de pelle), une partie de la mise en scène et de la photographie échoua entre les mains «éclairées» de Byron Haskin, directeur de production et futur réalisateur de **La Guerre des Mondes**.

LE 18 JUILLET,
ENTREZ AVEC JENNIFER LOPEZ
DANS L'ESPRIT D'UN SERIAL KILLER !

THE CELL

en VHS

Version française
Format cinémascope
respecté

et DVD video

EDITION PRESTIGE
VF et VO
Son Dolby Digital 5.1
Sous-titres français et anglais
Le commentaire audio du réalisateur (vost)
Les scènes coupées
Le «making of»: la réalisation et
les effets spéciaux (vost)
Musique isolée
Les bandes-annonces
Filmographies
Jeux interactifs

METROPOLITAN FILM & VIDEO

NEW LINE CINEMA

TFI VIDEO

alerte orange

ARKHAM

Collectors Rendez-vous

MAD MOVIES

3 éme convention internationale de la S-F, du comics et du jouet de collection

VENEZ RENCONTRER VOS HEROS !!

MARK ROLSTON
"DRAKE" Aliens

MICHONNE BOURRIAGUE
"AURA SING" SW Episode 2

JENETTE GOLDSTEIN
"VASQUEZ" Aliens, Titanic...

TED RAIMI
"JOXER" (Xena)

RICHARD HERD
SUPREME COMMANDER "V"
Star Trek DS9, Voyager

KEN COLLEY
"CAPTAIN PIETT"

PAUL BLAKE
"GREEDO" SW

GARRCK HAGON
"BIGGS DARKLIGHTER"

DAVID MACK
dessinateur

BRIAN MICHAEL BENDIS
scénariste

d'autres auteurs sont encore à déterminer

SAMEDI 27 14h à 19h OCTOBRE 2001
DIMANCHE 28 10h à 19h OCTOBRE 2001

45f l'entrée **SALLE WAGRAM**
39, Avenue de Wagram 75017 Paris
Métro Ternes/RER CDG étoile

dédicaces, de nombreux exposants, revendeurs internationaux de Comics, de Jouets, expositions, concours de déguisement.....

RENSEIGNEMENTS ET PREVENTES
ARKHAM 15 rue Soufflot 75005 Paris Tél : 01 40 51 82 55

boutiques contactez nous

Fini la rigolade !

JEAN-CLAUDE REPLICANT VAN DAMME

CHEVALIER

Après s'être fait lourder par Mel Gibson du montage de **Payback**, le scénariste-réalisateur Brian Helgeland (oscarisé pour **L.A. Confidential** et carrément pas oscarisé pour **Postman**, deux très bons scripts) frappe à la porte de la Columbia qui va dire oui à son projet de film médiéval plutôt atypique. Vaguement inspiré d'un des Contes de Canterbury de Geoffroy Chaucer (l'écrivain est d'ailleurs l'un des personnages du film), **Chevalier** raconte l'histoire de William, un jeune écuyer qui rêve de devenir chevalier comme son maître. À la mort de ce dernier, il usurpe son identité et part concourir dans des tournois. C'est là qu'il croise la belle Lady Jocelyn dont il tombe fou amoureux. Mais celle-ci est convoitée par le comte Adhemar, qui décide de mener une enquête sur ce mystérieux chevalier remportant trophée sur trophée.
Faisant fi d'une quelconque réalité historique, Helgeland a en tête un film pour le moins particulier. Si sa mise en scène reste aussi classique qu'efficace, son traitement musical et narratif atteindrait des sommets de non-sens revendiqué. La bande-annonce suggère un spectacle pour le moins barbare mais affaibli par un soundtrack résolument contemporain (« We Will Rock You » de Queen !). Le film pousse en fait le concept loin de cette beauferie commerciale, puisqu'il s'agit aussi d'une comédie où les protagonistes dansent le disco ! On appelle ça un Ovni. Quoi qu'il en soit, **Chevalier** sortira en France le 26 septembre prochain, tout auréolé d'un beau succès d'estime outre-Atlantique. On y reviendra à ce moment-là. **S.M.**

*Heath Ledger dans **Chevalier**.*

*Sami Naceri (en blanc) dans **Nid de guêpes**.*

NID DE GUÊPES

Avec le succès des **Rivières Pourpres** de Matthieu Kassovitz et du **Pacte des Loups** de Christophe Gans, les producteurs français n'hésitent plus à mettre des billes dans des projets « action-packed » bien de chez nous. Ça n'est pas plus mal puisque ça nous changera des bonnes grosses comédies épileptiques. Ici, c'est le réalisateur Florent Emilio Siri (**Une minute de silence**) qui en profite pour signer son deuxième long métrage judicieusement titré **Nid de guêpes**. Judicieusement, car le film, co-écrit par le réalisateur, raconte l'histoire d'Hélène Laborie, une femme-flic chargée de convoyer Abedin Nexhep, un gros ponte de la mafia albanaise en attente de procès. Lors du transfert, elle et son équipe sont attaqués par les sbires du mafieu. Après une impressionnante course-poursuite, les flics se réfugient dans un entrepôt situé au milieu de nulle-part. Ils ne savent pas encore qu'un gang a décidé de dévaliser l'endroit. Autant dire que ça va être le bordel !
Fort de son expérience dans le clip (pour Iam notamment), Siri s'entoure d'un casting qui réunit Sami Naceri, Benoît Magimel, Nadia Farès, Pascal Gregorry et Sami Bouajila (qui remplace au pied levé Saïd Taghmaoui), tous emballés par un script qui semble croiser **Reservoir Dogs** (pour le huis-clos pétaradant) et **Duel** de Spielberg (pour les spectaculaires poursuites incluant des gros camions qui défoncent tout). Avec plus de 50 millions de francs de budget, le réalisateur serait même en mesure de nous offrir un beau spectacle. On croise les doigts. Sortie prévue pour la fin de l'année. **S.M.**

GANGS OF NEW YORK

Un nouveau film réalisé par Martin Scorsese est toujours un événement. Si en plus Leonardo Di Caprio interprète le rôle principal, on peut comprendre que la firme Miramax banque 90 millions de dollars dans ce **Gangs of New York**, une adaptation assez libre du roman homonyme de Herbert Asbury. Cette œuvre publiée en 1928, s'inspire pour beaucoup d'une histoire vraie, celle des Rabbits et des Native Americans, deux gangs qui se partagent les activités illégales du New York de 1846. C'est à cette période que le fils du leader assassiné des Rabbits, Amsterdam Vallon (Leonardo), jure de retrouver le meurtrier de son père, qui n'est autre que le chef des Native Americans : Bill « Le Boucher » Poole.
C'est le scénariste Steven Zaillian (**La Liste de Schindler**) qui est chargé d'adapter le pavé en shooting script. Il semblerait qu'il ait introduit plusieurs éléments anachroniques pour satisfaire les exigences de Scorsese, dont des scènes de kung-fu particulièrement réalistes ! Faut voir... Le casting est très alléchant puisque, outre Daniel Day Lewis remplaçant au pied levé Robert De Niro, on y retrouvera Willem Dafoe dans le rôle du Boucher et Liam Neeson dans celui du prêtre Vallon, le leader du gang des Rabbits. Ils seront rejoints par Cameron Diaz, en voleuse amoureuse d'Amsterdam, et Brendan Gleeson (**M:I-2**) en mercenaire irlandais. Le tournage s'est terminé en avril dernier, après huit longs mois de travail, et la sortie est prévue pour Noël prochain aux USA, en concurrence directe avec **Le Seigneur des anneaux**. Autant dire que Scorsese a intérêt à avoir des arguments de choc ! **S.M.**

*Daniel Day Lewis & Leonardo Di Caprio dans **Gangs of New York**.*

NEWS (spécial catastrophes !)

● Ça commence mal ! Ridley Scott a en tête de réaliser un film sur Alexandre le Grand pour Dino De Laurentiis, projet qui rentrerait alors en concurrence avec celui de Christopher Mc Quarrie (**Way of the Gun**). Il pense bien évidemment à Anthony Hopkins pour incarner cette figure mythique. C'est horrible !

● Le cauchemar continue ! Ce n'est plus Michael Bay qui signerait **Red Dragon**, le remake du **Sixième Sens** de Michael Mann. De Laurentiis, bien trop âgé pour prendre de telles décisions, songe maintenant à Brett Ratner (**Rush Hour**, **Family Man**). C'est sûr, ça vaut le coup d'être refait !

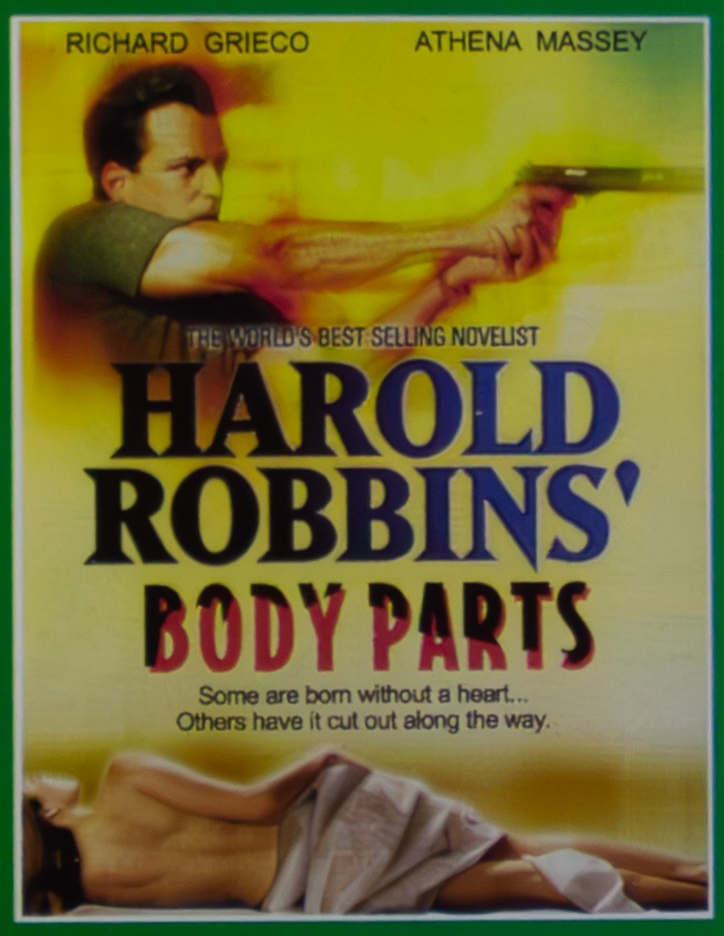
● Qu'avons-nous donc fait pour mériter ça ? DreamWorks serait actuellement en négociations avec le scénariste de **Gladiator**, David Franzoni, afin que ce dernier écrive, au choix, une préquelle ou une suite à son superbe chef-d'œuvre. Y'a déjà le petit Delélée qui bave comme un ouf !

● Sacré Joel Silver ! Le mogul (qui ressemble grave à notre beau Rafik) responsable autrefois de bombes telles que **Piège de cristal**, aurait en tête un remake de **M le maudit** de Fritz Lang, avec le rappeur DMX dans le rôle d'un criminel aidant la police à retrouver un tueur d'enfants qui mobilise les médias. C'est con Hollywood des fois !

● La rumeur un peu foireuse du moment : Danny Glover aurait annoncé sur une radio du Connecticut, que le tournage de **L'Arme fatale 5** débuterait en janvier prochain. Et le film, il sortirait en février, alors ? (On rigole mais ils vont nous faire le coup, vous allez voir !)

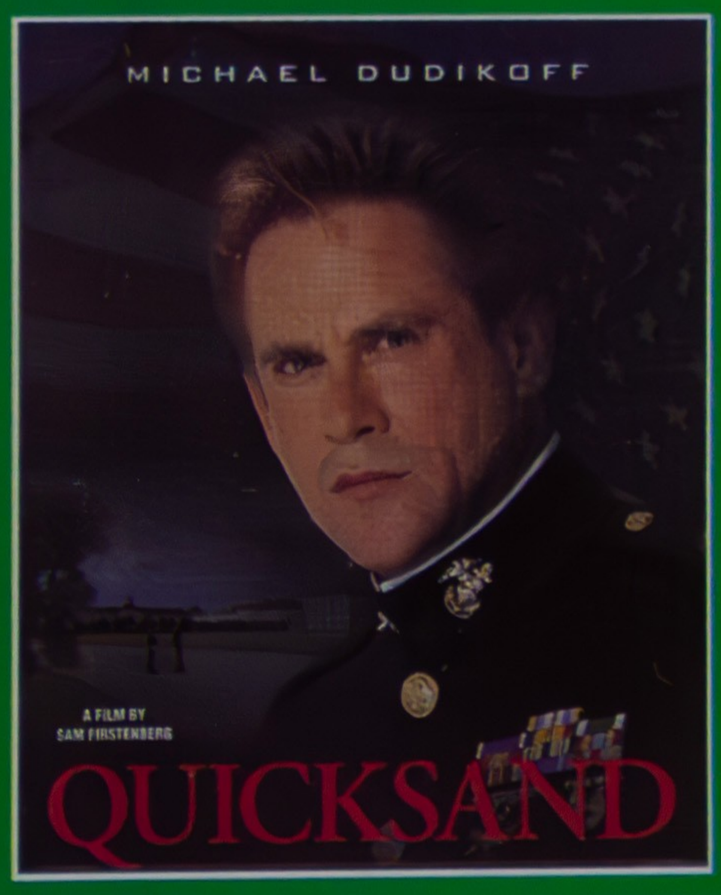
● Et un petit dernier pour la route puisqu'on y est ! Le scénariste Jason Richman (**Black Sheep**, l'un des quinze prochains Joel Schumacher) travaille actuellement sur le script du **Flic de Beverly Hills 4** pour Jerry Bruckheimer. J'vous le dis, ça sent la naphtaline !

chérie B



■ Toujours prêt à faire des économies de bouts de chandelle, Roger Corman fait maintenant tourner sa propre famille. Ainsi son fils, Craig, qui débuta comme assistant de production sur **Au-delà de la gloire** de Samuel Fuller, écrit et réalise pour Concorde-New Horizons le thriller **Body Parts** d'après le best seller d'Harold Robbins. Richard Grieco (**Le Félin, Gang's Traffic**) y interprête le Marines Ty Kinnick, trompé par sa femme avec son meilleur ami qui le laisse pour mort. Après avoir passé cinq ans dans une prison sinistre de Hong Kong pour un meurtre que les amants ont commis, Ty Kinnick est prêt à prendre sa revanche lorsque son ancienne épouse lui apprend qu'il est en danger de mort. Ty ne sait plus qui croire, et on le comprend... La pin-up Athena Massey (**Grid Runners, Not of this Earth 2**), une habituée des productions Corman, complète la distribution.

■ D'origine polonaise, Sam Firstenberg compte déjà plus d'une vingtaine de films à son actif, parmi lesquels **Ninja 3, American Warrior** et ses deux premières suites, **Riverbend, Delta Force 3, Blood Warriors, American Samourai, Cyborg Cop** et, plus récemment, **Spiders 2**. Ce vétéran, qui a travaillé pour Cannon et Nu Image, rejoint aujourd'hui la bannière Quantum Entertainment pour les besoins de **Quicksand**. Il retrouve pour l'occasion Michael Dudikoff, qu'il avait déjà dirigé dans les **American Warrior**. Psychiatre militaire, Bill Turner est affecté dans une base en Arizona pour traiter le cas de la venimeuse Randi Stewart, dont il tombe immédiatement amoureux. Bill soupçonne rapidement Randi de souffrir de troubles liés à son enfance : il semblerait qu'elle ait été violée par son père, le Général Jeb Stuart. Lorsque ce dernier est retrouvé assassiné et que Randi apparaît comme la principale suspecte, Bill mène sa propre enquête pour découvrir qu'il s'agit d'une conspiration remontant aux hautes sphères de Washington. Dan Hedaya (**Alien la résurrection, Shaft**) et Richard Kind (l'hilarant Paulie dans la série *Spin City*) sont également de la partie.

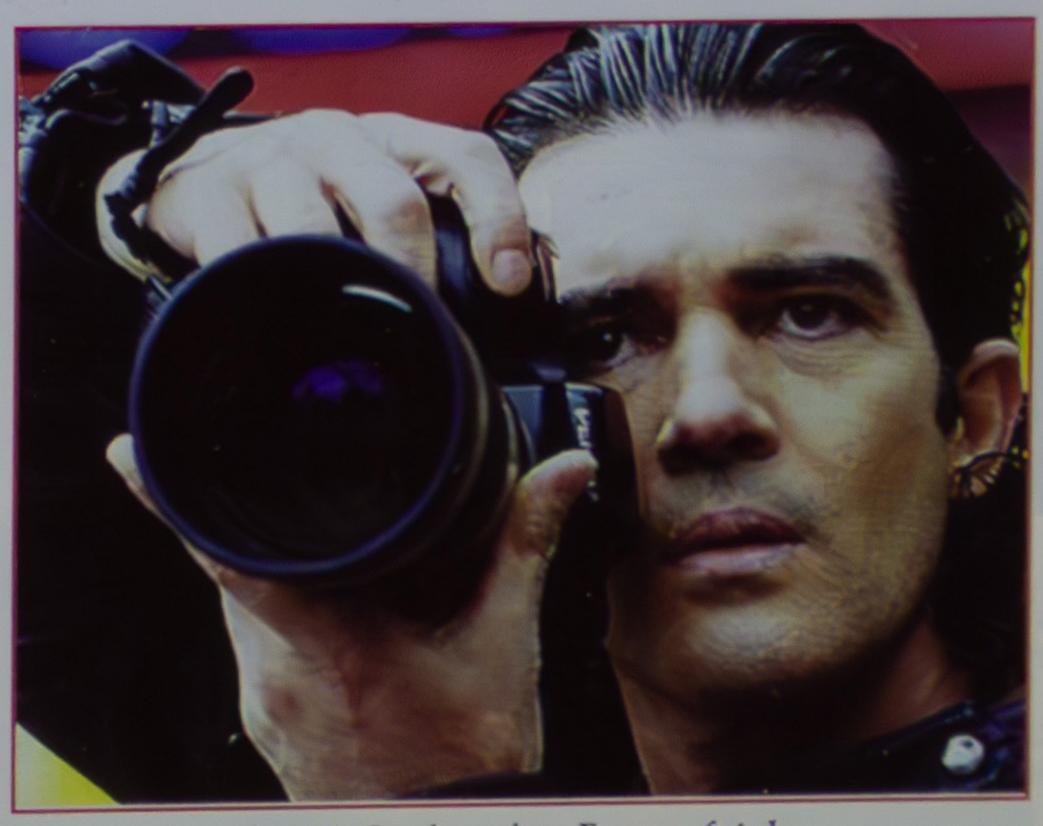


■ Fille de Bruce Lee, Shannon Lee commence sa carrière en 1993 de manière assez logique, puisqu'elle tient un petit rôle, celui d'une chanteuse, dans **Dragon : l'histoire de Bruce Lee**. Suivent **Blade**, les séries B **Cage 2, High Voltage** et **Epoch**, ainsi que la série télé *Martial Law* avec Samo Hung, qu'elle fréquente le temps d'un épisode. Au moins aussi athlétique que son père et son frère Brandon, la voilà qui est à nouveau employée dans un second rôle pour faire la démonstration de ses talents dans le film d'action à petit budget : **Lessons for an Assassin** d'Ines Glenn. Elle y incarne Fiona LeClaire, une femme chargée du comportement humain et de l'entrainement au sein de la Corporation. Cette organisation marginale enlève des voyous pour les transformer en tueurs d'élite chargés de nettoyer les rues de toute criminalité. Mais la firme abrite en réalité un important réseau de trafic de drogue. Ce qui laisse tout de même le temps à Fiona d'envoyer une bonne partie de la distribution au tatami.

Damien GRANGER

FEMME FATALE

Énième retour aux sources pour Brian De Palma, après le four critique de son space-opéra **Mission to Mars**. Le réalisateur renoue en effet avec le film noir et signe son premier scénario depuis **L'Esprit de Caïn** (pas une bonne référence ça !). **Femme fatale** (tout un programme) raconte l'histoire d'un paparazzo qui couvre le festival de Cannes. En prenant certaines photos, il découvre une superbe femme qui l'intrigue et dont il décide de retrouver la trace. Il ne se doute pas encore de son passé et de son implication dans une sombre affaire de diamants volés.
Installé depuis peu à Paris, le cinéaste est parvenu à vendre son projet au Studio Canal et à obtenir un budget confortable de 35 millions de dollars. À la recherche de son actrice principale, il a d'abord essuyé les refus d'Uma Thurman et Melanie Griffith. C'est Rebecca Romijn-Stamos qui hérite finalement de ce rôle défini comme une sorte de Nikita au passé trouble. Antonio Banderas incarne le paparazzo qui va suivre cette femme fatale jusqu'à Paris, lieu principal de l'action. Ce dernier annonce d'ailleurs que son personnage est très proche de celui de John Travolta dans **Blow Out**. Le tournage s'est déroulé ce printemps dans la capitale, avec tout ce que cela comporte de rumeurs croustillantes. En effet, notre 13ème guerrier préféré aurait reçu des menaces écrites de l'E.T.A. Le groupe séparatiste basque aurait manifesté son mécontentement suite aux implications politiques de l'acteur dans son pays d'origine et aurait exigé qu'il ne tourne plus en Europe. Aucune de ces rumeurs n'a vraiment affecté le tournage qui a aussi eu lieu à Cannes, au lendemain du festival, pour une séquence d'ouverture (où apparaissent Gilles Jacob et Regis Wargnier) qu'on annonce monumentale. La sortie de **Femme fatale** est prévue pour janvier 2002 aux États-Unis. **S.M.**



*Antonio Banderas dans **Femme fatale**.*

- Le Replicant (Jean-Claude Van Damme) : un clone confiné dans un environnement clinique propre aux expérimentations douteuses.

- Le serial-killer et son clone : antagonistes, malgré les apparences.

- Garotte (Van Damme bis), un tueur impitoyable qui fait courir la police fédérale.

REPLICANT

Van Damme/Ringo Lam : acte deux. L'outsider du ring et le cinéaste le plus chtarbé de Hong Kong refont équipe pour une série B qui casse des briques et propose une alternative aux films de gros bras généralement de mise. Derrière le vernis de ce come-back annoncé se cache en effet un autre film, dont la substance propose bien plus qu'un simple « ride » riche en émotions fortes. Jean-Claude ne nous avait pas habitué à ça et, vous allez voir, ça décrasse bien par où ça passe !

En ces temps où l'appellation « film de genre » se retrouve, effet de mode oblige, sous la plume de ses plus grands réfractaires, il semble bon de revenir sur le terme parfois galvaudé de B-Movie. Ici même, il nous est parfois arrivé de l'utiliser à tort et à travers, lui retirant jusqu'à sa signification première. Avec **Replicant**, l'occasion de remettre les choses à leur place est trop belle pour la laisser passer. Car vous allez lire partout que le dernier Van Damme est un putain de B-Movie. C'est vrai, mais pourquoi au juste ? Parce qu'il s'agit d'un petit budget ? Parce que son sujet renvoie directement au fameux « genre » qu'il est devenu bon de citer pour briller dans les soirées de l'ambassadeur ? Parce qu'il est principalement interprété par Jean-Claude Van Damme, la superstar des rings thaïlandais malfamés et du grand écart en moule-burnes ? Si l'on s'en réfère à la définition historique, **Replicant** serait donc à peine digne d'un double-programme, proposé par une salle de quartier et se moquant d'une quelconque intégrité artistique. Pas de problème les mecs, annoncez le deuxième film ! Si ce n'était que ça... Mais non, **Replicant** est aussi un satané B-Movie car, et c'est devenu suffisamment rare pour le mettre en avant, sa forme se conforme à son fond. Le film va donc droit au but en proposant à son public très exactement ce qu'il est venu voir, en explorant les multiples possibilités de son script 0 % matières grasses, en se permettant des écarts à la bonne morale cinématographique, et en prenant le risque — hénaurme ! — de ne pas plaire à tout le monde. Malgré ses allures de super-spectacle barré du ciboulot, **Replicant** est artistiquement fragile et constamment dans la ligne de mire critique. Et pourtant...

Le pitch du film est simple : le flic Jake Riley (un Michael Rooker à la voix éreintée) n'est toujours pas parvenu à mettre la main sur le terrifiant Garotte (Jean-Claude Van Damme), un serial-killer qui élimine toutes les mères de famille qu'il considère comme des marâtres. Lessivé par ce constant jeu du chat et de la souris, Riley décide de raccrocher et donne sa démission. C'est ce moment que choisit la N.S.A. pour lui proposer une solution inattendue : l'agence gouvernementale a mis au point le premier clone humain, à partir de l'ADN de l'insaisissable Garotte. Riley voit dans ce double un moyen de coincer son ennemi juré. Encore faudrait-il que le Replicant puisse apprendre les codes sociaux les plus primaires. Né avec le mental d'un nourrisson, le clone est donc poussé à bout par Riley qui cherche à le façonner à l'image de l'original pour retrouver la trace de ce dernier.

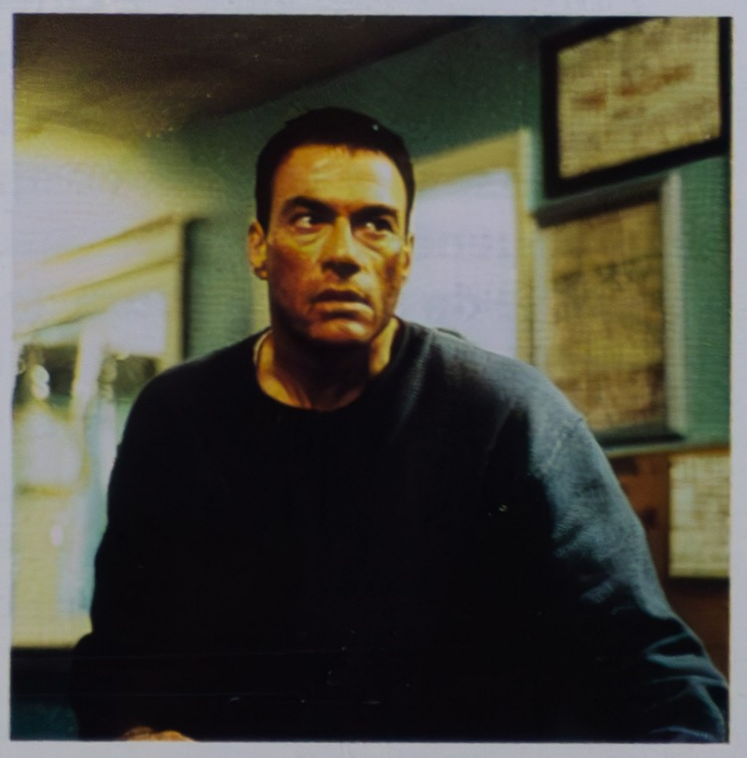
une star sur le retour

Surfant sur le creux de la vague depuis une série de bides malheureux, Jean-Claude Van Damme est au bout du rouleau lorsqu'il accepte la proposition de Nu Image d'incarner le Replicant. Sa seule condition : Ringo Lam doit mettre ■ ■ ■

Le Replicant au repos : maltraité, il dort au sol comme une bête.

Riley (Michael Rooker) dans le rôle du dresseur, le Replicant dans celui du chien.

■■■ en scène le film. En décidant de reformer son duo avec le réalisateur de **Risque Maximum** (sa meilleure prestation à l'écran, soit dit en passant), le bonhomme espère retrouver de sa superbe non seulement au box-office, mais aussi professionnellement parlant. Car il ne faut pas oublier (comment est-ce possible ?) les Ovnis **Double Team** et **Piège à Hong Kong**, tous deux réalisés par l'immense Tsui Hark. Dans le premier, le génie de Hong Kong flanque l'ami belge d'un basketteur multicolore et le transforme en un numéro 6 d'opérette, tandis que dans le second, il lui fouette carrément le joufflu avec un hareng ! Mis à nu, traîné dans la boue par un cinéaste qui le considère comme de la chair à canon pour expérimentations cinématographiques, Van Damme accumule par ailleurs les interviews vérité, empreintes de considérations philosophico-pouêt pouêt qui vont faire de lui la mascotte du zapping de Canal +. Il est vraiment temps de réagir ! Mais d'un cinéaste à l'autre, les méthodes ne changent guère. Partout vous allez entendre que, ça y est, Jean-Claude est un acteur, un vrai, que sa prestation dans **Replicant** est bluffante et qu'il a atteint une forme de maturité dont l'évolution est visible à même l'écran. Disons plutôt que si Ringo Lam utilise lui aussi les méthodes humiliantes de Tsui Hark, c'est pour rendre service au comédien. En le faisant régresser humainement à l'état quasi-fœtal (le Replicant apprend la vie à mesure que l'enquête progresse), il ajoute au film un sentiment purement tribal, fait d'émotions simples et d'une crudité effarante de réalisme. En un sens, Lam offre à sa vedette un rôle qui renvoie à celui qui a révélé Stallone, un simili-Rocky Balboa qui ne pense pas beaucoup, mais agit avec le cœur et les poings. Par le truchement d'un découpage et d'un montage serrés, le cinéaste parvient donc à faire croire à l'improbable. Van Damme reste Van Damme, mais ici le gras de son interprétation passe à la trappe. Qu'on se rassure : au vu des premières images de son prochain film, **The Order**, tout devrait rentrer dans l'ordre.



Garotte rencontre son double : ça sent le soufre pour ce dernier...

Inadapté social, le Replicant est perdu sans certains repère fondamentaux.

Regard de chien battu et gestuelle hésitante : Van Damme EST le Replicant.

le tour de force de Ringo

Ringo Lam est lui aussi un cas à part. Responsable d'un des films de Hong Kong les plus déviants des nineties (**Full Contact** avec Chow Yun Fat), il signe ici sa deuxième réalisation occidentale, mais sans se renier pour autant. Pour entrevoir ce qui fait courir Ringo, il faut connaître une bonne partie de sa carrière et son point d'orgue, **City on Fire**, le fameux polar qui a inspiré **Reservoir Dogs** à son Quentin Tarantino d'auteur. Ringo Lam ne déroge donc pas à son image de cinéaste entièrement dévoué au mal et à la déviance humaine avec **Replicant**. Il parvient même, en empruntant des détours thématiques, à livrer un film authentiquement barge, et ce dans tous les sens du terme. Vu la qualité du scénario qui lui est proposé, c'est manifestement un tour de force.

Dans un premier temps, la violence physique de **Replicant** ne fait pas de cadeau. Mais on est surtout surpris par l'incroyable violence mentale subie par le clone, traité comme un animal, voire pire. Dans une scène cruciale, véritable basculement du film vers le terrain délicat de l'implication émotionnelle (et là, ça passe où ça casse), le **Replicant** se retrouve carrément à bouffer dans la gamelle d'un chien, puis se fait

Position fœtale et liquide amniotique : la naissance d'un clone renvoie forcément à celle d'un humain.

battre par Riley pour avoir, censément, martyrisé un enfant. Ici, les notions d'humanisation (pour le Replicant) et de déshumanisation (pour Riley) s'entrechoquent et se complètent au point de livrer la clé du film. Derrière les trémolos de la séquence (on pleure pour la pauvre bête), Lam sous-entend que le traitement social, culturel et affectif sur un individu ne le définit pas forcément en tant que personne. Il faut comprendre que le Replicant ne deviendra pas automatiquement un meurtrier, même si on l'y contraint. Cette idée simple, couplée à une violence sale (à titre d'exemple : des handicapés se font malmener), bloque le film dans un certain inconfort qui peut aliéner le public le plus habitué au manichéisme de rigueur.

happy end oblige ?

Ce refus de brosser le spectateur dans le sens du poil est par contre tempéré lors d'un final qui jure avec l'ensemble du métrage. Dans le climax qui oppose Van Damme à Damme Van, le clone anticipe les coups de l'original dans une chorégraphie basique qui fonctionne sur un concept (rare), et non sur le découpage (carrément novateur). Pourquoi fallait-il alors, à force d'inserts qui sentent la seconde équipe à plein nez, en rajouter avec un happy end malvenu ? Parce qu'il semble évident que Van Damme s'est offert, très confiant, à son réalisateur, mais que l'acteur (ou son producteur) s'est dégonflé dans la dernière ligne droite. Ce final ne renie pas entièrement le principe du film (le Replicant reste un outcast), mais offre une vision optimiste qui ne cadre logiquement pas avec la sécheresse de ton (et de style) adoptée par Ringo Lam.

Quoiqu'il en soit, **Replicant** propose une image cinématographique unique du comédien puisqu'elle le montre, finalement, tel que le public le reconnaît aujourd'hui : un peu simple, amusant dans ses débordements mais d'une sincérité évidente qui attire, malgré tout, la sympathie. En refusant d'en faire une icône d'actioner (à la manière de John Woo et de Peter Hyams), Ringo Lam ramène Jean-Claude Van Damme sur le devant de la scène. On espère que ce dernier saura en profiter pour « répliquer » cet incroyable succès personnel. Car **Replicant** est bel et bien le comeback le plus spectaculaire depuis celui de John Travolta avec **Pulp Fiction**. À quand la Palme d'Or ?

Stéphane MOÏSSAKIS

The Replicant. *USA. 2000. Réal.: Ringo Lam. Scén.: Lawrence David Riggins & Les Weldon. Dir. Phot.: Mike Southon. Mus.: Guy Zerafa. SPFX : Gajdeki Visual Effects. Prod.: John Thompson, David Dadon et Avi Lerner pour Millenium/Artisan Entertainment/777 Films Corp. Int.: Jean-Claude Van Damme, Michael Rooker, Catherine Dent, Lana Parrilla, Josh Green, Oliver McCready, Nick Swarts... Dur.: 1 h 36. Dist.: Metropolitan Filmexport. Sortie le 11 juillet 2001.*

Garotte versus Riley : un combat sec, violent et très « macabre »...

Le Replicant s'énerve : il faut au moins deux hoimmes pour le calmer.

DRIVEN

RENNY HARLIN

(réalisateur)

Réalisateur de PRISON, un petit film qui fait grand bruit, Renny Harlin s'impose à Hollywood par une série de succès qui vont asseoir sa réputation de cinéaste musclé : LE CAUCHEMAR DE FREDDY, 58 MINUTES POUR VIVRE, CLIFFHANGER... Que des cartons. Après, c'est la dégringolade. L'ÎLE AUX PIRATES ruine la Carolco, AU REVOIR À JAMAIS ne parvient pas à le faire remonter la pente et PEUR BLEUE ne ramasse que la moitié de son budget au box-office. Malgré tout, le gaillard a de la réserve et refait ici équipe avec notre Sly préféré pour DRIVEN, un film d'action d'un autre genre...

Joe Tanto (Sylvester Stallone) : un vieux de la F1 reprenant du service.

Pour vous, *Driven* est le « *Matrix* des films de Formule 1 ». Pourquoi ?

Je ne voulais pas filmer les courses de Formule 1 comme on peut les voir à la télévision aujourd'hui. Il fallait que le résultat soit vraiment cinématographique. Pour cela, j'ai utilisé la technologie numérique. A la télévision, on ne voit jamais exactement ce que le conducteur voit, quel type de sensations il éprouve. En général, la caméra se trouve derrière lui. Je voulais des vues subjectives, un rendu de la vitesse plus spectaculaire. Je voulais que le public comprenne quel type de sentiments on ressent lors d'un crash, quels sont les enjeux d'une course. La technologie actuelle nous permet de placer la focale juste devant le regard du conducteur et d'obtenir ce rendu. Je ne me suis pas privé. Le numérique nous a aussi permis de recréer une course sous la pluie ou de mixer des images réelles de crash avec des voitures virtuelles. Cela multiplie considérablement les angles de prises de vues et cela me permettait surtout de montrer un résultat inédit à l'écran. Sûrement pas télévisuel en tout cas. Avant de travailler sur ce projet, je ne pensais pas qu'il était possible d'utiliser le numérique pour tous les plans que j'avais en tête. Mais nous avons fait des essais vraiment convaincants qui m'ont prouvé qu'il était possible d'offrir au public de nouvelles sensations percutantes.

Vous avez essayé de donner un cachet unique à chacune de vos courses ?

Oui car il y en a cinq dans le film et il ne fallait surtout pas être répétitif. Chacune des courses devait avoir sa propre histoire, son propre style. Certaines sont plus longues que d'autres, certaines étaient perçues du point de vue du conducteur tandis que d'autres étaient purement vues sous l'angle du spectateur. Mais le plus gros défi était de faire comprendre au public ce que nos personnages ressentent durant ces courses. Pourquoi ils s'imposent un tel défi physique et mental. C'est la dynamique d'un film d'action. On ne peut pas montrer une scène d'action palpitante si le public ne comprend pas les agissements des personnages principaux.

L'OEIL DU TIGRE DANS LE MOTEUR

OPINION

Autant le dire tout de suite, **Driven** tient carrément du projet dégénéré. À ce niveau-là, c'est du jamais vu. A faire passer le moindre Bruckheimer movie pour la quintessence du 7ème art. D'un côté, nous avons Sylvester Stallone qui tente de faire un come-back en tant que scénariste et qui, pour l'occasion, trimballe ses principales obsessions sur le papier. On cherche donc l'émotion et la hargne de **Rocky**, ou encore les désillusions de **La Taverne de l'enfer**. En vain puisque de l'autre côté, nous avons Renny Harlin qui a décidé de faire son auteur en saccageant tout le travail en finesse de notre homme Sly à coup de beauferie « bigger than life » et de bourrinages numériques lui permettant de s'exprimer avec la finesse d'un gros ours mal léché. Jusque-là, le cinéaste avait réussi à la mettre en veilleuse face à un grand script (**Ford Fairlane** et **Au revoir à jamais**, respectivement écrits par Daniel Waters et Shane Black, deux des meilleurs scénaristes en activité). Mais c'est fini tout ça ! En résumé, quand l'un se met à parler avec le cœur, y'a l'autre qui nous montre ses fesses !

Dans cette histoire de rivalité amoureuse et professionnelle entre deux coureurs automobile sur fond de Grand Prix, le grand Sly nous refait, après **Rocky 5**, le coup du mentor. Il parle de vieillesse, de passation de pouvoir, de retraite même. La sienne. C'est simple et ça aurait pu être très beau. Forcément, la première partie de **Driven** tient du calvaire puisqu'elle n'intéresse pas Harlin. Elle rend furieux même. Mais cette haine se transforme progressivement, au fur et à mesure des courses, en extase. Pourquoi ? Parce que le même Harlin, non content d'appréhender le script de travers, se met à perdre progressivement la raison. On passe sur le traitement neu-neu qu'il accorde aux personnages. Il faut voir les courses pour le croire. La dernière, la plus chtarbée, se transforme en partouze de voitures digitales dont les trois-quarts se bouffent la tronche au premier virage. En quelques minutes d'action, Harlin invente le « virtual-cyber-car-sex-driving-orgy » ! De la part de l'homme qui nous met au défi de faire la différence entre les vrais et les faux requins de son **Peur Bleue**, on vous laisse imaginer la fascinante vulgarité de la chose. Et c'est bien là le plus grand paradoxe de **Driven** : ce que le spectateur perd en émotion, il le récupère en frime superficielle, en ego de cinéaste qui vit mal son manque de reconnaissance critique. A l'image du Ed Wood dépeint par Tim Burton, Renny Harlin se persuade de son génie visionnaire. Surtout, que personne n'aille lui vendre la mèche !

Stéphane MOÏSSAKIS

USA. 2000. Réal.: Renny Harlin. Scén.: Sylvester Stallone. Dir. Phot.: Mauro Fiore. Mus.: BT. Prod.: Elie Samaha, Sylvester Stallone et Renny Harlin pour Franchise Pictures. Int.: Sylvester Stallone, Burt Reynolds, Kip Pardue, Til Schweiger, Gina Gershon, Estella Warren, Cristian De La Fuente, Robert Sean Leonard... Dur.: 1 h 57. Dist.: Warner Bros. Sortie le 11 juillet 2001.

Le come-back de Sylvester Stallone scénariste : moteur cassé, retour aux stands...

Vous êtes Européen. Vous comprenez la relation des Américains avec leur voiture ? C'est très particulier...

Effectivement... Elle est très différente de celle des Européens. Je vis à Los Angeles depuis longtemps maintenant et je dois dire que la conduite que les Européens pratiquent me manque un peu. Là bas, vous avez le droit de rouler vite sur l'autoroute si vous le désirez ! En Europe, les gens préfèrent le type de conduite requise pour la Formule 1 car elle est basée sur la technique et sur la stratégie. Le Nascar, par exemple, représente plus une sorte de lutte physique avec l'adversaire. En Amérique, tout est question de force. Les Européens s'intéressent plus au savoir-faire.

A l'image de Sylvester Stallone, avez-vous passé beaucoup de temps sur les circuits de Formule 1 ?

Je suis un fan de Formule 1 depuis très longtemps maintenant. J'ai même beaucoup d'amis qui évoluent dans ce milieu. J'ai donc assisté à plusieurs courses de Formule 1 mais aussi de Kart. Pour les besoins du film, je suis parti tourner dans plusieurs Grand Prix à travers le monde, du Japon à l'Australie en passant par le Brésil. Il faut essayer de comprendre les conducteurs et le fonctionnement de ce milieu pour pouvoir en donner un aperçu au public. Je ne parle pas seulement des courses de voitures mais aussi du reste. De tout ce qu'on ne voit pas à la télévision.

Et comment vous le définiriez ce milieu ?

C'est un milieu dangereux mais sexy aussi. Son aspect « glamour » est indéniable mais il masque le travail des conducteurs. Ce sont de vrais athlètes qui ont sur eux une pression physique et mentale qu'ils ne supportent que grâce à leur combativité. Ils donnent beaucoup d'eux-mêmes, ils dépassent souvent les limites et c'est ce qui fait la différence entre le succès et l'échec. Il me semble que le public ne conçoit pas à quel point ce milieu est un business impitoyable. La masse de travail fournie par chaque équipe est très impressionnante et il faut avoir des nerfs d'acier pour se rendre sur le circuit chaque week-end et revivre cette pression constamment. Les familles des conducteurs vivent cette pression aussi. C'est vraiment un milieu très dur.

A part la tôle sur le goudron, ***Driven*** *produit peu d'étincelles.*

Stallone en coureur automobile, vous trouvez ça crédible ?

Oui, parce que la nature du script n'en a pas fait le personnage principal. Nous avons pris en compte son âge et avançons le fait qu'il a pris sa retraite et qu'il est rappelé à l'ordre pour servir de mentor à ce jeune homme. Je ne voulais pas faire un film qui montre Stallone comme le meilleur coureur au monde. Son personnage se rend bien compte qu'il y a des choses plus importantes que de gagner la course. Driven n'est pas un film sur Stallone. Il traite des relations internes entre les concurrents qui participent aux courses. C'est ce qui m'a attiré.

Etant donné son passif dans la réalisation et son implication dans le projet, Stallone a-t-il tenté de vous influencer dans votre travail ?

Pas vraiment... Comme à l'époque de **Cliffhanger**, il était trop content de laisser la logistique à quelqu'un d'autre. De ce côté là, il est vraiment bon. C'est le meilleur moyen de faire un film car on ne peut pas avoir cinq personnes différentes qui vont décider comment réaliser le film. Il était très confiant dans le sens où il savait de quelle manière j'allais traiter son script et s'est donc concentré sur l'écriture et son jeu d'acteur.

Propos recueillis par **Didier ALLOUCH**
(Traduction : **Stéphane MOÏSSAKIS**)

Antonio Banderas dans ***Le Tombeau****.*

LE TOMBEAU

Nous sommes en plein conflit israélo-palestinien à Jérusalem. Lors de fouilles dans la cave d'une épicerie, une archéologue juive (Olivia Williams) découvre un tombeau où gît un squelette qui pourrait bien être celui du Christ. Que cette théorie soit prouvée, et tous les fondements du christianisme s'écrouleront. Alerté, le Vatican dépêche sur les lieux le père Guttierez (Antonio Banderas), un Jésuite formé dans les services secrets. L'envoyé papal mène son enquête pour prouver, coûte que coûte, que le cadavre n'est pas celui du fils de dieu...
Ce pitch vous dit quelque chose ? C'est normal : il y a quelques années, un projet attribué à David Fincher et intitulé **The Sky is Falling** devait raconter une histoire quasi-similaire. On y aurait vu un commando de prêtres guerriers envoyés par la papauté en Israël, pour régler son compte à un prêtre israélite qui avait découvert les ossements du Christ. Comme on peut le constater en voyant **Le Tombeau**, le cours des années a sérieusement édulcoré le traitement d'un sujet que le scénariste/réalisateur Jonas McCord (on lui doit les scripts de **Malice** et du **Flic de San Francisco**, hum) balade depuis quinze ans. Car c'est de théologie dont il est question ici, et les protagonistes ne se privent pas d'émettre leurs points de vue respectifs tout au long d'un métrage excessivement bavard. À tel point qu'au bout d'une heure, l'enjeu du film ne provoque plus qu'une indifférence polie. Le réalisateur préfère stigmatiser les objectifs politiques des parties en présence, et à ce petit jeu il n'épargne personne, ni les Israélites, ni les Catholiques, ni les Musulmans. Mais ce discours, a priori passionnant, et qui remet en cause les fondements et les raisons d'être de la foi, est énoncé au détriment du rythme, du suspense et de l'action. Autant de facteurs indispensables à une perception claire et ludique de tels éléments. Résultat, à force de noyer son pitch et d'ignorer ce qui pourrait faire fonctionner les intrigues l'encerclant, **Le Tombeau** n'est plus qu'un thriller timide, aux ambitions freinées par une réalisation beaucoup trop sage pour son sujet. Restent un scope somptueux, qui magnifie les éclairages du grand Vilmos Zsigmond, une mise en scène qui, à défaut de maîtriser la narration, sait se parer d'atours élégants, et un Antonio Banderas qui ne s'est toujours pas remis de son rôle dans **Le 13ème guerrier**, le film qui l'a métamorphosé. Un grand merci à John McTiernan, donc, qui aurait été tout désigné pour tourner ce film, s'il n'était pas, lui-même, un Dieu vivant.

Cédric DELELÉE

The Body. USA. 1999. Réal. et scén.: Jonas Mc Cord d'après le roman de Richard Ben Sapir. Dir. Phot.: Vilmos Zsigmond. Mus.: Serge Colbert. Prod.: Rudy Cohen. Int.: Antonio Banderas, Olivia Williams, Derek Jacobi, John Wood, John Shrapnel, Jason Flemyng, Muhamed Bakri... Dur.: 1 h 50. Dist.: SND. Sortie le 1er août 2001.

CROCODILE DUNDEE 3

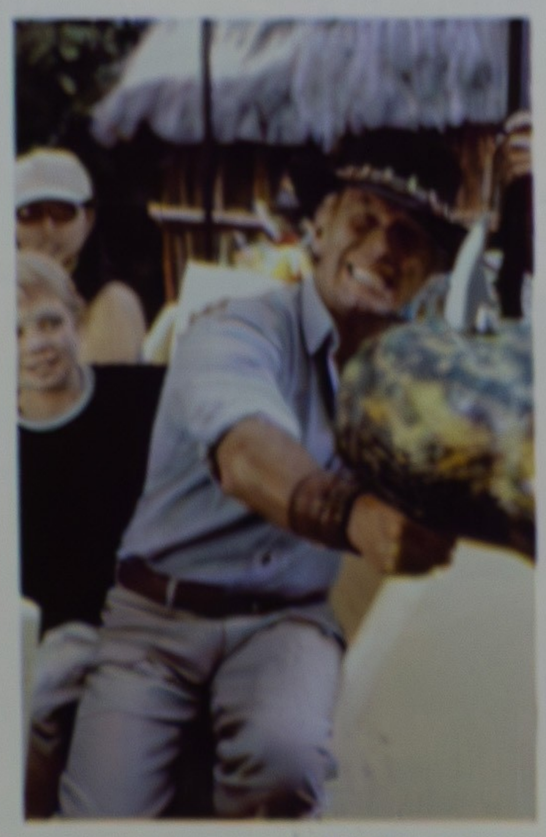
Séance de brainstorming chez les exécutifs d'un studio hollywoodien : « Bon les cocos, fini de rigoler. Faut qu'on se trouve un gros blockbuster à sortir cet été pour contrer cette saleté de **Pearl Harbor** qui nous arrive dans les gencives. Allez allez, je vous paye pas des millions pour me coller du vent ! - Heu... boss, moi j'ai une idée... - Vas-y petit ! - Et si on faisait un **Crocodile Dundee 3** ? - Mouais... faut voir... c'est qui la star ? - Heu... Paul Hogan. - Quoi ? Qui c'est ce gus ? - Ben, le gars de **Crocodile Dundee 1** et **2**... des cartons à 200 millions de dollars quand même. - Bon ok, et y se passe quoi dans ton film ? Y'a des dinosaures ? Un gros bateau qui coule ? Une comète qui nous tombe sur le coin de la gueule ? - Heu, non... c'est un gros plouc d'Australien... - Ha ! Ha ! Ha ! Super ! - qui chasse des crocos, puis il vient à Los Angeles pour suivre sa nénette qui est journaliste et y'a leur gosse aussi... - Un gosse ? Génial ! Je prépare les contrats avec Burger King et les fabriquants de figurines. Continue coco, tu fais de l'art ! - Ouais et alors, c'est une comédie aussi parce que le gars, il sait pas comment ça marche à L.A., ce gros plouc ! Et il fait plein de conneries quoi ! Genre, il créé un embouteillage parce qu'il a croisé un skons et les skons, ça pue alors ça fait des gags... - Ha ! Ha ! Ha ! Quel naze ! Et sinon, la romance, l'action, t'y as pensé coco ? - Ben ouais, j'ai pensé que les méchants, ça pourrait être des producteurs de série Z... - Ouais, tiens, pas mal ça ! Ça leur apprendra à piquer nos supers formules. - Et pis, le plouc, il leur casse la nouille et après, y se marie avec sa nénette. En plus, c'est une belle leçon de vie pour le gosse. - Et sinon, t'as d'autres stars en tête ? - Ben... Mike Tyson et George Hamilton pourraient faire des caméos... - Top moumoute ! On va faire deux cents millions avec ça ! Bouge pas, j'ai deux scénaristes de mon club senior de bingo là, ils vont nous chiader les dialogues. Tiens d'ailleurs, j'en ai un qui me vient là, on va le caser dans le film, écoute voir : « C'est pas parce que je suis tombé d'un camion à cornichons que je suis fêlé du bocal ! ». Ça cartonne non ? - Ouais boss... - Hein, c'est carrément visionnaire là. Tu vas voir, on va le trouer **Pearl Harbor** ! ».

Stéphane « Pintade » MOÏSSAKIS (parce que moi, je chasse des pintades)

Crocodile Dundee in Los Angeles*. USA. 2000. Réal.: Simon Wincer. Scén.: Matthew Berry et Eric Abrams. Dir. Phot.: David Burr. Mus.: Basil Poledouris. Prod.: Paul Hogan, Lance Hool, Conrad Hool et Perry Katz pour Bungalow Productions/Silver Lions Pictures/Visionview. Int.: Paul Hogan, Linda Koslowski, Jere Burns, Jonathan Banks, Alec Wilson, Serge Cockburn... Dur.: 1 h 32. Dist.: SND. Sortie le 27 juin 2001.*

LOST KILLERS

L'origine de **Lost Killers**, long métrage allemano-géorgien, constitue à elle seule une curiosité, et la vision des premières minutes de la bande tissée par Dito Tsintsadze ne dément pas cette impression. Filmant les trottoirs de Mannheim (la plus laide des villes allemandes) comme s'il s'agissait des bidonvilles de Manille, le cinéaste suit les tribulations d'un groupe de marginaux et de sans papiers désespérés, mais délurés. Une jeune Vietnamienne tapine de dos, son haleine fétide l'empêchant de racoler frontalement. Pour la soutenir, elle peut compter sur deux zozos improvisés tueurs à gages : un réfugié politique baraqué, cherchant à vendre son rein gauche pour s'exiler en Australie, et une grand-mère, cliniquement morte depuis deux ans...
En projetant exotisme et exubérance en territoire allemand, Dito Tsintsadze se travestit cinéaste de l'incongru et filme une **Dolce Vita** trash. Cependant, les zigzags minablement poétiques de sa galerie d'écorchés de la vie ont plus de chance de susciter la sympathie que la terreur du spectateur. C'est dommage, car on préfère les instants où le burlesque souriant grince des dents (la petite Vietnamienne, dans un hangar misérable, chantonne devant le trou mural qui lui permettra d'assouvir incognito, et dans toutes les positions, les besoins de ses clients). Malgré ses qualités, **Lost Killers** demeure donc un trivial **Black micmac**. En refusant d'utiliser les moyens mis à sa disposi-



Paul Hogan dans ***Crocodile Dundee 3****.*

tion par le cinéma (mouvement de caméra, action, dramatisation), Dito Tsintsadze signe une chronique douce amère, minimaliste et pessimiste, qui sonne juste mais manque cruellement d'impact. Évidemment, c'est gênant...

Bertrand ROUGIER

Allemagne/Géorgie. 2001. Réal. & scén.: Dito Tsintsadze. Dir.: Phot.: Benedict Neuenfelds. Mus.: Skip McDonald, Mirian, Udo Schobel, Adrian Sherwood, Dito Tsintsadze. Prod.: Peter Rommel Pour Home Run Pictures, Rommel Film. Int.: Nicolas Seelig, Misel Maticevic, Lasha Bakradze, Elie James Bleze... Dur.: 1 h 40. Dist.: Mondo Films. Sortie le 25 juillet 2001.

GANGSTER NUMBER ONE

Grandeur et décadence d'un gangster anglais, des années 60 à nos jours. Le film de Paul McGuigan pourrait s'apparenter à un **Scarface** seventies (la partie la plus importante du film), tant au niveau dramaturgique (une lente plongée dans la folie) qu'au niveau stylistique (bariolé, vulgaire mais irrésistiblement attirant). Le rapport avec l'œuvre de De Palma (et non celle de Hawks) s'arrête pourtant là. Il y avait fort à craindre de ce type d'exercice, surtout que la mode cinématographique anglaise pousse les cinéastes locaux à traiter la violence avec un recul qui confine souvent au cynisme primaire (voir **Snatch** ou encore **Petits meurtres entre amis**). Crue, réaliste, souvent à la limite du supportable, la violence de **Gangster Number One** se ressent comme un coup au ventre. Elle fait littéralement mal, même dans sa stylisation outrancière. Mais elle sert avant tout la mise en avant de la folie du personnage principal. Un gangster (Paul Bettany dans les seventies, et Malcolm McDowell dans les nineties) qui rêve de vivre la vie de son patron (David Thewlis), poussant l'identification jusqu'à l'absurde et convoitant sa bien aimée (Saffron Burrows) avec une froideur malsaine, quasi-clinique.
Le principe est clair : on ne parvient à rien sans amour. **Gangster Number One** révèle progressivement que les deux hommes sont les faces opposées d'une même pièce. Le film entier tourne alors autour d'une confrontation finale dont l'ambiguïté renvoie aux principes même de la folie évoquée. Mettant en parallèle l'amour fidèle d'un homme et le désir matérialiste d'un autre, le réalisateur livre le film parfait sur l'antagonisme de deux frères ennemis. Il signe une œuvre thématiquement riche, mais tellement empreinte de désespoir qu'elle peut en devenir hermétique. Ce serait pourtant dommage de passer à côté.

Stéphane MOÏSSAKIS

Grande-Bretagne. 2000. Réal.: Paul McGuigan. Scén.: Johnny Ferguson. Dir. Phot.:Peter Sova. Mus.: John Dankworth. Prod.: Norma Heyman et Jonathan Cavendish pour Pagoda Film Production/Road Movie Film Production. Int.: Malcom McDowell, Paul Bettany, David Thewlis, Saffron Burrows, Kenneth Cranham, Jamie Foreman, Razaaq Adoti... Dur.: 1 h 43. Dist.: Sagittaire Films. Sortie le 18 juillet 2001.

HIJACK STORIES

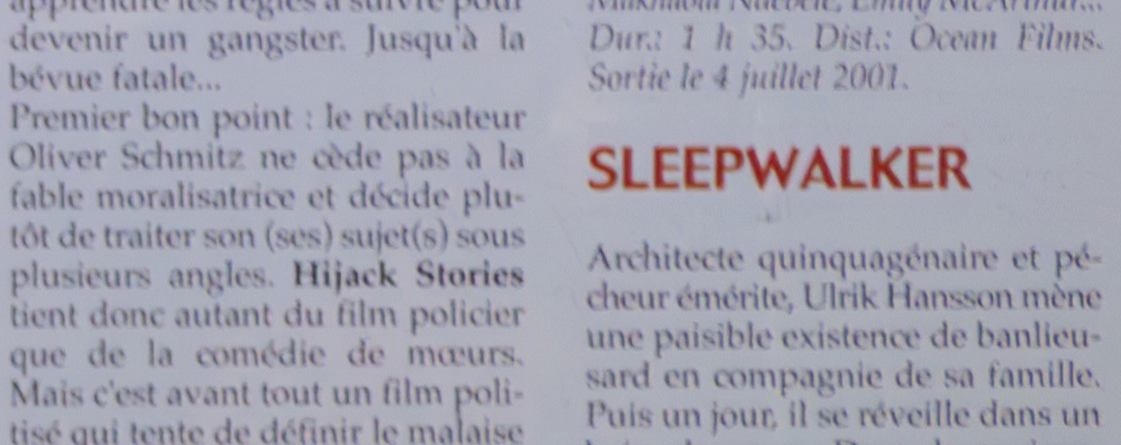
L'action de **Hijack Stories** se situe de nos jours à Johannesburg, en Afrique du Sud. Évoluant dans le milieu blanc de la capitale, Sox (Tony Kgoroge) est un jeune acteur qui rêve d'obtenir le rôle de Bra'Biza, un braqueur de voitures fictif, créé et rendu populaire par la télévision locale. Recalé à l'audition, il décide de retourner dans son quartier d'enfance, le ghetto de Soweto, et renoue avec ses anciens amis qui sont depuis devenus des gangsters. Son idée : s'imprégner d'une ambiance violente pour obtenir le rôle tant désiré. Il retrouve alors Zama (Rapulana Seiphemo) qui, déçu de le voir perdre ses racines noires et sa rage d'antan, décide de lui apprendre les règles à suivre pour devenir un gangster. Jusqu'à la bévue fatale...
Premier bon point : le réalisateur Oliver Schmitz ne cède pas à la fable moralisatrice et décide plutôt de traiter son (ses) sujet(s) sous plusieurs angles. **Hijack Stories** tient donc autant du film policier que de la comédie de mœurs. Mais c'est avant tout un film politisé qui tente de définir le malaise d'un pays à peine sorti d'une longue tyrannie raciale. Le contexte social dans lequel évoluent les personnages est ainsi dépeint comme une sorte de melting pot culturel où la jeunesse perd ses repères et ses racines. Ainsi, Sox (le « blanchi ») rêve d'être Wesley Snipes, tandis que la bande à Zama (qui se considèrent, eux, comme des « vrais » Noirs) s'inspire plutôt de Bruce Willis ou de Mel Gibson. Derrière la cocasserie de la situation (la scène reste comique), le cinéaste tire la sonnette d'alarme. Mais peut-on accuser un film de brasser trop de thèmes ? En traitant de la violence des ghettos, du problème de l'intégration culturelle de la jeunesse, du multi-racisme (qu'il vienne des Blancs comme des Noirs) ou encore de l'influence de la trash TV sur les esprits influençables, Oliver Schmitz se perd parfois dans la pluralité de styles qu'il offre à son travail. **Hijack Stories** n'est ni un brûlot, ni un film contestataire. Il s'agit juste d'un constat qui se dresse gentiment contre certaines idées reçues. Propre sur lui, il ne parvient pas à faire de vagues. Vu l'esprit libéral de son auteur, c'est bien dommage.

Stéphane MOÏSSAKIS

Afrique du Sud/France/Grande-Bretagne/Allemagne. 2001. Réal. et scén.: Oliver Schmitz. Dir. Phot.: Michel Amatieu. Mus.: Martin Todsharow. Prod.: Cristoph Meyer-Wiel et Philippe Guez pour Schlemmer Films/Septième Production/Xenos Pictures/Paradis Films. Int.: Tony Kgoroge, Rapulana Seiphemo, Moshidi Motshegwa, Percy Matsemela, Makhaola Ndebele, Emily McArthur... Dur.: 1 h 35. Dist.: Ocean Films. Sortie le 4 juillet 2001.

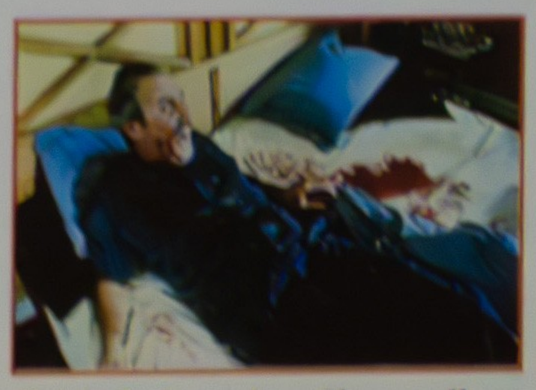
SLEEPWALKER

Architecte quinquagénaire et pêcheur émérite, Ulrik Hansson mène une paisible existence de banlieusard en compagnie de sa famille. Puis un jour, il se réveille dans un bain de sang. Dans la maison, tout a disparu : sa femme, ses deux enfants et ses souvenirs...
Animateur de profession devenu un prolifique réalisateur de courts métrages, Johannes Runeborg met en scène avec **Sleepwalker** son premier long-métrage. Primée lors du festival du film policier de Cognac, son œuvre n'est pas dénuée d'attraits, ni de tares (aucune n'étant véritablement rédhibitoire)... Hasard du calendrier, ce film débarque dans nos salles deux mois seulement après **Insomnies** (de Michael Walker, cf. Mad n°131), ce qui représente un délai étriqué pour deux films dont les intrigues dissèquent presque identiquement les troubles du sommeil, du couple et de la personnalité. L'excellente idée de **Sleepwalker** consiste à suivre les pérégrinations pédestres, routières et ferroviaires d'un somnambule, par le truchement d'une petite caméra numérique qu'il s'est attachée à la tête. Contraint d'épier sa double vie sur petit écran, les tribulations d'Ulrik passionnent immédiatement le public, dont le



*Rapulana Seiphemo & Tony Kgoroge dans **Hijack Stories**.*

*Michael McDowell dans **Gangster Number One**.*



*Ralph Carlsson dans **Sleepwalker**.*

Edward Norton & Robert De Niro dans ***The Score****.*

moyen d'investigation est semblable à celui du héros. Témoin impuissant de ses propres exactions, le stress et la bonhomie d'Ulrik confèrent également au film un réel capital sympathie. Enfin, la surprise réservée lors du générique final prolonge agréablement la séquence du spectateur. Malheureusement, au titre des griefs, on ne peut éviter de comparer **Sleepwalker** à ***Derrick***. La lumière est fade, le montage statique et malgré les qualités précédemment évoquées, le rythme du récit et de la mise en scène souffrent d'inertie. Le script se permet même une (seule) galipette, figurant en tête de liste dans la charte des erreurs que le scénariste de thriller ne doit pas commettre. Spectacle inégal, **Sleepwalker** parvient cependant à convaincre, grâce à son ambition (être un téléfilm luxueux et intelligent) qui ne contraint pas le cinéaste à courber l'échine devant la série de problèmes logistiques qu'elle engendre.

Bertrand ROUGIER

Sleepwalker*. Suède/Norvège. 2000. Réal.: Johannes Runeborg. Scén.: Johan Brännström. Dir. Phot.: Hakan Holmberg. Mus.: Kjetil Bjekestrand. Prod.: John M.Jacobsen, Per Nilsson et Arve Figenschow pour Filmnor AB/AB Svensk Filmindustri. Int.: Ralph Carlsson, Anders Palm, Ewa Carlsson, Tuva Novotny, Donald Högberg, Mats Rudal, Sylvia Rauan... Dur.: 1 h 37. Dist.: JLD Image International. Sortie le 18 juillet 2001.*

THE SCORE

Au niveau des thrillers arthritiques, **The Score** se consomme mieux que **Haute voltige**. C'est un fait. Ici, pas de pépé ninja qui regarde sous la jupe des filles, pas de climax à faire pâlir les retraités, et pas de fondu au noir qui semble prévenir les pubs pour une assurance vie quelconque. Avec son background hérité de la comédie, Frank Oz (**Les Muppets à Manhattan**, **Bowfinger**) se paie un casting qui fleure bon le package proposé par un agent hollywoodien, certes, mais qui lui offre surtout matière à prouver ses talents de directeur d'acteurs.
Nick (Robert De Niro) est un perceur de coffre qui fait méthodiquement son travail. Il ne prend jamais de risques, évalue toutes ses chances et s'en tire toujours avec le magot. Lassé par une vie dédiée au crime, il décide de se ranger et de poursuivre son existence avec Diane (Angela Bassett). La proposition de son ami Max (Marlon Brando) de voler un sceptre d'une valeur inestimable est cependant très tentante. Après de multiples remises en cause, il accepte de faire équipe avec Jack (Edward Norton), un jeune chien fou qui se moque des consignes de sécurité du métier. Qu'importe puisqu'après ce gros coup, Nick a décidé de prendre sa retraite...
Ambiance jazzy et jeux de lumière qui insistent sur les zones d'ombre afin de privilégier les regards : rien ne manque dans **The Score**. Frank Oz récite avec conviction l'abécédaire d'un cinéma, le film noir, avec lequel il a manifestement grandi. Le rythme lent, à contre-courant des productions actuelles, fait monter le suspense. Car, fait devenu rare dans les productions de ce type, suspense il y a ! Pas du genre à filer une suée qui colle les fesses au fauteuil, mais plutôt quelques gentilles secousses cardiaques non négligeables. Dommage, cependant, que les seconds rôles passent à la trappe au profit du duo star. Ce faisant, Frank Oz retire oublie une dimension psychologique qui n'aurait pas fait de mal à son film. Mais pour un premier coup d'essai dans le genre, il s'en tire malgré tout avec les honneurs.

Stéphane MOÏSSAKIS

USA. 2000. Réal.: Frank Oz. Scén.: Kario Salem, Lem Dobbs et Scott Marshall Smith. Dir. Phot.: Rob Hahn. Mus.: Howard Shore. Prod.: Gary Foster et Lee Rich pour Mandalay Pictures/CP Mediem/MP Management/Horseshoe Bay/Lee Rich. Int.: Robert De Niro, Edward Norton, Marlon Brando, Angela Bassett, Gary Farmer, Jamie Harold, Paul Soles... Dur.: 2 h 03. Dist.: Pathé Distribution. Sortie le 8 août 2001.

PANIC

Traversant la crise de la cinquantaine, Alex a besoin d'oxygène pour faire éclater le carcan qui l'emprisonne depuis son enfance. Menant une double vie, il assume publiquement la fonction de représentant de commerce tandis qu'il tire, littéralement, ses vrais revenus de la profession de tueur à gages. Ayant décidé de se confier à un psychiatre, il révèle que son père (Donald Sutherland) l'a initié au métier d'assassin à l'âge de six ans ! La première séance d'analyse achevée, Alex a perdu toutes ses certitudes, sauf celle d'être tombé sous le charme de Sarah (Neve Campbell), une patiente perspicace, sauvage, téméeaire...
Pour son premier long métrage, Henry Bromell a rédigé un script situé à la frontière séparant les univers de Woody Allen et de David Mamet. Jouant sans tricher sur plusieurs registres (thriller, comédie, drame psychanalytique, crise du couple), **Panic**, à l'instar d'**American Beauty** et des ***Sopranos***, dresse le portrait d'une Amérique différente, où la fatalité rend le désespoir gai et la tendresse sardonique. Doté de dialogues incisifs et pertinents, **Panic** réussit même l'exploit d'imposer Neve Campbell dans un second rôle convaincant. Récit de deux couples de transgressions (vivre différemment et ne plus supporter son existence, ou tuer soit son père, soit son psy), **Panic** est un road-movie plus émouvant qu'angoissant, qui suit un fonctionnaire du meurtre égaré sur l'autoroute de son identité. Si on peut reprocher à ce film d'ex-professeur en cinéma reconverti romancier son ascétisme et son emphase, il faut saluer sa rigueur, son authenticité et son élégance.

Bertrand ROUGIER

USA. 2001. Réal. & scén.: Henry Bromell. Dir. Phot.: Jeffrey Jur. Mus.: Gary Calamar. Prod.: Andrew Lazar, Lori Miller, Matt Cooper. Int.: William H. Macy, John Ritter, Neve Campbell, Donald Sutherland, Tracey Ullman... Dur.: 1 h 28. Dist.: Bac Distribution. Sortie le 4 juillet 2001.

GUNBLAST VODKA

Le flic Abel Rothstein (Götz Otto) est envoyé en Pologne pour enquêter sur un cas particulier : l'enlèvement de plusieurs jeunes femmes retrouvées assassinées quelques jours plus tard. Il fait équipe avec un policier local du nom de Marek Brezeczyszczykiewicz (Mariusz Pujsco) et découvre que la mafia russe est impliquée dans l'affaire. Il faut faire vite puisque l'ex-femme du consul des États-Unis (Angie Everhart) vient d'être kidnappée et tout porte à croire qu'elle risque de subir le même sort que les victimes précédentes, à savoir périr sous les caméras pour nourrir un important trafic de snuff-movies...
Vous aimez le titre du film ? L'affiche vous attire bien ? Sachez que ces deux éléments n'entretiennent qu'un rapport lointain avec le film que vous allez voir. Tellement lointain qu'on le cherche encore ! **Gunblast Vodka** n'est qu'un petit film d'exploitation tellement ringard qu'on se demande encore pourquoi il n'est pas directement distribué en vidéo. Oscillant entre le désir de faire un film loufoque et celui de se la jouer stylisé et percutant, le réalisateur Jean-Louis Daniel (**Les Fauves**, un sous-polar eighties avec Daniel Auteuil) foire sur tous les tableaux. Les gags tombent souvent à plat et les scènes d'action feraient pâlir ce bon vieux Cirio Santiago (le maître du pétard mouillé en guise d'explosion). Même la sublime Angie Everhart (**Jade**) est filmée comme un sac à patates périmées. Et pour cause, on la cadre souvent de traviole. L'ami Götz Otto se prend très au sérieux et le partenaire qu'on lui colle tout au long du film représente le sidekick ultime, celui justement dont on aimerait bien kicker les côtes ! Rien à faire, **Gunblast Vodka** suscite l'antipathie la plus évidente. Quant il sortira en vidéo, ce ne sera vraiment pas la peine de le louer...

Stéphane MOÏSSAKIS

France. 1999. Réal.: Jean-Louis Daniel. Scén.: Rick Richardson, Jean-Louis Daniel, Mariusz Pujszo, Nicolas Velle. Dir. Phot.: Georges Bartels et Hugues de Haeck. Mus.: Stéphane Brand. Prod.: Nicolas Velle pour Koba Films/Canal +. Int.: Götz Otto, Angie Everhart, Jürgen Prochnow, Mariusz Pujszo, Anja Kruse, Alain Figlarz, Agniezska Musiala, Piotr Wyrwas... Dur.: 1 h 37. Dist.: Koba Films. Sortie le 8 août 2001.

Gunblast Vodka*.*

"Le chaînon manquant entre Bruce Lee et Matrix"

Jean-Pierre Dionnet

JET LI, TSUI HARK :
DÉCOUVREZ LES LÉGENDES DU CINÉMA DE HONG KONG

2 FILMS
UN PACKAGING COLLECTOR
UNE ÉDITION LIMITÉE
UN PRIX CHOC

© 1991-1993 Star TV FILMED ENTERTAINMENT. Tous droits réservés.

SONS : • Son 5.1 Arkamys Sound process (VF et VOST), la qualité du son spatialisé
• Son mono d'origine (VF et VOST)

BONUS : • Présentation de Jean-Pierre DIONNET • Interview de Jet Li
• Extraits de vieux films sur Wong Fei-Hung • Affiches originale et française
• Bandes-annonces originales • Livret exclusif (24 pages) • Filmographies

DONALD SIMPSON

desFilms

STUDIO CANAL

mcm LA CHAINE MUSICALE
www.mcm.net

En vente en DVD VIDEO

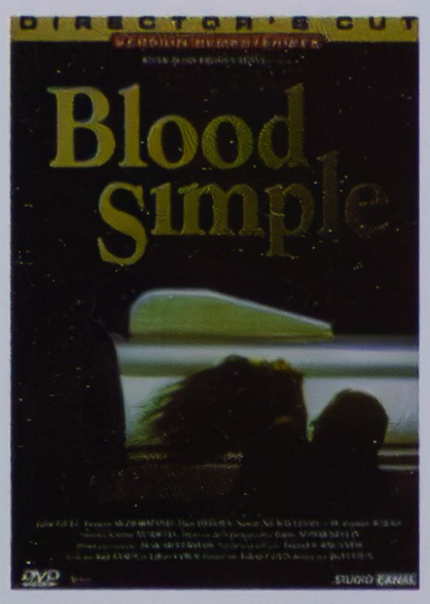
OÜI 102.3 FM

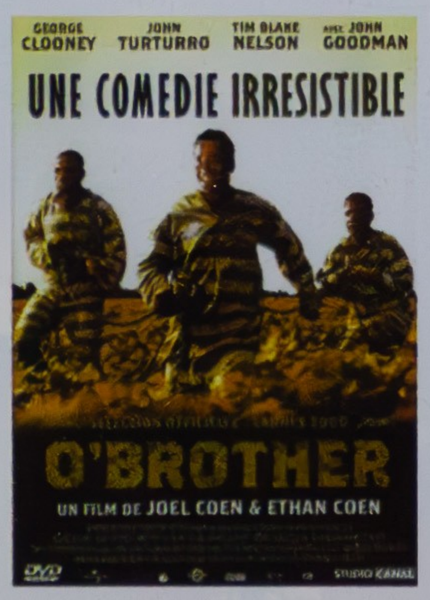
DANS LA LIGNE DE MIRE

Dans la ligne de mire a été l'un des premiers films édités par Columbia au tout début de l'ère DVD, il y a maintenant trois ans. Logiquement, la compression hasardeuse et le manque de suppléments ont amené l'éditeur à ressortir aujourd'hui ce titre dans une édition spéciale qui vaut son petit pesant de cacahuètes. **Dans la ligne de mire** est le dernier film interprété par Clint Eastwood qui ne soit pas réalisé par la star elle-même. Mais c'est tout comme, à quelques jeux de focale près. Le commentaire audio laisse donc la place à Wolfgang Petersen (**En pleine tempête**) qui résume plus le fond du film qu'il ne parle de son travail sur le plateau. Comme toutes les éditions spéciales de Columbia, les diverses featurettes proposent des thèmes en rapport avec le film. La première traite donc de l'origine des services secrets (la capture de faux monnayeurs), à laquelle la première séquence du film fait écho. Elle met en avant les propos du directeur adjoint du fameux organisme, ce qui n'étonnera personne puisque **Dans la ligne de mire** reste une ode à ces agents prêts à tout pour ramasser une balle à la place de leur président. **L'Ultime sacrifice** raconte la genèse du projet, qui sera passé par divers stades (à une époque, les personnages d'Eastwood et de Malkovich ne se croisaient pas avant la fin du film). Un dernier docu propose un making of présenté par le conseiller technique du film. Un ancien membre des services secrets qui se prononce sur le travail qu'il a dû effectuer pour accentuer le réalisme du film. Au final, on pourrait croire à une gigantesque mise en avant de cet organisme mais il n'en est rien. Pour ceux qui s'intéressent aux conflits engendrés par ce métier, cette valeur ajoutée fait office de documentation pertinente. Notons que devant un film aussi carré, les scènes coupées ne justifient pas qu'on s'y attarde. Belle copie finement contrastée.

*Éditeur : Gaumont Columbia Tri-Star. Transfert 2.35 16/9. Son 5.1 (vo) et 2.0 (vf). Suppléments : scènes coupées - commentaire audio du réalisateur (vost) - documentaire : **L'Ultime sacrifice** - Documentaire sur les effets spéciaux numériques - documentaire sur les services secrets - bandes-annonces et spots TV - filmographies - featurette sur les captures de faussaires.*

BLOOD SIMPLE & O'BROTHER





La sortie simultanée en DVD de **Blood Simple** et **O'Brother** propose un constat intriguant. Malgré l'évidente différence de ton, les deux films des frangins Coen ne sont pas si éloignés que ça l'un de l'autre. Dans les deux cas, les cinéastes ont décidé de rendre hommage à un cinéma avec lequel ils ont grandi. Le traitement des personnages est donc mis en parallèle, et offre des similitudes frappantes. Dans l'un comme dans l'autre, le « héros » est soumis à une série de tests qui vont révéler sa nature profonde. Et si le premier film s'avère moins ouvertement rigolard, il n'en comporte pas moins sa dose d'ironie cinglante et de burlesque volontaire (le coup de pied dans le calecif de Dan « yéti » Hedaya). C'est le director's cut de **Blood Simple**, sorti en salles l'été dernier, qui est ici proposé car considéré comme « moins gauche » par ses auteurs. On vous met au défi de faire la différence. Considérations raciales, ambiance redneck et constant défi de la technique à la narration, **O'Brother** traite des mêmes préoccupations mais avec une légèreté de ton qui pourrait le faire passer pour un essai plus mineur. Il n'en est rien, puisque ce film séduit immédiatement le public, à l'image de la performance du sieur Clooney, acteur au timing comique parfaitement adéquat à l'adhésion des masses (c'est d'ailleurs l'un des sujets du film). Dans un cas comme dans l'autre, du pur travail d'orfèvre à déguster chez soi.

*Éditeur : Studio Canal. Transferts 1.85 et 2.35 16/9. Son 5.1 (vo-vf) et DTS (**O'Brother**). Suppléments : bandes-annonces - filmographies - featurette (**O'Brother**) - galerie de photos (**O'Brother**).*

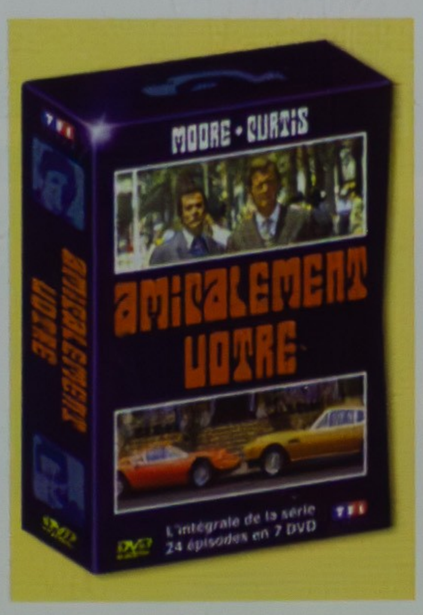
S.M.

LES INCORRUPTIBLES

N'allez pas casser la gueule de votre revendeur habituel ! Le making of annoncé à grand renfort de publicité n'est pas présent sur le DVD. En guise de suppléments, le film de Brian De Palma ne récolte qu'une petite bande-annonce de rien du tout. Qui plus est, le rendu approximatif de la copie a de quoi décevoir. Terne et même délavé par endroits, le transfert ne rend pas justice au travail du chef op' Stephen H. Burum. Mais bon, comment ne pas craquer devant la maestria opératique de De Palma ? Comment rester de marbre face à cette réflexion sur la justice américaine ? Comment ne pas pleurer devant la mort de Sean Connery ou encore s'extasier face à la reprise du Cuirassé Potemkine ? Alors DVD bâclé, certes, mais œuvre maîtresse d'un réal au top de sa forme... Choisis ton camp camarade... Nous, c'est déjà fait !

Éditeur : Paramount Video. Transfert 2.35 16/9. Son 5.1 (vo et vf). Suppléments : bande-annonce.

AMICALEMENT VÔTRE



Qui n'a pas joué un jour à être Lord Brett Sinclair ou Danny Wilde, voire les deux en même temps ? Voici que nous est enfin proposée l'intégrale de cette légendaire série, toute entière portée par ses impertinents comédiens, sans le talent desquels elle ne serait rien. Et pourtant, *Amicalement vôtre* est la seule production du genre à être bien meilleure en vf qu'en vo (si Roger Moore est aussi marrant dans les deux versions, Tony Curtis l'est nettement moins sans la voix de Michel Roux). Les vingt-quatre épisodes sont répartis sur six DVD, le septième disque proposant des suppléments rigolos. À commencer par un épisode du *Saint* qui fut en quelque sorte le pilote d'*Amicalement vôtre* (**Les Persuasifs** en vo). Simon Templar (Moore, donc) y croise la route d'un milliardaire texan frimeur très proche de Danny wilde. Dommage que ce ne soit pas Curtis qui ait interprété le personnage ! Vient ensuite une interview

news

■ Metropolitan se décide à sortir un bon film d'action qu'on aime : **Wanted : recherché mort ou vif** avec Keenan Ivory Wayans, le zozo qui a commis **Scary Movie** (un bon film de rires qu'on aime bien). Dans les bacs le 22 août prochain. Également au programme : **Argent Comptant** (Brett Ratner/Chris Tucker). Là, par contre, on aime moins...

■ Prévu pour là, maintenant, tout de suite : la sortie de six films d'Alfred Hitchcock. À savoir : **Fenêtre sur cour, La Corde, L'Homme qui en savait trop, Mais qui a tué Harry ?, L'Ombre d'un doute** et **La 5ème colonne**. La Warner prévoit de son côté la sortie de **La Mort aux trousses** au même moment. Il est temps de casser sa tirelire...

■ Ô joie... la sortie en DVD de **Hors limites**, le plus récent chef-d'œuvre de Steven Seagal, est prévue pour le 7 novembre prochain. Avec featurette sur le dressage des casseurs de bras pour un tournage, documentaire sur la survie des casseurs de bras en milieu urbain et clip vidéo où un rappeur se fait casser le bras cash, comme ass tu vois ! On piaffe !

■ **Way of the Gun** de Christopher McQuarrie, distribué en locatif chez Film Office, change de mains et passe chez Paramount qui le sort le 23 août à la vente. Le commentaire audio du réalisateur va-t-il survivre à ce changement d'éditeur ?

■ Alors, alors... Chez nos amis de FPE, nous avons : l'édition collector de **Butch Cassidy et le kid** et de **Raging Bull** pour le 8 août ; **Le Silence des agneaux** en édition spéciale pour le 22 ; **Platoon**, collector toujours, pour le 5 septembre. À noter aussi que **Hot Shots 1** et **2** sortent le même jour accompagnés d'**Arizona Junior** des frangins Coen ! Et pour cimenter le tout (on le répète), la saison 1 des ***Simpsons*** en trois disques, c'est pour le 26 septembre. Aye Caramba !

du producteur de la série, qui fournit plus d'informations en dix minutes qu'un making of entier. Il ne se prive pas de sacraliser l'apport du générique composé par John Barry ou d'expliquer avec pertinence les raisons du flop aux USA d'une série trop en avance sur son temps parce que trop irrespectueuse. Nous avons également droit à un reportage sur le tournage d'un épisode, avec interviews très fun des duettistes, à des spots promo tournés pour l'Europe dans toutes les langues par nos deux lascars passablement torchés (Moore passe d'un italien impeccable à un allemand tellement dégueulasse que Curtis est plié en deux), et enfin à un extrait de la cérémonie des Sept d'Or présentée par Jean-Pierre Foucault. Moore, très ému, y reçoit en duplex un amical salut de son ancien complice. On regrettera, d'ailleurs, qu'ils n'aient pas été tous deux réunis pour une interview à l'occasion de cette sortie en DVD. Le tout est complété par des photos du merchandising (il y a eu des adaptations en BD !), par une foule d'anecdotes de production, et par un bonus caché sur chaque disque. L'image des épisodes est d'une qualité moyenne, mais on s'en fout : la série la plus drôle et la plus parodique de l'histoire de la télévision est désormais archivée, et se la retaper est un bonheur absolu, que ce soit en termes de nostalgie ou de plaisir immédiat. Quant à ceux qui voient encore en son Altesse et Daniel un couple gay, ils n'ont rien compris à ce qu'est l'amitié virile. Prix conseillé 579 F, et croyez-en un fan, ça les vaut largement !

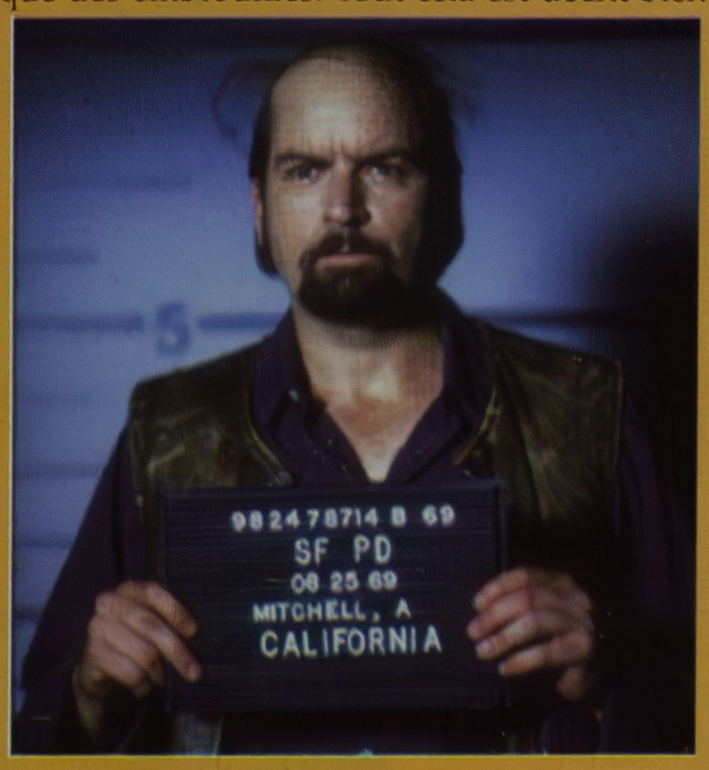
C.D.

Roger Moore et Tony Curtis dans ***Amicalement vôtre****.*

DVD INÉDITS zone 2

CLASSE X

Classé X relate la carrière agitée de Jim et Artie Mitchell, créateurs du porno mythique **Derrière la porte verte**. Ce film avait fait scandale en starifiant Marylin Chambers, reine de la pub familiale US, dans des positions aussi acrobatiques qu'humides. Celle-ci fut d'ailleurs choisie quelques années plus tard par David Cronenberg, pour tenir un rôle pas piqué des vers dans **Chromosome 3**. On s'attendait donc ici, légitimement, à un biopic chaud lapin, mais on est loin du compte, même si la référence avouée s'avère être assez logiquement **Larry Flint** de Milos Forman. On suit donc les pérégrinations judiciaires des deux frangins, leurs problèmes sentimentaux dus à une polygamie galopante et la descente aux enfers qui ternit la fin de leur parcours. Très moralisateur, **Classé X** montre que défier la loi, tromper sa femme pour se vider les burnes et sniffer de la coke, c'est pas bien et ça ne rapporte que des embrouilles. Tout cela est décrit bien sagement, mais le film reste intéressant, grâce à la calvitie rigolote d'Emilio Estevez et Charlie Sheen (qui, dans la vie, sont frères et ont une sacrée tignasse, sinon ce ne serait pas drôle). Hommage respectueux et parfois attachant qui aurait mérité d'être aussi impertinent et obsédé que les personnages dont il parle, **Classé X** vaut surtout pour son casting : Terry O'Quinn est impeccable en paternel dynastique, et Charlie Sheen trouve ici le rôle de sa carrière en s'offrant un pétage de plombs littéralement hallucinant.



Charlie Sheen dans ***Classé X****.*

Rated X*. USA. 2000. Réal.: Emilio Estevez. Int.: Emilio Estevez, Charlie Sheen, Terry O'Quinn... Dist.: Free Dolphin/Imatim.*

DAYBREAK

La mairie de Los Angeles entrepose des déchets toxiques dans le métro. Dans le genre planque, difficile de faire pire. Partant de cet improbable postulat, **Daybreak** nous montre un groupe de personnages très typés (une femme violée, un ado surdoué, un voyou et sa pouffe) coincés sous terre suite à une secousse sismique. Un employé de la RATP locale, ressemblant vaguement à Bruce Willis, vient à leur secours, avec pour seul outil un talkie qui lui permet de rester en liaison avec la surface. À l'air libre, son chef de service bataille sec avec des politicards qui veulent enterrer l'affaire et ses victimes avec.
Maison de production spécialisée dans les effets spéciaux numériques, UFO donne dans le cheap avec ce film au décor bien pratique : en effet, dans le métro il fait sombre, ce qui permet de dissimuler les SPFX foireux. De toute façon, ils sont ici parcimonieux, puisqu'ils se résument à quelques petites explosions et à des murs qui s'effondrent. Pour le reste, la progression de l'intrigue se nourrit de tous les clichés possibles, avec quelques pointes d'humour subtil, comme lorsque l'ado binoclard reluque la petite culotte d'une bimbo qui grimpe une échelle devant lui. Comme il s'agit de celle que porte Jaime Bergman, ex-playmate aux attributs fort sympathiques, on est de tout cœur avec lui !

USA. 2000. Réal.: Jean Pellerin. Int.: Ted McGinley, Jaime Bergman, Ursula Brooks, Mark Kiely, Ken Olandt, Roy Scheider... Dist.: Paramount.

FALCON

Autre production UFO, **Falcon** redresse la barre ou plus précisément le manche à balai grâce à des combats aériens qui rendent obsolètes ceux d'**Air Force One** (pas ceux de **Pearl Harbor**, faut pas exagérer non plus). Un ancien pilote de chasse est chargé par l'armée de dérober un avion high-tech pourvu d'une arme destructrice. Il devra ensuite planquer le coucou dans une usine, avant qu'il ne soit revendu aux Chinois. Une fois l'opération effectuée, il va s'apercevoir en cours de vol que ses employeurs sont en réalité des mercenaires cupides, dont son code d'honneur va avoir du mal à s'accommoder.
Avec ses effets spéciaux remarquables et ses idées paranoïaques à la ***X-Files***, **Falcon** pourrait être une réussite incontestable si les gunfights n'étaient pas aussi mollassons (les victimes tombent au ralenti avant que les balles ne les atteignent) et si la production n'avait pas jugé bon d'engager le pathétique William Shatner dans le rôle d'une vieille baderne militaire. Heureusement, il y a Mark Kiely, qui s'en donne à cœur joie dans le rôle d'un baroudeur porté sur la mitraille flegmatique, et la sublime Jennifer Rubin, impeccable dans celui d'une garce de première. Alors, Falcon, un film à voir ? Oui, parce que malgré une paresse ambiante qui n'est heureusement que ponctuelle, il démontre parfois magistralement qu'UFO est désormais prêt à jouer dans la cour des grands.

USA. 2000. Réal.: Phillip Roth. Int.: Dale Midkiff, Jennifer Rubin, Judd Nelson, William Shatner, Mark Kiely, Cliff Robertson... Dist.: Paramount.

C.D.

DARIAN CAINE

« Il n'y avait pas de scénario sur THE EROTIC WITCH PROJECT. Ça tombe bien, j'adore improviser ! »

Darian Caine : ma « naked » sorcière bien aimée !

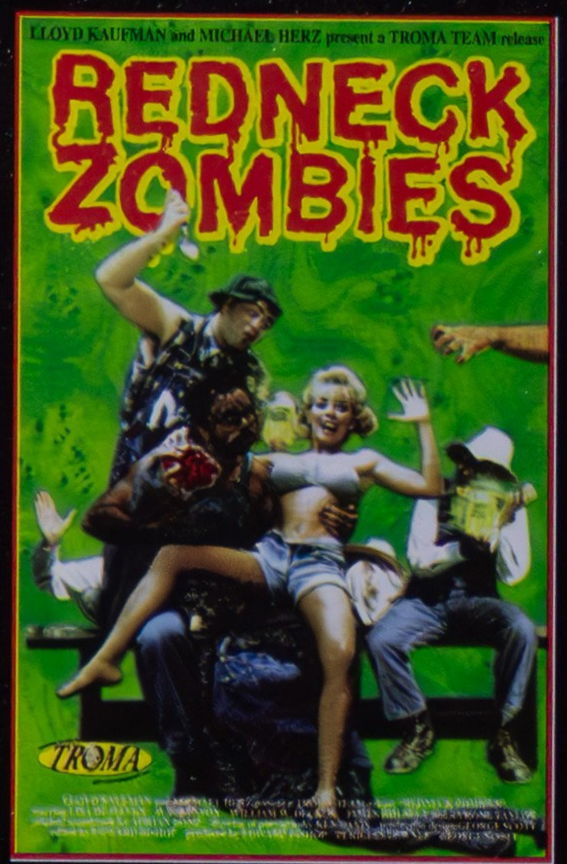
La véritable star de l'écurie Seduction Cinema, une société spécialisée dans les détournements cochons des blockbusters à la mode, c'est elle, Darian Caine. Actuellement à l'affiche de **Gladiator Eroticus**, elle se fait remarquer un an plus tôt par tous les érotomanes de la planète en se montrant sous toutes les coutures dans **The Erotic Witch Project**, leur plus gros succès à ce jour. Aux côtés de Katie Keane et de Victoria Vega, elle interprétait la jolie brunette Darian (!), une campeuse envoûtée par la sorcière de la forêt qui la transforme, sans plus attendre, en lesbienne nymphomane. Chez Seduction Cinema, pas question de perdre du temps en dialogues inutiles. Les trois donzelles pénètrent dans la forêt et, hop ! Cinq minutes plus tard, les voilà à poil, se caressant entre deux buissons. « *Personne n'aurait cru que ce film se vendrait aussi bien. Ça a scotché tout le monde ! Le tournage, qui n'a duré que trois jours, était très amusant. On était en plein milieu d'un bois, et aucun membre de l'équipe n'avait jamais mis les pieds dans une forêt, ni fait du camping une seule fois dans sa vie. Il faut dire qu'ils venaient tous de New York ou du New Jersey. Ils m'ont bien fait marrer ces petits citadins. Ils avaient une peur bleue des moustiques, ne savaient pas comment faire démarrer un feu... C'était épique ! Comme je viens d'une région très forestière, je leur ai prêté main forte* ».

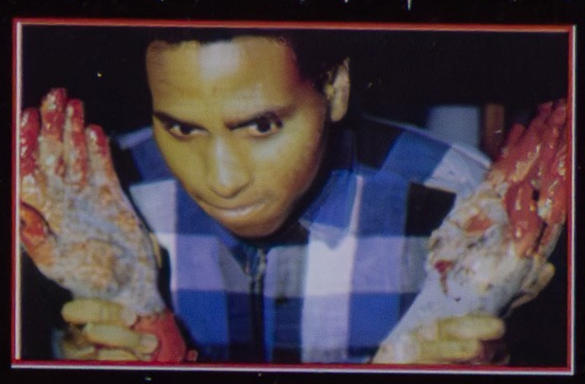
En effet, Darian Caine est née à Amherst, dans le Massachusetts, et a passé son enfance à se gaver de films d'horreur sans jamais en faire la moindre indigestion. « *Mon père m'a emmenée voir **L'Exorciste** alors que j'avais seulement deux ans. Je n'ai bien entendu aucun souvenir du film, mais ma mère me confirme que j'étais dans la salle. Je pense qu'indirectement, cela a motivé mon amour pour le genre. Je ne me lasse jamais de revoir les trois **Evil Dead** ou n'importe quel film de David Lynch, qui est sans aucun doute mon réalisateur préféré. Ce que j'aime chez lui, c'est qu'il flirte sans cesse avec le fantastique et l'horreur sans pour autant se limiter à cet aspect. J'adore aussi **La Nuit des morts-vivants** ou tout film estampillé Troma, comme **The Incredible Torture Show** et **Redneck Zombies**. Franchement, si vous arrivez à voir celui-ci en entier, c'est qu'on est fait pour se rencontrer. Je ne connais personne jusque-là qui ait dépassé la première demi-heure, c'est trop Z !* ». Rentrée dans les ordres très spéciaux de Seduction Cinema depuis seulement deux ans, Darian Caine commence sa carrière en posant pour des magazines de mode avant de se tourner vers la photo fétichiste. « *Il faut dire aussi que je mesure 1m70 et que j'ai des mensurations intéressantes : 90/60/90. C'est pas mal quand même ! Je vous dis ça des fois qu'un de vos lecteurs voudrait m'offrir de la lingerie sexy. Ce que je préfère, c'est le latex. A bon entendeur. Bref, un jour, alors que je dînais dans un restaurant, je rencontre un type super sympa qui me file sa carte. Généralement, vous ne rappelez jamais ces personnes parce qu'un coup sur deux, c'est un piège. Mais je lui ai quand même donné rendez-vous et je l'ai allumé pendant toute la durée de notre entretien. Je ne vais pas m'en cacher, j'adore le cul. Quand je ne suis pas en train de tourner un film, je passe mes journées à m'envoyer en l'air avec mon mari. Donc je drague ce type, je couche avec lui, et quinze jours plus tard, je m'installe à New York parce qu'il m'a déjà trouvé du travail : des apparitions topless dans les séries* **NYPD Blue** *et* **Law and Order**. *Des boulots stupides qui me permettaient de payer les factures et de rencontrer du monde* ».

C'est alors qu'elle décroche un rendez-vous avec John Bacchus et Michael Beckerman, les deux boss du label Seduction Cinema, qui lui font immédiatement signer un contrat dès qu'elle franchit leur porte. **Alien Seduction : GirlexploresGirl**, son premier film, sera suivi par **Mistress Frankenstein**, **The Erotic Witch Project**, **7 Spiritual Laws of Sex**, **The Erotic Ghost** et, plus récemment, **Erotic Survivor** (ex **Naked Survivor**) et **Gladiator Eroticus**. « ***Pour Alien Seduction***, *on a filmé trois scènes en une heure. J'ai trouvé leur méthode de travail très efficace. Au moins, ils ne se prennent pas la tête. Ils laissent les acteurs libres de faire ce qu'ils veulent, sans leur imposer un script idiot qui ne sert à rien. Sur **The Erotic Witch Project**, il n'y en avait tout simplement pas. Ça tombe bien, j'adore improviser ! John nous disait seulement : « Alors là, vous vous déshabillez, vous vous allongez dans l'herbe et vous vous léchez mutuellement le corps ». Comme à la maison ! C'est dans cette ambiance que j'aime travailler. J'ai aussi fait quelques films pour le câble, et c'était beaucoup moins drôle. Tout le monde était sérieux, le réalisateur se prenait pour un auteur et ils ont passé plus de cinq minutes à se prendre la tête sur où placer leurs lumières qui, de toute façon, n'éclairaient rien. C'était ridicule ! Ils s'imaginaient faire un chef-d'œuvre mais c'était peine perdue. A l'arrivée, c'est de la merde* ».
Tout juste libérée de **The Erotic Witch Project 2 : Book of Seduction**, son huitième tournage-commando pour Seduction Cinema, Darian Caine semble vouloir persévérer dans le même registre, sans beaucoup plus d'ambition. « *Je veux continuer à être actrice, mais uniquement dans des films à petit budget. C'est bien payé pour très peu de temps de travail, tout le monde est agréable et détendu et, au moins, les films sont amusants à regarder. Par contre, il faut bien réfléchir avant de prendre ce genre de décision, car votre réputation en prend un sacré coup, surtout quand il s'agit de films érotiques. Mais je ne vais jamais au cinéma et je ne louerai jamais un film comme **Gladiator** ou **Ghost**. Les films de studio m'ennuient* ».

Damien GRANGER

UNCUT MOVIES présente



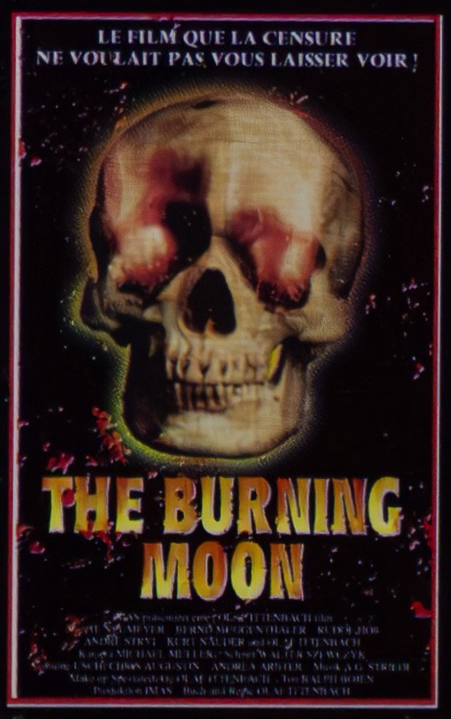


REDNECK ZOMBIES est l'un des films les plus cultes de la célèbre compagnie américaine TROMA, déjà "responsable" d'autres petits bijoux du genre comme THE TOXIC AVENGER, RABID GRANNIES ou encore DECAMPITATED. REDNECK ZOMBIES ne ressemble à rien de ce que vous avez pu voir jusqu'à maintenant et restera à tout jamais une expérience cinématographique des plus TROMA-tisante !

SCRAPBOOK est indiscutablement l'un des films les plus violents, les plus pervers et les plus choquants de toute l'histoire du cinéma. A mi-chemin entre MASSACRE A LA TRONÇONNEUSE, LA DERNIÈRE MAISON SUR LA GAUCHE et le mythique I SPIT ON YOUR GRAVE, SCRAPBOOK vous entraînera dans une véritable descente aux enfers dont vous ne ressortirez pas indemne !

En raison de scènes de violences physiques et sexuelles explicites, ce film est déconseillé aux moins de 16 ans et aux personnes sensibles.

LES FILMS GORE LES PLUS FOUS DE LA PLANÈTE !



"Un étalage de sang et de viande rouge qui risque de vous causer des nausées et qui renvoit MASSACRE À LA TRONÇONNEUSE au rang d'aimable bluette."

- L'Écran Fantastique

"Un carnage non stop effroyablement glauque et cruel."

- Starfix

"Toutes les serviettes hygiéniques du monde ne pourront pas éponger le sang déversé dans ce film !"

- Cinéscope

TROMA a encore frappé ! Complètement hystérique, totalement hallucinant et bien évidemment gorissime. DECAMPITATED vous "troma-tisera" à tout jamais !

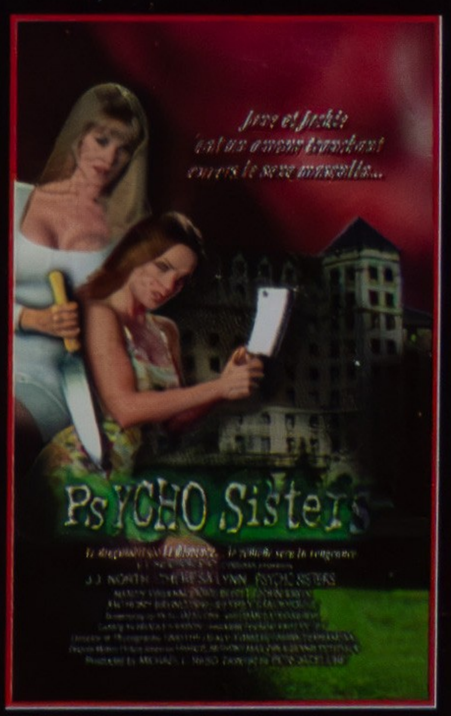
Dans la lignée de BAD TASTE et BRAIN DEAD !

"Un régal pour les amateurs de sang frais et de chairs en putréfaction !"

- L'Écran Fantastique

SITE INTERNET

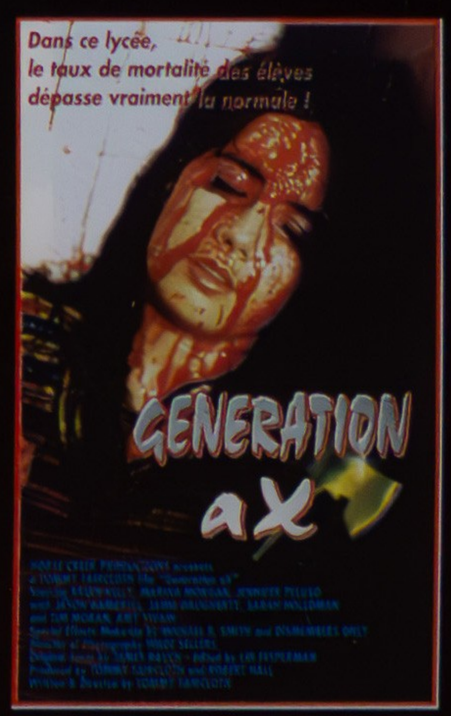
http://members.aol.com/UNCUTMOVIES



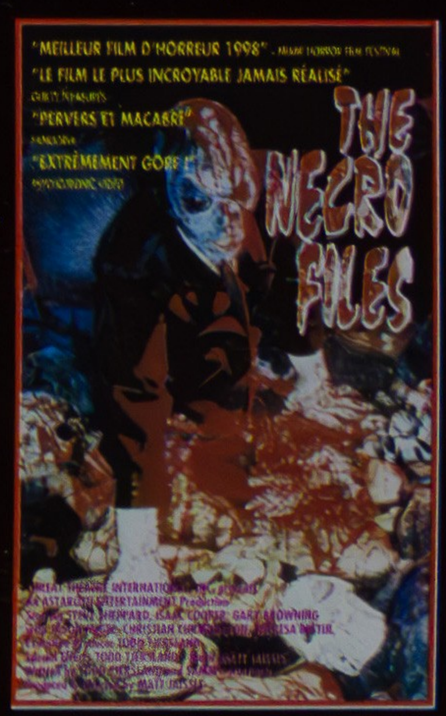
"Les scènes les plus gore jamais montrées à l'écran (castration effectuée en gros plan, épluchage en direct de la tête d'une victime, etc.)."

- Mad Movies

Produit par Sam Raimi (EVIL DEAD), THE DEAD NEXT DOOR a acquis la réputation de film culte et est considéré par la presse spécialisée internationale comme un nouveau classique du genre.

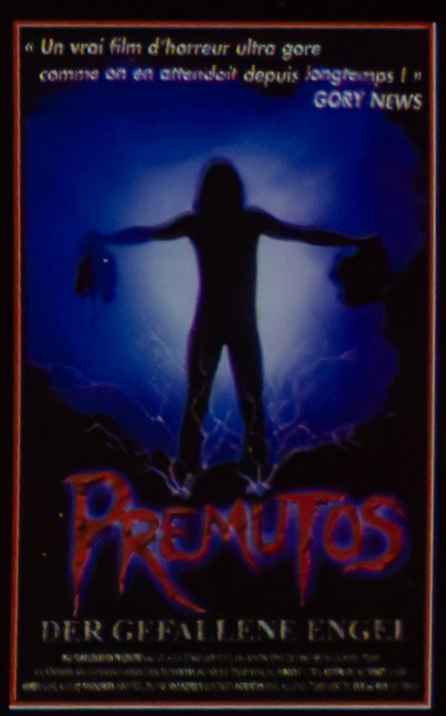


Un hommage aux classiques du genre (VENDREDI 13, HALLOWEEN, SCREAM) qui utilise tous les clichés du slasher pour mieux les détourner par la suite. Humour sadique et ambiance malsaine garantis !



"Pour amateurs d'extrême mauvais goût, d'ultra gore et de déviances sexuelles. Il est fortement conseillé d'avoir l'estomac bien accroché."

- Ciné Live



"Un festival de gorges tranchées, de membres déchiquetés, de corps éviscérés, de têtes explosant et de flots de sang vomis dans toutes les directions."

- L'Écran Fantastique

Bon de commande à retourner à : UNCUT MOVIES - 53, rue du faubourg Madeleine 45000 ORLÉANS

Tél. 02.38.43.06.57 - Fax 02.38.43.94.82 - e-mail UNCUTMOVIES@aol.com

OFFRE SPÉCIALE : 149 FF la cassette - **FRAIS DE PORT : 1 à 2 K7 - 30 FF ; 3 K7 et plus - PORT GRATUIT !**

Je désire recevoir les cassettes cochées (VHS/SECAM) :

❑ PSYCHO SISTERS ❑ THE DEAD NEXT DOOR ❑ GENERATION aX
❑ THE NECRO FILES ❑ PREMUTOS ❑ INFANTRY OF DOOM ❑ DECAMPITATED ❑ BACK FROM THE DEAD
❑ THE BURNING MOON ❑ REDNECK ZOMBIES ❑ SCRAPBOOK

Ci-joint mon règlement de ..... FF par ❑ chèque ou ❑ mandat cash à l'ordre de UNCUT MOVIES.

Nom : ..... Prénom : .....

Adresse : .....

Code Postal : ..... Ville : .....

Pour l'étranger, mandat international uniquement. Tous nos films sont présentés dans leur version intégrale, en VOSTF et réservés à un public averti. Livraison sous 10 jours en colissimo suivi.

JEU VIDÉO

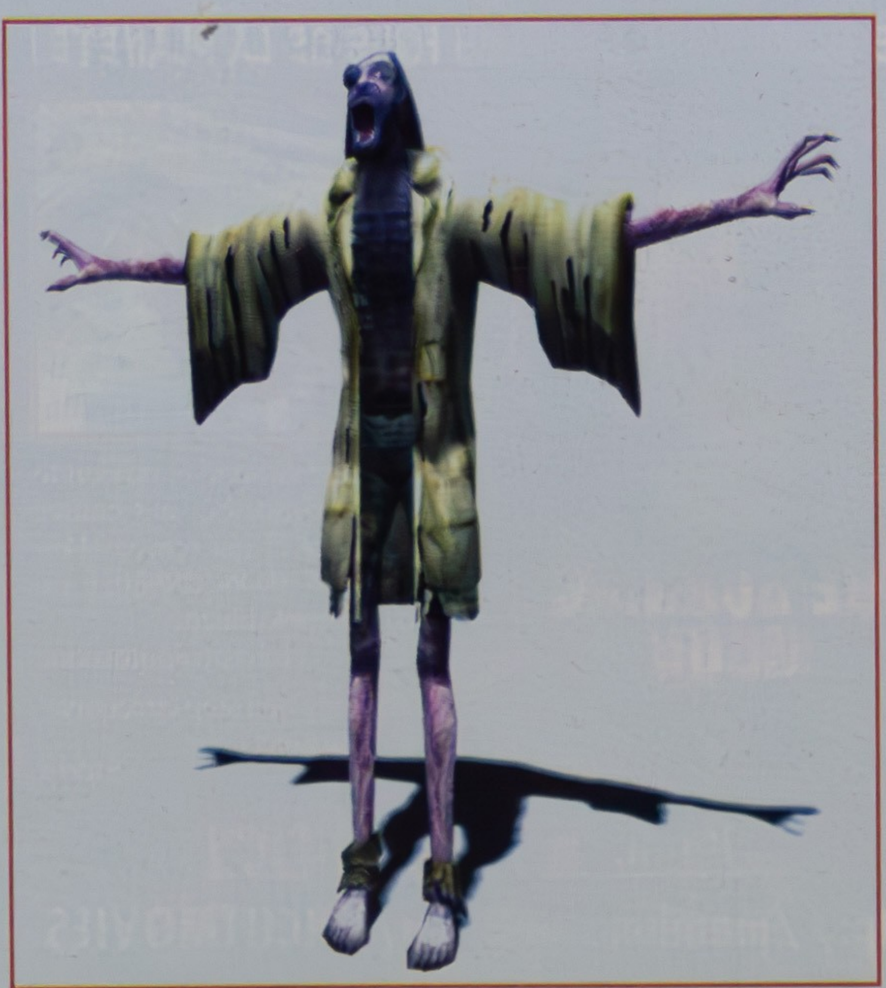
ALONE IN THE DARK

THE NEW NIGHTMARE

Une île perdue, un manoir labyrinthique, des monstres de la cave au grenier, une lignée de scientifiques adeptes de l'expérience interdite, un duo d'enquêteurs se partageant les basses besognes... Un nouvel exemple de RESIDENT-like... très like !

Par **Vincent GUIGNEBERT**

En 1992, le Français Frédéric Raynal invente sans le savoir le survival-horror avec **Alone in the Dark**, premier jeu à proposer un mode de découpage cinématographique dans un univers voulu à la fois réaliste et oppressant. Le titre traumatise pas mal de développeurs de par le monde, et particulièrement Shinji Mikami qui, en 1996, réalise pour Capcom, **Resident Evil** selon les mêmes principes qu'**Alone in the Dark**. Depuis, la saga du Japonais a fort logiquement éclipsé la série d'Infogrames. Car pendant que **Resident Evil 2** et **3** terrifiaient les adeptes du pad et s'imposaient en classiques instantanés, **Alone in the Dark 2** et **3** vieillissaient en accéléré. L'erreur d'Infogrames fut sans doute de s'inspirer des



Le boss final : pas de quoi s'emmêler les boutons !

Alien version Twentieth Century Fox, en cherchant un développeur différent à chaque épisode d'**Alone**. A l'inverse, Capcom laissa les coudées franches à Mikami pour qu'il puisse parfaire sa franchise jusqu'au renversant **Code Veronica**. Pour résumer, là où l'éditeur français fit appel à des « faiseurs », la boîte nippone confirma dans ses fonctions son « artiste » maison. Deux démarches contraires et symboliques de la différence d'approche culturelle du jeu vidéo entre l'Asie et l'Occident.

Forcé de hausser considérablement le niveau afin d'être compétitif face aux standards établis par **Resident Evil**, **Silent Hill** et autres **Parasite Eve**, Infogrames a confié le développement d'**Alone in the Dark : The New Nightmare** à l'équipe française de DarkWorks. Objectif : rattraper le retard accumulé dans le genre survival-horror, et faire en sorte que ce quatrième épisode tienne la dragée haute aux chefs-d'œuvre de Capcom et de Konami. Au vu du résultat, les Japonais peuvent dormir tranquille, et à vrai dire, avec ce qu'on a pu découvrir de **Silent Hill 2** et **Devil May Cry** (le nouveau jeu de Mikami), ils évoluent même sur une autre planète. Animés de bonnes intentions et armés de références solides, les développeurs de DarkWorks ne parviennent en effet jamais à sortir de la relation maître/élèves qu'ils semblent entretenir avec le créateur de **Resident Evil**. Tout, dans **Alone in the Dark**, renvoie directement au travail de Shinji Mikami, même si l'on reconnaîtra ici ou là des emprunts évidents à **Silent Hill** et **Parasite Eve 2**. Lorsqu'au milieu du jeu, le joueur se retrouve sur un balcon, en train de pousser une statue qui se brisera au sol, on se dit même qu'entre l'hommage sincère à **RE** premier du nom et la paralysie cérébrale des développeurs, il n'y a pas un gouffre. Exception notable dans ce manque total d'originalité : la fin envoie les héros dans une sorte de

Aline Cedrac, ethnologue, et Edward Carnby, détective privé, lancés dans une enquête croisée sur Shadow Island, lieu de résidence de la famille Morton, des gens un peu secoués du bulbe.

*Le grenier et la bibliothèque : la direction artistique d'**Alone in the Dark** sauve souvent les apparences...*

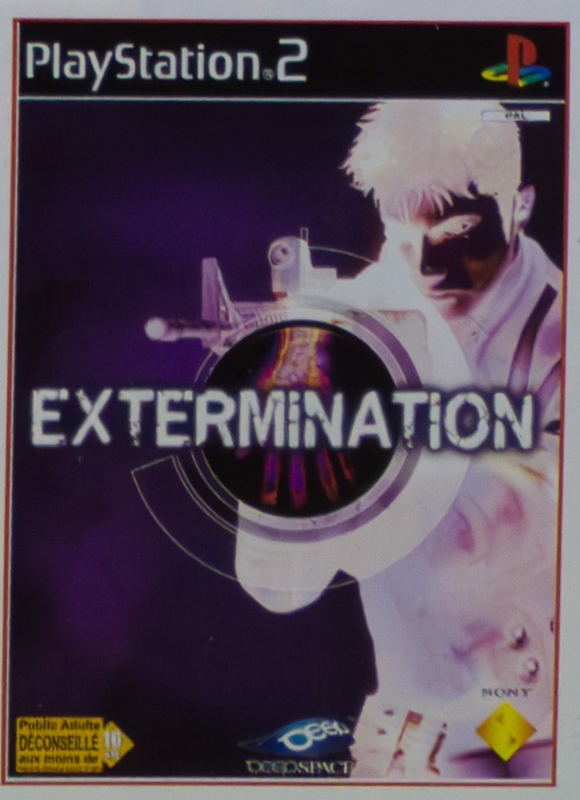
La torche permet souvent d'y voir plus clair, mais n'effraie pas du tout les zombies !

dimension parallèle, succession épuisante de grottes à explorer en flinguant du monstre, jusqu'à l'apparition d'un boss au design vraiment craignos. Comme le ridicule ne tue pas, il s'avère heureusement assez facile à battre.

C'est donc paradoxalement lorsqu'il reste dans les rails du « déjà vu » qu'**Alone in the Dark** fait à peu près illusion. À l'actif des développeurs, une direction artistique irréprochable. Les décors sont riches en détails et le plaisir pris à les balayer à la lampe torche (le but du jeu consistant à vous plonger dans l'obscurité façon **Silent Hill**) est même renouvelé par l'obtention d'un filtre révélant la présence de sang séché sur les murs. Mais malgré ces efforts pour plonger le joueur dans une atmosphère gothique, **Alone in the Dark** ne donne pas vraiment la chair de poule. La faute à un scénario dont on zappe rapidement les cut-scenes tant elles s'avèrent inutilement longues. La faute aussi à des monstres très moches, qui énervent plus qu'ils n'effraient, et qui apparaissent et disparaissent comme par enchantement la plupart du temps. Pourtant, on le sait depuis **Resident Evil**, la présence physique des ennemis dans le plan, avant et après leur mort, est une donnée indispensable du genre. Avant, parce que l'effet d'annonce répond aux règles du suspense chères à Hitchcock. Après, parce que la perspective de se faire grignoter le mollet par un zombie mal refroidi fout bien la trouille !
Rarement dans « l'avant », et jamais dans « l'après », **Alone in the Dark** ne parvient pas à mettre le joueur en danger, se contentant de le surprendre à intervalles réguliers. Identique à celle que procure le train fantôme, la peur n'est ici pas diffuse, mais ponctuelle, selon que l'électrochoc est réussi ou pas. Ainsi, lorsque les monstres activent les interrupteurs à distance pour éteindre la lumière, on remarque surtout la malhonnêteté du procédé. Par contre, quand une bestiole surgit au premier plan et fond sur vous, ou quand cinq morts-vivants vous encerclent le temps d'un flash fulgurant, on entrevoit, soudain crispé, ce que serait ce « nouveau cauchemar » si les développeurs avaient redoublé d'audace dans la mise en scène de la terreur.

Editeur : Infogrames. Développeur : DarkWorks. Disponible sur PSone, Dreamcast et PC.

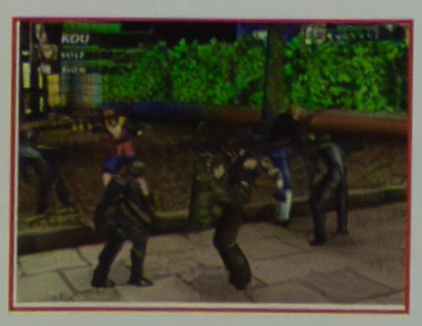
***Extermination** : un peu d'exercice pour se réchauffer !*



EXTERMINATION

(Sony / PS2)

Bonjour, je m'appelle Dennis Riley, je suis un Marines, j'ai une combi cuir moule-burnes et un gros flingue multifonctions. Je me trouve en Antarctique dans une base américaine où les scientifiques ont fait plein de recherches. Ça a foiré et maintenant y'a un satané virus qui se propage. Je sais, c'est pas spécialement original, mais on m'a pas demandé mon avis. Pour l'instant, je dois surtout me débrouiller pour ouvrir des portes. Certaines ont des cadenas, alors fastoche, je les force avec mon couteau. Mais d'autres, pas moyen, faut que je chope les clés. C'est un peu ennuyeux comme boulot, mais j'ai de la chance, je peux faire plein de mouvements. Par exemple, quand je saute d'une caisse, je fais un roulé-boulé à la réception. Je suis loin d'avoir la classe de Solid Snake (mon pote de **Metal Gear Solid**), c'est pourtant pas faute de m'entraîner. Bon, y'a des monstres très laids qui commencent à me chercher des noises, mais j'ai trouvé le truc, suffit de les éviter (de toute façon, j'ai plus de munitions). Ah, dernière chose : si des fois vous trouvez que je prends un peu trop de place dans l'image, eh ben vous avez qu'à bouger la caméra. C'est vrai quoi, j'vais pas me taper tout le boulot non plus !



***The Bouncer** : comme on le voit, un miracle technologique !*

THE BOUNCER

(Sony / PS2)

Après l'enlèvement de leur copine Dominique, Sion, Volt et Kou, trois videurs affublés d'accoutrements incredibeuls, partent se friter avec des vilains qui attendent d'en prendre plein la tronche.
Annoncé par SquareSoft, le développeur des **Final Fantasy**, comme le prototype des loisirs interactifs de demain, **The Bouncer** est un manga animé (sans intérêt) entrecoupé de quelques scènes de baston (jouables). Si vous zappez les cinématiques idiotes, vous finissez ce beat them all en moins de temps qu'il n'en faut pour lire le mode d'emploi. Du top concept, quoi ! Et **Pong** sur PS2, c'est pour bientôt non ?

PETITES ANNONCES

- Rech. (en bon état et à prix cool, SVP) les n° 32, 42, 44, 49, 53, 54, 62 et 64 de la collection Présence du Fantastique des éditions Denoël. Damien Marchal, rue des Vergers 20, 5530 Yvoir, Belgique.

- Collectionneur propose méga liste de 1.500 VHS : **Uncle Sam**, **Shark Attack**, **L'Étrange créature du lac noir**, **Anthropophagous**, Craignos Monsters, Uncut Movies... Liste contre 15 F en timbres à Yann Israel, 2 rue du 8 mai 45, 60530 Neuilly en Thelle.

- Vds Studio n°2 à 27 *(ah non, moi je cherche plutôt un appart, désolé)*. Sylvain Plouchard, 4 allée du Jura, 91800 Brunoy.

- Vds anciennes collections de K7 : VIP, Scherzo, Hollywood Vidéo... Liste contre 1 timbre à Frédéric Kuta, 30 bis rue de Lille, 59136 Wavrin.

- Vds VHS, 800 titres disponibles, liste sur demande. Rech. VHS avec Tammy Parks, **Fantom Killer 3**, **Hot Wax Zombies**. Sébastien au 06 81 70 31 97.

- Rech. articles concernant le frappadingue Takashi Miike et l'univers des yakusas. Christophe Rakotoson, 66 rue des Moines, 75017 Paris.

- Rech. épisodes (si possible en vost ou vo) de ***Beetlejuice*** (dessin animé), ***Family Dog***, ***Quoi de neuf docteur ?***, ***Sauvés par le gong***. Rech. également les cartes ou les albums des Crados + vidéos de Paradise Lost (**Harmony Breaks** et **One Second Live**). Lionel au 06 60 61 42 97.

- Ch. fan de Christopher Lee, Burt Reynolds et Scoubidou pour échange de films. Franck Castéran, Place St Jean, 82000 Montauban.

- Vds livres sur la blaxploitation. Jean-Louis Zaccariotto, 20 rue Benquez, 65000 Tarbes.

- Rech. tout doc (photos, posters, interviews, filmographie, VHS ou DVD...) sur Gérard Butler, le héros de **Dracula 2001** de Patrick Lussier. Sandrine Kalisz, 5 rue des Violettes, 64140 Lons-Perlic.

- Vds nbreux films, séries et dessins animés : **L'Homme araignée**, **La Riposte de l'homme araignée**, ***Hulk***, ***Wonder Woman***, ***Le Caméléon***, ***Buffy***, ***Angel***, ***Les Mystérieuses cités d'or***, ***Goldorak***. Antoine au 03 80 35 32 56.

- Vds Facteur X n°4 à 41, affiches, docs sur **Sleepy Hollow**, Johnny Depp, Kevin Spacey, Jared Leto, Virginie Ledoyen, George Clooney, Leonardo Di Caprio, ***Buffy***... Audrey Flores, rue de la Renaissance, Bt B3, 13400 Aubagne.

- Vds affichette belge 50x36 d'**Evil Dead**, VHS PAL d'**Evil Dead 2**, VHS PAL et t-shirt neuf de **Henry, Portrait of a Serial Killer**. Laurent au 03 29 56 27 44.

- Ech. VHS de **Redneck Zombie**, **Messe noire** et **Atomic College** contre **Infantry of Doom**, **Ilsa la louve**, **La Marque du diable**. Tél.: 06 18 44 58 77.

- Vds DVD ***Capitaine Flam*** 1 à 4 : 480 F. Stéphane au 01 69 41 91 79.

- Fan de Brad Pitt, **Scream**, David Lynch et films gore, je recherche tout sur eux ainsi que correspondants. Bruno Blasco, 19-21 rue Henry Vasseur, Appt 108, Bt B, 95100 Argenteuil.

- Propose ou éch. plus de 280 séries télé : ***Ulysse 31***, ***Les Chevaliers du zodiaque***, ***Star Trek***... *(aurais-tu par hasard l'épisode n°692 de* **Derrick**, *je l'ai raté)* Liste sur demande à Johnny Tramontin, rue de Niamey 2B, 7012 Jemappes, Belgique.

- Rech. films avec David Carradine : **Les Gladiateurs de l'an 3000**, **Trick or Treats**, **Warlords**, **Fast Charlie, the Moonbeam Rider**, **Un cocktail explosif**. Jean-Claude Martin, 2 rue Maréchal Leclerc, 12000 Rodez.

- Vds ou éch. 1200 films fantastique/horreur. Liste contre 1 timbre à Denis Reynaud, 38 av. Napoléon 1er, 40990 St Paul lès Dax.

- Rech. livres Gore (Fleuve Noir). Rémi Faure, 13 rue Samatan, 13007 Marseille.

- Vds coffrets vidéo (**Indiana Jones**, ***Urgences***, ***La Guerre des étoiles***, ***Le Prisonnier***, ***Star Trek***) + séries TV et nbreuses autres K7. Liste sur demande à Fernand Tison, 31 Grand Rue, 59268 Abancourt.

- Vds 500 BO de films : Argento, Fulci, Rollin, Arnold, Romero, Troma, Barker, Lenzi, Corman..., dont nbreux collectors (**Vendredi 13**, **Day of the Dead**, **Amityville**...). Chris au 04 67 47 16 68.

Chose promise, chose due, Seb a gagné le droit d'être encadré avec son annonce la plus courte (et aussi la plus directe) :

- Ch. fem. Seb au 06 63 02 98 17.

- Vds Fantastyka 1 à 18 (100 F), Impact 75 à 90 (100 F), VHS de **Freddy sort de la nuit** (100 F). Pierre au 01 42 52 75 89 après 19 h.

- Vds VHS à partir de 35 F pièce : **La Mutante**, **La Malédiction de la momie**, **Une nuit en enfer 2**, **Demon House 1** et **2**, **Incubus**, **La Maison du cauchemar**, **Le Projet Blair Witch**, **The Last Broadcast**... Liste sur demande à Antony Montera, 8 rue des Buttes, 14600 Honfleur.

LE TITRE MYSTÉRIEUX

« Bon je vous préviens les mecs, le prochain qui me refait le coup de la cigarette explosive, je lui pète la gueule ! En plus, si vous ne retrouvez pas mon nez dans les deux minutes, c'est bien simple, je me casse ! ».

Les cinq premiers à nous donner le titre du film où apparaît cette pauvre victime recevront gratuitement le prochain numéro de Mad Movies.

Le titre mystérieux du n°132 était **Carnosaur 3 : Primal Species** (Jonathan Winfrey, 1996). C'était d'autant plus dur que le brave dino avait déjà tourné dans **Carnosaur 1** et **2**. Bravo à Pierre-Adrien Weydert et Yann Rutledge pour leur perspicacité.

- Ach. VHS SECAM de **La Belle captive**, **Propriété privée**, **Le Jeu avec le feu**, **Les Patriotes**, **Barbola**, **L'Ennui**, **La Vie rêvée des anges**. Bertrand Link, 7 rue du Chariot, 68290 Masevaux.

- Collectionneur vds films rares : **La Foreuse sanglante**, **Virus cannibale**, **Cannibal Man**, **La Chose**, **La Guerre des gangs**, **Le Boucanier des îles**, **Violent Kill**, **Iron Master**... Jean-Michel au 04 75 42 84 33 après 20 h 30.

- Rech. pour un court métrage en 16mm underground *(tu tournes uniquement en sous-sol, alors ?)* bénévoles (techniciens, acteurs, actrices...) dans la région parisienne. Rech. également VHS de **Tetsuo 1** et **2**. David au 06 13 96 09 83.

- Vds 5 coffrets de figurines en plomb non peintes de **Dracula** de F.F. Coppola (80 F le coffret) + coffret collector du film contenant la VHS vost, le making of, la bo et le livret (200 F). Vds aussi 40 F pièce VHS de films horreur/SF/fantastique. Liste sur demande. Jean-Marc au 05 61 09 47 71.

- Rech. épisodes de la série **La Femme Nikita**. Mathilde Denes, 2 rue Ampère, Résidence Champagne, 62221 Noyelles sous Lens.

- Vds BD « Les contes de la crypte », SFX, M.M., E.F., Castle of Frankenstein, Monster World, Famous Monster, Cinefantastique... Ch. VHS de **Gaz** et **Night of the Creeps**. Guillaume Trivin, 1 place Paul Eluard, 38420 le Versoud.

- Rech. VHS de **Killer Klowns From Outer Space**, **Massacre dans le train fantôme** et **Clownhouse**. *(t'as raison, ça redevient assez tendance, les clowns)* Julien Michaux, Caserne Ardant du Picq, 50 rue Ludovic Trarieux, Appt 12, Bât 12, 24000 Périgueux.

- Vds double 33 tours vinyle de **L'Empire contre-attaque** (pressage japonais), ainsi que **La Guerre des étoiles** et **Le Retour du Jedi** (pressage allemand). Vds aussi nbreux films d'horreur années 50 à 80. Jean-Michel au 03 21 97 14 47.

- Rech. 2 épisodes de ***Stargate SG1*** : **Pouvoir absolu** et **Lumière**. Véronique Stefan, Place du Monument, Chessy les Mines, 69380 Lozanne.

- Vds DVD tout genre, 90 F pièce. Liste sur demande à Roland Garsault, 1 rue Alain Fournier, Appt 7, 18230 St Doulchard.

- Rech. VHS de **Solaris** et **Punishment Park**. Patrick au 05 45 80 88 90 aux heures de repas.

- Rech. tout doc sur ***Star Trek***, ainsi que les épisodes de ***Star Trek Classic*** en VO. Marie-Line Sanders, 2 av. des Provinces, 88000 Epinal.

Les petites annonces sont gratuites, mais réservées en priorité aux abonnés. Merci de joindre à votre envoi le coupon adresse du dernier numéro.
Mad Movies, Petites Annonces, 4 rue Mansart, 75009 Paris.

Rendez-vous à la rentrée avec

LA PLANÈTE DES SINGES*

* Et pendant les vacances, laissez-vous bien pousser les poils, ça va être très mode !

Massacre à la Tronçonneuse

Le film d'horreur le plus terrifiant de tous les temps !

BONUS VHS

- Interview exclusive de Tobe Hooper (23 mn)

POUR LA 1ERE FOIS EN DVD

Edition Collector
VERSION REMASTERISÉE

Massacre à la Tronçonneuse
Le film culte de Tobe HOOPER

Marilyn BURNS, Allen DANZIGER, Paul A. PARTAIN, William VAIL
Teri Mc MINN, Edwin NEAL et Gunnar HANSEN dans "MASSACRE À LA TRONÇONNEUSE" (TEXAS CHAIN SAW MASSACRE) Produit par Tobe HOOPER
Musique de Wayne BELL et Tobe HOOPER Directeur de la photo Daniel PEARL
Montage Larry CARROLL et Sallye RICHARDSON Direction artistique Robert A. BURNS
Scénario de Kim HENKEL et Tobe HOOPER Réalisé par Tobe HOOPER

STUDIO CANAL

BONUS DVD VIDEO

- Son 5.1 Arkamys Sound process
- Interview de Tobe Hooper (23mn)
- Scènes coupées et alternatives (15mn)
- Bêtisier
- Décors et accessoires
- Commentaires audio
- Bandes-annonces
- Filmographie

EN VENTE EN VIDEO ET DVD VIDEO LE 4 JUILLET

13ème RUE
LA CHAINE ACTION ET SUSPENSE

STUDIO CANAL